

**JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.**

**Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.**

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*



JANUARI 1771.

TOME XXXV.

A PARIS,

**Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.**

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1771.

EXTRAIT.

Traité de la Nutrition & de l'Accroissement, précédé d'une Dissertation sur l'Usage des Eaux de l'Amnios; par Jean-Pierre DAVID, docteur en médecine, maître-ès-arts, & en chirurgie, de Paris, professeur royal de chirurgie & d'anatomie à Rouen, lithotomiste-pensionnaire, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, & membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même ville. A Paris, chez Didot le jeune, Vallat-La-Chapelle; & à Rouen, chez Le Boucher, 1771, in-8°.



ALGRÉ les efforts multipliés, que plusieurs hommes de génie ont faits, depuis deux siècles; pour dévoiler le mystère de la génération, on est forcé de convenir que cette

4 TRAITÉ DE LA NUTRITION

opération est encore couverte des plus épaisses ténèbres; ténèbres qu'on ne peut guères se flater de voir dissipées de si-tôt. Mais, l'embryon une fois formé, il semble qu'il est plus aisé d'en suivre le développement, & de le conduire jusqu'au terme fatal, qui doit terminer son existence; c'est ce que M. David a entrepris dans son *Traité de la Nutrition & de l'Accroissement*, dont nous allons présenter l'analyse à nos lecteurs.

L'œuf fecondé, une fois reçu dans la matrice, doit y prendre une forme déterminée, & y croître: pourcet effet, il est nécessaire que ce viscere se prête & s'étende. L'agent, dont la nature se sert pour opérer cette dilatation, & la proportion dans laquelle elle se fait, sont des objets qui tiennent de trop près au mécanisme de l'accroissement, pour qu'il n'ait pas cru devoir s'en occuper, au commencement de son *Traité*; &, pour procéder avec ordre, il observe d'abord, que la matrice se dilate, dans le premier & le second mois de la grossesse, d'une maniere peu sensible; que sa dilatation est ensuite plus marquée dans les troisieme, quatrieme & cinquieme mois, & qu'enfin la progression de cette dilatation est d'autant plus apparente pour un espace de tems donné, que la femme approche plus près du terme de sa délivrance. En

partant de cette observation, M. David a cru trouver dans les eaux de l'*amnios* l'agent propre à produire une pareille dilatation. Le moment de la conception arrivé, l'orifice de la matrice se ferme exactement; & ce viscere reçoit bientôt dans sa capacité l'embryon qui n'y est jamais ferré de façon à y empêcher l'abord d'un liquide. Les sérosités, qui doivent former les eaux, commencent à s'y épancher, dès le premier tems. L'effort, que ces eaux font sur les parois de la matrice, croît dans la même proportion que la surface que ces parois présentent, à mesure qu'elles s'étendent, par la raison que les liquides pesent, à raison de leur hauteur & de leur base.

Outre cet usage des eaux de l'*amnios*, que M. David regarde comme le plus essentiel, il leur attribue encore celui de régler ou de modérer l'accroissement du fœtus, par la compression graduée, qu'elles exercent sur lui; celui d'empêcher que ce fœtus ne comprime & n'irrite par son poids les organes de la mere, & ne soit affecté lui-même de la réaction que ces organes exerceroient nécessairement sur lui; celui de rompre l'effet des secousses qu'il reçoit, lorsque la mere fait quelque chute, qu'elle danse, qu'elle saute, qu'elle descend brusquement des escaliers, &c; celui de favoriser la dilatation de l'orifice de l'*uterus*, lors de l'ac-

6 TRAITÉ DE LA NUTRITION

couchement. Tous ces avantages, que les eaux de l'*amnios* procurent à la mere & à l'enfant, avoient déjà été entrevus par quelques physiologistes. M. David en a reconnu un, pour le moins aussi essentiel, que personne n'avoit même soupçonné, celui de procurer la premiere inspiration. Voici comme il en explique le mécanisme : « La » résistance, dit-il, qu'elles, (les eaux,) » éprouvent à forcer les parties molles, » qui forment l'enceinte du bas-ventre (de » la mere sans doute,) se communique par » réaction sur le fœtus qu'elles entourent : » il en est singulièrement comprimé en tous » sens. Toute compression tend à porter la » partie antérieure & latérale des côtes de » cet individu vers la colonne épiniere, » &, par conséquent, à rétrécir en tous » sens la capacité de sa poitrine : elle est chez » lui effectivement réduite au plus petit diamètre possible. D'après cette vérité incontestable, l'on voit que, dès que le » fœtus sera soustrait à cette compression, » les côtes, qui sont des corps élastiques, » tendront à se débander, en se portant au » dehors, c'est-à-dire, en s'écartant de la » colonne épiniere. Cet effet donnera lieu » nécessairement à un vuide dans la poitrine, qui permettra à l'air de s'y précipiter par la bouche & par le nez de l'enfant ; ce qui constituera la premiere inspi-

» ration. . . . La compression qu'éprouve
 » l'enfant, en franchissant le détroit du petit
 » bassin, concourt au même but; » c'est ce
 que notre auteur avoit déjà annoncé dans
 son *Mémoire sur le Méchanisme & les Usa-*
ges de la Respiration.

Enfin il prétend que, comme l'air qui environne nos corps, & s'introduit dans les poumons, rafraîchit le sang qui, sans cela, s'échaufferoit trop à chaque circulation, les eaux de l'*amnios* rafraîchissent également ce fluide, tant que le fœtus est renfermé dans le sein de sa mere. Pour prouver qu'elles peuvent produire cet effet, il observe que ces eaux, à raison de leur moindre densité & de leur stagnation, doivent avoir moins de chaleur que le sang; ce qu'il a tâché de démontrer, en mesurant, avec le secours des thermometres, la chaleur respective du sang & de l'urine d'un même homme, celle du sang & de la liqueur de l'*amnios* sur les animaux. Le *placenta* qu'il suppose pénétré par ces eaux, comme les poumons le sont par l'air, est le lieu où ce rafraîchissement se fait avec le plus d'efficacité; & c'est à ce titre qu'il croit qu'on a eu raison de l'assimiler aux poumons.

Après cet exposé de l'usage que M. David croit pouvoir attribuer aux eaux de l'*amnios*, il passe aux loix suivant lesquelles se fait le développement de l'embryon. Il sup-

§ TRAITÉ DE LA NUTRITION

pose d'abord avec M. Bonnet dans sa *Contemplation de la Nature*, & la foule des physiologistes, que l'animal est contenu en miniature dans l'œuf fécondé, & qu'il a en petit toutes les parties que les animaux de son espèce ont en très-grand. Pour devenir un animal parfait, il n'a besoin que d'un agent qui étende & développe ces premiers linéamens. L'action constamment continuée de cet agent opere des effets qui ne suivent pas la progression des tems qu'il emploie à les produire. L'accroissement du fœtus, tant qu'il est dans la matrice, est d'autant plus rapide, qu'il approche plus du terme de son expulsion. Mais, après sa sortie, cet accroissement se ralentit jusqu'à la quatorzième ou quinzième année où la nature, après avoir paru faire une pause pour préparer les organes de la génération, sort d'une espèce d'assoupissement; & dans un espace de tems très-court, elle porte l'homme presque à son plus haut terme d'accroissement, du moins quant à sa longueur. Une maladie un peu longue, qui retient les jeunes gens au lit, produit un effet à-peu-près pareil : elle hâte l'accroissement d'une manière bien marquée. L'homme, parvenu à sa plus grande hauteur, ne laisse pas de croître, mais seulement en épaisseur. Cette sorte d'accroissement se fait dans l'âge viril. L'état de perfection paroît durer quel-

ques années sans changemens bien remarquables : il s'en fait cependant d'insensibles. La vieillesse arrive ; & c'est alors que la graisse se fond , que l'embonpoint commence à disparoître. L'homme se rapetisse réellement ; & , par un dépérissement insensible , il avance vers la décrépitude & la mort.

Les liquides sont le seul agent capable de produire ces effets. L'embryon , si petit qu'on le suppose , a des vaisseaux qui doivent se prêter & s'étendre , jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son plus haut point d'accroissement. Cet accroissement , par conséquent , n'est qu'un développement successif de vaisseaux qui se déplient & s'allongent par la force impulsive du cœur qui y pousse le fluide qui doit les parcourir. Mais , comme , dans les premiers tems , la somme des surfaces intérieures des vaisseaux du fœtus , (qu'on peut considérer comme la base sur laquelle les liquides agissent ,) est très-petite , & que , d'un autre côté , la force impulsive du cœur , (que M. David assimile à la hauteur d'une colonne fluide , qui peseroit sur cette base ,) est peu considérable , il en résulte , en vertu de la loi que suivent les fluides qui agissent sur une résistance quelconque , que cet accroissement doit être très-petit , dans les premiers tems , puisque l'action , qui le produit , suit la proportion

de la hauteur & de la base de la colonne du fluide ou de l'agent qui l'exerce. Mais cet accroissement doit augmenter dans la même proportion que la longueur de cette colonne ou de la force impulsive du cœur, & de la base sur laquelle elle agit, ou de la somme des surfaces intérieures des vaisseaux; proportion qu'on observe en effet jusqu'à l'instant où le fœtus abandonne le sein de sa mère pour voir le jour. Alors cette proportion dans l'accroissement n'est plus la même. Quoique la cause, qui le produit, semble croître, & croisse en effet, l'accroissement va cependant en diminuant, à proportion que l'on s'éloigne du terme où le fœtus a vu le jour, & cela, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son dernier période. Les causes auxquelles M. David croit pouvoir attribuer cette différence qu'on observe, après la naissance, sont, 1^o l'absence du liquide relâchant, lubréfiant, qui entouroit le fœtus; 2^o une dilatation qui, déjà parvenue à un certain degré, ouvre de nouveaux canaux de communication, rend plus libres ceux qui étoient déjà ouverts, & diminue par-là, & les chocs qui font la suite d'une circulation plus gênée, & les effets qu'ils devroient produire; 3^o un nouveau milieu avide d'eau, qui, touchant l'enfant de toutes parts, se charge promptement de l'humeur qui s'échappe par sa

périphérie ; 4^o de nouvelles voies d'excrétion , ouvertes pour l'enfant , & qui étoient auparavant fermées , ou moins libres : voilà des différences que notre auteur croit devoir faire varier les produits. Il compare , dans ce cas , l'enfant à une vessie qui , étant soufflée jusqu'à un certain point , offrirait à sa circonférence quelques petits trous ; fuite de la dilatation qu'elle auroit acquise.

» L'on n'auroit sur ses parois , dit-il , en
 » continuant à la souffler avec une force
 » même plus considérable qu'auparavant ,
 » que l'effort de l'excès de l'air introduit sur
 » celui qui s'échapperait ; & , lorsque ces
 » ouvertures seroient , à la fin , assez grandes
 » ou assez nombreuses pour que la quantité
 » d'air , à laquelle elles donneroient sortie , fût égale à celle qu'on y pousseroit ,
 » la vessie resteroit alors au point de dilatation où elle seroit parvenue. L'accroissement nous présente , ajoute-t-il , quelque chose de semblable ; » c'est ce qu'il tâche de prouver , en développant le mécanisme qu'on entrevoit assez par l'exposition que nous venons de faire de son principe. Nous nous arrêterons seulement à l'explication qu'il donne de l'accroissement rapide , qu'on apperçoit quelquefois , après l'âge de puberté.

Selon lui , la préparation des organes de la génération , & celle des matériaux pro-

12 TRAITÉ DE LA NUTRITION

pres à y être filtrés, exige une espece de repos; ou plutôt la nature ne peut s'occuper de cette fonction importante, qu'en distrayant une grande partie des suc^s qu'elle employoit auparavant à la nutrition & à l'accroissement; ce qui occasionne l'espece de suspension qu'on observe dans celui-ci. Mais le nouveau fluide, que ces organes préparent, lorsqu'ils sont achevés de développer, causant dans les solides des oscillations plus vives, plus fortes, plus mâles, qui ajoutent à l'énergie de l'impulsion des fluides, tandis que « les vaisseaux, rétrécis » par l'érétisme permanent, dont l'action » du fluide séminal est la cause, opposent » au cours des liquides qui y circulent un » obstacle plus considérable que celui qu'ils » éprouvoient auparavant. Cette résistance » augmentée multiplie nécessairement le » nombre des pulsations des arteres : elles » deviennent même plus fortes par la même » raison; c'est ce qu'on nomme *augmentation dans le ton des solides*. C'est ainsi » que se renouvellent les conditions propres à hâter & à favoriser l'accroissement » qui se fait toujours par le même mécanisme. L'on présume bien, ajoute M. David, qu'un pareil agent ne doit donner qu'un produit éphémère. Le système vasculaire s'habituant peu-à-peu à l'attouchem^{ent} de la nouvelle liqueur, ses effets

» doivent nécessairement suivre les affoibliffemens de ses impressions : aussi l'accroissement, après avoir été fort rapide, reprend-il communément sa marche ordinaire, lorsque, par ce nouveau choc, il n'est pas parvenu à son dernier degré. » Il admet le même mécanisme pour expliquer l'accroissement sensible, qui survient aux jeunes gens, jusqu'après même leur vingtième année, lorsqu'ils éprouvent, à cette époque, des maladies vives de quelque durée. L'éretisme, produit par la fièvre, opere ici les mêmes effets que celui qui accompagne les premières impressions du fluide séminal.

Après avoir exposé d'une manière générale le mécanisme & les loix de l'accroissement, M. David passe à l'examen des matériaux dont la nature se sert pour le produire, & de la manière dont elle les emploie; car, dans l'accroissement, il y a non-seulement développement des parties qui existoient dans l'embryon, mais encore il y a une addition continuelle de substances qui s'identifient avec celles qui existoient déjà, & qui concourent à en augmenter la masse & le volume. Ces matériaux sont fournis par les substances alimentaires, dont l'animal se nourrit. Ces substances, selon notre auteur, contiennent de la terre, de l'huile, du sel en petite quantité, & beaucoup d'eau

& d'air ; principes dont la combinaison ; dans des rapports variés , forme une espèce de *gluten* , de corps muqueux , que la nature tend à s'approprier par la digestion , afin d'en former des sucs nourriciers. C'est à l'air principalement que M. David attribue le changement que les alimens éprouvent dans la digestion. « Cet air , dit-il , » qui est descendu dans l'estomac avec la » salive & les alimens dont on a usé , doit » y changer , sinon de nature , du moins » de manière d'être : il doit cesser d'y être » élastique. Il jouit , sans doute , dans les » premiers momens , de cette propriété ; » & c'est par elle qu'il devient un des agens » qui facilite le plus l'extraction des sucs » nourriciers. Il fait , en se raréfiant , l'office de coin propre à diviser la pâte alimentaire , qui , par-là , est mieux pénétrée & touchée , dans une plus grande surface , par les sucs digestifs , lesquels de viennent à leur tour les moyens à la faveur desquels cet élément presque incoercible se trouve lié , dissous , pour ainsi dire , dans les humeurs dont il vient de faciliter l'action. Un commencement de fermentation s'empare bien de la pâte alimentaire ; mais elle dure peu , faute de conditions qui puissent la perpétuer. . . . La partie la plus liquide franchit alors le bourlet du pylore , pour se précipiter dans

» le *duodenum*, vers l'origine duquel elle
 » se trouve délayée par deux nouvelles hu-
 » meurs qui y affluent avec d'autant plus
 » d'abondance, que l'estomac est plus
 » plein. La partie muqueuse des ali-
 » mens, pénétrée de la salive, du suc gastri-
 » que, délayée par un mélange abondant
 » de bile & d'humeur pancréatique, forme
 » cette liqueur laiteuse, qu'on nomme *chyle*,
 » & qui se trouve pompée par les petits
 » suçoirs ouverts dans l'intérieur des in-
 » testins grêles, & qui sont les principes
 » des veines lactées. »

Cette matière extractile des alimens, por-
 tée enfin dans le torrent de la circulation,
 y souffre de nouvelles élaborations par l'ac-
 tion perpétuelle des vaisseaux, qui la rend
 de plus en plus propre à prendre la place
 des matériaux que le mouvement & le tems
 ont détériorés & rendus incapables de four-
 nir davantage à l'entretien de l'édifice. Le
 dernier résultat est, selon M. David, *une*
terre fine, qui est une aggrégation du débris
des trois règnes, combinée avec un peu de
sel, très-peu d'huile, & beaucoup d'eau ;
 ce qui constitue le suc nourricier propre-
 ment dit. Voici comment il conjecture que
 se fait l'application de ce suc. Il suppose que
 le liquide, qui charrie les matériaux neufs,
 & qui les porte dans les plus petites filières,
 ayant plus d'affinité avec ceux qui sont dé-

Y6 TRAITÉ DE LA NUTRITION

térieures, s'en charge avidement, & dépose à la place une portion de ceux qu'il avoit amenés avec lui. Les phénomènes de la teinture des os par l'usage des alimens imprégnés du suc de la garence, lui semblent confirmer ce mécanisme. La partie crétacée des os, enlevée par des acides minéraux affoiblis, & qui, rendus, par une précipitation, aux mailles d'où elle avoit été tirée, leur restitue leur première consistance, lui paroît fournir une nouvelle preuve de la manière dont le véhicule, qui charrie les matériaux réparateurs, s'y prend pour les déposer dans les lieux où la détérioration les rend nécessaires.

La nutrition se fait dans le fœtus comme dans l'adulte, à quelques légères différences près. La mère en fournit les matériaux presque élaborés; de sorte qu'ils exigent très-peu de travail de la part des vaisseaux du fœtus, qui leur donnent cependant la dernière préparation. Ces matériaux doivent, en outre, être étendus dans une beaucoup plus grande quantité de véhicule aqueux, pour être plus analogues aux vaisseaux qu'ils vont parcourir, & aux parties où ils vont se déposer. Ce n'est qu'à neuf mois, ou environ ce terme, que le fœtus a des organes assez forts pour achever l'élaboration de l'humeur laiteuse, qui doit être sa nourriture naturelle. Mais cet aliment est encore

un suc nourricier très-leger , & qui doit différer très-peu de celui que la mere lui fournissoit , dans les derniers tems de sa gestation.

Nous avons exposé ci-dessus le mécanisme par lequel M. David concevoit que se faisoit le développement du fœtus. « Ce » développement étend les mailles du premier tissu des parties de l'embryon , y » laisse des vuides que les sucs nourriciers » remplissent , après s'être dégagés du » liquide qui leur avoit servi de véhicule. » Le suc nourricier , qui est , de sa nature , » muqueux & extensible au-delà de toute » expression , (ce sont les termes de l'auteur ,) peut , après avoir cédé à des extensions consécutives , offrir de nouveaux » vuides qui seront remplis par l'abord d'autres sucs nourriciers , & ainsi de suite. Les » premiers linéamens supposés , il n'est plus » difficile d'expliquer leur extension. Ces » premiers linéamens , qui constituent l'embryon , conçus aussi fins qu'on le voudra , pourront , par la nutrition & l'action » dilatante des liquides , être poussés à un » état d'extension bien au-delà de celui où » ils parviennent. La plus petite fibrille , qui » n'est elle-même qu'un suc nourricier un peu dense , se romproit sans doute , après » une certaine extension ; mais elle cède » peu-à-peu ; & , à chaque instant , de nou-

18 TRAITÉ DE LA NUTRITION

» veaux suc^s nourriciers la touchent, dé-
 » posent sur elle une couche qui , augmen-
 » tant son diamètre , la met dans le cas de
 » s'allonger , sans s'affoiblir. Cette imbi-
 » bition successive de nouveaux suc^s nour-
 » riciers entretient la souplesse , & aug-
 » mente même la force de cette fibrille , si
 » son extension n'est pas relative à la quan-
 » tité de suc qu'elle s'approprie , ou que le
 » véhicule voiturier dépose sur elle. Cette
 » manière de concevoir la nutrition , ajoute
 » M. David , explique assez bien pourquoi
 » l'accroissement en grosseur ne se fait qu'a-
 » près l'accroissement en longueur. Dès
 » que le suc nourricier , qui s'attache à la
 » fibre , n'est plus employé à fournir à
 » son allongement , ce suc doit nécessaire-
 » ment en augmenter la dimension en
 » épaisseur. »

Après avoir posé ces principes , M. Da-
 vid traite des changemens que l'enfant
 éprouve , à l'instant de sa naissance. Il exa-
 mine , en passant , la question de leur via-
 bilité. Il croit qu'on a eu tort d'en fixer le
 terme à l'âge de sept mois , étant persuadé
 qu'il n'est pas impossible de faire vivre un
 enfant né avant ce terme. Il pense égale-
 ment qu'on a fixé trop strictement le terme
 des parts légitimes ; & il adopte entière-
 ment l'opinion de ceux qui admettent des
 naissances tardives. Ces décisions sont fon-

dées sur l'idée qu'il s'est faite du mécanisme de l'accroissement du fœtus ; mécanisme qu'il développe de plus en plus , en examinant les effets de l'air & des premiers alimens dont il se nourrit , au sortir du sein de sa mere. Cela lui donne occasion de faire sentir les inconvéniens de certaines nourritures dont l'usage n'est malheureusement que trop établi en France. C'est sur-tout à la bouillie faite de farine non fermentée , qu'il attribue la plûpart des maladies qui attaquent l'enfance ; & , à cette occasion , il indique les secours qui lui paroissent les plus propres à y remédier. Enfin il explique, d'après ces mêmes principes , les phénomènes que présentent l'adolescence , l'âge viril , l'âge mûr , & la vieillesse : il expose les moyens qu'il croit les plus propres à reculer le terme de la vieillesse , & tâche d'expliquer , par des causes physiques , la longévité des Anti Diluviens ; ce qui devroit naturellement terminer son *Traité de la Nutrition* ; mais , pour compléter entièrement sa théorie , il a cru devoir exposer d'une maniere plus particuliere le mécanisme de l'ossification.

Il admet avec M. Hérissant , que tous nos os ont commencé d'abord par être de simples membranes qui de-là , si on en excepte les os du crâne , ont passé à l'état de cartilage , avant de prendre la consistance

20 TRAITÉ DE LA NUTRITION

duré & solide, qui les constitue os. « Le
» tissu primitif de l'embryon, quoique formé
» de fibres d'une extrême ténuité, pouvant
» être plus ou moins lâche, plus ou moins
» ferré dans certains endroits, admettra des
» matériaux plus ou moins denses, qui
» pourront, en s'y déposant, donner à
» quelques parties de préférence, une soli-
» dité relative à la densité des matériaux qui
» auront rempli les mailles, les interstices
» de leur tissu fibreux. La membrane, qui
» doit se changer en os, peut être com-
» parée, dans les os longs, à un vaisseau
» dont les parois sont composées d'un très-
» grand nombre de tuniques jointes les
» unes aux autres par un tissu filamenteux
» extensible. On peut en dire autant des
» fibres parallèles, qui entrent dans la com-
» position de chacune de ses tuniques. . . .
» Le liquide, qui circule entre les filières,
» & dans l'interstice de ces membranes,
» trouvant dans ces passages des brides con-
» tinuelles, qui brisent perpétuellement le
» courant de ce liquide, qui retardent sa
» marche, & qui lui présentent encore plus
» de surfaces à toucher, que dans tout vais-
» seau où cette texture ne se rencon-
» treroit pas; ce liquide, dit M. David, y
» dépose, par degrés, un suc gelatineux,
» qui adhère aux fibres primitives, & qui
» en augmente la dimension en grosseur,

» pendant que la force impulsive de la partie
 » la plus liquide , dans laquelle se trouvoit
 » noyé ce suc , agissant en tout sens , aug-
 » mente la dimension de ces fibres en lon-
 » gueur. C'est ainsi que les os , ou les par-
 » ties qui doivent les former , croissent à
 » la maniere des parties très-molles , dans
 » la classe desquelles ils sont alors rangés.
 » Mais ce suc gelatineux , prenant un cer-
 » tain degré de consistance avec le tems , le
 » cylindre membraneux passe insensible-
 » ment , par l'action organique des vaisseaux
 » sur ce suc , & par la chaleur qui en est le
 » produit , à l'état de cartilage qui ne nous
 » offre que ce suc gelatineux , plus épaissi
 » par une addition de particules terreuses.
 » Le cartilage lui-même ne change de na-
 » ture , que par ce même mécanisme con-
 » tinué. Les particules crétacées , qui vien-
 » nent , non-seulement encroûter ses filie-
 » res , mais encore les pénétrer , agissent
 » comme des coins qui forcent de toutes
 » parts le tissu des cartilages ; de sorte qu'on
 » trouve dans ce mécanisme la raison de
 » l'augmentation tout-à-la-fois du conduit
 » médullaire de l'os & de toutes les poro-
 » sités & cellules remarquables , qu'on y
 » observe. Elles sont , en effet , plus gran-
 » des dans les os de l'adulte , que dans ceux
 » de l'enfant ; ce qui paroît infirmer l'opi-

» nion du seul accroissement de l'os, par
 » l'ossification successive des lames du pé-
 » rioste. »

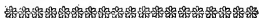
Ces principes posés, il seroit superflu de suivre notre auteur dans les autres détails où il entre sur cette fonction importante de l'économie animale. Nous croyons cependant devoir rapporter l'explication qu'il donne de l'accroissement considérable, que prennent quelquefois les jeunes gens, lorsqu'une maladie les tient quelque tems au lit. Les fibres osseuses n'étoient presque plus extensibles, au moment où la maladie commence; ou bien elles ne devoient céder que lentement. Mais la fièvre donne à leurs liquides un degré de force qu'ils n'ont pas ordinairement; ce qui fait céder un peu ces fibres osseuses, qui auroient résisté invinciblement à l'action des liquides; & , supposé qu'elles fussent encore extensibles par cette action, telle qu'elle eût été dans l'état de santé, elles vont alors d'un pas plus rapide. Mais, outre cette augmentation de la force impulsive, M. David suppose dans l'état des parties un changement qui favorise de plus en plus cette extension. « La
 » résorption de la graisse, dit-il, nous fait
 » présumer que, dans ces momens de
 » trouble, les sucs nourriciers, concrets,
 » qui avoient été employés auparavant à la

» perfection, à la solidification de l'édifice,
 » peuvent rentrer, en partie, dans la voie
 » de la circulation. Le dépôt crétacé des os
 » peut être dans le même cas; & ces par-
 » ties prendront un degré de mollesse
 » qu'elles n'avoient pas auparavant: dès-lors
 » l'individu se trouvant comme rapproché
 » du moment de sa naissance, dans une cir-
 » constance où l'impression des liquides est
 » d'autant plus forte, que l'action des so-
 » lides est plus augmentée, il n'est pas éton-
 » nant que l'accroissement soit très-marqué
 » dans un espace de tems très-court. » C'est
 à un pareil mécanisme qu'il attribue une
 extension aussi considérable du tissu orga-
 nique des os, que celle qui est nécessaire
 pour réparer les grandes pertes de sub-
 stances qu'ils éprouvent quelquefois. Il assure
 avoir enlevé neuf pouces de tibia, & avoir
 eu la satisfaction de voir s'avancer des par-
 ties restantes de cet os, & sur-tout de la
 partie attenant la cavité médullaire des
 masses charnues, qui se sont solidifiées peu-
 à-peu, & qui ont rempli le vuide énorme,
 que laissoit un pareil intervalle. On sent bien
 qu'en admettant une pareille reproduction
 dans des parties aussi solides que les os,
 M. David est bien éloigné d'adopter sans
 restriction la théorie que MM. Fabre &
 Louis ont donnée de la cicatrisation des

24 TRAITÉ DE LA NUTRITION, &c.
grandes plaies avec perte de substance, dans
le quatrième Volume des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* ; doctrine que
nous avons exposée, en rendant compte
de ce Volume.

Nous terminerons ici notre Extrait, les
bornes, qui nous sont prescrites, ne nous
permettant pas de suivre notre auteur dans
la comparaison qu'il fait du règne animal, &
du règne végétal, quant à la manière dont
les individus, qui appartiennent à ces deux
règnes, croissent, & aux phénomènes qu'ils
nous montrent dans leurs différens âges.
Nous n'extrairons rien non plus de ce qu'il
dit sur le feu, sur ses différentes propriétés,
& de l'analogie qu'il suppose entre cet élé-
ment & les esprits animaux. Nous nous
abstiendrons de porter aucun jugement sur
cette production, laissant à nos lecteurs à
décider de la solidité de la théorie qui y est
contenue.





E X T R A I T

De la Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, du 12 Août 1770, avec un Précis de la Dissertation de M. DE BOISSIEU, docteur en médecine, & professeur agrégé au Collège des Médecins de Lyon, membre des Académies de Montpellier & de Ville-Franche, qui a remporté le prix dont le sujet étoit de
 » Déterminer dans quel tems des maladies, & dans quelles circonstances, on doit suivre la méthode échauffante, ou la rafraîchissante, & d'exposer les especes, la nature & la maniere d'agir des remèdes à employer dans l'une ou dans l'autre de ces méthodes. »

M. Maret, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par la proclamation du prix de médecine, proposé pour cette année; & il a dit que,
 » dès que le desir de parvenir à la guérison
 » des maladies par la connoissance de leurs
 » causes, eût fait perdre de vue la méthode
 » suivie par Hippocrate, la plûpart des mé-
 » decins, livrés tour-à-tour à des systèmes
 » théoriques, détruits successivement les

26 EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBL.

» uns par les autres , se firent des méthodes
 » souvent d'autant plus différentes de celles
 » qu'ils auroient dû suivre , que les lumie-
 » res , qui les guidoient , les avoient plus
 » ou moins écartés de la route que la nature
 » elle-même leur avoit tracée. »

Il fut un tems où presque tous les praticiens ne voyoient que des humeurs épaisses à atténuer , des acides à combattre , des venins à chasser par les pores de la peau : de-là vint l'usage presque illimité des remèdes les plus actifs , & l'adoption presque générale d'une méthode échauffante & incendiaire. En vain s'éleva-t-il , de tems en tems , quelques voix contre une pratique aussi dangereuse. Les préjugés , qui l'avoient établie , résisterent à l'évidence ; & des succès , dûs souvent à la qualité particulière des maladies , & aux ressources méconnues de la nature , ont semblé autoriser cette résistance. Ce système pratique , attaqué par des médecins de toutes les nations & de tous les siècles , a cependant prévalu jusqu'au commencement de celui où nous vivons ; mais il n'a pu soutenir les efforts réunis des écoles de Paris , Montpellier , Rome , Padouë , Londres , Leyde & Halles. Les Héquet , les Sylva , les Vergne , les Baglivi , les Werloff , les Hoffmann , & sur-tout les Sydenham & les Boerhaave , lui ont , en quelque sorte ,

porté les derniers coups. On a vu le nombre de ses partisans diminuer de jour en jour ; & , s'il lui en reste encore quelques-uns , c'est parmi ces médocastres dont une aveugle routine dirige la conduite ; c'est parmi le peuple , esclave volontaire des préjugés les plus absurdes.

Mais il est rare que les hommes prennent un juste milieu. Bien souvent , ainsi que l'observoit Horace , *in vitium ducit culpæ fuga*. La proscription de la méthode échauffante a été fréquemment trop générale : l'on a quelquefois adopté la rafraîchissante d'une manière trop exclusive. Il est des maladies dont le traitement demande l'usage des échauffans. Il n'en est presque aucunes qui , dans des tems donnés , n'exigent quelques remèdes de cette classe. Tout l'art consiste à les employer à propos les uns & les autres , à combiner quelquefois la méthode échauffante avec la rafraîchissante , & à saisir les tems & les circonstances où l'on doit donner la préférence à l'une ou à l'autre de ces méthodes.

Beaucoup de médecins se sont attachés , dans leurs ouvrages , à faire sentir la nécessité de cette combinaison ; à désigner les circonstances où il faut échauffer ou rafraîchir. Mais aucun d'eux n'a traité cet objet *ex professo* ; c'est ce qui avoit en-

28 EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBL.

gagé l'Académie à proposer, pour le sujet du prix de cette année,

» De déterminer dans quel tems des ma-
 » ladies, & dans quelles circonstances, on
 » doit suivre la méthode échauffante, ou la
 » rafraîchissante, & d'exposer les especes,
 » la nature & la maniere d'agir des remedes
 » à employer dans l'une ou dans l'autre de
 » ces méthodes. »

Un grand nombre d'auteurs se sont empressés de seconder les vues de l'Académie, & de donner la solution de ce problème important. Si quelques-uns d'entr'eux n'ont écouté que leur zèle, sans consulter leurs forces, la Compagnie a eu la satisfaction de voir que huit des Differtations qui lui ont été envoyées, méritoient de fixer son attention.

Pour résoudre d'une maniere satisfaisante le problème proposé, & pour répondre pertinemment aux questions qui en faisoient partie, il étoit indispensable de fixer les idées qu'on doit attacher aux mots *échauffant* & *rafraîchissant*; & il falloit montrer sous quels rapports les maladies & leurs différens tems exigeoient les remedes de l'un ou de l'autre de ces genres.

Dès-lors il étoit absolument nécessaire de remonter à l'essence de la chaleur animale, d'en développer les causes, & de faire voir

comment les remèdes pouvoient en augmenter ou en diminuer l'énergie : il l'étoit encore de porter sur les maladies un coup d'œil capable de faire discerner les effets de l'excès ou du défaut de cette chaleur. Mais, en traitant une matiere aussi vaste qu'elle est importante, il falloit éviter également, & la diffusion qui disperse trop les rayons de lumiere qu'il étoit intéressant de réunir dans un seul foyer, & l'excès de concision qui en rassemble un trop grand nombre dans un même point.

Les auteurs des différens ouvrages, qui ont concouru, n'ont pas tous exactement rempli ces obligations.

Les uns, pressés par le tems, n'ont pas pu donner assez de développement aux principes d'après lesquels ils devoient raisonner ; les autres n'ont traité qu'une partie de la question proposée. Ceux-ci, par le vice de leur plan, n'ont fourni qu'imparfaitement la carrière dans laquelle ils étoient entrés ; ceux-là, faute d'avoir bien suivi les idées que présentait l'énoncé du problème, se sont perdus dans des détails immenses.

Aussi, des huit pièces réservées pour le concours, il n'en est que trois qui ont disputé le prix avec avantage. Mais, comme les cinq autres sont très-bonnes en elles-mêmes, l'Académie, pour donner aux au

30 EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBL.

teurs des preuves de son estime & du cas qu'elle fait de leurs ouvrages, a décidé qu'on désigneroit ces Differtations par leurs épigraphes.

On lit à la tête de la premiere ce distique d'Ovide :

*Temporibus medicina valet, data tempore profunt;
Et bona, non apto tempore, sæpè nocent.*

La seconde porte pour devise cette réflexion de Celse :

*Non post rationem inventa est medicina ; sed,
post inventam medicinam, ratio quæsita est ;*

La troisieme, ce vers de Phédre :

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria ;

La quatrieme, cette remarque de Quintilien :

Ad consentiendum ducuntur homines experimentis ;

La cinquieme, ce vers de Virgile, dans l'Ænéide :

Rara per incertos ducebat semita calles.

Les trois Differtations, qui l'ont emporté sur celles-ci, n'ont pas rempli les vœux de l'Académie avec un succès égal.

Un peu de diffusion a fait tort à celle qui a pour épigraphe un passage de Galien, qui commence par ces mots : *Atque ea sanè utilitas ;*

Et l'auteur, qui a pris pour devise la réponse de Capivacius à des gens qui lui demandoient ses secrets,

Si velis habere mea secreta, discce meam methodum,

a sacrifié, par un excès de concision, des détails nécessaires à la solution complète du problème.

Par ces légers défauts, les auteurs de ces deux Dissertations ont cédé l'avantage du concours à celui dont l'ouvrage porte pour épigraphe le quinzième Aphorisme d'Hippocrate, dans la seconde section, & qui commence par ces mots : *Multum & repente evacuare vel replere.*

Cet auteur, auquel le prix a été adjugé, est M. De Boissieu, docteur en médecine, & professeur agrégé au Collège des Médecins de Lyon, membre des Académies de Montpellier & de Villefranche, qui remporta déjà, il y a trois ans, le prix de cette Académie.

M. Godard, médecin à Verviers, près Liège, qui remporta aussi le prix de cette Académie, en 1764, & qui mérita l'*accessit*, en 1767, est l'auteur de la Dissertation à laquelle on peut reprocher un peu trop de concision ; &, quoiqu'il ait eu des voix pour partager le prix avec M. De Boissieu, il n'a obtenu que le premier *accessit*.

32 EXTRAIT DE LA SÉANCE PUBLI.

Le second a été donné à M. Planchon ; médecin à Tournai ; auteur de la troisiemé des piéces, qui a disputé le prix avec avantage.

Pour faire connoître la piéce couronnée, qui va être incessamment imprimée, on va copier ici la récapitulation qui la termine, & qui est le meilleur Extrait qu'on puisse en donner.

Je termine ici les efforts que j'ai faits pour résoudre la question importante, que l'Académie a choisie pour le sujet de son prix. La matiere ne pouvoit être plus vaste ; puisque l'on peut dire qu'il n'est point de maladies dans lesquelles ne convienne ou ne puisse convenir la méthode rafraîchissante ; qu'il n'en est point dans lesquelles la méthode échauffante ne soit ou ne puisse être indiquée. Ces deux propositions ; quelque générales qu'elles soient, sont cependant vraies. Les maladies se présentent sous tant de faces différentes ; tant de circonstances particulieres peuvent quelquefois faire changer leur cours & leur nature ; qu'il n'est pas étonnant que, dans les différens tems de la même maladie, on soit obligé de suivre une route opposée, pour parvenir à la curation. Il ne faut pas cependant conclure de ce que je viens de dire ; qu'il n'y a point de maladies dans lesquelles on ne doive employer plus spécialement la
méthode

méthode rafraîchissante, ou l'échauffante. La division générale en *chaudes* & en *froides* paroît être prise assez exactement dans la nature ; & celle des méthodes curatives, en *rafraîchissante* & en *échauffante*, semble avoir été dictée par la voix de la nature, par l'observation. Mais quelle en est l'essence ? Quelle est la maniere d'agir, & quelles sont les especes de médicamens propres à remplir l'une ou l'autre de ces méthodes ? Quelles sont les maladies que l'on peut appeller *chaudes*, & quelles sont celles que l'on peut appeller *froides* ? Enfin quel est l'usage que l'on doit faire de ces deux classes de remèdes dans les différens tems ou circonstances de ces maladies ? questions intéressantes, auxquelles on ne peut répondre qu'après avoir examiné la chaleur naturelle du corps humain, ses phénomènes, ses effets, & sur-tout après en avoir déterminé les causes. La chaleur dépend, dans tous les corps, de l'extrication & du mouvement des particules ignées. Le corps humain engendre de la chaleur : il possède donc des molécules ignées ; & il réside en lui des principes qui développent, dégagent & mettent en mouvement ces molécules. Ces principes sont le mouvement intestin, & le mouvement progressif. La chaleur peut être viciée par augmentation

ou par défaut, selon la plus ou moins grande quantité des molécules ignées, le degré du mouvement intestin, la vitesse ou la lenteur de la circulation, la foiblesse ou la force des frotemens. J'ai tiré de ces causes la division générale des rafraîchissans ou des échauffans, les premières en *anti-phlogistiques*, en *anti-septiques* & en *ralentissans*. Les rafraîchissans anti-phlogistiques enlèvent les molécules ignées surabondantes, ou trop développées, & s'opposent à leur réparation. Les rafraîchissans anti-septiques diminuent ou remédient au mouvement intestin-putride, auquel toutes nos liqueurs & nos parties peuvent avoir plus ou moins de penchant. Les rafraîchissans ralentissans relâchent les solides, délaient les fluides, diminuent, par conséquent, la vitesse de la circulation, & la force des frotemens. Ces trois ordres de rafraîchissans sont divisés en *sous-ordres*, en *genres*, & ceux-ci en *espèces*, dont l'action est variée selon les différentes causes qui peuvent donner lieu à une surabondance des molécules ignées, à l'augmentation du mouvement intestin, ou à la vitesse de la circulation, & à de plus grands frotemens.

La multitude des maladies dans lesquelles on doit employer les rafraîchissans, est presque innombrable. Pour parcourir un

champ aussi étendu avec un peu d'ordre, je l'ai envisagé sous trois points de vue. Le premier m'a offert les maladies que j'ai nommées *phlogistiques simples*, dans lesquelles la matiere ignée surabondante paroît être une des principales causes de leur chaleur. Le second m'a présenté les maladies phlogistiques putrides, c'est-à-dire celles où le mouvement intestin paroît agir avec plus d'énergie pour la produire; & la troisieme a renfermé les inflammatoires où la chaleur paroît principalement occasionnée par l'accélération du mouvement progressif, & par l'augmentation des frotemens. Sous chacun de ces trois ordres de maladies viennent se ranger plusieurs genres & plusieurs especes. Quoique ces genres & ces especes, pour l'ordinaire, demandent plutôt, dans leur traitement, la méthode rafraîchissante, ils n'excluent cependant pas, ils exigent même assez fréquemment, dans quelques-uns de leurs tems & dans quelques-unes de leurs circonstances, la méthode échauffante. Distinguer ces tems, désigner les circonstances, indiquer la méthode préférable, & les secours appropriés, telle étoit la tâche pénible, qu'imposoient les vues éclairées de l'Académie. Pour la remplir, j'ai divisé en quatre tems ou périodes la description que je faisois de

ces maladies, en *commencement*, en *accroissement*, *état* & *déclin*. J'ai donné les signes qui caractérisent chacun d'eux ; & , après avoir parlé de leurs causes, dont la connoissance est si utile pour diriger les secours curatifs, j'ai tâché d'indiquer la méthode & les moyens qu'il faut employer dans chaque tems, pour parvenir à la guérison.

J'ai suivi le même ordre, en traitant de la méthode échauffante, de la nature, de la maniere d'agir des especes de remèdes propres à conserver ou à augmenter la chaleur dans le corps humain. J'ai divisé les échauffans en trois ordres correspondans aux trois classes ou agens de la chaleur animale. Sous le premier, j'ai renfermé les secours que j'ai nommés *phlogistiques*, & qui sont capables de conserver ou d'augmenter la quantité des molécules ignées. Sous le second, j'ai désigné les échauffans septiques ou extricans, ou ceux qui concourent à faire développer de leurs entraves les molécules ignées, & à éloigner les obstacles qui s'y opposent. Dans le troisieme, j'ai placé les échauffans accélérans, c'est-à-dire ceux qui peuvent rétablir, maintenir ou augmenter la vitesse de la circulation, & la force des frottemens. L'action des sous-ordres, genres & especes de ces remèdes, a été déduite de ce que l'obser-

vatoin. & l'expérience apprennent de plus certain.

Pour déterminer le choix & l'usage que l'on doit faire des échauffans , j'ai considéré les maladies auxquelles ils conviennent plus spécialement , sous trois faces ; & j'ai tâché d'en former autant de tableaux. Dans le premier , j'ai tracé les maladies froides d'épuisement , dans lesquelles les molécules ignées paroissent manquer , ou qui semblent être occasionnées par leur défaut. Dans le second , j'ai esquissé les maladies froides , séreuses , cachectiques , dans lesquelles le développement & l'action des molécules ignées sont insuffisans , & qui sont occasionnées par un vice ou une diminution du mouvement intestin d'animalisation. Dans le troisieme , j'ai dessiné les maladies froides par défaut de mouvement , c'est-à-dire celles dans lesquelles les mouvemens vitaux & musculaires sont diminués , suspendus , & comme anéantis. J'ai partagé la marche de ces maladies en trois degrés seulement , parce que , lorsqu'elles se terminent heureusement , elles paroissent rebrousser le chemin qu'elles ont parcouru , & se montrer avec les mêmes symptomes qu'elles avoient dans leur commencement. Après avoir donné les symptomes qui caractérisent chacun de ces degrés , & dé-

signé leurs causes, j'ai indiqué les différentes especes d'échauffans qui leur conviennent, & la meilleure maniere de les administrer.

Quoique le premier ordre des remedes échauffans ou rafraîchissans convienne plus spécialement au premier ordre des maladies froides ou chaudes, & ainsi des autres, il est aisé de voir cependant qu'il faut quelquefois, dans leur traitement, recourir, non-seulement aux remedes d'un autre ordre, mais, dans quelques-uns de leurs tems, ou dans quelques-unes des circonstances particulieres, à ceux d'une classe différente.

Quelqu'étendu que soit ce Mémoire, je sens qu'on pourroit me dire que je n'ai pas rempli l'immensité de ma carrière; que je me suis peut-être trop appesanti sur les objets qui se présentoient devant moi, tandis que j'ai négligé ceux qui étoient à mes côtés; que j'ai décrit quelques maladies un peu trop longuement, & que je n'ai pas jetté un seul coup d'œil sur bien d'autres qui méritoient quelques égards. Pour me justifier, je répondrai que la plûpart des maladies que j'ai omises, sont peu différentes de celles dont j'ai parlé, & qu'elles peuvent aisément y être rapportées, soit par la théorie, soit par la pratique, avec cepen-

dant quelques modifications. J'ajouterais de plus, que, ne pouvant tout embrasser, comme je l'ai dit, j'ai pensé qu'il valoit mieux s'arrêter un peu plus sur les principales parties, & négliger les autres, que de passer trop rapidement sur le tout, ou de parler trop superficiellement d'une matière qui ne sçauroit être trop approfondie. *Signé MARET, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie.*

A Dijon, ce 24 Novembre 1770.

L E T T R E

De M. GUYTON, médecin à Sainte-Menehould, à M. son pere, médecin à Autun en Bourgogne, sur une Fièvre putride, compliquée d'accidens vaporeux.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

Vous avez reçu avec bonté le détail de mes premiers essais de pratique dans l'art que nous professons l'un & l'autre; vous m'avez aidé de vos conseils: c'est de votre aveu que j'adresse aujourd'hui à l'auteur du Journal de Médecine l'Observation sur une Affection vaporeuse, suite d'une suppression de menstrues, que je vous ai communiquée.

depuis peu. Puisse cet hommage, que je vous dois à tant de titres, aider à vous convaincre des sentimens de reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour vous !

Une fille de vingt ans, d'un tempérament délicat, qui, depuis la perte de sa mere, (il y a dix-huit mois,) éprouvoit une diminution, souvent même l'interruption totale de ses règles, & étoit tourmentée d'une migraine habituelle, fut saisie du plus violent chagrin, en apprenant une mauvaise nouvelle, au moment du retour de ses règles. Douze heures après, étant à l'église, elle eut une syncope qui dura trois quarts d'heure. Les règles se supprimèrent, ainsi que les urines. Il se déclara une fièvre continuë-putride, avec redoublement, & compliquée avec tous les accidens vaporeux. Le battement violent & précipité des carotides annonçoit le transport du sang des menstrues au cerveau, en menaçoit le dépôt sur ce viscere, ainsi que l'assoupissement léthargique, qui en est la suite, & que je pronostiquai, à ma première visite, devant plusieurs personnes de distinction, que la conduite irréprochable, jointe aux grâces de la figure de ma jeune malade, intéressoit à son sort.

La sensibilité à l'orifice supérieur de

l'estomac étoit extrême : les yeux étoient renversés, hideux. Elle se plaignoit comme d'un bandeau qui lui ferroit le front au point qu'à peine elle pouvoit soulever les paupieres, & que le moindre bruit lui brisoit la tête. La contraction spasmodique des intestins faisoit ressentir à la malade une espece de boule qui rouloit dans le bas-ventre, paroissoit remonter à la poitrine, menaçoit de suffocation. Il s'ensuivoit la perte de sentiment & de connoissance, presque à chaque demi-quart d'heure, dans les premiers tems de la maladie, &, sur son déclin, toutes les trois heures.

On dissipoit ces syncopes, dans la minute, en faisant respirer à la malade les alkalis volatils, le vinaigre des quatre voleurs, &c. mais pour peu de tems : toutes étoient précédées de cette plainte de la part de la malade : *Ah ! que j'ai mal au cœur !* A peine avoit-elle prononcé ces mots, que les yeux se fermoient : le globe se renversoît ; la cornée transparente se cachoit en entier ; les lèvres palpitoient. Un mouvement convulsif aux mâchoires précédoit & terminoit la syncope qui étoit annoncée par la dépression du pouls. Sur la fin du paroxysme, le pouls s'élevoit par degrés ; ses battemens étoient moins précipités : la malade reprenoit connoissance, sans se rap-

peller avoir dit : *Ah ! que j'ai mal au cœur !*

Avant que j'eusse été appelé, un chirurgien avoit fait une saignée au pied. Avant ce tems, plusieurs personnes avoient brûlé la malade, en lui faisant avaler de l'eau des Carmes, de l'eau magistrale, du vin d'Alicante. Je la trouvai oppressée, prête à suffoquer, saisie de mouvemens convulsifs de tout le corps, mais plus marqués aux mâchoires, au nez, aux lèvres; les bras roides comme des barres de fer; les mains fermées au point que les personnes les plus fortes ne pouvoient en étendre le petit doigt.

Le bandeau sur les yeux, on ne peut plus incommode; le battement augmenté des carotides me parurent exiger une seconde saignée au pied; elle donna un peu de calme. Je cherchai à rappeler les menstrues; & je diminuai les accidens qu'occasionnoit leur suppression, par les bains tièdes des jambes jusqu'aux genoux, les lavemens émolliens & purgatifs, les bains de vapeurs, & une simple boisson d'infusion de fleurs de tilleul nitrée. Elle prenoit les bains de vapeurs sur un bassin d'étain, qui contenoit une décoction chaude d'armoïse. Ce remède a toujours opéré la détente des vaisseaux de la matrice. Le linge

blanc , qui retenoit la vapeur de ce bain , n'a jamais été retiré , sans être taché de sang , quoiqu'auparavant la suppression fût totale : il procuroit une legere sueur.

Le trois de la maladie fut fort orageux. Un minoratif, placé , le quatre , contribua à une forte apparition des régles. Les yeux s'ouvrent avec assez d'aisance : la malade se croit guérie, rit elle-même du détail que l'on lui faisoit de ses maux passés ; mais une nouvelle révolution , causée par le chagrin de voir chasser d'auprès d'elle , par son frere , une femme qui la faisoit causer depuis long-tems , la rejette dans un état pire que le premier. Les régles se suppriment totalement : les yeux se renversent ; la mâchoire entre en convulsion. Il y avoit difficulté de respirer , suffocation , roideur générale de tout le corps , plus remarquable aux bras : les syncopes furent rapprochées ; point , ou très-peu de connoissance , même hors le tems des syncopes. Le moindre bruit lui étoit sensible comme si on lui eût frappé la tête à coups de marteau. Elle annonçoit encore chaque syncope par ces mots : *Ah ! que j'ai mal au cœur !*

Le sommeil léthargique se décida : les yeux resterent constamment fermés pendant trente-six heures ; ou plutôt c'étoit ce qu'on appelle *un vrai coma-vigil.* Elle a,

dans cet intervalle , entendu vingt fois des bonnes femmes dire qu'elle étoit morte , ou prête à expirer. Un mal de tête affreux lui ôtoit la liberté de répondre aux questions qu'on lui faisoit. Demi-heure après l'affoupiissement commencé , je lui fis administrer l'Extrême-Onction , parce que ces malades vont très-rarement au cinquième jour du sommeil commencé , & qu'ils périssent ordinairement le troisième. J'en ai eu un triste exemple chez une fille de même âge , à la suite d'une suppression de règles. Je ne fus appelé que le cinq au soir , trente-six heures après le sommeil léthargique commencé : on tenta inutilement d'en arrêter le cours ; & la malade périt , le sept , malgré les remèdes les plus sagement administrés. Il y avoit eu , avant que je l'eusse vue , un vomissement si violent , que , selon toute apparence , il avoit occasionné la rupture de quelques vaisseaux du cerveau , engorgés par le sang des règles.

J'attribuai la maladie que je décris à des vapeurs symptomatiques , dûes à la suppression des règles , compliquée avec fièvre putride , que je croyois , mais à faux , vermineuse ; du moins n'a-t-elle rendu aucun ver dans toute sa maladie. Souvent une humeur âcre , propre à agacer les nerfs , ou même des excès dans le travail causent la

maladie que j'avois à traiter. Ma malade étoit dans ce dernier cas. Depuis un an auparavant, elle ne donnoit pas plus de quatre heures au sommeil, & travailloit, les vingt autres de chaque jour.

La fièvre, la chaleur, la douleur, les convulsions, le sommeil léthargique subsistant, j'allois recourir à la saignée à la jugulaire; mais la nature, aidée par les lavemens, les bains des jambes, ceux de vapeurs, & par la potion suivante, suppléa à cette saignée, en rétablissant l'évacuation menstruelle :

<i>R^x. Eaux distillées de Pourpier & de Fleurs</i>	
<i>de Sureau ,</i>	<i>āā ʒiij.</i>
<i>Eaux de Fleurs d'Orange</i>	
<i>& de Mélisse ,</i>	<i>āā ʒß.</i>
<i>Syrop de Karabé ,</i>	<i>ʒß.</i>
<i>Syrop de Limons ,</i>	<i>ʒj.</i>
<i>Poudre de Guttette ,</i>	<i>ʒj.</i>
<i>Liqueur anod. d'Hoffman, gutt. xvij.</i>	
<i>Teinture de Castoréum ,</i>	
<i>De Succin ,</i>	<i>āā gutt. xij.</i>

La dose de cette potion étoit d'une cuillerée d'heure en heure. La malade en a fait usage, dès le commencement de la maladie : on la plaçoit sur-tout avant & après les syncopes. Dans le paroxysme, les dents

étoient si serrées, que l'on ne pouvoit rien faire pénétrer dans la bouche; mais, au reste, elles ne duroient qu'une minute, & sur le déclin de la maladie, seulement quelques secondes. Je plaçai aussi, dans les premiers jours, les bols suivans, matin & soir :

<i>Rj. Racine de Valériane sauvage,</i>	3j.
<i>Camphre, Castoréum,</i>	
<i>Nitre purifié, & Poudre de Guttette,</i>	āā gr. viij.
<i>Musc,</i>	gr. iij.

On en faisoit des bols du poids d'un scrupule, en y ajoûtant suffisante quantité de syrop de karabé.

Mes vues étoient de diminuer, par cet usage, les convulsions, en animant cependant assez pour prévenir, s'il étoit possible, le sommeil léthargique. Une vessie à moitié pleine de lait tiède, placée à la région de l'estomac, diminueoit la sensibilité des nerfs, & éloignoit les accidens vaporeux.

Au commencement du sommeil léthargique, je fus tenté de recourir aux vésicatoires; mais la crainte d'augmenter les accidens vaporeux, me fit balancer quelques instans. Cependant des syncopes si fréquentes, la complication de fièvre putride, la remarque que je fis que, par l'application

de ce remède , on ramène à un point l'irritation , la tension étendue sur toute la machine , en procurant le dégorgement de l'humeur morbifique ; ces considérations me décidèrent à faire précéder l'emplâtre de mouches cantharides par un phénigme composé avec la moutarde , le vinaigre & l'ail. Il éloigna les syncopes ; & je plaçai l'emplâtre vésicatoire avec confiance.

Douze heures après cette application , la détente fut générale : le mal de tête étoit fort diminué. Dans l'effet d'un bain des jambes , ayant trouvé ma malade sans pouls , je fis appliquer une nouvelle emplâtre de cantharides , dont l'effet fit cesser totalement le sommeil léthargique. Je n'eus plus que la fièvre & les accidens vaporeux à combattre ; & je regardai ma malade comme hors d'affaire , si je pouvois empêcher le retour du sommeil léthargique : il ne revint plus. Le 10 , les grands accidens se sont calmés. Le 11 , les syncopes ont cessé absolument.

Je l'ai purgée quatre fois , dans tout le cours de la maladie , avec pulpe de tamarins , une once ; sel d'Épsom , un gros ; manne , une once & demie , dans un verre de petit-lait.

Ma malade doit la vie aux vésicatoires qui ont agi comme par miracle. J'ai arrêté la suppuration , le 15 , avec le cérat jaune.

En convalescence , j'ai permis les œufs frais, le poisson, le riz, & le vermicel au bouillon gras, la gelée de groseilles, les biscuits, le lait coupé avec l'infusion de vulnéraires Suisses, les pruneaux, les cerises cuites, comme anti-putrides.

Depuis ce tems, ma malade a été très-bien réglée; & elle jouit aujourd'hui d'une santé parfaite.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond, &c.

DESCRIPTION

Des Maux de Gorge gangreneux, qui ont régné à Braine, près Soissons, au commencement de 1767; par M. DOUVRY, maître en chirurgie en cette même ville.

Les maux de gorge gangreneux sont mis, à juste titre; au nombre des maladies malignes, dont les progrès sont aussi rapides que meurtriers. Les médecins, qui ont été témoins de leurs ravages, nous en ont tracé un tableau trop frappant pour ne pas attirer l'attention de tous ceux qui veulent travailler. MM. Raulin, Huxham & Marteau sont ceux qui nous ont transmis le plus exactement la description de cette maladie. C'est dans leurs écrits que l'on trouve les
moyens

moyens les plus sûrs pour attaquer cette hydre meurtrière, dont les attaques cachées ne sont très-souvent sensibles que lorsqu'elle a porté ses coups. Eclairés par une longue expérience, ces habiles praticiens nous ont tracé une route que l'on peut suivre, sans craindre de s'égarer. C'est un service considérable, qu'ils ont rendu au public; & je crois que c'est contribuer à ce même bien, que de mettre au jour toutes les observations que l'on peut faire, en différens tems, sur les effets de cette funeste maladie.

Au commencement de Mars 1767, tout-à-coup, & sans aucuns signes précurseurs, des enfans, qui paroissent se bien porter, tomboient dans un accablement extraordinaire. Les frissons, qui succédoient à cet accablement, annonçoient une fièvre des plus fortes. La plus grande partie avoient des envies de vomir, & vomissoient quelquefois naturellement : la plupart avoient l'haleine d'une puanteur insupportable. Deux jours après, ils se plaignoient de maux de tête & de gorge, qui n'empêchoient pas cependant la déglutition; mais, peu de tems après, les amygdales se gonfloient insensiblement, ainsi que tout le fond de la bouche. Chez une partie de ces malades, on appercevoit une crasse muqueuse, ténace & fétide;

d'une couleur grisâtre, qui s'étendoit d'une amygdale à l'autre, & couvroit une partie du voile du palais. Quelques-uns de ces malades faisoient leur possible pour en arracher une partie ; mais cette escarre ne se détachoit que par les efforts pour cracher, ou par les gargarismes très-souvent réitérés.

Quelquefois le mal de gorge précédoit la fièvre ; mais le plus souvent les malades ne s'en plaignoient que le second ou le troisieme jour de la maladie. Chez plusieurs, il se faisoit une éruption d'un rouge vif, assez semblable à la rougeole ; ce qui a fait croire aux parens des enfans, que ce n'étoit autre chose que cette dernière maladie. Il n'y avoit que les escarres gangreneuses de la bouche, & les autres accidens qui survenoient, qui leur persuadoient le contraire. Cette éruption étoit, chez quelques-uns, précédée d'affection convulsive ; & la maladie ne parvenoit pas à son état, sans qu'ils ne tombassent dans le délire, à mesure que la fièvre augmentoit. Presque tous les malades étoient constipés, & avoient les urines d'un rouge briqueté, faisant un dépôt considérable ; & ils en rendoient abondamment : d'autres avoient les urines très-cruës, & en petite quantité. Presque tous rendoient des vers pendant un certain tems ; & j'ai observé chez plusieurs, que, lorsqu'ils ne rendoient plus de vers, & que

leurs urines dépofoient, il leur furvenoit un petit dévoiement qui étoit toujours très-falutaire.

J'ai vu le frere & la fœur attaqués de cette maladie, tous les deux à-la-fois; &, au même instant où cette maladie fe fit connoître par des fymptomes très-effrayans, il leur prit, vers les dix heures du matin, une fièvre confidérable, accompagnée de mal de tête & de gorge, des plus violens. On vint me chercher, vers midi; &, lorsque je vis les malades, après les avoir examinés très-ferupuleufement, je trouvai un pouls ferré, vif, fréquent & convulfif; ce qui me les fit observer avec encore plus d'attention. Le vifage étoit très-gonflé, d'un rouge violet, ainfi que les lèvres; les yeux étincellans, gros, & fembant fortir des orbites. J'examinai enfuite le dedans de la bouche où je trouvai les amygdales très-gonflées, & d'un rouge-pourpre, ainfi que tout le fond de la bouche; la langue fort groffe, couverte d'une couenne épaiſſe, & très-aride. Le gonflement de la langue & des amygdales étoit fi confidérable, ainfi que celui de toute l'arrière-bouche, qu'il n'étoit pas poffible aux malades de pouvoir articuler une parole, ni même de fermer la bouche. La premiere chofe que je fis, fut de ſaigner les deux malades très-copieufement; ce que je réitérai, une heure après.

Aussi-tôt la premiere saignée faite, je voulus leur donner l'émétique dans une cuillerée d'eau ; mais il ne fut pas possible de la leur faire avaler ; ce qui me détermina à leur appliquer extérieurement un cataplâme résolutif. Je fis donner des lavemens à plusieurs reprises : la saignée fut réitérée encore ; & tous ces remedes furent inutiles. La maladie fit un progrès si considérable & si rapide, qu'en moins de dix heures, les deux malades, qui étoient les deux premiers de cette espece, furent aussi les premieres victimes de cette épidémie. Dans le nombre d'une vingtaine, que j'ai traités en cette ville, il m'en est mort trois de cette façon, & aussi rapidement.

Chez ceux dont les symptomes étoient moins effrayans, quoiqu'augmentant de jour en jour, tant par le gonflement des amygdales & du larynx, & par l'aggrandissement d'une escarre gangreneuse, que par la violence & l'ardeur de la fièvre, si, dans cet état, il leur survenoit quelque sueur ou diarrhée, ces sortes d'évacuations critiques en fau-voient une partie. Lorsqu'ils pouvoient cracher les mucofités gluantes & épaisses, qui formoient la croûte qui couvroit une partie du palais & de l'arriere-bouche, les symptomes disparoissoient ; mais, lorsque cette humeur ténace ne pouvoit se détacher ni s'arracher, les malades tomboient dans un

état de langueur, très-long, dont plusieurs avoient beaucoup de peine à se rétablir ; & d'autres, après de longues souffrances, tomboient dans le marasme, & périssoient. Il en est très-peu de ceux qui n'ont pas été secourus de bonne heure, qui n'y aient succombé. J'en ai vu plusieurs attaqués de cette maladie, qui ont guéri sans aucun secours, particulièrement à la campagne. Sur plus de deux cent, à peine dix ont été secourus ; & il y en a eu plusieurs qui se sont tirés d'affaire, sans avoir employé aucun remède.

Suivant ce que j'ai remarqué dans les auteurs qui ont traité de ces sortes de maladies, je n'ai rien trouvé dans les différens moyens qu'ils proposent, qui m'aît paru plus approprié & plus convenable que ceux que j'ai administrés, & dont je me suis très-bien trouvé. En voici le détail.

Je faisois aux malades dont le tempérament me paroissoit bon & robuste, dont les forces n'étoient pas encore abbatues, lorsque la fièvre étoit aiguë, une saignée, & quelquefois deux, suivant que le cas sembloit l'exiger. Ensuite je donnois l'émétique, qui leur faisoit jeter un amas d'humeurs corrompues : je l'ai quelquefois réitéré ; & je m'en suis très-bien trouvé. Après ces évacuations, je mettois les malades à l'usage d'une boisson laxative, de laquelle

je leur faisois prendre le plus qu'il étoit possible. Je n'ai point épargné non plus les lavemens qui étoient d'un grand secours, parce qu'ils entretenoient une espece de dévoiement dont les matieres étoient ténaces, gluantes, presque noires, & d'une odeur très-fétide. Ces évacuations procuroient un soulagement sensible aux malades. Les boissons aigrelettes, rafraîchissantes, & souvent réitérées, calmoient, non-seulement la soif ardente, dont les malades étoient tourmentés, mais rendoient encore les suites de la maladie moins dangereuses; & j'ai observé, chez quelques-uns de ceux qui buvoient beaucoup, qu'il ne leur survenoit que peu ou point de bouffissure, sur-tout lorsqu'il se faisoit un dépôt dans l'urine.

Les gargarismes émolliens, résolutifs & tempérans, que je faisois réitérer très-souvent, soulageoient beaucoup, & détachotent, presque à chaque fois, quelques parcelles de cette crasse gangreneuse, qui couvroit le voile du palais, & une partie de l'arriere-bouche. Il y a eu très-peu de ces malades à qui les amygdales ayent abscedé, & aucun de ceux que j'ai traités. Quelques-uns de mes confreres m'ont dit en avoir eu plusieurs à qui ces accidens étoient survenus.

Les gargarismes étoient faits d'une dé-

coction de guimauve, de miel rosat, des feuilles de ronces, de sel de prunelle, & de sucre de Saturne.

J'appliquois extérieurement des cataplasmes résolutifs, faits avec le nid d'hirondelles, bouilli dans le vinaigre : je m'en suis toujours très-bien trouvé ; & tous ces moyens curatifs arrêtoient le progrès du mal. Quand la fièvre avoit plus d'intensité, j'appliquois un vésicatoire à la nuque, & quelquefois aux jambes, sur-tout lorsque je m'apercevois que la malignité portoit par trop à la tête ; car j'ai vu très-peu de ces maladies où la malignité ne se soit fait connoître sous différens symptomes.

Je faisois donner souvent, & en petite quantité, du bouillon aux malades, afin qu'ils contribuassent avec les autres liquides à faire un bain continuel dans la bouche, pour humecter cette espece de couenne gangreneuse, & l'aider à se détacher plus aisément, & à diminuer l'engorgement des amygdales ; ce qui m'a toujours bien réussi. Ces bouillons étoient faits avec une demi-livre de bœuf, & une livre de veau bouillis dans quatre pintes d'eau, à quoi on ajoûtoit deux oignons & un paquet d'oseille, afin de les rendre tant soit peu acides.

Quant aux malades d'un mauvais tempérament, dont les forces étoient affaîsées, les yeux ternes, le visage pâle & défiguré,

le pouls petit & foible, à ceux-là, je ne leur tirois pas de sang; mais je leur donnois l'émétique à petite dose, & réitéré plusieurs fois. Je me suis apperçu, chez plusieurs, qu'après ces évacuations excitées par ce vomitif, l'éruption de cette prétendue rougeole dont j'ai parlé ci-devant, & que l'on peut appeller *éruption scarlatine*, se faisoit avec bien moins de difficulté, parce que les efforts des malades pour vomir excitoient une transpiration douce, qui procuroit aux pores la facilité de s'ouvrir, &, par conséquent, de se débarrasser d'une humeur âcre & corrosive, très-incommode. Pour lors le gonflement des amygdales devenoit moins considérable; &, à l'aide des gargarismes & des autres boissons ci-dessus nommées, & très-souvent réitérés, le reste de l'engorgement des amygdales, du larynx & de la bouche, se dissipoit peu-à-peu, en y joignant aussi quelquefois d'autres remèdes, lorsque les cas sembloient l'exiger.

Je ne dois pas oublier de parler de la bouffissure presque universelle, comme d'une chose presque inséparable de la convalescence dans cette espèce de maladie. Peu de ceux que j'ai traités, en ont été atteints; mais j'ai sçu qu'elle avoit été fort commune dans les campagnes. Je la faisois disparaître, en trois ou quatre jours, par le moyen des boissons diurétiques, & les hydragogues.

J'ai vu plusieurs de ces malades, malgré le secours de tous les remèdes nécessaires, & tous les soins possibles, rester trois & quatre mois dans une convalescence très-incertaine, & ne se tirer d'affaire que par un long usage du lait, & de quelque doux purgatif : d'autres sont tombés dans le marasme, & y ont péri. De tous ceux que j'ai traités, il n'en est mort que quatre, en y comptant ceux dont j'ai parlé au commencement de ce Mémoire.

O B S E R V A T I O N

Sur une Plaie d'Arme à feu à la tête ; par le même.

Le 24 d'Août 1765, le nommé *Copinault*, de cette ville, fut blessé par la bourre d'une culasse de fusil fortement chargé à poudre, & monté sur un affût, directement à la partie antérieure & presque inférieure de l'os temporal, un peu au-dessus de l'apophyse zygomatique ; &, comme le coup portoit de bas en haut, à la distance d'environ douze à quinze pas, il fit un écart si considérable, que toute la partie supérieure du temporal, & une partie du pariétal gauche, étoient à découvert, & avec perte de substance. Cette blessure mit

le malade dans un état si étrange, qu'on avoit lieu de croire que les accidens étoient plus considérables qu'ils ne l'étoient réellement.

Après avoir examiné le blessé attentivement, j'ai trouvé un gonflement très-considérable à toute la circonférence de la plaie, avec une hémorrhagie occasionnée par l'ouverture d'une ramification de l'artere temporale, une perte de substance du péricrâne, & du muscle crotaphite, très-considérable; ce qui avoit mis une partie de la future squammeuse ou écailleuse à découvert. La violence du coup avoit fait tomber le blessé dans une syncope, ou plutôt dans une léthargie qui n'a cessé qu'au bout de soixante heures, & plus. Il ne sortoit de cet état que par le vomissement; mais il y retomboit, aussi-tôt que cet accident cessoit.

Tous ces signes pouvoient donner lieu de croire qu'il y avoit fracture au crâne, ou au moins commotion au cerveau; mais, après un examen bien exact, je n'ai rien trouvé de fracturé. Quant à la commotion, je n'en pouvois pas juger, dans ce moment. L'examen fini, mon unique soin fut d'arrêter l'hémorrhagie; &, pour y parvenir, j'appliquois sur l'ouverture du vaisseau un bourdonnet imbibé d'eau styptique, tel que le recommande M. Ledran

dans son *Troité sur les Plaies d'Armes à feu* (a). Je pansai le reste de la plaie avec la charpie sèche , bien mollette ; & je fis ensuite une embrocation sur toutes les parties gonflées avec l'huile rosat , & j'appliquois quelques compresses par-dessus , dont la premiere étoit imbibée de cette même huile ; le tout soutenu avec le mouchoir en triangle seulement.

Comme le malade avoit beaucoup vomi , & qu'il avoit rejeté les alimens non digérés , je n'hésitai pas à le saigner ; ce que je réitérai plusieurs fois dans le courant de la nuit & de la journée suivante , même du pied , afin d'éviter , non-seulement l'inflammation , mais encore l'érésipele qui est presque inévitable dans ces sortes de blessures. Je lui fis ensuite avaler quelques cuillerées d'huile d'amandes-douces & de vulnéraires , & lui en fis continuer l'usage , pour boisson , jusqu'à parfaite guérison.

Je levai le premier appareil , au bout de trente-six heures. Je trouvai le gonflement beaucoup diminué , & la cicatrice du vaisseau faite , puisque le bourdonnet que j'avois appliqué à son ouverture , étoit tombé de lui-même. Je lavai ensuite la plaie avec du vin chaud , pour la nettoyer du peu de sang

(a) Voyez la maniere d'arrêter les hémorrhagies , page 62 de cet ouvrage.

caillé, qui y étoit resté; ensuite je fis un nouvel examen pour voir si je ne découvrois rien d'extraordinaire; car les accidens subsistoient toujours; & je craignois d'être obligé de trépaner le blessé, comptant qu'il y avoit, ou fracture, ou commotion. Mais je ne trouvai rien de plus que ce que j'avois trouvé, la surveillance: j'attendis seulement les suites, pendant quelques jours, étant toujours le maître d'en venir à l'opération, si elle devenoit nécessaire. A tout événement, je continuai de panser la plaie tout simplement avec un plumasseau couvert d'un digestif simple, & par-dessus, une emplâtre d'onguent de la Mere; le tout recouvert de quelques compresses trempées dans le vin chaud, & maintenues avec le mouchoir en triangle pour tout bandage.

Le lendemain, je trouvai le malade mieux. Le pouls, qui jusqu'alors avoit été petit, enfoncé, convulsif, & fort embarrassé, étoit tout-à-fait dégagé; les vomissemens étoient cessés: les convulsions commençoient à n'être plus si fréquentes; ce qui me tranquillisa & me donna lieu de croire que tout iroit bien, quoique le malade fût toujours dans son état léthargique. Mais il en sortit, dans le cours de cette même journée; & aussi-tôt je lui fis donner

quelques gobelets de bouillon ; car jusqu'alors il n'en avoit pas encore pris. Je le mis à l'usage d'une boisson laxative, afin de vider les intestins qui étoient en souffrance, dès avant l'accident, suivant le rapport du malade ; & je lui fis donner un petit gobelet de bouillon, de trois heures en trois heures.

Je levai cet appareil, au bout de vingt-quatre heures de son application ; & je trouvai un commencement de suppuration ; ce qui m'engagea, à cause des grandes chaleurs qu'il faisoit alors, à panser mon malade, deux fois le jour. J'eus la satisfaction, le douzieme jour de la blessure, de voir tous les accidens cessés, & un pus blanc & épais, les chairs fermes, grenues, & d'un beau rouge-vif ; ce qui me fit abandonner le digestif dont je m'étois servi jusqu'alors, & employer à la place les dessicatifs spiritueux. Par ce procédé & la docilité du malade, j'ai eu la satisfaction de le voir parfaitement guéri, le trente-septieme jour de sa blessure.



L E T T R E

Sur une Couleur de Rose que prenoit , au bout de quelque tems , le lait qui couloit de la mammelle d'une nouvelle accouchée ; par M. VIGER , maître en chirurgie à Saintes.

MONSIEUR,

J'ai vu dernièrement dans le *Journal encyclopédique* une explication du phénomène que j'ai rapporté au sujet d'une nouvelle accouchée qui a rendu du lait couleur de rose , pendant trois jours , & que vous avez bien voulu insérer dans votre Journal du mois de Mars dernier , page 222.

M. Du-Chemin de l'Etang , médecin de Montpellier , qui donne cette explication , prétend que le phénomène doit être rangé dans la classe de ceux que fournit , chaque jour , l'affection vaporeuse ; & , pour prouver son assertion , il cite une dame de la ville de Lyon , qui a éprouvé , pendant un mois , une sueur qui , suintant autour du col , teignoit le linge d'une couleur de soufre doré , laquelle teinte , qui a paru aussi quelquefois d'une couleur de feu , diminua peu-à peu par l'effet du bain froid , & disparut enfin ,

après un mois de ce traitement. D'après un habile médecin qu'il consulta à ce sujet, il attribua cette sueur extraordinaire aux effets d'une bile exaltée, laquelle, étant mêlée avec la masse générale, & la transpiration, s'étoit échappée avec elle par les pores cutanés.

L'alkalescence des humeurs, ajoute-t-il, leur raréfaction outre mesure, l'exaltation de la bile, & le mélange hétérogène de cette humeur ainsi mêlée à la masse générale, & décomposée par différentes triturations, ne fournit-elle pas tous les jours une teinte particulière aux différentes sécrétions chez les hypochondriaques ? Aussi la voit-on teindre la salive, les crachats, les sueurs, les évacuations intérieures, & leur donner différentes couleurs. Pourquoi, par un degré de chaleur plus ou moins grand, ou par un mélange particulier, ne pourroit-elle pas avoir fourni après le noir, le verd, le jaune, la couleur d'or & celle de feu qu'on a déjà observées, la couleur de rose au lait de la femme vaporeuse de Saintes ? L'écoulement de ce lait n'a duré que trois jours, comme la sueur de la dame de Lyon n'a paru que pendant un mois ; ce qui prouve clairement que l'un & l'autre écoulement ont été produits par l'alliage d'une humeur étrangère, qui, en passant au dehors, a été bientôt épuisée.

Je ne m'ingérerai point, Monsieur, à faire des réflexions critiques sur le raisonnement de M. Du-Chemin ; je laisse à mes maîtres un droit que leurs lumières leur ont acquis ; & , me renfermant dans le rôle d'observateur, qui seul peut convenir à mes foibles talens, je me contenterai de rapporter un autre fait dans le même genre, que je viens d'observer tout récemment : le voici.

Une dame de cette ville, âgée de vingt-sept ans, née de parens très-sains, très-saine elle-même, & bien constituée, est accouchée, le 18 Septembre dernier, de son troisième enfant. Cette dernière couche a été aussi heureuse que les précédentes. La nouvelle accouchée n'a pas seulement eu de fièvre de lait qui s'est évacuée abondamment par les mammelles, pendant quinze jours, au bout desquels il a tout-à-coup changé de couleur, du côté de la mamelle droite, c'est-à-dire qu'il prenoit, au bout de quelque tems, sur le linge qui le recevoit, une couleur de rose aussi éclatante & aussi ténace que celle dont vous avez déjà fait mention dans une feuille de votre Journal. Cet écoulement singulier a duré sept à huit jours, du côté droit, tandis que le lait évacué par l'autre mamelle a toujours conservé sa couleur naturelle. On ne peut pas, je pense, attribuer ce second phénomène,

phénomène , plus étranger encore que le premier , à l'affection vaporeuse. La dame en question a toujours joui d'une santé parfaite. On ne peut accuser non plus aucun vice dans le sang , acquis ou héréditaire ; au moins je n'ai apperçu aucun symptôme qui en manifestât quelqu'un. L'esprit enjoué , le teint beau , l'embonpoint le plus frais , en un mot , tout annonce le tempérament le plus heureux. Quelle peut donc être la cause du phénomène surprenant , dont cette jeune dame m'a fourni le second exemple ? Par quel jeu bizarre de la nature , cet écoulement prodigieux ne s'est-il fait que par une mammelle ? Je souhaite que quelqu'un nous explique ce double mystère que je vous prie , Monsieur , de communiquer à vos lecteurs dans un de vos Journaux.

J'insère dans cette Lettre un morceau de toile imprégnée du lait dont il s'agit.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect , &c.



L E T T R E

De M. BUTTET, maître en chirurgie à Etampes, chirurgien de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, associé de l'Académie Royale de Chirurgie, à M. LEVRET, accoucheur de madame la Dauphine, en Réponse à ses Observations sur la Correction qu'il avoit proposée du Forceps courbe, insérées dans le Journal d'Octobre 1770.

Monsieur, je suis très-reconnoissant de la manière honorable, dont vous me citez dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre de l'année dernière. Il est bien flatteur pour moi, que mes remarques sur ce qui manquoit à la perfection de votre dernière méthode de porter des ligatures dans des lieux profonds, comme le vagin, &c. quoique spéculatives, se soient trouvées cadrer avec celles que la pratique vous avoit suggérées presque en même tems.

Le tour de main, que vous avez imaginé & exécuté sur le champ, est un moyen de croiser les bras de l'anse de la ligature, beaucoup plus simple que celui que je vous proposois. Il a, outre cela, d'autres avantages bien précieux; c'est de contribuer à tenir l'instrument fermé, à en affermir les bran-

ches l'une sur l'autre , & à fortifier la constricti^on de la ligature ; effets tout opposés à ceux que produiroit l'action de la ficelle non croisée , puisqu'en tirant , en sens contraire , les deux bouts des tuyaux , elle tendroit à les écarter , & contre-balanceroit ainsi l'effort que le chirurgien feroit du côté des anneaux , pour étrangler de plus en plus le pédicule de la tumeur.

Voilà donc , Monsieur , plusieurs avantages réels , réunis dans le demi-tour latéral , que vous recommandez , & que vous avez même déjà eu occasion d'éprouver avec succès.

Cependant je ne puis m'empêcher de vous faire quelques objections à ce sujet. Si vous les jugez dignes d'une solution de votre part , outre mon instruction particulière , il en pourra résulter un bien plus général.

Le demi-tour latéral , que vous faites faire à l'instrument , consiste à conduire la branche antérieure à la place de la branche postérieure , & *vice versa*. Cela ne peut avoir lieu , sans que ces deux branches se rencontrent , l'une vis-à-vis de l'autre , entre le polype & la paroi du vagin & celle du bassin , du côté où se trouve l'instrument. Je conçois que les branches peuvent tourner de la sorte fort aisément , lorsque le polype

est petit, ou même d'un médiocre volume, & que l'on y emploie l'instrument qui a le moins de diamètre transversal. Mais, si la tumeur est énorme, & telle que quelques-unes dont il est fait mention dans vos ouvrages sur cette matière ; si elle remplit le vagin, & même le bassin ; si l'on se sert de l'instrument dont les branches sont les plus écartées, mon expérience ne me permet pas de croire possible alors le demi-tour latéral, que vous proposez. Il faudra donc, (du moins c'est ce qui me semble,) que le bracelet de la ligature reste incomplet, précisément dans le cas où il est nécessaire que l'étranglement soit plus parfait, & où, par conséquent, il est le plus indispensable que les bras de l'anse de la ligature soient croisés. Il faudra donc aussi, dans ce cas, laisser subsister les inconvéniens auxquels j'ai remarqué plus haut, que le demi-tour latéral remédioit.

Si je ne craignois, Monsieur, de m'attirer ce reproche, *Ne sutor ultrà crepidam*, je vous ferois part d'un projet de correction de vos premiers tuyaux, dans laquelle la spéculation me fait entrevoir tous les avantages possibles, sans nul inconvénient. En voici la description ; & , afin de ne point abuser de votre complaisance, je ne la ferai qu'en gros.

*DESCRIPTION abrégée d'une nouvelle
Corréction des anciens Tuyaux inventés
par M. LEVRET, pour lier les Polypes
utérins.*

Je suppose deux tuyaux du même calibre & de la même longueur que ceux que vous avez fait graver dans le troisieme Tome in-4^o des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, page 598, Planche XIII, & dans votre *Essai sur l'Abus des Régles générales*, &c. page 204. Mais, dans mon plan, je les suppose séparés l'un de l'autre, & non soudés ensemble. Je suppose aussi qu'à leur extrémité inférieure, ils changent leur forme ronde en une quarrée; que l'on a fait une entaille superficielle, & à angle droit, à l'une de leurs quatre faces, à quelque distance du bas; que l'on a préparé une gaine de forme demi-cylindrique, c'est-à-dire un peu aplatie des deux côtés; que cette gaine est percée quarrément d'un bout à l'autre, suivant sa longueur, de deux trous, pour loger les extrémités inférieures des tuyaux, l'une à côté de l'autre, mais séparées par une cloison dont l'épaisseur augmente, en descendant; que cette gaine est encore percée, vers le bas, transversalement, d'un des côtés les plus larges à l'autre, d'un petit trou aussi quarré, qui divise la cloison en portion supérieure &

inférieure, dont les échancrures ou entailles des tuyaux mentionnés ci-dessus forment les parties latérales, & qui est destiné à recevoir une cheville de même forme, à tête plate par un bout, pour être perdue dans l'épaisseur d'une pièce dont il sera parlé plus bas, & terminée, à l'autre bout, par une vis qui doit entrer dans un écrou que l'on tournera avec un anneau : cette cheville, dans son trajet, s'engagera, de côté & d'autre, dans les échancrures des tuyaux, afin de les assujettir dans leur gaine, de les fixer & rendre fermes & inébranlables entr'eux. Enfin je suppose que l'on a soudé, à la partie inférieure de la gaine, sur un des côtés aplatis, une plaque ovale, semblable à celle dont on se sert pour le tourniquet ordinaire, mais plus petite dans toutes ses dimensions. Cette plaque supposée a nécessairement deux faces, l'une légèrement convexe par où elle doit être soudée à la gaine, l'autre concave à proportion, pour s'accommoder à la rondeur de la cuisse. C'est au milieu de cette plaque, ou environ, que doit se rencontrer l'entrée du petit trou transversal de la gaine, & dans son épaisseur que doit se perdre la tête de la cheville dont il a été fait mention plus haut. On soudera sur la face convexe de la plaque, vers ses extrémités, deux anneaux pareils à celui de l'écrou, & sur la même

ligne. Comme nous supposons les tuyaux quarrés par en-bas , & conséquemment un peu plus gros & plus épais que par en-haut ; comme d'ailleurs nous admettons encore qu'ils sont séparés , dans la gaine , par une cloison , il arrivera qu'ils se trouveront écartés supérieurement , au lieu de se toucher , comme la sûreté de l'opération l'exige. C'est pour remédier à cet inconvénient , que je voudrois que la cloison intermédiaire fût fort mince par en-haut , & qu'elle augmentât d'épaisseur , en descendant , assez pour faire joindre supérieurement les deux bouts des tuyaux. Enfin leur bout inférieur , celui de la gaine , & le bord de la plaque , doivent être de niveau.

Usage de l'Instrument.

On commencera par démonter la machine. Les deux tuyaux isolés seront joints ensemble , & maintenus par quelques tours d'un lien quelconque. La ficelle passée dans leur cavité , & le reste de l'appareil préparé de la façon que vous le prescrivez dans le Journal de Médecine , Juin 1778 , on introduira ces deux tuyaux dans le vagin ; & on les placera dans le côté où l'on jugera à propos de les fixer. Alors on ôtera le lien qui les assujettissoit ; puis on portera l'un ou l'autre des tuyaux , & , en même tems , l'anse de la ligature , tout autour du polype

72 LETTRE DE M. BUTTEY

& de son pédicule; (manœuvre à laquelle il ne paroît pas qu'il doive se rencontrer d'obstacle.) Ayant ramené ce tuyau ambulans auprès de celui qui aura été tenu fixe, aussi-bien que le chef de la ficelle qu'il contient, on passera celui-là par-dessus ou par-dessous celui-ci, afin de le remettre à sa place, & de croiser ainsi les bras de l'anse de la ligature.

Après cela, les chefs de la ficelle seront introduits dans la gaine qui doit être tournée de manière que la concavité de la plaque regarde la cuisse sur laquelle on a dessein de l'arrêter : on placera ensuite chaque tuyau dans son lieu où il aura été précédé par chaque chef de la ligature. On aura soin que les petites entailles, faites à l'un des quatre côtés des tuyaux, regardent la cloison de la gaine, & soient, par conséquent, tournées l'une vers l'autre. Comme les tuyaux, dans leur portion quarrée, & les loges qui leur sont destinées dans la gaine, doivent avoir réciproquement des dimensions parfaitement égales, on pourra les changer indifféremment, avec la seule attention de tourner les échancrures des premiers de la façon que nous venons de le dire.

Cela fait, on placera la cheville dans son trou dont l'entrée est du côté de la plaque, & conséquemment regarde la cuisse.

On tournera l'écrou sur l'extrémité de la cheville conformée en vis, & qui est à l'opposite de la plaque, c'est-à-dire qui fait face à l'autre cuisse. *On fera sur le bout inférieur des deux tuyaux & de leur gaine le nœud du chirurgien avec les deux bouts pendans de la ligature, &c. &c.* Les trois anneaux serviront à passer une des bandes-lettes; mais on la passera deux fois dans l'anneau du milieu, pour tenir lieu du nœud que vous ordonnez de faire; & l'on se conformera, pour le reste, à vos sages & salutaires préceptes que l'on trouvera dans le Journal de Médecine déjà cité.

Voilà, Monsieur, le projet de correction que j'ai imaginé. C'est à vous à décider si l'exécution ne frustreroit point mes espérances. Je vous avoue que j'en ai une bonne opinion, & que, quoique ce ne soit qu'une spéculation, je crois qu'on ne doit pas la confondre avec ces futiles productions d'une imagination désœuvrée & vagabonde.

Vous le sçavez, Monsieur : j'exerce tous les jours l'art des accouchemens; ainsi les parties où se forment les polypes, & où il s'agit d'opérer pour les extirper, me doivent être parfaitement connues. D'un autre côté, ayant médité les ouvrages que vous avez publiés sur cette matière, il est impossible, à moins que je ne sois entièrement

dépourvu de sens commun, que je n'y aye pas puisé les idées les plus nettes, & des connoissances, à peu de choses près, équivalentes à celles que l'on acquiert par l'expérience. De-là je conclus que ce seroit heurter trop de front mon amour-propre, que de mettre en parallèle les productions de mon foible génie sur l'article, avec les rêves ingénieux d'un homme qui ne se feroit familiarisé ni avec *vos découvertes*, ni avec la pratique de la chirurgie.

Si donc j'étois sûr, Monsieur, de n'être pas dans l'erreur, j'aurois de la peine à vous dissimuler que je regarde la correction que je propose; comme capable de balancer celle que vous avez publiée en dernier lieu. Cette présomption seroit fondée sur ce que votre nouvelle correction paroît s'éloigner autant de la simplicité de votre première méthode, que la mienne semble s'en approcher. Je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail pour faire sentir cette vérité. Ajoutons à cela que la vôtre est plus dispendieuse que la mienne. Un seul instrument de ma correction suffiroit pour tous les cas. La structure du vôtre exige que l'on en ait trois de dimensions différentes. Il ne faudroit pas plus de matiere pour le mien, que pour un seul des vôtres; & la façon n'en seroit pas plus coûteuse.

Au surplus, si mon invention avoit quel-

que mérite ; & que vous la jugeassiez digne de votre adoption , soit en la laissant telle que je l'ai conçue , soit en y faisant des changemens , je ne prétendrois point en retirer de gloire : ce seroit à vous seul qu'elle appartiendrait toute entière ; & , en vous en envoyant le projet , je pourrois vous adresser les mêmes paroles que M. L'Archevêque , médecin de Rouen , dit à M. Winslow , en lui remettant ce qu'il avoit recueilli dans ses leçons : *Hæc tua sunt*. Il ne me resteroit plus qu'à vous assurer des sentimens de respect & de reconnoissance que je vous dois à plus d'un titre , & avec lesquels j'ai l'honneur d'être , &c.

P. S. Il y avoit deux jours , Monsieur , que j'avois achevé le brouillon de cette Lettre , telle que j'ai l'honneur de vous l'adresser , & que j'attendois le loisir de la mettre au net , comme je viens de faire , lorsque je reçus , (le 24 Novembre 1770 ,) le Journal de Médecine de ce mois. Je devorai un article de ce Journal , qui contient votre sentiment sur le projet d'un instrument pour faire la ligature des polypes ; par M. Laugier , D. M. Quelle fut ma surprise , Monsieur , quand je lus , au bas de la page , que ce projet étoit inséré dans le Journal d'Octobre dernier ! Elle redoubla , lorsque je vis que l'instrument projeté étoit le même , à plusieurs égards , que celui dont

j'avois formé & dressé le plan. Je vous proteste pourtant, Monsieur, que je n'en avois pas pris l'idée dans l'article de M. Laugier, & que je ne puis même pas me rappeler d'en avoir fait, dans le tems, la lecture. C'est M. Emmanuel qui m'envoie le Journal de Médecine de quatre lieues d'ici. Je confesse de bonne foi, qu'il m'arrive souvent de profiter des occasions qui se présentent pour lui faire rendre cet ouvrage, avant de l'avoir lu tout-à-fait, faute de tems. Quelquefois même je passe certains articles dont le titre ne me prévient pas. Enfin ma mémoire est devenue si ingrate, que j'oublie ce que j'ai lu, en finissant de le lire, quand je n'en suis pas affecté, ou que je ne le trouve pas assez intéressant pour mériter d'être retenu. Quelle que soit la cause qui m'ait privé de la connoissance du projet de M. Laugier, il est très-certain que je l'ignorois, & que le mien ne m'a été suggéré que par la difficulté que j'ai pensé qu'il y auroit à tourner l'instrument de votre nouvelle correction entre le corps d'un polype volumineux & solide, & la paroi d'une cavité orbiculaire, qu'une pareille tumeur, de votre propre aveu, remplit quelquefois entièrement.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, votre sentiment sur le projet de M. Laugier m'a engagé à recourir au Cahier dans lequel il est

configné, à le lire & relire avec attention, aussi-bien que ce qu'il vous a donné occasion d'écrire; & le tout a fait éclore dans mon esprit quelques réflexions que je vais prendre la liberté de vous communiquer.

Vous n'avez publié nulle part que vous eussiez d'autre dessein, en corrigeant votre méthode de lier les polypes utérins, que de vaincre les difficultés qu'il y avoit à porter l'anse de la ligature sur le pédicule de la tumeur; à faire périr cette tumeur avec le secours d'une seule ligature; à ôter cette ligature, si quelque circonstance l'exigeoit. En un mot, votre but étoit de trouver un moyen de remplir ces conditions, qui fût plus simple, plus facile & plus sûr, en même tems, que ceux que vous aviez essayés jusqu'alors. D'un autre côté, quand vous vous êtes fervi de vos doubles tuyaux, vous ne vous êtes pas plaint que leur rectitude fût un obstacle ni un défaut; du moins vous n'en avez rien dit dans le troisième Tome des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, ni dans votre *Essai sur l'Abus*, &c. non plus que dans le *Journal de Médecine* du mois de Juin dernier. Vous n'avez même fondé, dans ce dernier ouvrage, la prééminence de votre nouvelle correction, que sur la précision avec laquelle on place la

ligature autour du pédicule du polype. Mais cet avantage ne peut avoir lieu, comme vous l'avez vérifié depuis, sans un tour de main que la forme de l'instrument, je veux dire sa courbure, peut rendre quelquefois impossible, sur-tout dans les cas où il est nécessaire que le bracelet de la ligature soit plus complet, & son action plus forte. Au contraire, quoique l'on conserve aux tuyaux leur rectitude, si on les sépare, on peut, dans tous les cas, placer très-avantageusement la ligature sur le pédicule de la tumeur, & croiser avec la plus grande facilité les bras de l'anse de cette ligature : on peut, en outre, la ferrer avec toute la force nécessaire, pourvu que l'on procure aux tuyaux une jonction solide.

Voilà, Monsieur, les réflexions dont j'avois à vous faire part, & qui, permettez-moi de le dire, ne me paroissent rien moins que détruites par celles que vous avez faites sur le projet de M. Laugier. Au reste, Monsieur, je les soumets sans réserve & sans restriction à votre censure, à laquelle je me ferai toujours un devoir de déférer. Néanmoins, d'après elles, j'ose vous marquer, Monsieur, que je ne crois pas que vous puissiez laisser subsister votre instrument, tel qu'il est, & qu'au contraire, je pense que vous ferez obligé d'a-

dopter , à plus ou moins d'égards , nos idées , je veux dire celles de M. Laugier & les miennes , ou de rendre mobile la jonction de vos tuyaux courbes , afin d'avoir la facilité , en les séparant , de les faire passer l'un sur l'autre , & de croiser , par ce moyen , les bras de l'anse de la ligature.

Je le répète , Monsieur ; & c'est par où je finis : je ne vous écris ni par esprit ni par air de prétention , mais uniquement par la confiance sans bornes , que j'ai en vos lumières & en votre indulgence , & , par droit de suite , dans le dessein de m'instruire.

Autre *P. S.* Permettez-moi encore , Monsieur , de placer ici deux remarques que j'ai faites sur deux endroits de la description de votre nouvel instrument pour porter des ligatures , &c. La première roule sur la comparaison que vous faites de la chute du cordon ombilical avec celle d'un polype. La séparation du cordon ombilical est l'ouvrage de la nature ; & la ligature n'y a aucune part. Au contraire , le polype ne se détache que par le secours de l'art & par le seul effet de la ligature. Ainsi , de ce que le cordon ombilical ne tombe pas au lieu où on a posé la ligature , mais au cercle de la peau du ventre , on ne peut inférer directement , ni par comparaison , que le pédicule d'un

polype lié ne se sépare pas à l'endroit de la ligature, mais au-dessus.

En effet, (& c'est ma seconde remarque,) vous avez observé plus haut, qu'aussitôt qu'on a commencé la torsion, la tumeur polypeuse augmente de volume, tant au-dessous qu'au-dessus de la ligature. . . . *D'où naît un enfoncement circulaire, qui imite assez bien la gorge d'une poulie, dans laquelle le bracelet de la ligature se trouve logé plus ou moins profondément, sans déborder le niveau des parois qui le fixent.* Vous ajoûtez que, *par ces raisons, (dans le cas où l'on est obligé de porter une seconde ligature,) on est forcé de la laisser loger sur la première ; d'où il résulte, dites-vous, qu'on ne peut la poser, (cette seconde ligature,) ni plus haut ni plus bas, & que les deux ligatures tomberont, de toute nécessité, ensemble, lorsque la masse du polype se séparera de son attache.* De tout cela, Monsieur, ne résulte-t-il pas que le polype quitte à l'endroit même de la ligature, puisque c'est elle qui le fait tomber par une espèce de section lente de son pédicule ? Il est vrai que l'effet de la compression de la ligature s'étend au-dessus du lieu où elle appuie, & qu'elle occasionne une espèce d'escarre qui se détache par la suppuration, plus ou moins de tems après
la

la chute de la tumeur; du moins voilà ce que j'ai observé à la suite des ligatures que j'ai eu occasion de faire à l'extérieur.

Je conviens, Monsieur, que ces réflexions sont bien peu importantes : aussi, quand elles seroient des plus judicieuses, n'affoibliroient-elles pas l'avantage avec lequel vous rassurez M. Keck, & ceux à qui il auroit pu transmettre sa terreur panique. En vérité, Monsieur, l'art vous a de grandes obligations; & il est bien satisfaisant pour une aussi belle ame que la vôtre de mériter de ses concitoyens, & de l'humanité même entiere, aussi-bien que vous le faites.

OBSERVATION

*Sur une Entérocele complete, & ses Suites;
par M. GAULMIN DE LATRONÇAI,
docteur en médecine de la Faculté de
Montpellier, conseiller-médecin ordinaire
du Roi, résidant à Puhiviers en Gâtinois.*

Le nommé *Lambour*, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, demeurant à La Grou, paroisse d'Ondreville en Gâtinois, fut attaqué, au mois d'Octobre de l'année

1769, d'une fièvre continuë. Les envies de vomir, & les autres symptomes qui accompagnoient cette fièvre, obligerent M. De la Marre, son chirurgien, à lui donner l'émétique. Ce remede causa beaucoup d'efforts, fit rendre des vers, calma la fièvre, & mit le malade à merveille. Dès ce moment, il se flatoit de l'espérance d'une prompte guérison, lorsqu'il sentit une tumeur au *scrotum* du côté droit, qui changea bien vite son espérance en chagrin & en inquiétude. On ne différa point les remedes qui conviennent en semblables cas : les saignées, les lavemens relâchans, les cataplasmes, les fomentations émollientes, les potions huileuses, précédèrent la réduction qu'on tenta, plusieurs jours de suite, à plusieurs reprises, & toujours sans succès. L'état du malade empirait; &, quatre jours après, on me fit appeller. Je le trouvai avec tous les symptomes d'un étranglement : je visitai la tumeur. A sa régularité & à son élasticité, je distinguai une entérocele : j'en essayai moi-même la réduction sans réussite; ce qui me surprit d'autant plus, que je trouvai beaucoup de relâchement de la part de l'anneau des muscles. Je fus embarrassé, je l'avoue, & à déterminer, sur le champ, quel pouvoit être l'obstacle qui s'opposoit au *taxis*, & à

me rendre raison à moi-même de la cause des symptômes de l'étranglement que je venois d'observer. Ce ne fut qu'après quelques momens de réflexion, que je pensai que, quoique la hernie fût récente, le péritoine, qui formoit le sac herniaire, étrangloit l'intestin, & adhéroit aux parties voisines. Je ne vis d'autres ressources que l'opération. Je la proposai aux parens comme l'unique moyen de retirer le malade de l'état périlleux où il étoit, en les avertissant que, comme tout en dépendoit, il étoit de leur devoir & de leur intérêt de se procurer une main habile. Ils eurent recours à M. Rose, chirurgien de Nemours, dont les talens sont généralement connus. La quantité de malades, qu'il avoit alors, l'empêcha de répondre à la confiance qu'on avoit en lui : il pria un de ses confreres de le remplacer. M. Bigé, après avoir raisonné en chirurgien très-éclairé sur l'état du malade, essaya aussi la réduction ; & n'ayant pas été plus heureux que nous, mais tout aussi étonné, il procéda à l'opération.

Nous trouvâmes une adhérence très-considérable, un étranglement occasionné par le péritoine qui formoit le sac herniaire. Cet étranglement, que nous avions préjugé, parut mériter notre attention, &

mériterait sûrement celle des gens de l'art. Le péritoine formait cinq brides qui, d'espace en espace, étrangloient l'intestin. (Je doute qu'on ait jamais lu ni vu aucun exemple d'un semblable étranglement.) Ces circonstances, en rendant l'opération délicate, la prolongerent beaucoup : elle fut néanmoins très-bien faite. Trois heures après, le malade alla copieusement à la selle ; ce qui l'exempta d'une tisane légèrement purgative, qu'on lui avait prescrite.

Je le quittai avec une espérance certaine, en priant les parens de m'en donner des nouvelles. Trois jours après, on vint m'avertir que le testicule du côté où l'on avait fait l'opération, étoit tuméfié, noir ; qu'il exhalait une odeur infecte. Tout étonné de ce nouvel accident, j'allai m'en convaincre moi-même. Nous fûmes obligés de faire faire la ligature des vaisseaux spermatiques, & l'amputation du testicule. Nous abandonnâmes le pansement à M. Bigé & à M. De la Marre qui méritent l'un & l'autre que je rende justice à leurs talens.

Le malade jouit actuellement d'une parfaite santé.

Cette Observation montre, 1^o le danger qu'il y a de donner l'émétique trop légèrement. Les maux de cœur n'étoient occasionnés que par la présence des vers dans

les premières voies. Les anthelminthiques auroient été plus avantageux au malade, en l'exemptant de l'entérocèle & de ses suites ;

2^o Que l'étranglement ne provient pas toujours de l'anneau des muscles ;

3^o Que la prompte adhérence & l'accident du testicule ne peuvent être attribués qu'aux tiraillemens, compressions & pinchemens qu'on a faits, en tentant si souvent la réduction.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. N O V E M B R E 1770.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	5	8	4	28	28	28 1
2	4 $\frac{1}{2}$	8	6	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
3	4	6	4	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
4	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
5	7 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
6	8	9 $\frac{1}{2}$	6	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
7	6	10 $\frac{1}{2}$	10	27 9	27 9	27 5
8	9 $\frac{1}{2}$	11	7 $\frac{1}{4}$	27 3	27 3	27 5
9	7 $\frac{1}{4}$	10	8	27 8	27 5	27 5
10	7 $\frac{1}{4}$	9	6	27 4	27 5	27 7
11	5 $\frac{1}{4}$	9	6	28 2	27 11	27 1
12	5	9 $\frac{1}{2}$	9	28 1	28 1	28 2
13	9	12	9	28 2	28 2	28 2
14	8	11 $\frac{1}{2}$	9	28 1	28 2	28 2
15	9	10	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2	28 2
16	10	12	10	28	27 11	27 11
17	10	10	6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 11	27 10
18	6 $\frac{1}{2}$	8	4	27 8	27 7	27 8
19	2	2 $\frac{1}{4}$	3	27 8	27 8	27 7
20	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	1	27 3	27 3 $\frac{1}{2}$	27 8
21	1	4	2	28	28 1	28 3
22	2	2 $\frac{1}{2}$	3	28 2	28 2	28
23	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	8	27 9	27 9	27 10
24	7 $\frac{1}{2}$	9	6	27 8	27 9	27 9
25	5	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 10	28	28
26	7	7 $\frac{1}{2}$	6	27 5	27 4	27 2
27	2	5	3	27 4	27 5	27 8
28	2	5	3	27 11	28	28
29	2	3	1	28	28	28 2
30	0	2	1	28	28	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O - N - O. n. vent.	N-O. nuages.	Nuages.
2	N - N - O. n.	N-O. nuages.	Beau.
3	N - O. beau.	N-O. b. br.	Nuages.
4	S-E. ép. br. pet. pl.	S-E. pluie.	Couvert.
5	S-O. couvert.	S-O. couv.	Couvert.
6	S. pet. pluie.	S. pl. contin.	Beau.
7	S. couvert. pet. pluie.	S-E. couv.	Pluie.
8	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Nuages.
9	S-O. couv.	S-O. pl. cont. vent.	Vent. pluie.
10	S-O. couvert. pluie.	S-O. pluie.	Couvert.
11	S-S-E. nuag.	S-S E. nuag. couvert.	Nuages.
12	S. nuages.	S. n. per. pl.	Nuages.
13	S-S-O. nuag.	S-S-O. couv.	Nuages.
14	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
15	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
16	S-S-O. pluie. cont.	S-O. pl. cont.	Couvert.
17	O-S-O. nuages. pl.	O. nuages.	Nuages.
18	O. nuag. pl.	O. nuag. pl.	Couvert.
19	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
20	N. nuages. c.	N. nuages.	Nuages.
21	N. b. nuages.	N-N-O. nuages.	Beau.
22	E-S-E. couv. nuages.	S-E. vent. c.	Pluie. gr. v.
23	S-O. pet. pl.	S-O. couv.	Couvert.
24	S. pluie.	S. nuages.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	O-S-O. couv. pet. pluie.	S-O. couv. pl. vent.	Gr. vent. pl.
26	S-S-O. c. pl.	S-S-O. pl. v. c.	Couvert.
27	S-O. n. beau.	O. n. pet. pl.	Couvert.
28	O-N-O. c. pet. pluie.	N-O. nuages.	Beau.
29	S-O. couvert.	S-S-O. n. c.	Couvert.
30	N-N-O. ép. br. nuages.	N-O. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur 0, ou le terme de la glace. La différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27. pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes ou 1 ponce juste.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

1 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

6 fois du S.

5 fois du S-S-O.

9 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

6 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

- Il a fait 6 jours beau.
 20 jours des nuages,
 19 jours couvert.
 3 jours du brouillard.
 17 jours de la pluie.
 5 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Novembre 1770.

On a observé , pendant ce mois-ci , un très-grand nombre d'affections catarrhales , qui ont attaqué principalement la gorge & la poitrine. Plusieurs personnes ont aussi été prises de toux très-violentes, suivies de peu d'expectoration. Les douleurs de rhumatisme , qu'on avoit commencé à appercevoir , vers la fin du mois dernier , ont paru se multiplier , & devenir beaucoup plus violentes.

On a continué à voir aussi quelques fièvres intermittentes & rémittentes assez rebelles.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Octobre 1770 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été, tout le mois, à souhait pour la remise des terres. Il n'y a eu de pluie considérable que vers la fin du mois.

La température de l'air a été satisfaisante jusques vers le 20. Après ce jour, le thermometre a été observé, quelques matins, fort près du terme de la congelation, quoique le vent fût alors au sud.

Le mercure, dans le barometre, s'est trouvé presque constamment au-dessus du terme de 28 pouces, du 1^{er} au 13 ; mais, depuis le 13 jusqu'à la fin du mois, il a toujours été observé au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord,
 5 fois du Nord vers l'Est.
 3 fois du Sud vers l'Est.
 14 fois du Sud.
 5 fois du Sud. vers l'Ou.
 4 fois de l'Ouest.
 9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.
 4 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois d'Octobre 1770.

Nous avons eu, ce mois, nombre de personnes attaquées de fièvre catarrheuse, portant, en partie, à la tête, &, en partie; à la poitrine. Il y a eu aussi de vraies fluxions de poitrine, qui se sont terminées par expectoration purulente, à l'aide des remèdes usités.

Nous avons vu, dans nos hôpitaux, quelques personnes travaillées de fièvre continuë, dont les redoublemens plus violens, de deux jours l'un, annonçoient la

double-tierce-continuë, dans le traitement de laquelle les décoctions de quinquina nitrées ont été indiquées.

Quoique cette saison soit le tems du règne des fièvres intermittentes, nous avons eu peu de personnes attaquées de ce genre de fièvre, non-seulement parmi le bourgeois, mais même dans la garnison où elle est ordinairement plus commune. Un petit nombre de personnes a été dans le cas de la fièvre quotidienne, & de la fièvre tierce.

Nous avons observé un assez grand nombre de fausses-couches à différens termes, sans cause manifeste.

Plusieurs personnes ont été attaquées de rhumatisme inflammatoire.

LIVRES NOUVEAUX.

Table générale alphabétique des dix volumes de la Matière médicale de M. *Geoffroi*, suivie d'une autre Table alphabétique des six volumes, servant de suite à la Matière médicale de M. *Geoffroi*, & contenant le Règne animal, avec cette épigraphe :

In tenui labor ; at tenuis non fructus.

A Paris, chez *Didot le jeune*, 1770 ; in-12. Prix relié, 4 livres.

Matiere médicale, extraite des meilleurs auteurs, & principalement du Traité des Médicamens de M. *De Tournesort*, & des Leçons de M. *Ferrein*; par M.***, docteur en médecine. A Paris, chez *Debure* fils jeune, 1770, in-12, trois volumes.

Traité de l'Épilepsie, faisant le Tome III du Traité des Nerfs & de leurs Maladies; par M. *Tiffot*, D. M. &c. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1770, in-12.

Des raisons particulieres, dont on rend compte dans l'Avertissement qui se trouve à la tête de ce Volume, ont engagé M. *Tiffot* à faire paroître cette partie de son Traité des Nerfs avant celles qui devoient naturellement la précéder, & qu'il annonce pour le commencement de l'année prochaine. Nous attendrons, pour en rendre compte, que ces premières parties nous soient parvenues.

Mémoire sur les Maladies épidémiques, qui, depuis cinq ans, ont régné dans le pays Laonnois; par M. *Dufot*, médecin-pensionnaire de la ville de Laon, avec cette épigraphe :

Medicari in valdè acutis, si materia turget; eâdem die; tardare enim in talibus, malum est.

HIPP., Aph. 10, sect. 4.

A Laon, chez *Calvet*, 1770, in-8° de 53 pages.

Differtations sur la Dilatation des Arteres, & sur la sensibilité, appuyées de plusieurs expériences faites sur les animaux vivans, auxquelles on a joint deux Observations sur l'Hydropisie du Péritoine; par M. *Arthaud*, licencié en médecine. A Paris, chez *Cavelier*, 1771, brochure in-8° de 62 pages.

La Nymphomanie, ou Traité de la Fureur utérine, dans lequel on explique avec autant de clarté que de méthode les commencemens & les progrès de cette cruelle maladie dont on développe les différentes causes : ensuite on propose les moyens de conduite dans les divers périodes, & les spécifiques les plus éprouvés pour la curation. Par M. *D. T. De Bienville*, docteur en médecine. A Amsterdam, chez *Marc-Michel Rey*, 1771, in-12.

Le Pour ou le Contre de l'Inoculation, ou Differtation sur les Opinions des Sçavans & du Peuple sur la nature & les effets de ce remede; par M. *D. T. De Bienville*, docteur en médecine. A Rotterdam, sans nom d'imprimeur, ni date, in-12.



COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. *Sigaud de la Fond*, démonstrateur de physique expérimentale de l'Université de Paris, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies d'Angers & de Baviere, &c. commencera un Cours de Physique expérimentale, le lundi 7 Janvier 1771, à onze heures du matin, qu'il continuera, les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine. Il en commencera un autre, le mardi 8, à six heures du soir, qu'il continuera, les mardi, jeudi & samedi. Ces Cours sont considérablement augmentés sur l'électricité. Il suivra, sur cette partie, un ouvrage qu'il vient de publier pour servir de suite à ses Leçons de Physique expérimentale, & dans lequel il expose toutes les découvertes faites, jusqu'à ce jour, sur cette importante matière.

Ceux qui voudront suivre ces Cours, sont priés de se faire inscrire chez le démonstrateur, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité de la Nutrition & de l'Accroissement. Par M. David, chirurgien.</i>	Page 3
<i>Extrait de la Séance publique de l'Académie de Dijon. Par M. Maret, médecin.</i>	25
<i>Lettre de M. Guýton, médecin, sur une Fièvre putride, compliquée de vapeurs.</i>	39
<i>Description des Maux de Gorge gangreneux, qui ont régné à Braine. Par M. Douvry, chirurgien.</i>	48
<i>Observation sur une Plaie d'Arme à feu à la tête. Par le même.</i>	57
<i>Lettre sur une Couleur de Rose que prenoit le lait d'une nouvelle accouchée. Par M. Viger, chirurgien.</i>	62
<i>— de M. Buttet, chirurgien, sur la Nouvelle Méthode de M. Levret de faire la Ligature des Polypes de la Matrice.</i>	66
<i>Observation sur une Entérocèle complétée. Par M. Gaultmin de Lattonçai, médecin.</i>	81
<i>Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Novembre 1770.</i>	86
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1770.</i>	89
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1770. Par M. Boucher, médecin.</i>	90
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1770. Par le même.</i>	91
<i>Livres nouveaux.</i>	92
<i>Cours de Physique expérimentale.</i>	94

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1771. A Paris, ce 23 Décembre 1770.

POISSONNIER, DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

FÉVRIER 1771.

TOME XXXV.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1771.

EXTRAIT.

Traité des Sels, dans lequel on démontre qu'ils sont composés d'une terre subtile, intimement combinée avec de l'eau; par George-Ernest STAHL: traduit de l'allemand. A Paris, chez Vincent, 1771; in-12.

Nous ne sçaurions donner une idée plus exacte de l'ouvrage que nous annonçons au Public, que celle que le traducteur en a tracée lui-même dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête : c'est pourquoy nous croyons devoir le transcrire ici en entier.

» Presque tous les chymistes ; depuis
» *Isaac le Hollandois & Paracelse* , admet-
» toient dans le corps un principe salin , que
» la plupart d'entr'eux confondoient avec les
» sels grossiers , qu'ils employoient dans
» leurs travaux. *Beccher* a le premier en-
» seigné que , s'il existe un tel principe , ce
» doit être un être simple , & qu'il y a très-
» grande apparence que ces peres de la
» chymie avoient voulu désigner par-là la
» terre vitrescible , qui , selon lui , forme
» en effet , en se combinant avec l'élément
» aqueux , l'acide vitriolique , le plus simple
» des sels , & auquel tous les autres doi-
» vent leur origine. Mais ce sçavant chy-
» miste s'étoit contenté d'annoncer cette
» doctrine dans la premiere Partie de sa
» *Physique souterraine* , & s'étoit réservé
» d'en donner les preuves dans la seconde
» Partie , qui n'a jamais vu le jour. C'est
» pour remplir , en quelque sorte , ce vuide ,
» que *M. Stahl* publia l'ouvrage dont nous
» donnons cette Traduction. Il s'y étoit
» proposé sur-tout de démontrer par des
» faits & des expériences , que l'acide vi-
» triolique n'étoit composé que de terre &
» d'eau. Nous sommes forcés d'avouer que
» sa démonstration n'est pas rigoureuse. Il
» en résulte , à la vérité , que l'élément
» terreux & l'élément aqueux entrent dans la
» combinaison saline ; mais rien ne prouve

» qu'ils y entrent seuls. Il eût été à sou-
» haiter qu'en recombinaut de nouveau ces
» deux élémens, il eût pu reproduire l'être
» salin ; comme, en recombinaut le prin-
» cipe de l'inflammabilité avec l'acide vi-
» triolique, il étoit parvenu à reproduire
» du soufre. Ce complément eût mis le
» sceau de l'évidence à sa démonstration.
» Nous ne croyons pas cependant que ce
» vuide, dans les preuves de M. *Stahl*,
» autorise l'opinion de ceux qui, outre les
» deux élémens terreux & aqueux, ad-
» mettent dans les sels un prétendu principe
» salin, qu'ils supposent assez délié pour
» s'échapper, dès que l'union des deux au-
» tres élémens vient à être rompue ; de
» sorte qu'il est absolument impossible, selon
» eux, de pouvoir le saisir ou le rendre
» sensible par aucun moyen. Des supposi-
» tions aussi gratuites ne doivent jamais être
» admises dans une science qui ne doit être
» fondée que sur des faits, si on ne veut pas
» se replonger dans le chaos des systêmes
» qui ont tant nui aux progrès de la phy-
» sique.

» Non content de développer la nature
» des sels, M. *Stahl* entre dans les plus
» grands détails sur leurs différentes combi-
» naisons, les phénomènes qui les accom-
» pagnent, & les causes de ces phéno-
» mènes. Cette partie de son ouvrage n'est

» ni la moins curieuse, ni la moins impor-
» tante, puisque les sels sont, de tous les
» agens que la chymie emploie, ceux dont
» elle tire le plus d'avantages, tant pour
» pénétrer dans la composition des autres
» corps, que pour en opérer de nouvelles
» combinaisons. Nous osons dire qu'à cet
» égard, l'art a fait peu de progrès, &
» que, quoique, depuis que cet ouvrage a
» paru, un très-grand nombre de chymistes
» ayent fait des sels l'objet de leurs travaux,
» ils n'ont rien ou presque rien ajoûté à la
» doctrine que M. *Stahl* y a établie. »

Pour confirmer le jugement que le traducteur porte de cet ouvrage, nous allons rapporter quelques morceaux des plus intéressans : nous commencerons par ce qu'il dit, dans son dix-huitieme chapitre, sur les sels des végétaux, & particulièrement du vinaigre. Après avoir établi que toutes les plantes, sur-tout avant leur maturité, donnent des preuves indubitables d'un vrai acide dans leurs feuilles, leurs tiges, leurs branches & leurs fruits, il fait remarquer qu'à mesure qu'elles approchent de leur maturité, cet acide se combine avec une substance grasse, qui, en prenant le dessus sur la partie saline, finit par adoucir les fruits, sur-tout dans les plantes huileuses. « On reconnoît, ajoûte-t-il, la présence de ces sels par leur action sur les yeux d'écre- »

» vifses , fur la craie , fur le fer , &c. On
» reconnoît de l'acide dans le moût des rai-
» fins non mûrs , & encore plus dans le vin
» qui s'est dégagé de sa terre & de sa partie
» grasse ; & , lorsque ces substances se sont
» dégagées de nouveau , on trouve cet acide
» encore plus développé dans le vinaigre.
» Tous ces faits prouvent clairement que
» ces sels ne se produisent point à l'aide d'un
» simple mouvement , mais se manifestent ,
» en se dégageant des substances qui les en-
» veloppoient , & émouffoient leur acti-
» vité. »

C'est à cette substance saline , qu'il attribue l'origine du tartre ; & il donne , à ce propos , le procédé de *Beccher* , pour l'obtenir du vin. Il consiste à distiller d'abord la partie spiritueuse : ensuite on évapore le résidu en consistance de miel ; puis on le redissout avec la partie spiritueuse , qui enlève les parties grasses , ou plutôt la partie résino-extractive , que *Stahl* paroît n'avoir pas connue ; & le tartre reste pur.

Le vin , avant de se changer en vinaigre , devient trouble & épais ; & , en même tems , il se dépose une substance visqueuse ; & il se forme à la surface une pellicule composée d'une matiere grasse , qui , si on ne la remue pour la faire précipiter , peut entrer en putréfaction. Pour que cette décomposition se fasse , il faut qu'il s'excite un mouvement in-

terne à l'aide de la chaleur. Par ce moyen, le vinaigre devient plus fort & plus clair. Cette décomposition, continuée pendant quelques semaines, le rendra plus pénétrant : cependant il ne faut pas que la chaleur soit assez forte pour distiller. Plus un vin est fort & spiritueux, plus le vinaigre qu'il donne a de force ou d'acidité. La raison en est que l'acide grossier, qui étoit dans les raisins, & qui, par la suite, à l'aide du tems & de la chaleur, en mûrissant, a été adouci par les parties grasses, & qui même, par la combinaison avec une substance onctueuse & terreuse, déliée, est devenu parfaitement doux, s'est ensuite, durant la formation du vinaigre, dégagé de la partie grasse & terreuse, & s'est montré de nouveau dans son premier état salin. Cependant alors la partie grasse, sur-tout dans la fermentation, se convertit en une huile étendue, ou en un esprit ardent, qui ne se dégage point si totalement de l'acide, mais qui l'adoucit ou le dulcifie, comme on voit qu'il le fait aux acides minéraux les plus forts. Cet esprit ardent du vin, qui, durant la formation du vinaigre, ne s'étoit pas très-fortement attaché avec une substance grasse grossière, se combine alors bien plus fortement avec l'acide, au point de ne pouvoir point en être dégagé par la distillation, même par l'intermède d'aucune sub-

tance terreuse ; mais , par-là même , l'âpreté de cet acide est affoibli , en partie ; & , en partie , il est rendu plus subtil & plus pénétrant. Il confirme l'existence de l'esprit ardent dans le vinaigre , par l'acide qu'on retire des crysiaux de verdet , lequel , lorsqu'on les distille convenablement , s'enflamme comme l'esprit-de-vin. Il observe qu'on obtient un esprit acide , également inflammable , du sucre de Saturne , & même du sucre de fer. Enfin , pour mettre le complément à sa démonstration , il donne les procédés suivans , pour faire du vinaigre de toutes pièces , comme s'expriment les chymistes.

» Si l'on humecte des feuilles de rose ,
» récemment cueillies , avec du bon esprit-
» de-vin , & qu'on les conserve dans un
» matras de verre ; ou bien , si l'on exprime
» leur suc , avec une quantité convenable
» de cet esprit-de-vin ; ou encore , si l'on
» arrose abondamment des fleurs de mu-
» guet , bien remplies de suc , avec cet
» esprit-de-vin , & , si on les conserve dans
» un vaisseau de verre que l'on secoue très-
» souvent , il se formera dans ces mélanges ,
» au bout d'un certain tems , un acide du
» vinaigre dans lequel on ne trouvera plus
» que peu ou point d'esprit ardent. »

Ou , pour rendre la chose plus claire ,
que l'on prenne , par exemple , une pinte

de jus de citron bien pur ; que l'on y dissolve autant d'yeux d'écrevisses qu'il pourra s'y en dissoudre ; que l'on décante ensuite la partie claire , qui surnagera : après l'avoir laissé déposer pendant une nuit , que l'on y ajoûte de l'esprit-de-vin bien rectifié , ou bien une quantité double d'esprit-de-vin plus ordinaire ; que l'on mette le tout dans un vaisseau assez grand pour qu'un huitieme demeure vuide , & qu'on le couvre avec un papier mis en double , il se déposera une matiere blanche au fond du vaisseau ; & on laissera le mélange en repos , sans decanter , pour voir s'il ne se déposera rien de plus. Suivant que l'esprit-de-vin aura été plus ou moins bon , cette liqueur , qui étoit devenue insipide , produira de nouveau du vinaigre , ou une espece de liqueur vineuse. Au moyen d'une fermentation lente , en lui appliquant une chaleur convenable , comme au vin ordinaire , dont on veut faire du vinaigre , elle produira un véritable vinaigre ; mais , s'il y a eu moins d'esprit-de-vin , ce vinaigre , quoique plus foible , n'en sera pas moins véritable. Cependant , dans l'un & l'autre cas , on ne trouvera pas le moindre vestige d'esprit-de-vin.

L'ordre des matieres conduit naturellement l'auteur à parler du tartre. Mais , comme il ignoroit l'existence de l'alkali fixe dans ce sel ; existence qui n'a été dé-

montrée par M. Margraf, que dans ces derniers tems, nous ne croyons pas devoir nous arrêter à ce qu'il en dit, quoiqu'on trouve dans le chapitre qui en traite, une infinité de choses précieuses sur la nature de ce sel, & sur les phénomènes qu'il présente. Nous croyons devoir préférer de présenter à nos lecteurs quelques-unes de ses observations sur les dissolutions que les acides operent, & sur-tout sur les dissolutions métalliques.

Le premier effet général, que les acides nous montrent, dit M. *Stahl*, c'est, lorsqu'ils sont simples & purs, de se combiner & de s'attacher fortement avec les substances sèches; c'est ce qu'on appelle communément *dissoudre*. Les acides produisent cet effet, soit en général, soit avec des différences particulières. Ces différences dépendent de la façon dont ils attaquent les substances, & des circonstances qui accompagnent leur action. En parlant de la dissolution des substances terreuses, il observe, comme un fait digne de remarque, que, lorsqu'on met un œil d'écrevisse entier dans un acide affoibli par un peu d'eau, la partie terreuse en est dissoute peu-à-peu; de manière que le *gluten*, qui servoit à contenir les parties terreuses, devient presque transparent, & conserve sa forme, & par-là nous prouve que ces sortes de pierres étoient

composées de terre & de *gluten* ; observation dont on a tiré , dans ces derniers tems , un très-grand parti pour développer l'organisation des os.

M. *Stahl* passe ensuite aux dissolutions métalliques. Il remarque d'abord , que tous les acides attaquent le zinc , le fer & le cuivre ; qu'ils s'unissent au mercure , pourvu qu'on les applique convenablement ; qu'ils agissent aussi sur le plomb , l'étain , le régule d'antimoine. L'acide du nître , versé simplement sur l'argent , le cuivre , le fer , le zinc , le mercure & le plomb , dissout ces substances métalliques : il n'agit aucunement sur l'or. Les différences , que cet acide montre dans son action sur ces substances , consistent principalement dans le plus ou le moins de promptitude avec laquelle il les attaque , & dans la quantité plus ou moins grande qu'il en dissout. Le zinc , le fer , le cuivre & l'argent sont les substances qu'il dissout le plus promptement. Il s'échauffe très-vivement , en dissolvant le zinc , beaucoup moins en dissolvant le fer , encore moins avec le cuivre , très-peu avec l'argent , & point du tout avec le plomb & le mercure. Lorsqu'on le verse sur une grande quantité d'étain , il s'échauffe considérablement ; mais il ne fait que le ronger & le réduire en une poudre blanche. Cependant il en prend une petite portion ; & une partie

de cet acide demeure dans cette poudre blanche. C'est le mercure que l'acide nîtreux, quand il est bon, dissout en plus grande quantité, vu qu'avec une livre de cet acide, M. *Stahl* a dissous trois quaterons de cette substance singuliere. Pour dissoudre l'argent, il faut environ deux parties d'acide contre une de ce métal. Le zinc exige plus du double de son poids : le cuivre exige le quadruple, le fer encore davantage ; le plomb en demande entre trois & quatre parties. Nous ne suivrons pas notre auteur dans le détail où il entre sur chacune de ces dissolutions : nous nous contenterons, pour connoître la maniere dont il les traite, de rapporter ce qu'il dit sur les dissolutions du fer.

Lorsqu'on verse un peu de bonne eau-forte sur la limaille de fer, il se fait sur le champ une vive effervescence accompagnée de chaleur durant laquelle non-seulement la partie la plus subtile de l'esprit de nître se dissipe en vapeurs brunes, mais encore on voit se dégager une fumée blanche : par-là, le fer est, en grande partie, changé en un *crocus* très-fin, sur lequel l'eau-forte n'a plus de prise. A ce sujet, M. *Stahl* décrit un procédé dans lequel l'esprit de nître se dissipe d'une maniere encore plus subtile. Il consiste à prendre une livre de vitriol calciné jusqu'à rougeur, une demi-livre de

nître bien pur, & trois onces de *magnès arsenicalis* bien pulvérisé. Après avoir bien mêlé ces substances, on les distille dans une cornue de terre non lutée, à un feu modéré, ayant eu la précaution de mettre une demi-livre ou trois quarterons d'eau dans le récipient. L'acide passe sous la forme d'une fumée blanche, quoiqu'épaisse, qui ne se dépose jamais totalement dans l'eau du récipient, la partie vuide en restant toujours remplie; mais la portion, qui s'est jointe à l'eau, la rend d'un bleu aussi vif que celui des fleurs de bluets. Cette couleur demeure dans l'acide, pourvu qu'on le conserve dans des vaisseaux bien bouchés. Mais il faut les préserver de chaleur; sans quoi, ils se briseroient. On croira peut-être, ajoute M. *Stahl*, que cette couleur est dûe à l'arsenic qui y est corporellement combiné; mais cela n'est point à présumer, vu qu'elle est si volatile & si sujette à se dissiper, que, si l'on verse de cette liqueur bleue dans une foucoupe de verre, en un instant, on voit l'acide s'envoler en vapeurs brunes, dont l'odeur est nîtreuse: ce qui reste est blanc & clair comme l'esprit de nître ordinaire.

Dans toutes les dissolutions du fer dans l'eau-forte, si l'on va très-doucement, l'eau-forte dissout le fer en entier: la dissolution est limpide; & il ne se fait aucun dépôt. Si l'on remet du fer, sur-tout en gros mor-

eaux, l'eau-forte ne l'attaque plus; mais, si on l'échauffe, & que le fer soit divisé, ou en limaille, l'eau-forte en dissoudra encore une portion qu'elle réduira en *crocus*. Quand on l'aura séparé par le moyen d'un philtre, l'eau-forte ne pourra plus l'attaquer; mais, si on le fait digérer doucement avec de nouvelle eau-forte, pendant quelques jours, il perdra sa rougeur, & deviendra d'un gris de cendres. On peut continuer ces dissolutions & ces dégagemens, en ajoûtant peu-à-peu de nouvelle limaille dans la liqueur claire, qu'on aura séparée du *crocus* par le philtre. M. *Stahl* fait remarquer les circonstances suivantes dans cette opération, 1^o qu'à chaque nouvelle corrosion, il se dégage une vapeur nîtreuse subtile en assez grande abondance; 2^o qu'à chaque fois, le mélange s'échauffe; 3^o qu'il se fait, à chaque fois, une effervescence, & que la matiere se gonfle; 4^o que, tandis que la premiere dissolution étoit d'un rouge-vif, à mesure qu'on y remet de nouveau fer, elle devient plus claire & plus pâle; 5^o lorsqu'on n'y met qu'une petite quantité de fer à-la-fois, ou qu'on n'y en met que des demi-drachmes, &, quand le mélange ne travaille plus, lorsqu'on y en remet de nouveau, le safran de mars, qui tombe, est d'un jaune très-clair; au lieu qu'il est d'un jaune plus rouge, lorsqu'on y met le

fer par demi-onces ; 6^o que , chaque fois , il reste une portion sensible de fer , qui n'est point rongée , & qui demeure intacte , mais qui ne peut être dissoute ni dans la dissolution filtrée , ni même dans de nouvelle eau-forte ; 7^o que cette portion de limaille est plus legere que de la limaille fraîche ; & , par conséquent , elle surnage l'eau ; 8^o que le safran de mars est si délié & si léger , que , quand on veut l'édulcorer avec beaucoup d'eau , il y demeure suspendu , pendant des mois entiers , sans se déposer entièrement , & sans que l'eau , qui surnage , devienne parfaitement claire.

Voici encore deux phénomènes que M. *Stahl* croit mériter quelque attention. Si l'on prend , dit-il , un matras de verre assez grand pour contenir deux livres ou deux livres & demie d'eau-forte , de maniere pourtant qu'il reste encore deux doigts d'espace vuide au-dessous du col ; après l'avoir rempli jusqu'à cette hauteur , si l'on y met un clou neuf du poids d'environ deux gros , pour qu'il s'y dissolve à froid , (il faut boucher ce matras de façon qu'en cas de besoin , il ne puisse en sortir qu'une petite bulle.) Lorsque le premier clou est dissous , ce qui donne une couleur légèrement jaunâtre à la dissolution , on en ajoute un second ; & plus cette seconde dissolution sera faite lentement , plus la liqueur sera d'une couleur

Couleur verte & semblable à une dissolution forte de vitriol. Si l'on y remet un troisieme clou, la liqueur deviendra d'un verd aussi vif qu'une dissolution de cuivre. D'où peut venir cette couleur verte? On apperçoit, dit M. *Stahl*, dans la partie vuide du matras une vapeur d'un brun vif & jaune, qui ressemble à celle qui part de l'esprit-denître, dont une bonne partie reste dans la liqueur, & y paroît d'une couleur bleue, tirant sur le verd: c'est cette couleur, jointe avec la couleur jaune du peu de fer qui a été dissous, qui constitue le verd. C'est pourquoi, si l'on remplit un verre avec cette liqueur qui paroît verte, on voit partir, à l'air libre, des vapeurs nîtreuses d'un brun jaune; &, à mesure que ces vapeurs se dissipent, ce qui reste dans le verre demeure d'un rouge jaunâtre, comme les autres dissolutions du fer; tandis que ce qui est resté dans le matras bien bouché, après que l'effervescence est passée, demeure d'une couleur verte. *Beccher & Kunckel*, ajoute M. *Stahl*, font un grand cas de cette liqueur qui paroît bleue. Lorsqu'elle est froide, elle n'a point d'élasticité, pourvu qu'on la tienne bouchée; car, à l'air libre, elle se dissipe bientôt. Mais, lorsqu'elle est excitée par la chaleur, elle se dilate singulièrement.

Le second phénomène n'est pas moins
Tome XXXV, H

curieux. J'ai décanté, dit M. *Stahl*, une dissolution de fer, faite, comme nous l'avons dit ci-dessus, après qu'elle eut déposé une grande quantité de safran de mars qui étoit tombé au fond : je l'ai décantée, dit-il, de manière que je versai d'abord la partie la plus claire, & ensuite la partie remplie des molécules les plus légères ; je mis ensuite beaucoup d'eau sur la partie la plus épaisse, qui étoit demeurée au fond, mais qui ne se dissolvoit plus dans l'eau-forte. Je laissai au mélange quelques jours pour se déposer un peu : je décantai pour lors la partie supérieure encore trouble, jusqu'à ce qu'elle vînt assez épaisse ; je versai dessus environ trois fois autant d'eau qu'il pouvoit y en avoir. Au bout de huit jours, il se fit dans le résidu un dépôt sensible ; mais la partie supérieure demeura toujours fort trouble ; &, au bout de quatorze jours, le mélange commença à faire effervescence, au point qu'en cinq ou six jours, l'écume s'élevoit d'un pouce. Cette écume partoît de la limaille de fer qui étoit au fond, & de-là s'élevoit en-haut : elle étoit d'un noir luisant. Au bout de huit jours, la partie fluide devint claire & limpide ; &, après l'avoir secouée & vidée dans un bocal, la liqueur redevint bientôt claire ; & il se fit un dépôt, ou *crocus*, qui n'étoit plus d'un jaune-rouge, mais d'un gris foncé ;

tandis que la partie , qui avoit été étendue dans beaucoup d'eau , demeura toujours trouble & chargée de la matiere en poussiere , sans avoir jamais pu se clarifier. Il est bon d'observer que l'eau-forte n'agit point sur la limaille grossiere , qui reste.

Les dissolutions de ce métal dans les deux autres acides minéraux ne sont pas moins dignes d'attention. Si l'on prend de l'acide du sel marin , bien pur & bien exempt de tout mélange d'acide nîtreux ou vitriolique ; ce qu'on obtient , en le cohobant sur du sel marin , & en le distillant à un feu bien doux ; qu'on y fasse dissoudre , jusqu'à ce qu'il cesse d'agir , de l'acier bien pur , tel que des cordes de clavecin , la dissolution , vers la fin , devient verdâtre ; mais il se dépose au fond une petite quantité d'une poudre noire & legere ; que l'on decante la partie claire , & que l'on ôte la partie du fil d'acier , qui ne s'est point dissoute ; que l'on remette un peu de nouvel esprit-de-sel sur la poudre noire ; que l'on expose le tout à une chaleur modérée , cette substance se dissout ; & la dissolution devient d'un brun rougeâtre. En la laissant en digestion pendant quelques heures de plus , de maniere qu'elle soit chaude comme du thé qu'on peut boire , il tombe de nouveau une matiere legere , qui n'est plus noire , mais d'un brun jaunâtre : la dissolution est d'un beau

jaune. Pendant ce tems, une portion de l'esprit-de-sel s'est convertie en un véritable acide nîtreux, comme le prouve son odeur qui est semblable à celle de l'eau-forte. De plus, lorsque cette digestion a été faite dans une petite phiole de trois ou quatre onces, fermée avec un bouchon de liège, ce bouchon en est attaqué, & devient jaune; effet que l'esprit-de-sel ne produit jamais. Si l'on fait cette expérience en grand, de façon à obtenir beaucoup de poudre noire; & si l'on fait ce travail avec précaution, en la mettant dans une retorte dont le col soit long & étroit, après y avoir joint de nouvel esprit-de-sel bien pur, l'on pourra obtenir à la distillation cette portion d'esprit-de-sel, devenue nîtreuse, vu qu'elle est plus volatile que l'esprit-de-sel qui reste.

Si l'on fait évaporer très-doucement, jusqu'à moitié, cette dissolution, lorsqu'elle est encore verdâtre, qu'on verse ensuite dessus de bonne huile de vitriol bien rectifiée, qu'on laisse le tout en digestion douce, pendant quelques heures, d'abord la dissolution s'épaissira très-prompement; & peu-à-peu il se déposera au fond un vitriol de mars; & la liqueur, qui surnage, sera claire, quoique d'un rouge brun. *M. Stahl* a essayé de laisser ce mélange en digestion pendant plusieurs mois; ce qui la rendit d'un brun si foncé, que, dans un verre très-mince,

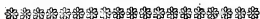
On ne pouvoit voir le soleil au travers. Si l'on décante cette liqueur, pour la séparer du vitriol qui s'est formé au-dessous, & si l'on y remet encore un peu d'huile de vitriol, elle ne perd que très-peu de sa couleur; & il ne se forme que très-peu de nouveau vitriol. Mais, si l'on prend cette liqueur telle qu'elle est, sans y joindre de nouvel acide vitriolique, qu'on y remette de la limaille pure, ou un fil d'acier, elle agira de nouveau sur cette limaille ou ce fil: elle redeviendra tout-à-fait claire; & enfin, après avoir été en digestion pendant deux jours, elle redeviendra verdâtre; & elle déposera de nouveau de la poudre noire. En joignant de l'huile de vitriol à cette dissolution verte, on aura, au bout de quelque tems, du vitriol; & la liqueur, qui surnagera, sera brune. Cette opération, ajoute M. Stahl, peut nous faire connoître ce que c'est que cette substance brune, qui reste, sans crySTALLISER, dans la formation spontanée du vitriol, & sur-tout dans celui que l'on tire de ce qu'on nomme *minera martis solaris*.

Nous n'extrairons que deux faits concernant les dissolutions de fer dans l'acide vitriolique. Le premier, c'est que, lorsqu'on emploie pour cette dissolution un acide vitriolique concentré, il tombe, au fond du vaisseau dans lequel s'est fait la dissolution, une poudre noire, qui est un véritable soufre.

formé par la combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique du fer ; combinaison d'autant plus singulière qu'elle se fait à froid, & quoique l'acide vitriolique soit sous sa forme liquide. Le second fait, c'est que, lorsque le fer est privé de son phlogistique, l'acide vitriolique exige beaucoup de tems pour opérer sa dissolution ; & il ne forme point avec lui de soufre comme lorsqu'il est sous sa forme métallique.

Les bornes de nos Extraits ne nous permettent point d'exposer les æthiologies claires & lumineuses, que M. *Stahl* donne de tous ces phénomènes : nous nous contenterons d'observer seulement, que les remarques & les observations sur les autres dissolutions métalliques, & sur tous les autres phénomènes que les acides présentent dans leurs diverses combinaisons, ne sont ni moins curieuses ni moins importantes que celles que nous venons de rapporter, & qui nous ont paru suffisantes pour justifier le jugement que le traducteur de cet ouvrage en a porté ; jugement que nous avons adopté, & qui sera confirmé, sans doute, par tous les chymistes qui daigneront lire ce Traité avec quelqu'attention.





L E T T R E

*A M. ROUX, auteur du Journal, &c;
par M. DUCHANOY, étudiant en
médecine, maître-ès-arts en l'Université
de Paris, en Réponse à M. PORTAL,
professeur au Collège-Royal, de l'Aca-
démie des Sciences, &c. sur sa prétendue
Découverte de Vaisseaux pulmonaires,
insérée dans le Journal de Septembre de
l'année dernière (a); par M. BOU-
HOULLE, médecin.*

Depuis qu'en anatomie, l'on a connu la distribution des vaisseaux sanguins, on s'est aperçu des différences qui existent entre les artères & les veines : celles-ci sont plus nombreuses, &c. que les autres. On pensoit à l'égard du poumon comme pour toutes les autres parties du corps. On avoit d'autant moins sujet de soupçonner qu'il y eût exception à la règle, que les veines pulmonaires, collectivement prises, semblent, au premier coup d'œil, confirmer l'idée qu'on s'en étoit d'abord formée : on reconnut ensuite qu'il y avoit beaucoup

(a) Je prie le lecteur de vouloir consulter ce Journal, page 220 & suivantes.

plus de vaisseaux , & que le poulmon contenoit plus de sang par proportion. C'est pour cette raison que Riolan le comparoit à une sang-suë : *Hæc autem vasa*, dit G. Bauhin, *longè majora quàm pulmonum magnitudo requirere videatur*. Ruysch, Malpighi, & beaucoup d'autres, ont travaillé sur la même matiere ; & personne aujourd'hui ne doute de cette vérité. . . . Helvétius vint ensuite proposer son idée & ses expériences qui tendoient à prouver que les arteres pulmonaires sont en plus grand nombre que les veines ; qu'elles contiennent plus de sang. Blasius en avoit dit quelque chose avant lui : Valskius & Drak l'avoient fait graver dans leurs Planches ; mais il est universellement reconnu comme l'auteur d'un sentiment qui fut très-combattu. De part & d'autre, on faisoit des expériences ; on disséquoit des poulmons : on tâchoit de s'appuyer de bonnes raisons ; & chacun se croyoit fondé à conclure en sa faveur. La carrière ouverte, nos plus grands anatomistes y ont travaillé, puisque tous penchent pour le sentiment d'Helvétius.

Un nouvel Anti-Helvétien rentre en lice , & croit apporter des armes décisives, ses découvertes sur les vaisseaux du poulmon. Mon but, dans cette Lettre, est de

prouver que ce que M. Portal dit n'est pas nouveau : ce n'est qu'une description des Planches de l'immortel Eustachi. « En effet, dit M. Portal, les quatre veines pulmonaires, dont deux ensemble, beaucoup plus amples que la capacité de l'artere, forment une espece d'X par leur concours à l'oreillette. Elles donnent chacune deux rameaux, (troncs secondaires,) dont les uns ont un peu plus de longueur ou d'amplitude que les autres. Ces *troncs* se subdivisent; & les branches vont, ou *un peu plus* à droite, à gauche, en devant, en arriere, &c. de ces vaisseaux. Le premier passe entre la premiere & la seconde ramification des bronches; le second, entre la seconde & la troisieme, &c. &c. M. Portal trouve bon de nombrer ces divisions, & les décrit. Enfin ces vaisseaux, dans le poumon, fournissent à chaque division des bronches deux rameaux, dont l'un passe en arriere, & l'autre en devant. Cet ordre, continue M. Portal, s'observe jusqu'à l'*extrémité* des bronches; & il en conclut que les veines sont plus spacieuses & plus nombreuses que les arteres : tel est, en peu de mots, l'extrait de la prétendue découverte de M. Portal. Il est entré dans des détails minutieux & inutiles, que le lecteur lira dans l'Original, & suivra, s'il le peut. Je ferai sentir plus bas les prétentions de

M. Portal : j'exposerai encore quelques-unes de ses remarques.

Consultons d'abord Zeidlern, (*Fig. 2, Tab. XIV, Corporis humani Fabrica* ;) nous verrons que les quatre veines pulmonaires ensemble ont plus de diamètre que l'artère. (Ceci a été connu de tout tems : seulement M. Portal exagère un peu son calcul.) De ces quatre troncs partent des rameaux (que M. Portal appelle , je ne sçais pourquoi , *troncs secondaires* .) Le tronc antérieur droit en donne quatre (*a*) , même un cinquième : le tronc antérieur gauche n'en fournit que deux , & les postérieurs droit & gauche , chacun trois. Ajoutons que de ces rameaux partent des branches : il y en a vingt très correctement gravées. Des quatre troncs , le droit antérieur est le plus gros , & le postérieur du même côté , le plus petit de tous : l'intérieur gauche est le plus long , &c. &c. Cette Figure est faite avec beaucoup de soin. On y voit aussi la manière exacte , dont les bronches , les artères & les veines se comportent mutuellement. Je m'abstiens d'un plus long détail , pour ne pas être trop

(*a*) En fouillant les cadavres , on se convaincra que ces rameaux partent en forme de bois d'éventail. Presque chez tous , on les trouve en aussi grande quantité ; & M. Portal les restreint , sans exception , à deux.

long. . . . Eustachi, (Fig. 5 ; Tab. XV,) fait aussi voir le rapport des quatre troncs veineux. Il indique les premières divisions suivies & détaillées fort au long dans la Figure 8, Tab. XXVII, où l'on voit trois rameaux partir du tronc antérieur gauche : il n'y en a que deux pour chacun des autres troncs. Ils se croisent d'abord, à angle droit, avec les artères & les bronches : celles-ci sont dessous, & les artères entre deux : ils se rapprochent ensuite pour serpenter ensemble, les artères & les veines, dans les interstices des bronches qu'ils côtoient, en s'accompagnant. Remarquons que des deux branches qui partent du tronc veineux postérieur gauche, l'une se porte en devant, & l'autre derrière les artères & les bronches qui se trouvent entr'elles. C'est sans doute là ce qui a fait dire à M. Portal, que l'artère se trouve accompagnée par deux veines, l'une en devant, l'autre en arrière ; ce qui a réellement lieu ici, puisque les vaisseaux sanguins se glissent dans les interstices que laissent entr'eux les vaisseaux aériens. Est-ce donc une *découverte* ? & cette découverte seroit-elle *si intéressante, si importante* ? Quelques réflexions auroient pu mettre l'auteur en meilleur chemin. D'après cette bonne Figure, qui a servi de modèle à M. Portal, je suis surpris qu'il n'ait pas décrit, & qu'il ne nous ait pas donné

comme découverte la manière variée, dont les artères, les bronches & les veines se comportent suivant différentes distributions. En devant, des deux côtés, les artères sont entre les veines & les bronches : en arrière, du côté droit, les bronches sont entre les veines & les artères ; &, du côté gauche, les artères & les bronches sont entre les veines. La réunion des troncs veineux dans le golfe ne forment point un X ; idée fautive, que M. Portal a mal-adroitement prise dans Riolan. S'il eût consulté le cadavre, il eût vu, comme dans les Figures que nous venons d'examiner, que l'espace entre les deux troncs supérieurs présente la forme d'une espèce de croissant ; que le tronc postérieur droit descend plus obliquement que le gauche qui fait, avec le tronc antérieur du même côté, un angle bien plus aigu. Il est étonnant que M. Portal n'ait pas connu la variété singulière dans l'ordre, le nombre & les divisions des vaisseaux que nous examinons. S'il eût ouvert les auteurs, il n'auroit pu l'ignorer ; & la dissection l'auroit forcé de reconnoître la vérité. J'atteste n'avoir jamais trouvé que les quatre veines pulmonaires eussent gardé la même division : j'ai toujours vu plus de deux rameaux dans la première division d'un ou plusieurs des troncs. Pourquoi donc M. Portal donne-t-il le contraire pour con-

tant ? Je crois que M. Portal n'a point connu la Figure de Zeidlern ; car il n'eût, fans doute , pas manqué de la comparer à celles d'Eustachi ; & elles lui auroient montré qu'il existe des variétés. Nous allons voir que ce que les auteurs ont sçu & écrit sur ce sujet est plus juste , plus exact , plus vrai que ce qu'a écrit M. Portal. Morgagni, (*Adv. anat.*) pour fixer ses idées, & peindre la nature telle qu'elle est, disséqua trois poulmons pour les comparer ensemble. Il y trouva tant de variétés, qu'il décida qu'on ne pouvoit rien déterminer sur ce sujet, puisqu'il n'y avoit rien de précis; qu'il suffit d'indiquer la chose. Columbus, (*Descript. anat.* 410,) *variis modis ramificantur*, dit-il, & ne croit pas nécessaire d'entrer dans un plus long détail. Dulaurent, (*Lib. IX,*) *in omnes pulmonis partes sparsè*, &c. Blancardi, (*Anat. ref.*) *Vena pulmonalis in ramos primò majores, & deinde juxtà pulmonum lobos & lobulos, in minores ac minimas divisa, & multifariam subdivisa, tum tracheæ ramificationi respondet, propagines venosæ cum arteriæ complicatæ*, &c. Il seroit superflu d'en dire davantage. M. Lieutaud dit que les veines pulmonaires, se réunissant, forment ordinairement quatre troncs. M. De Haller, (*Elem. phys.* 166,) *ex multis subinò ramis in quatuor coalescunt*. Cet auteur, qui ne

néglige jamais les légers détails, s'est bien gardé d'en dire davantage, quoiqu'il ait connu & parlé de la Figure que nous avons citée d'Eustachi. Il suit de ce que je viens d'avancer, que c'est parce que les auteurs ont connu la variété très-grande, qui existe dans ces vaisseaux, qu'au lieu de s'astreindre à les décrire, ils se sont bien gardés de le faire; ce à quoi ils n'eussent pas manqué, si la chose eût pu conduire au moindre avantage. Mais M. Portal n'a pas cru devoir les imiter. Il ignore, sans doute, que les sçavans sçavent s'arrêter, & que c'est-là un des moyens essentiels pour aller beaucoup plus loin dans les sciences. M. Portal dit avoir suivi les vaisseaux dans le parenchyme du poulmon. Il donne toujours ici, comme dans les grosses divisions, la prééminence aux veines sur les artères, & propose, pour garans, ses dissections, & une pièce d'anatomie où les vaisseaux du poulmon sont injectés. S'il eût vu, à la pointe de son scalpel, les veines plus nombreuses que les artères, je le félicite d'avoir une si bonne vue. Que le bon Dieu la lui conserve! Ce que je sçais, c'est que les meilleurs anatomistes, avec tous les soins & la peine possibles, n'ont jamais pu suivre ces vaisseaux de façon à les comparer: j'ose même ajouter que la chose est impossible. Quant à la pièce d'anatomie, que M. Portal garde pour

convaincre les incrédules, je suis bien fâché de l'avouer : mais il ne faut déjà pas trop donner de croyance aux injections anatomiques, quand il s'agira de décisions délicates. Je sçais qu'en injectant des poumons, la liqueur a passé quelquefois des arteres dans les veines, & des veines dans les arteres : je sçais aussi que la ténuité, plus grande dans les tuniques des veines, leur permet de prêter, & de se distendre davantage. Je sçais encore que, si l'on commence par les veines, les arteres s'en trouvent gênées, comprimées ; que l'injection, qu'on voudra y introduire ensuite, ira mal, & qu'on ne pourroit se décider, quand il s'agit de comparaison. J'aurois encore d'autres craintes que je tais pour être plus court ; mais venons au fait. M. Portal a un poumon injecté : les veines y paroissent plus nombreuses. Arme pour arme, me permettra-t il de le renvoyer à la superbe injection qu'a faite Ruysch ? Cet anatomiste fait les divisions des vaisseaux, & nous décrit celles des arteres avec une complaisance singuliere. Il est étonné de la quantité prodigieuse. S'il falloit se décider, je sçais auquel, ou de Ruysch, ou de M. Portal, je donnerois ma confiance. On s'aperçoit aisément que ce qui a séduit M. Portal, est la même cause qui entretenoit les anciens dans l'erreur. Il a vu les grosses

veines pulmonaires plus nombreuses, & ensemble plus amples que l'artere : il a de-là conclu pour les subdivisions. Cet historien ignore, sans doute, que la querelle Helvétienne n'a jamais roulé sur les grosses distributions. N'avoit-on pas les armes dont il prétend se parer ? Peut-il même douter que le plus novice en anatomie n'ait vu cette différence entre les grosses distributions, tant veineuses qu'artérielles ? C'est de ce qui se passe dans le parenchyme du poumon dont il doit être question ; & ce que M. Portal en dit est bien loin de décider sur cet objet qui est & restera encore long-tems obscur. D'ailleurs, *quid inde ?* Les physiologistes sçavent qu'on ne pourroit tirer de-là que des conséquences toujours fort systématiques. M. De Sénac a disserté assez au long sur ce différend. Il a prouvé que, soit que les veines fussent plus nombreuses que les arteres, ou celles-ci plus nombreuses que les veines, on ne pouvoit également rien conclure de bien décidé sur les fonctions du poumon.

M. Portal ne concevra peut-être pas comment les veines pourroient être plus amples & plus nombreuses que les arteres entre le poumon & le cœur, tandis qu'il existeroit le contraire dans le poumon même. S'il veut me permettre quelques réflexions, elles pourront du moins lui laisser des doutes,

tes. 1^o Les troncs veineux pulmonaires ne peuvent & ne doivent-ils pas être considérés comme des sinus de l'oreillette ? Plusieurs anatomistes l'ont pensé ainsi. Ceux qui ont voulu mesurer la capacité de cette oreillette, pour la comparer à la droite, ont été arrêtés par cette difficulté : j'ai été moi-même dans ce cas. 2^o Le peu d'épaisseur des tuniques, eu égard à celles de l'artere, ne peut-il pas être cause de leur dilatation ? Dans le tems où le cœur se contracte, l'oreillette étant pleine, il se fait une espece de *reflux* bien capable de produire un pareil effet. Tout physicien sçait quel est l'effort d'un liquide dans le tuyau qu'il parcourt, quand il trouve obstacle : il est énorme. 3^o Dans le fœtus, le sang passe librement, & sans retard, de l'artere pulmonaire dans l'aorte, par le canal artériel. De retour dans l'oreillette, il souffre le même retard que nous avons dit ci-dessus. Pendant la contraction des ventricules, les veines du parenchyme du poumon sont vuides : ce sont leurs troncs qui supportent l'effort du reflux, dans un tems où elles sont encore très-minces. Il faut donc qu'elles cèdent, qu'elles s'amplifient ; & les ramifications ne s'en ressentent nullement. Ne seroit-ce pas à cette même cause qu'est dûe la variété qui existe réellement, & que les

anatomistes, hors M. Portal, ont reconnue ? Je le crois : on en a même des preuves. Mais il est tems de m'arrêter : encore un mot ; & je finis. « Chacune des quatre » veines, dit M. Portal (a), se divise en » deux gros troncs : chacun d'eux se divise » de nouveau en deux autres canaux : voilà » huit veines pulmonaires, dont on ne » connoissoit que la moitié. « Ce calcul est-il bien juste ? « Chacune (b) des veines » postérieures forme d'abord un gros canal qui s'ouvre *dans la veine primitive ou commune à une des veines antérieures, & à une des veines postérieures & plus bas, la seconde branche postérieure est plus inférieure & plus postérieure que la première postérieure, & que la seconde branche inférieure.* » Il faut avouer qu'il y a peu de personnes qui décrivent aussi-bien. Je doute qu'on entende ce langage de l'auteur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Journal de Septembre 1770, page 224.

(b) *Ibid.* page 225-226.



L E T T R E

A M. ROUX, docteur-régent de la Faculté de Paris, & auteur du Journal de Médecine, sur les Ravages que la petite Vérole a faits à Montpellier, l'été dernier, & sur quelques Inoculations qui y ont été pratiquées; par M. HOULSTON, de Liverpool, en Angleterre, médecin de l'Université de Leyde.

J'ai vu, Monsieur, avec un vrai plaisir, que vous avez inséré dernièrement dans votre Journal l'histoire de l'inoculation dans quelques provinces de France. Rien n'est plus propre à accréditer cette pratique & à la répandre, que votre suffrage & la célébrité que vous avez donnée à ce Journal. Trop convaincu des avantages de l'inoculation, pour ne pas desirer de contribuer à ses progrès autant qu'il m'est possible, j'ai cru devoir vous faire part de quelques inoculations qui ont été faites dernièrement à Montpellier, & des justes raisons qu'on a d'espérer que cette heureuse pratique s'y établira bientôt.

Revenant d'Italie, je ne manquai pas de me rendre en cette ville, attiré par la célébrité de son Université. Je fus frappé, en y

arrivant, plus que je ne puis vous le dire ; des ravages qu'y faisoit la petite vérole. On ne voyoit que des peres & meres désolés d'avoir perdu leurs plus cheres espérances par cette cruelle maladie, tandis que d'autres étoient dans des craintes toujours renouvelées d'éprouver le même malheur. La petite vérole attaquoit beaucoup de monde, & enlevoit plus d'un cinquieme de ceux qu'elle attaquoit ; tandis que, dans les épidémies ordinaires, elle n'en enleve qu'un huitieme. Enfin, malgré les secours des plus habiles médecins, il faut qu'elle ait emporté plus de deux mille personnes, depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre derniers.

Il eût été de la plus grande importance, pour éviter les ravages de cette épidémie, d'inoculer ceux qui n'avoient pas eu la petite vérole ; mais les préjugés, toujours funestes au bonheur & à la conservation des hommes, faisoient encore regarder, dans Montpellier, l'inoculation comme une opération très-hazardeuse.

Ce n'est pas qu'on n'eût déjà fait quelques inoculations dans cette ville. Mademoiselle De Montcalm, fille du célèbre M. De Montcalm, tué en Canada, âgée de seize ans, avoit été inoculée, six ans auparavant, avec beaucoup de succès, par M. Nicolas, chirurgien de Nîmes. M. Vigaroux,

habile médecin, avoit inoculé, en 1765, deux de ses enfans qui eurent une petite vérole discrète, & très-régulière. En 1768, M. Le Roy, célèbre professeur en médecine, inocula son fils, âgé de trois ans, & la fille de M. le président Gros, âgée de six, & l'année suivante, les deux enfans de M. Bosc, conseiller à la cour des aydes, l'un âgé de quatre ans, & l'autre de deux ans & demi. Le succès de ces inoculations, & ces exemples, si propres à faire impression sur les esprits, & à inspirer de la confiance, n'avoient eu que peu ou point d'imitateurs; & l'inoculation, toujours regardée du même oeil, étoit restée presque au même point. Cependant l'épidémie devenoit de plus en plus meurtrière; & étant parvenue à un tel degré qu'elle emportoit la plûpart de ceux qui en étoient atteints, j'ai pensé qu'il falloit tout tenter pour détruire le préjugé qui s'opposoit encore à l'inoculation, & montrer, par quelque exemple frappant, sa sûreté & ses avantages incontestables.

Rien n'étoit plus propre pour remplir mon objet, que d'inoculer, (comme les parens me le proposoient,) un enfant qui étoit fils unique, & qui n'étoit âgé que de sept mois. En effet, sauver un enfant chéri, dans un âge si tendre, & au milieu d'une épidémie aussi funeste, me parut l'occasion

la plus favorable de donner de l'éclat à l'inoculation, & de convaincre les peres & meres justement effrayés, de les convaincre, dis-je, de la sûreté de ce moyen pour la conservation de ce qu'ils avoient de plus cher. Je consentis donc à ce que les parens du jeune enfant me demandoient; &, le 27 d'Août dernier, je l'inoculai en présence de M. Le Roy & de plusieurs autres habiles médecins qui m'y avoient encouragé. Le 5 de Septembre, il commença à être malade; &, deux jours après, l'éruption fut complete. Il eut plus de cent boutons dont une partie suppura, & se sécha régulièrement, sans aucun accident, quoiqu'une dent lui eût poussé pendant la supuration. Enfin, Monsieur, tout alla aussi parfaitement qu'on pouvoit le desirer; c'est ce que pourront témoigner M. Le Roy & les autres médecins dont je vous ai parlé, qui ont bien voulu suivre cet enfant, pendant tout le cours du traitement.

On pourroit peut-être me taxer d'imprudence d'avoir inoculé un sujet si jeune, exposé à la dentition, & au milieu des mourans d'une petite vérole gangreneuse. Mais, comme il avoit déjà une dent, la seconde ne me paroissoit pas devoir pousser si promptement; &, quant aux autres circonstances, si, moins assuré de la réussite, j'eusse pu balancer à l'inoculer, il me semble en-

core que j'aurois dû passer outre , par l'influence que le succès de cette opération pouvoit avoir. Dans l'inoculation de cet enfant , je suivis exactement , pour l'insertion , (qui ne fut qu'une simple piquure ,) & pour tout le reste du traitement , ce que nous appellons , en Angleterre , *la nouvelle méthode* que vous connoissez , Monsieur , & qui a été si bien exposée par le célèbre baron Dimisdale (a). Je fis observer à l'enfant le régime le plus rafraîchissant ; & j'eus grand soin qu'on lui fit prendre l'air tous les jours. Au reste , cette méthode pouvoit passer pour nouvelle à Montpellier , (bien qu'elle fût connue de quelques médecins ;) car personne ne l'avoit encore pratiquée dans cette ville. J'avois espéré , pour le bien de l'humanité , que l'inoculation , dont je viens de vous rendre compte , feroit quelque sensation. Mon attente ne fut pas trompée. La simplicité de l'opération , & l'état où un enfant d'un âge si tendre s'étoit trouvé pendant tout le cours de la maladie , si ç'en étoit une , comparé à celui des personnes attaquées de cette cruelle petite vérole , fit ouvrir les yeux aux habi-

(a) Voyez l'ouvrage anglois de M. Dimisdale , intitulé *La Méthode actuelle d'inoculer la petite Vérole* , dont on doit publier la Traduction incessamment.

tans , ou au moins leur donna des idées plus favorables de l'inoculation. Sur ces entre-faites , je fus obligé , par mes affaires , de quitter Montpellier pour me rendre à Paris. Depuis mon arrivée en cette ville , j'ai appris avec beaucoup de satisfaction , par une Lettre de mon ami & mon compatriote , M. Batt , médecin de l'Université de Montpellier , qui joint à de grandes connoissances dans son art les qualités les plus estimables , que ce mouvement des esprits en faveur de l'inoculation faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Il me marque qu'il a inoculé , (au mois d'Octobre dernier ,) un enfant avec tout le succès possible , à Boutonette , village à très-peu de distance de Montpellier , où l'épidémie s'est portée , en quittant cette ville ; qu'on lui a proposé plusieurs autres sujets à inoculer , & que quelques personnes se sont pareillement adressées à M. Le Roy pour qu'il les inocule bientôt. Cet habile médecin me marque , par une Lettre du mois de Novembre dernier , que M. Mourgues , bourgeois de Montpellier , (& à qui j'avois montré la méthode que je suivois ,) a inoculé , selon cette méthode , & avec beaucoup de succès , son fils aîné , âgé de trois ans. M. Le Roy ajoûte que » de la matiere prise des boutons de l'aîné , » M. Mourgues inocula son second fils , âgé

» de huit mois. La petite vérole de ce der-
 » nier n'a pas été si bénigne. L'éruption a
 » été nombreuse : les boutons caufoient
 » beaucoup de demangeaifon ; ils étoient
 » un peu plats , au commencement ; mais
 » cependant cette maladie s'est terminée
 » heureufement , & n'a eu que la durée
 » des petites véroles difcrettes & réguli-
 » res. » Ces heureux commencemens , les
 efforts redoublés des médecins les plus dif-
 tingués , & plus encore peut-être la terreur
 que la dernière épidémie vient de répandre
 dans Montpellier , nous donnent tout lieu
 de croire qu'on y adoptera l'inoculation ,
 & qu'enfin elle s'établira dans cette célèbre
 Univerfité. Il faut que les hommes foient
 avertis par leur propre malheur. Ce fera
 encore un exemple à ajoûter à ceux des
 villes & des contrées où la terreur des ra-
 vages de la petite vérole a rompu la bar-
 rière des préjugés , & a forcé les peuples à
 adopter l'inoculation.

Il feroit tems de finir cette Lettre , Mon-
 fieur. Je crois cependant que vous me per-
 mettez d'ajoûter un mot fur le traitement
 de la petite vérole naturelle. Je n'ai pas
 voulu vous en parler auparavant , pour ne
 pas interrompre le fil de mon récit ; mais
 cette matiere ne peut être étrangere à mon
 objet.

138 LETTRE SUR LES RAVAGES

Vous sçavez combien l'air libre, & le régime rafraîchissant, ont été recommandés par Dimisdale, dans cette maladie. L'épidémie, dont je viens de vous instruire, m'a mis à portée de reconnoître, par une pratique considérable, & assez heureuse, tous les avantages qu'on retire de ce régime & d'un air frais. Le succès, en quelques occasions, en a été frappant. Je n'ai pas employé avec moins d'avantage les remèdes antimoniaux à petite dose souvent répétée, lorsque je remarquois du retardement dans l'éruption, ou que la suppuration ne se faisoit pas bien; & M. Batt me marque qu'à Boutonette, où l'épidémie faisoit les mêmes ravages qu'à Montpellier, il a donné avec beaucoup de succès le quinquina à haute dose, dès le commencement de la maladie.

Je crois encore devoir ajoûter que j'ai reconnu, d'une manière plus sensible qu'il me semble qu'on ne l'avoit fait jusqu'ici, cette odeur de la fièvre de la petite vérole, qui a un caractère si particulier & si distinct de toutes les odeurs qui accompagnent les autres especes de fièvres, (si l'on en excepte celle de la rougeole, qui y a beaucoup de rapport,) qu'on peut, en y faisant une suffisante attention, prédire la petite vérole assez long-tems avant qu'on ait

pu s'en affurer sans équivoque par l'éruption ; & il est si important, dans la médecine , d'avoir les signes diagnostics , qui fassent connoître de bonne heure la nature d'une maladie ! Ces signes mettent le médecin à portée de s'y opposer , dans un tems où il est souvent de la plus grande conséquence d'agir, qu'il me paroît très-nécessaire de faire attention au symptôme dont je viens de vous parler ; car, dans quelle maladie est-il plus important de reconnoître, dès le commencement , de quelle nature elle sera , que dans la petite vérole ?

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous dire sur l'inoculation & sur la petite vérole. Je craindrois d'avoir été trop long , si je ne sçavois que vous m'excuserez par le motif qui m'anime, (celui d'être utile ;) motif qui doit animer tous ceux qui se livrent à une profession aussi honorable que la médecine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Depuis que cette Lettre a été écrite, Monsieur, j'ai suivi l'inoculation de mademoiselle De Pérussi , âgée de dix-sept ans. C'est M. Soullier de Choisy, médecin ordinaire du Roi, qui l'a inoculée, à son retour de Londres où il a été comme vous, Monsieur, pour prendre les connoissances les plus certaines sur la nouvelle méthode

d'inoculer , devenue si célèbre par ses succès.

L'éruption , précédée d'une fièvre légère , a été des plus discrètes.

Une circonstance remarquable , c'est que M. De Choisy , qui traitoit d'une petite vérole naturelle cohérente la sœur de la demoiselle inoculée , a soumis celle-ci , peu de jours après l'insertion , à la contagion la plus immédiate , sans avoir dérangé la marche ni la bénignité de son inoculation ; ce qui confirme l'affertion du docteur Power dans son *Exposition de la Méthode Suttonnienne* , sçavoir qu'un inoculé , chez lequel la piquure annonce la petite vérole , se trouve à l'abri d'une nouvelle contagion. Jamais contraste ne fut plus frappant que celui de l'état de ces deux sœurs. L'une, défigurée par une enflure excessive du visage , par le nombre des pustules , & obsédée des douleurs atroces , qu'entraîne une petite vérole très-abondante ; l'autre, incommodée à peine , & en état de servir sa sœur qu'elle consolait , & qu'elle a soignée jusqu'à sa guérison.



A V E R T I S S E M E N T

Sur les trois Pièces suivantes.

Nota. Quoique nous nous soyons fait une loi de ne publier dans notre Journal aucune Pièce qui eût déjà vu le jour dans d'autres Journaux, ou qui eût été imprimée par quelque autre voie, cependant nous n'avons pu nous dispenser de déférer aux ordres du magistrat qui préside à la librairie, pour la Pièce qui suit, qui a déjà été publiée dans le Journal encyclopédique, la Gazette salulaire de Bouillon, & le Mercure de France. L'Observation, qui vient ensuite, nous a été adressée par la même voie. Nous avons cru devoir faire imprimer en lettres italiques les corrections que M. Pomme y a faites de sa main. Nous donnons à la suite la même Observation qui nous a été adressée directement d'Arbois. Nous prions nos lecteurs de comparer l'une avec l'autre ces deux Pièces.

L E T T R E

De M. POMME à M. TISSOT, au sujet de son Livre intitulé, Essai sur les Maladies des Gens du monde. (Voyez la Gazette salulaire du 7 Juin 1770.)

Les vérités que vous venez d'annoncer aux gens du monde, sur l'abus qu'ils font

de leur santé (a), les sages conseils que vous avez donnés à la jeunesse (b), au peuple (c) & aux gens de lettres (d), le zèle que vous avez montré dans un écrit qui intéresse tant l'humanité (e), vous élèvent au rang de nos premiers maîtres, & vous méritent au surplus le titre glorieux d'*ami des hommes*.

Je souscris volontiers à ces éloges; & comme ami, puisque vous me décorez d'un si beau nom, je me place à la tête de vos plus zélés sectateurs. Je viens, en effet, d'admirer votre sagacité dans ce dernier ouvrage; & j'applaudirois avec le même enthousiasme à tout ce qu'il contient, si je n'y avois trouvé une critique de mon système, qui, pouvant devenir dangereux pour ceux que votre autorité subjugueroit, m'oblige à m'élever contre elle.

Dans l'endroit de votre ouvrage, où vous traitez des maladies des nerfs, vous faites l'exposé de la méthode fortifiante, & de celle qui lui est diamétralement opposée; & après avoir blâmé la première, & loué la seconde, vous les rejetez ensuite l'une & l'autre, les adaptant cependant aux cas où

(a) Essais sur les Maladies des Gens du monde.

(b) L'Onanisme.

(c) Avis au Peuple sur sa Santé.

(d) De la Santé des Gens de Lettres.

(e) L'Inoculation justifiée.

elles vous paroissent convenir ; ce qui vous fait conclure en faveur d'une troisième , qui est celle qui les confond toutes les deux ensemble.

Jusques-là , vous êtes irréprochable ; mais vous devenez partial , quand vous ajoutez , en finissant votre analyse , que les partisans des deux méthodes opposées, savoir l'échauffante & la rafraîchissante , font , chacun de la leur , une méthode générale , qu'ils appliquent indistinctement à tous les maux de nerfs ; & vous les outragez , en comparant leur conduite à celle des empiriques.

» Si les hommes pleins de génie & de
» connoissance , dites-vous , qui sont à la
» tête de ces systèmes , vouloient bien jeter
» les yeux sur les observations qui leur sont
» étrangères , voir les inconvéniens qu'il y
» a à traiter par la même méthode des maux
» opposés dans leur cause , à mépriser tout ce
» qui lui est étranger , ils ajouteroient à leurs
» succès & à la reconnoissance que le Public
» leur doit ; & ils sentiroient bientôt que les
» règles & les méthodes générales sont dan-
» gereuses en médecine : elles rapprochent
» les plus grands médecins des empiriques
» qui veulent tout guérir par un seul re-
» mede , & prétendent que tous les maux
» dépendent d'une seule cause. » (Voyez

l'Essai sur les Maladies des Gens du monde ; par M. TISSOT, page 195.)

Si vous ne m'aviez pas cité plus haut, Monsieur, & si vous ne m'aviez pas nommé comme l'auteur du système des relâchans, je ne releverois pas les expressions trop générales, par lesquelles vous condamnez également les deux méthodes. Mais, après avoir réclamé les droits que votre amitié me donne sur votre indulgence, il me sera permis de vous faire remarquer que, pour mériter le reproche que vous me faites, il faut supposer, 1^o que j'emploie la méthode humectante à tous les maux de nerfs : 2^o il faut supposer encore que la maladie, que je traite, reconnoît plusieurs causes.

Je réponds à la première question, en vous priant d'observer que je ne me suis pas avisé, à l'exemple de tant d'autres, de traiter des maladies des nerfs en général, mais que je me suis borné aux affections vaporeuses des deux sexes, & au traitement d'une seule partie des maladies nerveuses, qui est celle qui, de l'aveu de tous les médecins, reconnoît pour cause le spasme ou la tension de la fibre ; tandis que l'autre comprend celles qui sont produites par le relâchement. Je répondrai à la seconde question, en vous priant d'observer que la cause que j'établis, est seule, & que toutes
celles

celles que l'on veut associer à celle-ci , étant éloignées , lui sont entièrement soumises ; ce qui m'autorise à conclure en faveur d'un seul remède , quand la maladie est sans complication.

D'après cet exposé , il reste à prouver que le spasme n'est point le produit de la tension , & qu'il est des maladies vaporeuses , qui reconnoissent pour cause le relâchement des nerfs , quoiqu'elles soient toutes caractérisées par le spasme. Vous sçavez très-bien , Monsieur , que cette question , depuis long-tems agitée , doit être décidée par celui qui fournira des observations contraires aux miennes. Vous paroissiez persuadé qu'il en existe de ces observations ; mais où sont-elles ? Seroient-ce celles que vous appelez *étrangères* ? Hélas ! toutes celles qu'on m'a présentées jusqu'ici , sont tellement étrangères à la question , qu'elles me deviennent favorables. M. Brun l'a démontré par sa Réponse à M. Rostain & à M. Marteau , (voyez *la Gazette salutaire du 11 Janvier* , & *celle du 18* , 1770 ;) & j'attends encore celle qui doit terminer la dispute. Si vous vouliez me la fournir , vous m'obligeriez sensiblement ; car je cherche plus à m'éclairer qu'à instruire. Répéterai-je encore une fois , que ce n'est point un symptôme vaporeux , suspendu par l'effet enchanteur d'un anti-spasmodique ,

que je demande , mais une affection hyftérique ou hypochondriaque , réellement guérie par ces prétendus spécifiques ? Et cette maladie ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans , ni chez celui de neuf mois (a). La fibre , à cet âge , n'a point encore contracté le vice en question : on ne la trouve donc que chez les adultes. Les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre , tandis que ceux des autres trouvent leur cause dans le cerveau ; distinction que je ne fais pas pour vous , mais pour ceux qui osent entrer en lice (b) avec de telles armes (c).

Je vous prie de vouloir bien observer encore , Monsieur , que , quoique je n'admette qu'une cause , il n'est pas vrai que je ne lui oppose qu'un seul remède ; & votre reproche est un peu déplacé. J'ai reconnu des complications à la cause vaporeuse , lesquelles demandent des remèdes différens. Ces remèdes sont détaillés dans mon *Traité des Vapeurs* , & adaptés à chacune des complications de cette maladie. Ils sont pris

(a) Voyez le Journal de Méd. Tome XXIX , page 273.

(b) *Ibidem* , Suppl. à l'année 1770 , II. Cahier , page 113.

(c) Voyez la Réponse que M. Pressavin a faite à cette objection qui le regarde , dans le Journal de Septembre 1770 , page 234.

dans la classe des altérans, tels que les apéritifs, les fondans, les stomachiques, les anti-scorbutiques, & autres. Je ne rejette pas même la saignée, les émétiques & les purgatifs. Comment donc cette pratique seroit-elle appelée *méthode générale*, qui n'admet qu'un seul remède ? & en quoi ressemblera-t-elle à celle des empiriques ?

Je pardonne à des adversaires mal-adroits, intéressés à décrier mon système, toutes les qualifications qu'ils ont données à la méthode aqueuse. Je me reproche d'avoir pris la peine de répondre aux invectives de plusieurs. . . . Aussi ai-je promis publiquement de garder à l'avenir le plus profond silence. Je croirois manquer essentiellement au devoir que l'anitié m'impose, si je vous donnois la moindre occasion de soupçonner que j'ai voulu vous mettre dans cette classe. Mon but n'est autre chose que de vous témoigner avec quelle surprise j'ai lu votre Critique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé POMME, médecin-consultant
du Roi.*

A Paris, ce 5 Mai 1770.

Réponse de M. TISSOT (a).

Avant que de répondre à votre Lettre ;

(a) Voyez la *Gazette salulaire* du 28 Juin 1770.

K ij

Monfieur & cher Ami, dont je fuis infiniment flaté, & qui eft remplie de politesses & d'amitié, je dois vous témoigner tous mes regrets fur ce que, par la faute de mon libraire, mon Livre vous eft parvenu par d'autres que par moi. L'un des premiers Exemplaires vous étoit destiné; & j'efpere qu'au moins la feconde édition vous parviendra dans peu. Malheureusement elle refsemble trop à la premiere, parce que je n'ai point pu profiter des avis du Public & de mes Amis : les vôtres me feroient bien précieux; & , fi vous vouliez me les communiquer, je les recevrais avec toute la reconnoiffance poffible, & je ferois très-empreffé d'en faire ufage. Vous avez pu voir, dans la troifieme édition de la *Santé des Gens de Lettres*, mon empreflement à reftituer un mot qui m'honore, & de la fuppreffion duquel vous m'aviez fait la grace de vous plaindre. Vous verrez, dans la feconde édition des *Maladies des Gens du Monde*, que, fi la rapidité avec laquelle cet ouvrage a été compofé, a occasionné un jugement trop général fur les traitemens employés dans les maux de nerfs, la vérité & la juftice fçauront réparer cette erreur d'une façon qui rendra témoignage à mes vrais fentimens pour vous. Quelques voyageurs Anglois ont déjà pu vous en inftruire

verbalement ; & je saisirai toujours avec un plaisir infini toutes les occasions de vous en donner de preuves publiques. Quant au fond des matieres sur lesquelles nous ne sommes pas parfaitement d'accord , vous me permettrez de vous renvoyer , comme je l'ai déjà fait , à un ouvrage qui ne tardera pas à paroître , & dans lequel j'examinerai cet article avec toute l'attention & l'impartialité possibles.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé TISSOT.

A Lausanne , le 23 Mai 1770.

R E L A T I O N

De la Maladie & de la Guérison de Madame PÉCAULD , faite par elle-même ; adressée à l'auteur du Journal de Médecine.

Vous serez étonné , Monsieur , qu'une femme s'avise de se mêler des contestations de médecine ; mais vous lui pardonnerez sans doute , quand vous sçauvez que c'est vous qui lui avez inspiré ce goût. J'ai lu , dans un séjour assez long que j'ai fait à Paris , vos Feuilles périodiques : je m'y

fuis, par conséquent, occupée du procès qui partage les médecins ; & , me trouvant , par ma cruelle position , partie intéressée , j'ai pris part à la contestation ; d'où vous conclurez , Monsieur , que je suis vaporeuse ; ce dont je ne rougirai jamais , ne fût-ce que pour avoir la satisfaction de me montrer à vous , les armes à la main.

Je suis âgée de quarante ans , mère d'une famille nombreuse. Mon tempérament est sec : mon ame est sensible ; j'ose dire trop ; je suis enfin vaporeuse dans toute l'étendue du terme. Des peines , des chagrins & des vicissitudes ont rempli jusqu'ici ma carrière ; ce qui me procura d'abord des legeres attaques de vapeurs , que je domptois avec de l'eau de fleurs d'orange , & des potions que vous appelez *anti-hystériques*. Je vis mes maux s'accroître insensiblement , à mesure que je me soulageois avec ces sortes de remedes. Mes attaques devinrent plus fréquentes & plus longues. On me saigna pour lors ; & on me resaigna. On me fit prendre l'émétique : on y revint plus d'une fois. On me donna des bols , des poudres , des médecines ; & tous ces remedes amenèrent les convulsions. On continua néanmoins le même traitement ; & , bien loin d'y gagner , j'y perdis une jambe. Mon médecin me crut apoplectique , & me trata

en conséquence, c'est-à-dire qu'il revint à la saignée, à l'émétique, aux purgations, & finit par m'appliquer un large vésicatoire; ce qui ajouta à mes maux un symptôme particulier : ce fut le racornissement de ma jambe; &, ne sachant plus que faire, il prononça pour les eaux minérales. Je courus, en effet, à Bourbonne & à Luxeuil. J'en revins avec une jambe courte; & *mes convulsions devinrent périodiques*. Mes attaques reparoissoient, tous les lundis, à six heures du soir. Elles étoient si violentes, que j'aurois de la peine à vous les peindre. Vous en prendrez une légère idée, quand j'aurai l'honneur de vous dire que les convulsions, qui me prenoient, le lundi, à six heures, ne finissoient que le mardi; dans la nuit, & me laissoient ensuite, une partie du mercredi, dans un état de stupeur, qui ressembloit à la léthargie. Vous observerez, Monsieur, que, pendant tout ce tems-là, je ne pouvois prendre ni aliment ni boisson, sans me procurer des vomissemens énormes, qui prolongeoient la durée de mes attaques : tel a été mon état, depuis 1764 jusqu'en 1768. Lorsque la réputation de M. Pomme parvint à Arbois, ma patrie, j'écrivis sur le champ à ce généreux médecin. Je lus son Livre. Je parlai à des malades qui sortoient

de ses mains : j'entendis l'univers entier retenir du nom de cet homme célèbre (a). C'en fut assez pour me déterminer à partir sur le champ pour Paris. J'y arrive, en effet, dans le mois de Décembre 1768. Je me présente à lui, & le rends, sur le champ, le témoin de la nature de mes attaques ; car j'avois calculé assez juste pour arriver à Paris, le lundi. Je craignois bien que mes maux ne fussent d'une espèce différente de celle des personnes citées ; mais M. Pomme me rassura. Cet heureux pronostic ranima mon espoir, & me rendit docile à tout ce qu'il exigea de moi.

Mon traitement a consisté, Monsieur, en bains & en boissons aqueuses. J'ai bu, pendant quinze mois consécutifs, six pintes d'eau de poulet, ou de veau, par jour. J'ai resté journellement huit heures dans un bain tiède, dans lequel je surnageois. J'ai pris plusieurs lavemens d'eau froide ; je me suis nourrie tout simplement avec des

(a) Je connoissois déjà la cure de madame De Cligni, celle de madame De la Corée, notre intendante, celle de M. l'évêque de Noyon, & celle de madame la marquise de Bezons ; & je suis instruite aujourd'hui, que celle-ci est morte, trois ans après sa guérison, d'une maladie de poitrine, occasionnée par un reflux de goutte ; maladie héréditaire, dont elle essuya deux attaques, l'année passée.

soupes au lait de vache, ou de riz au lait, d'amande, quelque peu de légumes cuites à l'eau, avec un peu de beurre, beaucoup de fruits fondans, & du pain. Mon estomac se refusoit absolument à toute autre espece de nourriture. Cinq mois de ce régime emporterent d'abord les convulsions. Ma jambe s'allongea, au huitieme. Un éclat douloureux, qui se fit sentir vivement dans ma hanche, me l'annonça, (ainsi qu'il étoit déjà arrivé aux dames citées.) Le quatorzième mois, elle reprit la liberté de ses mouvemens; & je marchai. Le quinzième, mon estomac fut rétabli : je repris mes forces. Je partis pour Arbois, accompagnée de M. le maréchal de Lorges, qui voulut bien se charger de moi; & j'entrai dans la ville, aux les acclamations du Public.

Voilà, Monsieur, un détail succint de mes maux, des différens traitemens que l'on a employés, & celui de ma guérison par la méthode aqueuse; & voilà encore une nouvelle preuve de ce racornissement de nerfs, si contesté. Je m'arrêterai là, & vous répéterai que l'eau de poulet & le bain m'ont rendu, en quinze mois, ma jambe & ma santé que tant de remèdes opposés à ceux-ci m'avoient enlevée. Vous pardonnerez mon enthousiasme, si je vous

dis que *les ennemis* d'un homme à qui l'humanité est redevable d'une si belle découverte, sont les *ennemis de tout bien*. . . .

Signée RÉSIE DE PÉCAULD.

A Arbois, le premier Septembre 1770.

Je suis le témoin oculaire du traitement & de la guérison de madame Pécauld, ma sœur, & suis le rédacteur du Mémoire ci-dessus. Fait à Paris, ce 13 Septembre 1770.

Signé l'Abbé DE RÉSIE.

L E T T R E

De Madame PÉCAULD, contenant la Relation d'une Affection vaporeuse, dont elle a été guérie par M. POMME, médecin-consultant du Roi.

Les vapeurs sont si communes, Monsieur, que je crois rendre un vrai service à l'humanité, en vous priant de transcrire dans vos Journaux le détail fait par moi-même, du cruel état dont m'a délivré M. Pomme, médecin-consultant du Roi, habitant Paris depuis plusieurs années. Il est d'Arles en Provence.

Après huit ans de mariage, je fus atteinte de vapeurs convulsives périodiques,

qui durèrent onze ans. Dans ma dernière grossesse, qui fut en 1764, je perdis l'usage de la jambe gauche. Les accès devinrent plus violens; des tiraillemens excessifs dans tous les nerfs. La cuisse & la jambe se desséchèrent & se raccourcirent de cinq pouces. J'éprouvai ensuite, dans mes accidens, les douleurs les plus affreuses dans toutes les parties de mon corps, suivies d'hurlemens & grincemens de dents, avec des mouvemens convulsifs épileptiques si violens, que quatre hommes des plus forts ne pouvoient me retenir dans mon lit, les entraînant tous après moi. Pendant ce tems, tous les médecins les plus habiles furent consultés. Les remèdes, qui me furent ordonnés, & dont je fis usage, auroient rempli une boutique d'apothicaire. Des saignées sans fin, remède très-contraire à ces sortes de maladies, me firent empirer dans mes infirmités. Heureusement que le bruit des cures merveilleuses, que faisoit alors M. Pomme, parvint jusqu'à moi. Je n'hésitai point à le consulter. Il me prescrivit un régime, des bains, & l'exercice dans une voiture. Les vapeurs cessèrent. Mais, au bout de deux ans, les accès revinrent avec plus de violence; des douleurs & des contorsions affreuses, qui ne cessoient que lorsque mon corps anéanti laissoit à peine

sentir l'effet de la respiration. Je restois trente-fix heures dans cet état d'affaïssement, sans pouvoir prendre aucune nourriture. Je perdis jusqu'au sommeil. La poitrine & l'estomac en furent dérangés au point que je tombai dans un état de foiblesse & d'éthiste, qui faisoit désespérer de ma vie. Soutenue par ma confiance aux lumieres de M. Pomme, j'osai hasarder d'aller le trouver à Paris. Il fut étonné de voir mon corps & mes nerfs dans un pareil état. Le raccourcissement de la jambe étoit occasionné par un dérangement singulier dans les hanches. Elle ne reprit son état naturel, qu'après dix mois, & lorsque j'eus éprouvé tous les effets douloureux, que cet habile médecin m'avoit prédits, quelques mois après mon arrivée. Le principal fut un tiraillement affreux dans tous les nerfs : on en entendoit distinctement le craquement. Mon corps pela ensuite, en dedans comme en dehors; car je rendis par la bouche & les urines une quantité de pellicules dures & racornies. Ces effets, annoncés par M. Pomme, comme s'il eût lu dans l'avenir, furent produits sans remèdes intérieurs, mon corps affoibli ne pouvant supporter les plus doux. Des bains presque continuels, des fomentations & les soins les plus attentifs & les plus désintéressés me

SUR UNE AFFECTION VAPOREUSE. 157
rendirent, au bout de seize mois, la vie & la santé : elle se soutient depuis huit mois. Je marche avec la plus grande aisance. M. le maréchal-duc de Lorges, & toute la province, témoins de mon cruel état, admirèrent que j'aye pu en être guérie.

Je dois ce détail à ma vive reconnaissance pour M. Pomme, & à la consolation des personnes affligées de pareilles maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signée RÉSIE DE PÉCAULD.

A Arbois en Franche-Comté, le 18 Octobre 1770.

R É F L É X I O N S

De M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, sur la Lettre de M. BUTTET, insérée dans le Journal de Médecine de Janvier 1771.

Pour mettre nos lecteurs au fait de la dispute qui vient de s'élever entre M. Buttet & moi, je crois devoir retracer l'histoire de mes travaux sur la matière qui en fait le sujet. Je suivrai l'ordre des tems de mes découvertes que je rapporterai le plus sommairement qu'il me sera possible.

Je commencerai donc par rappeler que, dès 1749, je mis au jour les divers moyens que j'avois découverts pour porter des ligatures dans des lieux profonds, avec les preuves incontestables de leur utilité.

Depuis ce tems jusqu'en 1755, l'expérience m'ayant fait connoître que je pouvois encore perfectionner mes découvertes, je m'en occupai jusqu'en 1757, que l'Académie Royale de Chirurgie me fit l'honneur de publier mes nouveaux succès.

Jusques-là, & même encore bien du tems après, personne, que je sçache, ne trouva rien à redire à tout ce que j'avois fait (a). Cependant on eût pu le faire; car

(a) Si on en excepte ce qui parut après la première édition de mon Traité sur cette matiere, dans un Livre qui a pour titre, *Recherches critiques sur l'Etat-présent de la Chirurgie, traduites de l'anglois de M. Samuel SHARP, membre de la Société Royale, & chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres; par A. F. JAULT, docteur en médecine, & professeur au Collège-Royal.* M. Sharp dit son sentiment sur la partie de mon Livre, qui traite des polypes de la gorge, & de ceux du nez, sans parler du tout de ceux de la matrice & du vagin. Il préfère l'arrachement à la ligature, & en donne ses raisons; raisons auxquelles j'ai répondu à la fin de celui de mes Livres, qui a pour titre, *Observations sur les Causes & les Accidens de plusieurs Accouchemens laborieux, &c.* qui étoit alors sous presse. Mais, comme on le

je n'étois pas encore pleinement satisfait de ma dernière production , (quoiqu'elle fût meilleure , à tous égards , que toutes celles qui l'avoient précédée.)

On en trouve une preuve certaine dans une Lettre que j'eus l'honneur d'écrire , au mois d'Avril 1768 , à M. Dumonceau , actuellement médecin-pensionnaire de la ville & de l'hôpital militaire de Tournai. Cette Lettre a été insérée dans le Journal de Médecine de Décembre de la même année , page 537 , à l'occasion de l'extirpation d'un polype utérin , exécutée par M. Keck , chirurgien-major du Régiment d'Eptingen , qui avoit cru devoir faire quelque addition à mes tuyaux droits , soudés dans toute leur longueur , tels que je les ai décrits dans le troisième Volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* ; additions sur lesquelles j'ai dit ma façon de penser dans le Journal de Juin 1770. On voit , dans cette Lettre , page 539 du Journal de Décembre 1768 , les changemens que j'avois faits moi-même à mes tuyaux ; pourquoi j'avois fait ces changemens , & que c'étoit l'expérience qui m'y avoit en-

voit , cette critique n'a trait que très-indirectement à la matière qui va être agitée , puisqu'il n'y est point du tout question des polypes de la matrice , & qu'il ne sera parlé ici , que de ceux-ci.

gagé. Il y avoit alors plusieurs années qu'à la fin de chacun de mes Cours d'Accouchement, je faisois part de ces changemens aux personnes qui m'honoroient de leur présence, en leur démontrant les divers instrumens que j'avois fait faire, & la maniere dont je m'en servoais dans la pratique.

Mais, malgré les succès réitérés, que j'obtenois à la faveur de ces nouvelles modifications de mes deux tuyaux, dont la jonction se faisoit à coulisse, (comme on a pu le voir dans la Lettre citée,) je trouvois, de tems en tems, des difficultés à vaincre, sur-tout quand les polypes étoient en même tems *fort gros & très-durs*. Ces difficultés, qui venoient essentiellement de quelque chose dont j'aurai occasion de parler dans la suite, m'engagerent à travailler de nouveau pour les surmonter. Y étant enfin parvenu, & l'expérience, cette mere du vrai sçavoir, sur-tout en fait d'opérations manuelles, m'ayant confirmé que cette dernière modification de mes deux tuyaux étoit meilleure qu'aucune de celles que j'avois ci-devant inventées, je me suis hâté d'en faire part au Public dans le Journal de Médecine de Juin 1770.

On trouve aussi, dans le Journal du mois d'Octobre 1770, un projet d'instrument pour

pour le même but. Ce projet, qui est de M. Buttet, est accompagné de mon sentiment sur cette spéculation pure & simple.

On trouve encore, dans ce même Cahier, le projet d'un autre instrument pour les mêmes fins. Celui-ci est de M. Laugier, docteur en médecine & chirurgie de l'Académie de Montpellier, médecin à Corp en Dauphiné. J'en ai dit mon sentiment dans le Journal du mois suivant.

On vient de voir, dans le Cahier de Janvier de cette année (1771,) un autre projet annoncé, ainsi que les deux précédens, comme corrections de mon instrument. Ce dernier projet, qui est le second de M. Buttet, lui donne occasion de rappeler MM. Laugier & Keck dont il prend, à quelques égards, la défense; ce qui m'a engagé à commencer par ces petits précis historiques, avant que d'entrer en matière pour lui répondre.

Cela fait, je vais bientôt suivre, comme pas-à-pas, l'exposé de M. Buttet, pour ne rien déranger de l'ordre de ses idées. Mais, avant que d'entrer en lice, je crois qu'il est à propos de prier les lecteurs de relire la précédente Lettre de M. Buttet, & les Remarques que j'ai cru devoir y faire, inférées les unes & les autres, comme je l'ai

162 RÉFLEXIONS DE M. LEVRET
dit ci-dessus, dans le Journal d'Octobre
1770.

Dans la nouvelle Lettre, à laquelle j'entreprends de répondre ici, M. Buttet convient que le tour de main, que j'ai décrit dans ma dernière Réponse, est un moyen de croiser les bras de l'anse de la ligature, beaucoup plus simple que celui qu'il me proposoit, & qui, outre cela, a des avantages bien *précieux*, comme « de contri-
» buer à tenir l'instrument fermé, à en
» affermir les branches l'une sur l'autre, &
» à fortifier la constriction de la ligature;
» effets tout opposés à ceux que produiroit
» l'action de la ficelle non croisée, puisqu'en
» tirant, en sens contraire, les deux bouts
» des tuyaux, elle tendroit à les écarter,
» & contre-balanceroit ainsi l'effort que le
» chirurgien feroit du côté des anneaux,
» pour étrangler de plus en plus le pédicule
» de la tumeur (a). »

Je n'ignorois aucun de ces avantages, Monsieur; mais il y en a un que vous exprimez d'une manière qui me fait croire que vous vous êtes peut-être trompé dans l'expression.

(a) Quoique ces remarques soient justes, néanmoins je peux assurer qu'avant de les connoître par expérience, j'avois réussi dans la pratique, à la vérité, dans des cas de polype de médiocre volume & solidité.

Vous dites que le coup de main en question affermit les branches de l'instrument l'une *sur* l'autre. Ne voulez-vous pas dire l'une *contre* l'autre ? Car ce ne peut être, sans doute, de la jonction passée du milieu de l'instrument, dont vous entendez parler. Cependant le coup de main, qui fait croiser les deux extrémités du bracelet de la ligature, ne fait point croiser de même les deux bouts des branches supérieures de cet instrument : il les empêche seulement de se disjoindre, & les maintient rapprochées au point de se toucher immédiatement par leur extrémité supérieure ; état dans lequel elles sont maintenues fermes, lorsqu'on a noué les chefs de la ligature à l'extrémité inférieure des tuyaux.

Si vous avez eu dessein de mettre le mot *sur* au lieu de celui de *contre*, vous me permettrez de vous dire, Monsieur, que vous n'avez pas pour ce point une idée bien juste de l'effet du tour de main de l'opération ; ce qui n'est pas de petite conséquence, comme je le prouverai par la suite.

Mais continuons de vous suivre ; car vous allez me dire que, malgré votre aveu formel sur les avantages de mon instrument, eu égard au coup de main, dont je vous ai fait part en forme d'éclaircissement, *vous ne pouvez vous empêcher de me faire quelques objections à ce sujet, & que vous attendez de*

ma part une solution , si je les en juge dignes ; invitation à laquelle vous ajoutez très-poliment , qu'outre votre instruction particulière , il en pourra résulter un bien plus général.

Voici ces objections. « Le demi-tour » latéral , que vous faites faire à l'instrument , (me dites-vous , Monsieur ,) » consiste à conduire la branche antérieure » à la place de la branche postérieure , » & *vice versa*. Cela ne peut avoir lieu , sans » que ces deux branches se rencontrent , l'une » vis-à-vis de l'autre , entre le polype & la » paroi du vagin , & celle du bassin , du » côté où se trouve l'instrument. Je con- » çois , (poursuivez-vous ,) que les bran- » ches peuvent tourner de la sorte fort aisément , lorsque le polype est petit , ou » même d'un médiocre volume , & que » l'on y emploie l'instrument qui a le moins » de diamètre transversal. Mais , si la tu- » meur est énorme , & telle que quelques- » unes dont il est fait mention dans vos ouvrages sur cette matière ; si elle remplit » le vagin , & même le bassin ; si l'on se » sert de l'instrument dont les branches sont » les plus écartées , mon expérience , (concluez-vous ,) ne me permet pas de croire » possible alors le demi-tour latéral , que » vous proposez. Il faudra donc , du moins » c'est ce qui me semble , (ajoutez-vous ,)

» que le bracelet de la ligature reste incom-
 » plet, précisément dans le cas où il est né-
 » cessaire que l'étranglement soit plus par-
 » fait, & où, par conséquent, il est le plus
 » indispensable que les bras de l'anse de la
 » ligature soient croisés. Il faudra donc aussi,
 » dans ce cas, laisser subsister les inconvé-
 » niens auxquels j'ai remarqué plus haut,
 » que le demi-tour latéral remédioit. »

Non, Monsieur : nous allons démontrer que vous vous êtes trompé sur ce point, en prouvant, comme nous l'avons déjà annoncé, que vous n'aviez pas une idée bien juste du tour de main de cette opération. Mais venons au développement de cette vérité.

Vous vous efforcez ici de nouveau, Monsieur, comme dans votre Lettre précédente, de trouver des défauts dans la nouvelle modification de mes deux tuyaux. Dans celle-là, on a vu que vous prétendiez que je ne pouvois venir à bout de compléter le cercle de la ligature sur le pédicule du polype, & qu'en conséquence, vous me proposiez un projet de modification pour ma nouvelle correction, *afin de conserver, disiez-vous, à celle-ci l'avantage d'étrangler le pédicule de toute part* ; projet que je n'ai pas cru devoir discuter, me bornant seulement à vous prouver par le fait, que ce que vous croyez impossible-

avec mon dernier instrument, tel qu'il est, & tel que j'espère qu'il restera, m'avoit réussi par le moyen d'un petit coup de main bien simple; & je croyois de bonne foi vous avoir convaincu.

Lorsque, pour résoudre la difficulté que vous me faisiez, je vous ai opposé un fait, j'ai cru devoir vous le présenter comme à une personne instruite, à qui peu de mots fussent pour être bien entendus; & aujourd'hui vous faites comme si vous souhaitiez, pour votre *instruction particulière*, que je vous dise comment j'ai pu parvenir à faire ce demi-tour latéral, de la possibilité duquel vous affectez de douter, puisqu'au lieu de me demander tout simplement des éclaircissements sur ce que vous feignez de ne pas entendre, vous *me dites que, si la tumeur est énorme, & telle que quelques-unes dont il est fait mention dans mes ouvrages sur cette matière; « si elle remplit le vagin, & même le bassin; si l'on se sert de l'instrument dont les branches sont les plus écartées, votre expérience ne vous permet pas de croire possible alors le demi-tour latéral, que je propose. » . . .*

Or il est bon de remarquer que la tumeur pour laquelle j'ai *fait* le demi-tour latéral, & non pas seulement *proposé*, comme vous l'avancez ici, (sans y faire une attention suffisante,) réunissoit positivement toutes

les conditions posées par votre *objection* ; & vous ne pouvez point l'ignorer, Monsieur, puisqu'après vous avoir fait le détail des circonstances essentielles de mon observation en ce qui concernoit vos doutes, vous avez trouvé en Note, au bas de la page 355, (Journal d'Octobre 1770,) » qu'on voit, Planche XIV du troisieme » Volume in-4^o des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris*, un » polype presqu'en tout semblable à celui » dont il est ici question » & qu'à la page 564 du Volume cité dans cette Note, on lit, au sujet du polype auquel nous comparons le nôtre, « que non-seulement cette » masse remplissoit *exactly* la cavité du » vagin, mais même qu'elle y étoit *exactly* » ment serrée : » elle étoit donc d'un volume énorme. D'ailleurs, à la page suivante du même Volume, lieu où est la description de cette tumeur, avec Figure, il est dit que « cette Planche représente les parties » plus petites d'un tiers, que dans l'état naturel. » Cette tumeur a deux pouces & demi dans son moindre diamètre. Ce diamètre passoit donc quarante lignes, quand on l'a dessiné, & peut-être plus de quatre pouces, lors de l'examen fait sur le vivant. Enfin l'on ajoute à tous ces renseignements, que le Mémoire où est consignée cette gravure, est de moi.

Il est donc prouvé par tous ces éclaircissémens, que vous avez eu bien plutôt en vue de prouver l'impossibilité de faire le coup de main, que j'ai fait, que non pas *votre instruction*. Mais, n'importe : pour vous satisfaire en quelque sorte, je vais détailler aujourd'hui ce que je n'avois négligé ailleurs, que relativement à vos lumières. Je vous dirai donc, puisque vous exigez la description détaillée de mon coup de main, que, pour parvenir à faire aisément le demi-tour latéral, *j'avois été obligé de retirer un peu à moi l'instrument tout fermé, ayant eu la précaution de tenir un peu ferme, (avec la main qui ne tenoit point l'instrument,) les deux chefs pendans de la ligature, à quelques pouces au-dessous des tuyaux, & qu'ensuite, le demi-tour étant fait, je repoussai l'instrument au fond du vagin, d'où je l'avois retiré en partie (a) ; à quoi je peux ajouter à présent, que le tout fut fait presque machinalement, & se passa si aisément & si promptement, que cette grande facilité à terminer cette opération a été, en partie, cause que j'aurois cru faire tort à votre sagacité, Monsieur, si je m'étois arrêté à dé-*

(a) Tout ce qui est ici en lettres italiques doit faire suite, (*pour le bien général,*) du n° 3 de la description du manuel de notre dernière Méthode, page 541 du Journal de Médecine de Juin 1770.

crire scrupuleusement ce que personne n'étoit plus en état de suppléer que vous. Au reste, les élèves en chirurgie vous auront l'obligation de l'accélération de cette description; description que je me proposois de publier tout au long, par la suite, (comme bien d'autres auxquelles je travaille.) J'en ai pour garans toutes les personnes qui m'ont honoré de leur présence, tant dans le troisieme que dans le quatrième Cours d'Accouchement, que j'ai faits, l'année dernière, ayant communiqué à ces MM., dès le 17 Septembre, le manuel du coup de main en question, tel que je viens de le décrire, &, par conséquent, près de trois mois avant què vous m'ayez fait vos *objections* sur ce même manuel.

Passons présentement au projet que vous dites que vous avez conçu, & que, quoiqu'il n'ait d'autre existence que dans la description que vous en avez faite, vous avez décoré du titre de *Corréction de mes premiers Tuyaux, dans laquelle la spéculation vous fait entrevoir tous les avantages possibles, sans nul inconvénient.*

J'ai lu & relu, avec toute l'attention dont je suis capable, la description de l'Instrument que vous avez projeté, & votre projet de s'en servir; projets sur la valeur desquels je ne prononcerai point; &, si vous m'en croyez, rapportons-nous en à ce qu'en

dira le tribunal respectable des sçavans. Les juges équitables, qui le composent, auront sous leurs yeux ce que vous & moi exposons sur ce sujet ; ils prononceront ; & nous nous soumettrons à leur jugement.

Il me semble que vous n'êtes pas bien ferme dans vos principes ; car vous dites *que, si vous étiez sûr de n'être pas dans l'erreur, vous auriez de la peine à dissimuler que vous regardez la correction que vous proposez, comme capable de balancer celle que j'ai publiée en dernier lieu.*

Voilà deux propositions liées, dont la première prouve que vous craignez *de vous tromper* ; & la seconde, qui suppose qu'en cas que vous ne vous trompiez pas, votre prétendue correction *balancerait la mienne*. Vous ajoutez *que cette présomption seroit fondée sur ce que vous prétendez que ma nouvelle correction paroît s'éloigner autant, de la simplicité de ma première méthode, que la vôtre, quoique seulement idéale, semble s'en rapprocher, & enfin, que vous n'avez pas besoin d'entrer dans aucun détail, pour faire sentir cette vérité.*

Quelle tournure, Monsieur ! Vous commencez par exposer des doutes. Hé ! pour quoi faire ? Pour en conclure qu'il paroît exister une chose dont vous éludez la preuve, en alléguant gratuitement, qu'elle n'a pas besoin de détail pour mettre la,

vérité en évidence. Voilà un échappatoire qui sent bien l'impossibilité où vous êtes de prouver ce que vous avez avancé ; & croyez-vous vous mieux tirer d'affaire, en *ajoutant à cela , que ma nouvelle correction est plus dispendieuse que celle que vous nous proposez ?*

» Un seul instrument de ma correction
 » suffiroit, (dites-vous, Monsieur,) pour
 » tous les cas. La structure du vôtre exige
 » qu'on en ait trois de dimensions diffé-
 » rentes. Il ne faudroit pas plus de matiere
 » pour le mien , (poursuivez-vous ,) que
 » pour un seul des vôtres ; & la façon n'en
 » seroit pas plus coûteuse. »

Mais vous ne vous appercevez-vous donc pas , Monsieur, que vous posez ici en fait ce qui ne peut être mis qu'en question , & que d'ailleurs vous y associez des vues œconomiques, bien minutieuses pour entrer en ligne de compte avec la valeur réelle de ma dernière production ; production à laquelle vous attribuez gratuitement des défauts qui se réduisent à rien, comme nous l'avons prouvé, tant par notre coup de main méthodique , que par la description scrupuleusement circonstanciée ?

Vous terminez enfin votre Lettre, Monsieur, par des éloges & des complimens dont la sincérité doit m'être un peu sus-

peste, permettez-moi de vous le dire, puisque vous desirez de sçavoir *si je juge digne de mon adoption votre invention projetée, soit en la laissant telle qu'elle a été conçue, soit en y faisant des changemens*; sur quoi j'ai à répondre, sans dissimulation, qu'une chose seulement projetée, ne pouvant valablement être mise en comparaison avec celle qui non-seulement a été mise en exécution, mais qui a fait complètement ses preuves de succès, m'autorise à affurer, avec raison, que je ne dois *adopter*, à aucuns égards, des idées à peine conçues, sur-tout l'expérience m'ayant prouvé sans réplique, que c'est à elle à me suggérer des changemens, si, par la suite, cela devenoit nécessaire, devant tout à ce fidèle guide; guide qui me met heureusement aujourd'hui dans le cas de dire avec réalité, *que je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun autre détail, pour faire sentir cette vérité.*

[Nous publierons la Suite dans le Cahier du Mois prochain.]



REMARQUES

De M. LAUGIER, docteur en médecine & chirurgie de l'Université de Montpellier, & médecin à Corp' en Dauphiné, sur le Sentiment de M. LEVRET, du Collège & de l'Académie de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, concernant le Projet d'un Instrument pour faire la ligature des polypes utérins (a).

Servir l'humanité est, sans contredit, notre objet principal, puisqu'y réussir est le plaisir le plus pur que nous puissions goûter : l'emploi des moyens les plus propres à y parvenir doit donc renfermer essentiellement la règle de notre conduite. Quoique ces nobles motifs aient toujours animé le zèle de M. Levret, même dans le jugement qu'il a cru devoir porter (b) de notre instrument projeté (c), & que le nuage dont il a cru en avoir enveloppé les avantages, ne nous paroisse, dans le fond, qu'un simple brouillard que le plus léger

(a) Voyez le Journal de Médecine du mois de Novembre de l'année dernière, page 445.

(b) *Ibid.*

(c) Voyez le Projet de cet Instrument dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre de l'année dernière, page 363.

rayon d'attention est capable de dissiper, néanmoins nous avons aussi à dire,

1^o Que, quelque persuadés que nous soyons que la nature, par un principe physique, qui sera éternellement voilé à l'esprit humain, modifie la matiere à son gré, & excite journellement nos admirations, par les variations étranges, qu'elle y apporte, nous avouons toutefois, avec la plus grande franchise, qu'en province, *nous n'avons jamais trouvé, dans la vie, des vagins de huit ou neuf pouces de profondeur* : nous nous imaginons bien que M. Levret n'en a aussi jamais trouvé dans la Capitale; mais, en ne leur donnant qu'environ cinq pouces de profondeur, puisque ce chirurgien nous rappelle obligeamment, *que le vuide du plus grand bassin d'une femme a à peine cinq pouces de diametre, n'importe dans quel sens on le mesure*, notre instrument projeté devoit avoir huit ou neuf pouces de long, attendu que, pour son jeu, il faudroit saisir ses tuyaux, non par leurs anneaux, avec le pouce & l'index d'une main, mais d'abord, avec toute la main, l'une & l'autre de leurs extrémités inférieures; ensuite, chacune séparément, avec l'une & l'autre main : d'ailleurs, pour pouvoir commodément, après avoir porté l'anse de la ligature, rassembler les tuyaux, & les arrêter au moyen de la vis, l'endroit

de leur jonction devroit toujours se trouver hors de la vulve ;

2^o Qu'avec un ou deux doigts de la main droite , on pourroit prendre toutes les assurances possibles , nécessaires pour introduire avec la main gauche les deux tuyaux assemblés sans vis , & les tenir fixement couchés à plat sur le polype , pour porter en dehors leur extrémité inférieure , & en incliner la supérieure vers l'attache de la tumeur , comme nous le dirons ci-après ; qu'alors retenant dans cette position , toujours avec la main gauche , le tuyau extérieur , relativement à l'assemblage , & à l'anneau duquel le chef de la ficelle seroit arrêté , on en sépareroit , du côté de la tumeur , le second dont on auroit laissé le chef de la ficelle libre : on le redresseroit d'abord , à côté du premier ; de manière que les deux anneaux se trouveroient tournés l'un contre l'autre : de-là , lui faisant , dans le même sens , décrire le contour du polype , il est aisé de comprendre que non-seulement on en embrasseroit ou on en saisirait nécessairement le pédicule , sans *tâtonner au hazard* , mais encore que la ligature agiroit sur tous les points de ce dernier , parce que , pour rajuster & arrêter ensuite , au moyen de la vis , ce dernier tuyau avec son pareil , il faudroit indispensablement faire passer son bout supérieur par-dessous

celui de l'autre tuyau, & croiser conséquemment les bras de l'autre. Il seroit donc indifférent que *la disjonction des deux tuyaux droits obligeât les deux mains de l'opérateur à être employées ensemble, & de la même manière ;*

3^o Que la prétendue difficulté qu'il y auroit à porter la ligature sur le pédicule grêle d'un polype volumineux & solide, par le moyen des tuyaux droits, & de laquelle on nous argumente, doit s'évanouir, lorsqu'on fera attention que, dans le cas dont il s'agit ici, sur-tout lorsque la tumeur est descendue jusques dans la vulve, le vagin se trouve pour lors avoir une figure conique, dont la base est en bas, laquelle faciliteroit le rapprochement des bouts supérieurs des tuyaux, quoique droits, sur l'attache du polype, non-seulement lorsqu'on les y porteroit assemblés, mais encore lorsqu'on en feroit le tour, & qu'on y coucheroit l'anse de la ligature, & que, dans tous les cas, les tuniques du vagin, & le contour de la vulve, sont assez ductiles, assez extensibles pour permettre au chirurgien d'écarter l'extrémité inférieure de chaque tuyau jusques-là ; que leurs bouts supérieurs se trouveroient suffisamment rapprochés sur le pédicule de la tumeur. Après tout, quand il faudroit donner au second tuyau, c'est-à-dire à celui qui porte l'anse, une

une certaine courbure, ainsi que nous l'avons dit en son lieu (a), & même à l'un & à l'autre tuyau, pour trancher la difficulté, il restera toujours certain que des tuyaux courbes, qu'on pourra joindre & disjoindre à volonté, seroient toujours préférables à ceux qui, bien que courbes, seroient *assemblés par jonction passée de même que la plupart des pinces ou tenettes*. Les raisons que nous en avons données (b), sont que la jonction que nous proposons, seroit une correction réelle, utile & essentielle à l'instrument de M. Levret ;

4° Qu'à l'égard des polypes, dont la partie supérieure seroit la plus volumineuse, nous ne pouvons comprendre comment M. Levret voudroit *qu'on traversât la tumeur, de part en part, par la ligature, afin de lui donner un point d'appui fixe, qui pût l'empêcher de glisser* : d'ailleurs nous ne voyons pas non plus pourquoi on ne sauroit parvenir à lier efficacement l'attache de ces tumeurs, quoique plus volumineuse, attendu que, par son volume, elle est moins flexible & moins propre conséquemment à rendre inutile la force qu'on emploie dans tous les points d'appui de sa circonférence, pour y mouler & fixer l'anse de la ligature ;

(a) *Ibid.*

(b) *Ibid.*

5° Qu'enfin, ou M. Levret, en rendant son instrument public, a eu autant en vue les campagnes que la capitale & les autres villes principales; ou bien il n'a eu en vue que celles-ci. Dans ce dernier cas, nous concevons aisément que la multiplicité de son instrument ne sçauroit être un grand défaut, mais que ç'en est un bien considérable pour les campagnes où la plupart des chirurgiens se procurent à peine les instrumens les plus simples, & les moins dispendieux.

Voilà les remarques que nous avons cru devoir faire pour l'instruction du procès, & l'intérêt de la cause. M. Levret devoit bien penser que nous demandons des juges, & non une partie, qui, dans des cas pareils à celui dont il s'agit, peut facilement oublier que nos propres productions sont des enfans chéris, qui sollicitent notre appui, en intéressant naturellement nos complaisances, & que les défendre est une espece d'engagement que nous contractons, en les mettant au jour. Quoi qu'il en soit, nous insistons à en appeller au tribunal des sçavans qui, par les secours des connoissances que leur fournira l'anatomie, & en attendant *les preuves de fait*, seront à portée de *décider spéculativement la valeur de ce que nous avons exposé dans nos projets.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

D É C E M B R E 1770.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 9 h. du mat.	A 2 h. de nuit.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	1 $\frac{1}{2}$	3	3	28 2	28 2	28 3
2	6	6	5	28 3	28 3	28 2
3	3 $\frac{1}{2}$	7	5 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
4	5	5 $\frac{1}{2}$	5	28 1	28 2	28 2
5	3	3 $\frac{1}{2}$	4	28 2	28 2	28
6	5	6	4	27 9	27 9	27 10
7	3	5	5	27 10	27 10	27 11
8	4	6	5	27 9	28	28
9	2	4 $\frac{1}{2}$	2	27 9	28	28
10	2	3	1	28	28	28 1
11	0	3	2	28 2	28 2	28 2
12	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$
13	3 $\frac{1}{2}$	5	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
14	5	6	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
15	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10	27 10
16	8 $\frac{1}{4}$	10	9	28	28 1	28 1
17	5	9	8	28 1	28 1	28 2
18	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	8	28 2	28 1	28
19	7	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	28 1	28 2
20	4	5 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28	27 9	27 7 $\frac{3}{4}$
21	4	6 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8	27 10 $\frac{1}{4}$
22	3	4	3 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
23	2 $\frac{1}{2}$	3	3 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
24	3 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
25	3	5	4 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28 $\frac{1}{4}$
26	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
27	5 $\frac{1}{4}$	6	5	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
28	3	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
29	7 $\frac{1}{2}$	9	8 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28
30	8	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10	28
31	8	10	8 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-O. brouill. couvert.	N-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
2	N-O. brouill. pet. pl.	N-O. couv. pluie.	Pluie.
3	O. brouill. c.	O. couvert.	Couvert.
4	S-E. brouill. pet. pluie.	S-E. pl. cont.	Couvert.
5	S. brouillard. nuages.	S-S-E. nuag.	Couvert.
6	O. n. pet. pl.	S-S-O. nuag. pl. grêle. v.	Nuages.
7	S-O. pluie. nuages.	O-S-O. pluie.	Pluie.
8	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
9	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
10	O-N-O. c.	O. nuages.	Nuages.
11	N-O. nuages.	O-N-O. nuag. ges. pet. pl.	Gr. v. pluie.
12	O. v. pl. n.	O. pl. nuag.	Couvert.
13	S. couv. pl.	S-O. pluie.	Pluie. vent.
14	N-O. beau.	O-N-O. b.	Nuages.
15	O. br. pluie.	O. couvert. pl. vent.	Vent. pluie.
16	O-S-O. c. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
17	S-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	O-S-O. c.	O-S-O. c.	Gr. vent.
19	O. nuages.	O. nuages.	Beau, vent.
20	O. vent. pl.	O. pluie.	Couvert.
21	O. nuages.	O. couvert. pet. pl.	Couvert.
22	O-N-O. n.	N. nuages.	Nuages.
23	S-O. couv.	S. pet. pluie.	Couvert.
24	S-S-E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
25	S-S-E. couv.	S-S-E. pet. pl.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	N-N-E. nuag.	O-N-O. n. pluie.	Couvert.
27	O. pet. pl. v.	O. pl. v. c.	Nuages.
28	O. nuages.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
29	O-S-O. br. pluie.	O-S-O. pl.	Couvert.
30	S-O. couvert. vent. pl.	O. pl. nuag.	Nuages.
31	S-O. c. pl.	S-O. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de 0, ou au terme même de la congélation. La différence entre ces deux points est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé

- 1 fois du N.
- 1 fois du N-N E.
- 1 fois du S-E.
- 3 fois du S-S-E.
- 4 fois du S.
- 1 fois du S-S-O.
- 7 fois du S-O.
- 5 fois de l'O-S-O.
- 13 fois de l'O.
- 5 fois de l'O-N-O.
- 5 fois du N-O.

M ij.

182 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 2 jours beau.

18 jours des nuages.

7 jours du brouillard.

20 jours couvert.

20 jours de la pluie.

1 jour de la grêle.

10 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Décembre 1770.

Les maladies, qu'on a observées le plus fréquemment, ont été, comme dans le mois précédent, des affections catarrhales & rhumatismales. On a vu aussi des dévoiemens : à cela près, on n'a guères vu d'autres maladies. Il y a cependant eu quelques personnes attaquées d'inflammations aux poudons & à la plèvre : d'autres, mais en petit nombre, avoient des fièvres qui avoient un caractère de putridité bien marqué.

Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Novembre 1770 ; par M. BOUCHER, médecin.

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air, & dans la hauteur du barometre. La liqueur du thermometre

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 183

a été, dans les premiers jours du mois, observée, le matin, au terme de la congelation, ou très-près de ce terme. Du 6 au 18, l'air a été dans un état de température moyenne. Le 19, le thermometre est descendu à près de 4 degrés au-dessous du terme de la congelation. Le 20 & le 21, il a encore été observé au-dessous de ce terme; & il en a été de même des trois derniers jours du mois.

Le mercure, dans le barometre, s'est élevé, les quatre à cinq premiers jours du mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Il est descendu au-dessous de ce terme, les six jours suivans. Du 12 au 30, sa hauteur a considérablement varié. Le 26, il a descendu à 27 pouces 1 ligne.

La pluie a été assez abondante, ce mois, mais par intervalles.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce $1\frac{1}{2}$ ligne.

184 MALADIES REGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 6 fois du Nord vers l'Est,
 2 fois du Sud vers l'Est,
 13 fois du Sud,
 6 fois du Sud. vers l'Ou.,
 2 fois de l'Ouest.
 4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

3 jours de quelque peu de neige.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus considérable à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1770.

La constitution variable de l'air, & les pluies froides, ont causé beaucoup de fluxions catarrheuses, &, en particulier, des fluxions de poitrine, qui ont sur-tout régné vers la fin du mois. C'est à la même cause que nous croyons devoir attribuer des rhumatismes inflammatoires, que nous avons traités. Dans quelques quartiers de la ville, le petit peuple a été affligé d'une fièvre continuë, bilieuse & putride, qui étoit fâcheuse & rebelle. Les malades déliroient, dans le fort de la maladie; ou bien ils tomboient dans un état comateux. Mais le

symptome le plus général & le plus fâcheux étoit une soif infatiable, que les boissons acidulées quelconques ne pouvoient éteindre. La constipation se joignoit assez souvent à ce cruel symptôme, & le rendoit plus opiniâtre. La convalescence étoit longue, & les rechutes communes.

Les fièvres intermittentes n'étoient pas communes, à la vérité; mais elles résistoient quelque tems aux remèdes. La rechute étoit presque infaillible, lorsque le quinquina avoit été employé trop tôt, ou avant un usage suffisant des remèdes généraux, & des incisifs rafraîchissans.

LIVRES NOUVEAUX.

La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Lettres sur les Animaux, les Végétaux & les Minéraux, contenant des Observations intéressantes sur l'Histoire naturelle, les Mœurs & le Caractère des Animaux; sur la Minéralogie, la Botanique, &c. & un Détail de leurs différens usages dans l'œconomie domestique & rurale; ouvrage périodique, proposé par souscription. A Paris, chez *Costar*, 1771, in-12.

Tous les différens objets, qui constituent les trois règnes & leur usage, forme

ront l'objet de l'ouvrage périodique, que nous annonçons. Il sera rédigé en forme de Lettres, & fera suite aux Lettres que M. *Buc'hoz*, médecin du feu roi de Pologne, a déjà publiées. Elles étoient divisées en trois corps d'ouvrages, suivant la division des trois règnes. On les trouvera réunies dans celui-ci, sous le titre de *La Nature considérée sous ses différens aspects*. L'auteur se propose d'y parler de l'homme considéré moralement, physiologiquement, métaphysiquement & médicalement. Il donnera l'histoire naturelle des différens animaux ; il parlera de leurs mœurs, habitudes & caractères ; il traitera de l'usage qu'on en peut tirer, & de leurs maladies. Il fera aussi une analyse exacte & détaillée de toutes les plantes. L'agriculture, le jardinage, la matière alimentaire & médicale y seront traités de la manière la plus claire & la plus intelligible. Il entrera dans de très-grands détails sur les mines, les fossiles, les fluors, les eaux minérales. Enfin il se propose de faire les Extraits de tous les Livres anciens & modernes, qui traitent de l'histoire naturelle, de l'économie champêtre, de la physique & de l'agriculture.

Il paroîtra trois Cahiers par mois, de cet ouvrage, & un de Supplément, tous les trois mois ; ce qui formera quarante Cahiers par an. Chaque Cahier contiendra trois

LIVRES NOUVEAUX. 187

feuilles d'impression, format *in-12*. Le premier a paru, le 10 Janvier. Il contient une Lettre sur la science œconomique; une seconde, sur le corail, accompagnée d'une Planche. La troisième traite du dictamne blanc: une quatrième roule sur le Mont-Pilat dans le Lyonnais.

On s'abonne pour toute l'année. L'abonnement est de 36 livres pour Paris, & de 45 livres pour la province, port franc.

Traité des Accouchemens en faveur des élèves, dans lequel sont traitées les maladies des femmes grosses & accouchées, & celles des petits enfans; par M. F. A. Deleurye, membre de l'Académie Royale de Chirurgie, conseiller-chirurgien ordinaire du Roi, en son Châtelet. A Paris, chez Lambert, & Didot le jeune, 1770, *in-8º*.

Differtation sur l'Esprit-de-Nître dulcifié, relativement à la dissolution du mercure, pour servir de Supplément à l'Examen des principales Méthodes d'administrer le Mercure dans les maladies vénériennes, (imprimé chez Didot, 1769,) & de Réponse aux Réflexions d'un Anonyme contre cet ouvrage, insérées dans la nouvelle édition des Effets du Syrop mercuriel de M. Bellet, qui vient de paroître chez Durand, 1770. A Paris, chez Didot, 1770, *in-8º*.

Examen & Analyse chymique de différens Remèdes que M. Nicole met en usage

pour le traitement des maladies vénériennes, avec quelques Observations sur la guérison des Dartres, & des Ecouelles, & la Publication d'un Remede efficace contre ces maladies ; par M. D. P. Marges, chirurgien. A Paris, chez Didot, 1771, in-12.

L E T T R E

De M. GARDANE, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, médecin de Montpellier, Censeur Royal, de l'Académie des Sciences de Marseille, & des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier & de Nancy, au sujet des Consultations gratuites en faveur des malades indigens, dont il a été chargé par M. le Lieutenant général de police.

M O N S I E U R,

Plusieurs personnes indigentes de Paris & de la province s'adressant tous les jours directement à moi pour avoir part aux consultations gratuites, accordées par M. le Lieutenant général de police, je vous prie de prévenir le Public, par la voie de votre Journal, que c'est au magistrat, premier dispensateur de ce bienfait, qu'il faut recourir pour avoir ces consultations, & que

je ne ferai désormais aucune réponse à ceux qui, desirant profiter de ce secours, ne prendront pas cette voie pour l'obtenir. Les Lettres écrites, à ce sujet, à mon adresse, sans être affranchies, seront également mises au rebut; & l'on n'aura pas plus d'égard pour les consultations dans lesquelles il s'agira de rappeler les premiers élémens de médecine, comme cela est plus d'une fois arrivé, l'objet de cette correspondance charitable étant moins de donner des instructions élémentaires sur l'art de guérir, que d'applanir, autant que faire se peut, les difficultés qui s'éleveroient dans les cas graves & difficiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A V I S

Aux Médecins & Chirurgiens.

La Société typographique de Bouillon avoit annoncé l'Etat général des médecins & chirurgiens du royaume in-12, par souscription, moyennant 2 livres 15 sols francs de port. Elle auroit été flatée de pouvoir remplir ses engagements, en le donnant, dans le commencement de l'année 1771; mais, n'ayant pas reçu de quoi com-

pletter cet ouvrage, & le rendre aussi intéressant qu'on se le propose, on prie MM. les médecins & chirurgiens, qui n'ont point souscrit ni envoyé leurs noms, qualités & demeures, de vouloir bien les adresser, francs de port, à M. Trécourt, de la Société typographique de Bouillon, avec les Anecdotes historiques, &c. qu'ils voudront bien y joindre. On peut, dans une Lettre, envoyer le Catalogue de tous les médecins & chirurgiens d'une même ville, en y joignant, s'ils le jugent à propos, la date de leur réception à la Faculté dont ils font corps, & le prix de la souscription, aussi franc de port, de ceux qui voudront se le procurer.

Cet ouvrage n'étant point de la nature des Almanachs, il importe peu qu'il paroisse au commencement ou dans le courant de l'année : on le mettra sous presse, aussitôt qu'on le croira capable d'intéresser les souscripteurs.

COURS DE CHYMIE

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine.

La Faculté de Médecine, convaincue que l'étude de la chymie devient, de jour en jour, plus nécessaire à ceux qui se con-

façent à la conservation & au rétablissement de la santé de leurs concitoyens ; a statué , par son décret du 10 Novembre 1770 , d'établir dans ses Ecoles un Cours gratuit de cette science, & m'a fait l'honneur de m'en charger, cette année. En conséquence, je crois devoir annoncer que j'ouvrirai ce Cours, le jeudi 14 Février, à onze heures du matin, & que je continuerai, les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure, dans l'amphithéâtre de la Faculté, rue de la Bûcherie, près le Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu.

*Fautes à corriger dans le Journal de Janvier
1771.*

Page 66, ligne 9, *du forceps courbe*, lisez *de ses tuyaux courbes*.

Page 68, ligne 9, *mon expérience*, lisez *mon inexpérience*.



T A B L E.

EXTRAIT du <i>Traité des Sels</i> de M. George-Ernest Stahl, traduit de l'allemand.	Page 99
<i>Lettre de M. Duchanoy, étudiant en médecine, sur les Vaisseaux pulmonaires.</i>	119
<i>Lettre sur les Ravages de la petite Vérole à Montpellier & sur l'Inoculation.</i> Par M. Houlston, médecin.	131
<i>Avertissement.</i>	141
<i>Lettre de M. Pommé, médecin, à M. Tissot, méd.</i> Ibid.	
<i>Réponse de M. Tissot.</i>	147
<i>Relation de la Maladie & de la Guérison de Madame Pécauld, attribuée à elle-même.</i>	149
<i>Lettre de Mad. Pécauld sur sa Maladie, envoyée par elle-même.</i>	154
<i>Réflexions de M. Levret, chirurgien, sur la Lettre de M. Buttet.</i>	157
<i>Remarques de M. Laugier, médecin, sur le Sentiment de M. Levret, concernant le Projet d'un Instrument pour la ligature des polypes utérins.</i>	173
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1770.</i>	179
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le même mois.</i>	182
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Novembre 1770.</i> Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1770.</i> Par le même.	184
<i>Livres nouveaux.</i>	185
<i>Lettre de M. Gardane, au sujet des Consultations gratuites.</i>	188
<i>Avis aux Médecins & Chirurgiens.</i>	189
<i>Cours de Chymie à la Faculté.</i>	190

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Février 1771. A Paris, ce 23 Janvier 1771.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

M A R S 1771.

TOME XXXV.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1771.

EXTRAIT.

*Traité des Accouchemens en faveur des
Elevés, dans lequel sont traitées les
Maladies des femmes grosses & accou-
chées, & celles des petits enfans; par
M. F. A. DELEURYE, membre de
l'Académie Royale de Chirurgie, con-
seiller-chirurgien ordinaire du Roi, en
son Châtelet. A Paris, chez Lambert,
& Didot le jeune, 1770, in-8°.*

M. DELEURYE a divisé son *Traité des
Accouchemens* en deux Parties, & chaque
Partie en trois Livres. Le premier de ces
Livres contient ce qu'il appelle *les principes*

de l'art, ou plutôt les connoissances préliminaires, que l'accoucheur doit avoir, c'est-à-dire la description du bassin dans son état naturel, & dans l'état contre nature, & celle des organes de la femme, qui servent à la génération. Il expose, dans le second Livre, les signes des grossesses, leurs différences, & les substances qui les forment. Le troisième traite des maladies des femmes grosses, de leurs signes, & des moyens qu'on peut employer pour prévenir ces maladies, les pallier, ou les guérir.

Le premier Livre de la seconde Partie contient l'art des accouchemens : le second a pour objet les maladies des femmes accouchées, & les moyens de prévenir ou de guérir l'état morbifique, dans lequel elles peuvent tomber. Enfin le dernier traite de l'enfant nouveau-né, des accidens qui peuvent lui arriver, & de la conduite qu'il faut tenir avec lui, depuis qu'il respire jusqu'à la dentition.

M. Deleurye a la modestie d'annoncer que son ouvrage est le fruit de ses lectures, de ses réflexions, de sa pratique, & des leçons qu'il a reçues des grands maîtres dont il a été le disciple. Il ajoute que ces maîtres pourront s'y reconnoître en certains endroits, mais que, loin de lui en sçavoir mauvais gré, ils doivent lui applaudir ; qu'on

y trouvera aussi des choses énoncées dans les auteurs, parce qu'il a puisé dans tous les ouvrages connus, & que c'est avec ces secours qu'il a formé son Traité.

Il est essentiel pour l'accoucheur de bien connoître la structure du bassin, puisque c'est de la bonne ou mauvaise conformation des os qui le composent, que dépendent souvent la facilité ou les difficultés que l'enfant trouve à franchir les passages que cette cavité lui offre. On sçait que le bassin est composé de différentes pièces osseuses. On n'attend pas de nous, que nous suivions notre auteur dans tous les détails anatomiques, où il a cru devoir entrer : nous nous contenterons d'en extraire quelques observations qui nous ont paru essentielles pour la pratique.

» Le *sacrum*, dit-il, est mal conformé, lorsque sa face interne est plate, au lieu d'être concave; quand sa saillie supérieure, est, ou trop superficielle, ou trop avancée en dedans; quand l'angle inférieur de cet os est trop recourbé en dedans. Il en est de même du *coccyx*. Lorsqu'il est trop recourbé en dedans, sur-tout dans un âge avancé, il est un très-grand obstacle à l'accouchement : s'il est droit, au contraire, il aggrandit, par cette disposition, le détroit inférieur, & facilite la descente de la matrice, dans le tems de l'accouchement.

L'os des iles peut être trop resserré, trop rapproché de son congénère, avoir la crête trop élevée, & pas assez arrondie. Son épine antérieure supérieure peut rentrer en dedans : il peut avoir le bord inférieur tranchant, au lieu d'être arrondi. Le corps de l'ischion peut être jetté en dedans : sa face interne peut être inégale & raboteuse ; l'épine sciatique, trop pointue ou trop saillante ; l'angle inférieur trop recourbé : la partie inférieure de cet os peut, en se rapprochant trop de sa congénère, former un cone tronqué. Enfin le *pubis* peut former un ceintre trop applati, & porté en dedans ; son épine être jettée vers la partie intérieure, & être tranchante, au lieu d'être arrondie ; la symphyse être plus longue ; la branche trop rapprochée de sa congénère, & former, par ce moyen, un angle aigu, au lieu d'un angle très-obtus. »

De-là l'auteur passe à la description des cartilages & des ligamens qui concourent à la formation du bassin : ensuite il décrit la forme interne & externe de cette cavité dont il donne même les dimensions les plus ordinaires dans la femme. Un bassin trop large ou trop étroit peut causer beaucoup d'accidens, dans le tems du travail. S'il est trop large, il peut occasionner la descente de la matrice, dans l'accouchement naturel ; & , dans l'accouchement contre nature,

on pourra entraîner ce viscere, si l'on n'y fait pas beaucoup d'attention. La matrice peut encore être entraînée, quoique le bassin ait des dimensions justes, si la femme a passé d'un embonpoint extrême à une extrême maigreur. La terminaison de l'accouchement sera plus ou moins difficile dans un bassin étroit, sans difformité, selon le volume de l'enfant.

Quoique la connoissance des parties qui servent à la génération ne soit pas moins nécessaire à l'accoucheur, nous ne croyons cependant pas devoir rien rapporter de la description que M. Deleurye en donne. Il n'en est pas de même de ce qu'il dit sur l'engagement de la tête de l'enfant dans le bassin, quoique ce qu'on lit, à ce sujet, dans son Traité, se trouve dans la plupart des ouvrages sur l'art des accouchemens : cependant, comme ce sont des connoissances fondamentales, nous ne craignons pas d'en présenter un précis à nos lecteurs.

» La véritable situation du bassin, dit-il, est oblique de devant en arriere : d'où l'on doit conclure que, pour sortir, la tête de l'enfant doit décrire une ligne de devant en arriere, ensuite une autre de derriere en devant. Quand elle va pour s'engager dans le détroit supérieur, les temporaux doivent regarder, l'un le *sacrum*, & l'autre le *pubis*, & la face se trouver vers l'une

des hanches ; & l'*occiput* , vers l'autre.
Après avoir franchi ce premier détroit , la tête tombe dans le bassin proprement dit , qui est composé , comme on le sçait , par le *sacrum* , le *coccyx* , les ischions , le *pubis* & les ligamens sacro-ischiatiques. Ce bassin , ainsi construit , a le plus souvent cinq pouces de profondeur postérieurement , quatre latéralement , & deux antérieurement ; de sorte que la tête se trouve , durant le travail , perpétuellement soutenue par le *sacrum* & le *coccyx* , & serrée , sur les côtés , par les ischions. Ainsi pressée , elle cherche à s'engager du côté où elle trouve moins de résistance ; & c'est sous l'arcade du *pubis* , qui n'a que deux pouces de profondeur. Mais , pour y parvenir , il faut qu'elle franchisse un dernier détroit qui a quatre pouces en tous sens ; ce qui la met dans la nécessité de tourner dans la concavité de l'os *sacrum* ; de sorte que la face se trouve antérieurement , l'*occiput* postérieurement , & que les deux oreilles correspondent aux deux tubérosités de l'ischion. Enfin une remarque non moins essentielle que les précédentes , c'est que le petit diamètre du détroit supérieur est oblique , c'est-à-dire que la saillie que l'os *sacrum* fait avec la dernière vertèbre des lombes est beaucoup plus élevée que la partie supérieure du *pubis* ; ce qui facilite , dit M. Deleurye ,

la petite culbute de l'enfant. La pointe du *sacrum* répond à la partie inférieure du *pubis* ; ce qui oblige la tête à s'engager sous cette arcade. »

M. Deleurye termine ce premier Livre par la façon d'examiner les filles contrefaites, que l'on destine au mariage : de-là il passe à la théorie du flux menstruel, & de la génération ; enfin il donne les signes de la virginité, ceux qui peuvent faire juger qu'une femme a été violée, & ceux auxquels on peut reconnoître si elle est stérile.

Les signes des grossesses sont, comme nous l'avons déjà dit, l'objet du second Livre. M. Deleurye en distingue de *rationnels*, de *sensibles* & de *mixtes*. Il subdivise les rationnels en *communs* & en *propres* aux deux especes de grossesses, la vraie & la fausse. Ces signes sont trop connus pour que nous nous y arrêtions : nous ne rapporterons que la maniere dont il veut qu'on pratique le toucher. « Pour faire cette opération, il faut, dit-il, employer nécessairement les deux mains. L'une sera appliquée sur le ventre, immédiatement au-dessus du *pubis* : le doigt indicateur de l'autre sera introduit dans le vagin, jusqu'à ce qu'on rencontre le col de la matrice ; & on le placera à la partie postérieure, près du corps. Pour bien faire cette opération, il est nécessaire que la femme soit couchée

sur le dos, & à plat; qu'elle ait les fesses plus élevées que le reste du corps, les jambes fléchies, & les cuisses écartées. Si, en palpant & en serrant avec la main placée sur la région du *pubis*; si, en soutenant avec le doigt le corps de la matrice; si, dis-je, dans les différentes pressions que l'on fait, l'on sent une espece de contre-coup, l'on peut être certain de la grossesse, & que c'est un enfant qui est dans la matrice. Si, au contraire, l'on ne sent rien, & qu'il n'y ait pas de mouvement qui se fasse sentir d'une main à l'autre, c'est signe qu'il n'y a point de grossesse, ou qu'elle est trop récente; & si, dans ce cas, la matrice étoit volumineuse, & montée au-dessus du *pubis*, on pourroit soupçonner qu'il y a maladie à la matrice, ou qu'elle renferme quelque corps étranger. Il y a une circonstance qui doit faire varier cette méthode; c'est dans le cas d'hydropisie: pour lors il faut examiner la femme dans une situation perpendiculaire, le dos appuyé, & à demi-reversé sur quelque chose d'élevé. Si, par l'intromission du doigt, on sent un corps rond, dur, étendu, qui, en le soulevant, retombe pesamment, l'on pourra soupçonner qu'il y a grossesse; & ces soupçons seront confirmés, si la femme a essuyé quelques-uns des symptomes qui ont accompagné ses grossesses précédentes. »

Vers la fin de la grossesse, il survient quelquefois aux femmes des douleurs périodiques, des vomissemens, des coliques, des épreintes, des douleurs dans les lombes, qu'elles prennent pour un commencement de travail. Si on les touche, dans ces circonstances, il peut arriver qu'on trouve de la dilatation à l'orifice de la matrice. Il ne faut cependant pas penser à accoucher la femme, si le col se trouve épais; si la poche des eaux ne fait pas saillie; s'il ne coule point de glaires sanguinolentes: il faut, au contraire, tenter les remèdes adoucissans, comme la saignée, les lavemens, les huileux, &c.

Il peut arriver qu'on trouve le col de la matrice tout-à-fait effacé, le cercle de l'orifice très-dilaté, sans que la femme soit prête d'accoucher, malgré les petites douleurs qu'elle éprouve: cet état dépend du peu de volume de la matrice, ou de l'énormité des substances qu'elle renferme. Mais, si, par le toucher, la douleur est expulsive; ce qu'on connoîtra par la saillie que fait la poche des eaux; si, en outre, le col est émincé, l'orifice raisonnablement dilaté, & cernant exactement la tête de l'enfant, ou les membranes qui renferment les eaux, pendant la contraction, ce sera un signe certain que le travail est vrai, & que l'accouchement n'est pas éloigné.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur l'art des accouchemens, il en est peu qui aient traité des maladies des femmes grosses. Cet objet a paru trop important à M. Deleurye pour l'omettre : il en a fait, comme nous l'avons dit, la matiere de son troisieme Livre. Il commence d'abord par tracer le régime que les femmes grosses doivent suivre pour conserver leur fruit : ensuite il passe aux remedes qu'on peut leur administrer. Il regarde la saignée comme le remede le plus utile pendant la grossesse. On l'emploie, dans le commencement, selon lui, pour diminuer la sensibilité du genre nerveux ; vers le milieu, pour diminuer la pléthore ; vers la fin, pour remédier aux varices, aux hémorrhoides, & autres accidens qui ont pour cause la gêne de la circulation : enfin on l'emploie, dans tous les tems de la grossesse, pour remédier aux maladies qui peuvent survenir, ou pour les prévenir. On ne doit pratiquer que la saignée du bras, la faire petite ; car il est d'expérience que la saignée trop grande produit un bouleversement qui cause quelquefois l'avortement, & n'y avoir jamais recours, que dans le cas de nécessité. Quoique la saignée du pied soit, en général, dangereuse pour les femmes grosses, on peut néanmoins l'employer, dans le cas d'une absolue nécessité, comme dans les engorge-

mens du cerveau, les coups de sang, les convulsions. Dans ce dernier cas, on peut lui substituer la saignée de la gorge, qui est même préférable.

On ne doit jamais faire usage des émétiques dans la grossesse; mais les purgatifs sont d'une nécessité absolue. On ne doit employer que les plus doux, tels que les légèrement amers, les rhabarbarins, les sels neutres, les eaux purgatives, &c. On peut purger, dans tous les tems de la grossesse, lorsqu'il y a nécessité; mais il est indispensablement nécessaire de le faire, au commencement du neuvième mois. On nettoie, par le moyen de cette purgation, dit M. Deleurye, l'estomac des mauvais levains qui peuvent y être amassés: on évite les diarrhées qui surviennent souvent aux femmes nouvellement accouchées, & l'on rend les suites des couches moins funestes. On ne doit faire aucun usage des narcotiques, des diaphorétiques ni des diurétiques trop puissans. Il ne faut, dans une femme enceinte, qu'entretenir les évacuations, sans les provoquer.

Les accidens qui accompagnent la grossesse, & qui en découlent comme de leur source, sont trop connus, pour ne pas nous croire dispensés de suivre notre auteur dans les détails où il entre à ce sujet. Nous ne nous arrêterons pas non plus à ce qu'il dit

du traitement qu'on doit faire aux femmes grosses , auxquelles il survient quelque autre maladie que celles qui sont la suite nécessaire de leur état.

M. Deleurye divise les accouchemens en *accouchemens naturels* & en *accouchemens contre nature*. L'accouchement naturel est celui qui se termine par la nature seule , sans que l'art y soit nécessaire. On n'a besoin , dans ce cas , de la présence d'un accoucheur , que pour parer aux accidens qui pourroient survenir ; percer les membranes , si elles sont obstacle ; recevoir l'enfant , le débarrasser du cordon ombilical , s'il est autour de son col , ou de quelque autre partie ; faire la section du cordon , & faciliter la sortie des épaules , en certains cas. L'accouchement contre nature est celui où il faut que l'art vienne au secours de la nature , soit pour terminer l'accouchement , dans le cas où l'enfant se présente mal , ou pour achever l'ouvrage de la nature , comme quand l'enfant présente le siège engagé de façon à le laisser venir , ou qu'il présente un ou deux pieds déjà tombés dans le vagin.

La première chose qu'un accoucheur ait à faire , lorsqu'il est appelé pour une femme qui sent les douleurs pour accoucher , est de pratiquer le toucher , pour s'assurer de l'état & de la véritable situation de l'orifice

de la matrice , de la formation des eaux , de la partie que l'enfant présente , &c. M. Deleurye recommande cependant à ses élèves de ne jamais introduire le doigt dans le vagin , au commencement du travail , pendant la douleur , cette opération étant , dans ce tems , très-nuisible , & absolument infructueuse , à moins qu'on ne soit dans la nécessité de percer les membranes , soit parce que l'enfant se présente mal , soit parce qu'elles mettent obstacle à sa sortie , ou bien parce que les eaux sont en trop grande quantité. Nous n'entrerons pas dans le détail des signes qui accompagnent les différens tems du travail ; signes que l'auteur présente d'une manière très-précise & très-lumineuse : on en jugera par ce qu'il dit des vraies & fausses douleurs. « Les premières , dit-il , sont plus ou moins expulsives ; (ce qu'on peut sentir par le doigt introduit dans le vagin.) Elles laissent des intervalles assez considérables entr'elles , engagent la femme à faire des efforts , & les mêmes mouvemens que ceux que l'on fait pour aller à la garde-robe. Les fausses , au contraire , sont continuelles , le plus souvent accompagnées d'accidens : elles sont très-aiguës , & se font sentir dans les lombes , au dos , à la tête. »

Il y a des cas qui rendent l'accouchement long & difficile , sans qu'il en résulte de suite fâcheuse ; & il en est d'autres qui le

rendent long , difficile & laborieux : d'où il peut résulter des accidens fâcheux. Nous avons décrit, d'après notre auteur, la route que l'enfant tient ordinairement pour franchir les deux détroits du bassin : il arrive quelquefois qu'elle se présente mal à ces passages. Si l'on apperçoit par le toucher , que l'*occiput* de l'enfant regarde le *pubis* de la mere , au détroit supérieur, notre auteur conseille d'introduire deux doigts dans le vagin , de faire faire à la tête au moins un quart de tour : par cette petite opération , qui se fait , sans que la femme s'en apperçoive , on termine promptement un travail qui auroit peut être duré très-long-tems.

La tête, descendant dans le vagin , s'arrête tout d'un coup à l'orifice de la vulve. Pour qu'elle sorte , il faut des contractions qui font éprouver à la femme les douleurs les plus violentes & les plus sensibles : c'est dans cet instant que l'on doit tout craindre pour la rupture de la fourchette , & sur-tout pour la déchirure du périné. Il est rare , dit M. Deleurye , que l'on évite la rupture de la fourchette , sur-tout à un premier accouchement , si la tête est volumineuse. Pour celle du périné , on peut l'éviter , en arrêtant la tête , pour donner le tems à ces parties de s'émincer , en les graissant beaucoup , en les écartant , en introduisant deux doigts dans le vagin , pour former un plan
incliné ,

incliné, sur lequel la tête de l'enfant glisse. C'est l'instant de saisir la tête, pour amener le reste du corps dehors, & sur-tout les épaules; mais il ne faut pas le faire brusquement, parce que le cordon ombilical peut être contourné autour du col de l'enfant, sans avoir mis obstacle à l'accouchement. Si l'on tire l'enfant brusquement, & de toute sa longueur, on court les risques de casser le cordon, de détacher trop promptement le *placenta*, de renverser la matrice, ou d'étrangler l'enfant. Pour éviter ces accidens, la tête & les épaules sorties, on porte de la main gauche la tête de l'enfant sur la cuisse de sa mere, & avec la droite on fait l'extraction du corps; de sorte que, l'enfant sorti, sa tête se trouve près le pénis de la mere, & ses pieds, le long de sa cuisse: ce moyen donne la facilité de détortiller le cordon, empêche que l'enfant ne soit inondé du fluide qui sort de la vulve, & fait éviter les accidens énoncés ci-dessus. Nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs ces détails du manuel de l'accouchement naturel, pour leur faire mieux sentir jusqu'à quel point M. Deleurye a porté la clarté & la précision dans l'art important, qu'il s'est chargé d'enseigner: nous allons passer aux accouchemens moins naturels.

Dans l'impossibilité de rapporter tous les

détails des manuels que M. Deleurye décrit pour toutes les positions différentes, où l'enfant se présente de toute autre maniere que la tête la premiere, nous nous contenterons d'exposer celui qu'il propose, lorsque ce sont les pieds qui sortent les premiers : c'est le plus aisé, après celui où l'enfant présente la tête. Malgré cela, la fin de ce travail est toujours pénible pour la mere & pour l'enfant.

Dans cet accouchement, l'enfant peut venir de quatre façons différentes : il peut avoir la face en dessous, en dessus, ou de l'un & de l'autre côté. Il est toujours nécessaire de changer sa position, lorsqu'il vient la face en dessus, & quelquefois, lorsqu'il la présente en dessous, si les premieres tentatives, que l'on a faites pour l'extraction, n'ont pas réussi. Les symptômes du travail sont les mêmes que ceux de l'accouchement naturel ; mais les contractions sont moins expulsives : la poche des eaux présente moins de surface ; le col de la matrice se dilate plus difficilement. Lorsque la poche des eaux est rompue, il n'est pas difficile de reconnoître les parties que l'enfant présente. Si elle n'est pas rompue, on prend l'intervalle de deux douleurs, pour toucher la femme. Lorsqu'on sent des parties de petit volume, confuses,

difficiles à distinguer, on est assuré qu'il ne présente point la tête. On attend une forte contraction, afin d'examiner jusqu'à quel degré l'orifice est dilaté : s'il est épais, dur, ferme & solide ; s'il se dilate difficilement, malgré les contractions que la femme éprouve, il faut patienter pour voir si la poche des eaux, en grossissant davantage, ne la dilatera pas. Mais, si l'on juge la dilatation suffisante, ou qu'il n'y ait plus rien à espérer de la part des contractions, il faut percer les membranes, examiner si ce sont les pieds. Si ce sont eux, il faut les saisir, & les amener dans le vagin ; comme, lorsqu'on les trouve dans le vagin, il faut les amener hors de la vulve, ayant l'attention de bien examiner si ces deux pieds appartiennent au même enfant.

Lorsque l'enfant ne présente qu'un seul pied, M. Deleurye ne veut pas qu'on aille chercher l'autre, sur-tout s'il y a long-tems que les eaux sont écoulées. Il prescrit d'envelopper le pied sorti d'un linge sec, de monter, par gradation, de la malléole au genou, à la cuisse, &c. A mesure que la cuisse sort, celle du côté opposé s'avance & s'engage dans les détroits, dans le vagin, hors de la vulve. Il avertit cependant d'examiner la position du pied sorti. Si c'est favorable, on laisse dégager la jambe &

la cuisse qui viennent placées sur le ventre ; si , au contraire , la position est mauvaise , il faut la dégager. Si on ne le faisoit pas , l'enfant seroit trop avancé pour pouvoir rectifier sa position avec aisance.

L'enfant arrivé aux hanches en bonne position , il faut passer la main sous son ventre , pour tirer le cordon ombilical , lui faire former une anse , afin d'éviter l'angle aigu , qu'il a coutume de faire , & qui pourroit le mettre dans le cas de se rompre pendant l'attraction : ceci fait , on saisira les hanches de l'enfant entortillé d'un linge sec ; on allongera , sur les côtés , les doigts indicateurs & du milieu , afin de soutenir la colonne vertébrale ; & l'on continuera à tirer jusqu'à l'instant où l'on appercevra la partie inférieure des omoplates. Il faut alors dégager les bras. Pour le faire , on examine lequel des deux est le plus aisé à dégager : c'est toujours celui qui est le plus incliné vers le *sacrum* de la mère. Pour le dégager , on introduit le doigt indicateur , avec lequel on essaye de l'ébranler & de l'abaisser du côté de la poitrine ; ensuite on place le doigt du milieu dans le pli du bras avec l'avant-bras. Laisant le doigt indicateur le long de l'*humerus* , pour le soutenir , l'on fait alors avec le doigt du milieu un mouvement de bascule , qui force le bras à sortir de la

vulve : un bras dégagé, on travaille à dégager l'autre de la même manière. Il peut arriver que le bras, du côté du *pubis*, au lieu d'être situé le long de la tête, soit plié sur le col, & pris entre le *pubis* de la mère, & l'*occiput* de l'enfant. Dans cette situation, il est très-difficile à dégager : on court même risque de fracturer l'*humerus*, si l'on agit trop brusquement. Il faut, au lieu de tirer l'enfant, le refouler vers la matrice, porter le doigt sur la partie moyenne de l'avant-bras, repousser l'avant-bras, le faire passer par-dessus l'*occiput*, & le placer à côté de la tête : alors on fait l'extraction de la manière que nous venons de le dire. Il y a des cas où, selon M. Deleurye, on peut se dispenser d'abaisser les bras ; c'est lorsque l'enfant est petit, qu'il n'est pas à terme, ou qu'il est putréfié. Dans ces cas, les bras sont utiles, en ce qu'ils forment avec le reste du corps un coin continu, & donnent, par leur pression aux côtés de la tête, plus de force aux ligamens & aux vertèbres du col.

Pour terminer l'accouchement, il ne reste plus qu'à faire l'extraction de la tête : c'est la partie qui offre le plus de résistance. La peine, que l'on éprouve, vient le plus souvent de la mauvaise position qu'elle prend. M. Deleurye conseille de la disposer

toujours de maniere que la face regarde l'un ou l'autre côté. Pour procéder à l'extraction, il faut placer deux doigts dans la bouche de l'enfant, en forme de crochets; embrasser le col entre le doigt du milieu, & l'indicateur de l'autre main, faisant passer les autres doigts dessous les aisselles; de sorte que la poitrine de l'enfant soit située entre les deux mains : cette position prise, on tire à soi par des mouvemens égaux, & en tous sens. Dès l'instant que la tête a franchi le détroit supérieur, on lui fait faire, dans cette cavité du bassin, un quart de tour, pour la placer, la face en dessous, au détroit inférieur. Les doigts, introduits dans la bouche, ne doivent faire que l'office de conducteurs : ils la font baisser dans la cavité du *sacrum*, & lui font parcourir avec plus d'aisance la ligne courbe de cet os : ce sont les doigts placés sur le col de l'enfant, qui seuls font l'extraction. Cette extraction ne doit pas se faire en droite ligne : il faut relever les mains, à mesure que la tête avance ; sans cela, la rupture de la fourchette & du périnée se feroit inmanquablement.

Si l'enfant est en mauvaise position, il faut, dès que le siège est hors de la vulve, faire faire au corps de l'enfant un quart de tour, pour lui faire mettre la face de côté.

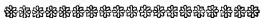
Si l'on veut éviter la luxation des vertèbres, & la mort de l'enfant, il ne faut pas le faire brusquement, ni de longueur. Il faut d'abord examiner quel est le côté où l'enfant a plus de propension, ensuite appliquer une main à plat, les doigts bien allongés sur le dos de l'enfant, le plus haut possible; & l'autre main sur le ventre, jusqu'au cartilage xiphoïde : alors on le tourne doucement, tantôt en refoulant vers le fond, tantôt en tirant droit à soi. Lorsque le menton est accroché au *pubis*, il faut refouler, si l'on veut, le corps, afin de déranger la tête; ensuite introduire l'*index* dans la bouche de l'enfant, placer le doigt du milieu & le pouce sur les condyles de la mâchoire inférieure, & faire faire à la tête le quart de tour prescrit. Si, malgré les efforts qu'on a pu faire, la tête ne peut pas prendre une bonne position, il faut introduire une des branches du forceps, la placer sur la tête de l'enfant. Cette branche fera un continué égale, qui facilitera la sortie de la tête.

Les manuels, qu'exigent les autres cas qui se présentent, sont décrits avec la même exactitude & la même clarté. Il n'a cependant pas cru devoir donner un manuel particulier pour chaque position dans laquelle l'enfant peut se présenter : il s'est

contenté de décrire les choses les plus nécessaires ; & , comme , dans tous les accouchemens contre nature , les pieds une fois dans le vagin , l'accouchement doit se terminer de la même manière que lorsque l'enfant présente un pied , il s'arrête , lorsqu'il a décrit la manière d'amener les pieds au dehors. Il traite d'abord des accouchemens contre nature , dans lesquels les obstacles viennent de la part de l'enfant : de-là il passe à ceux où les obstacles dépendent de la mere.

Les bornes de nos Extraits ne nous permettent pas d'analyser les deux derniers Livres qui traitent , comme nous l'avons dit , des maladies des femmes accouchées , & de celles des petits enfans : nous nous contenterons d'observer qu'on y trouve d'excellentes vues de pratique , qui ne peuvent manquer de rendre ce Livre utile , non-seulement aux élèves auxquels il est destiné , mais encore aux maîtres de l'art , qui ne le liront sûrement pas sans fruit.





L E T T R E

De M. DE MARQUE, docteur en médecine, à M. ROUX, sur un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, par M. PORTAL, membre de l'Académie des Sciences de Paris, professeur de médecine au Collège-Royal de France, dont l'objet est de démontrer, 1^o que le poumon agit sur l'aorte dans les mouvemens de la respiration; 2^o que le lobe droit de cet organe respire avant le gauche.

Vous le sçavez, Monsieur : si l'anatomie présente quelquefois des difficultés insurmontables, des objets qu'il est absolument impossible de déterminer, & qui sont, par conséquent, inutiles pour la pratique de la médecine, elle en offre aussi, qui sont très-certains & très-évidens, & dont l'utilité est également indubitable.

Je voudrois, Monsieur, qu'on eût pris plus de soin, qu'on n'a fait, de distinguer ces deux especes d'anatomies, si l'on peut parler de la sorte. Je ne doute pas qu'une telle distinction n'eût épargné à bien des gens du dégoût & des soupçons qu'ils ont un peu trop hazardés contre cette science. L'anatomie sera toujours regardée comme cu-

rieuse & satisfaisante, même utile, pour tout homme qui se pique tant soit peu de philosophie, & comme nécessaire pour tout médecin, par tous les gens sensés, & qui en connoissent tant soit peu le fond ou la valeur. Les écrits que nous ont donnés, sur cette science, de très-grands praticiens de notre art, sont la preuve la moins équivoque, pour ne pas dire la plus complète, de ce que j'avance.

J'aime à parler, Monsieur, comme vous l'entendez assez, de l'anatomie qui présente des objets bien certains, bien connus, & qui ne s'égare pas en des recherches trop minutieuses, trop obscures, qui déconcertent plutôt le jugement qu'ils ne l'éclairent.

Outre ces écarts, qui ont été, selon toute apparence, une des sources des faux jugemens qu'on a portés contre la science anatomique, on peut reprocher, même à des anatomistes célèbres, de la négligence ou des oublis capitaux dans leurs recherches; d'où sont nées nécessairement de fausses assertions, de fausses conséquences & de fausses applications.

M. Portal, qui m'a souvent convaincu de ces vérités dans ses sçavantes Leçons, vient de les confirmer de nouveau dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Sciences. Ce Mémoire me paroît contenir des

découvertes trop intéressantes pour ne pas mériter d'être répandues parmi les médecins. Je les publie avec d'autant plus de plaisir, Monsieur, que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des expériences qui ont été tentées dans l'objet de faire ces découvertes, & que je sçais que vous faites toujours beaucoup de cas de ce qui est utile.

Dans son Mémoire, M. Portal se propose de démontrer, 1^o *que le poumon agit sur l'aorte dans les mouvemens de la respiration*; 2^o *que le lobe droit de cet organe respire avant le lobe gauche*. Pour procéder à l'une & à l'autre démonstration, il pose des faits généraux, qu'il est nécessaire de retracer ici.

La trachée-artère, étant parvenue entre la seconde & la troisième vertebre du dos, se divise en deux branches que les anatomistes ont nommées *bronches*. Les bronches diffèrent entr'elles par leur grosseur, leur longueur & leur direction. La direction de ces canaux souffre quelques variétés, par rapport aux âges. Le fœtus, qui n'a point respiré, a la bronche gauche plus inclinée, plus postérieure que celui qui a respiré.

M. Portal, après avoir dit & prouvé que cette description des bronches ne se trouve dans aucun Livre des anatomistes qui ont écrit jusqu'à lui, fait quelques remarques.

touchant la différence des anneaux cartilagineux des premières bronches avec ceux de la trachée-artère , & sur le ligament qui les fixe ; ligament que quelques anatomistes ont , suivant M. De Haller , pris mal-à-propos pour une membrane musculaire.

D'après ces remarques générales, Monsieur Portal entre dans l'exposition d'autres faits particuliers, ou qui appartiennent de plus près aux questions qu'il veut prouver. Voici ces faits.

Les bronches sont tapissées intérieurement d'une membrane , laquelle est pourvue de lignes longitudinales , parallèles les unes aux autres. Outre ces lignes ou replis longitudinaux , il s'en trouve un autre dans le point où la trachée-artère fournit la bronche gauche. Ce repli est formé , en partie , par la membrane interne de la bronche , & , en partie , par son premier cartilage qui s'avance dans l'intérieur de ce canal. Cette position du cartilage provient de l'inclinaison du conduit auquel il appartient ; & , comme cette inclinaison varie , cette duplicature est plus ou moins saillante dans les différens âges de la vie.

La bronche gauche est plus inclinée dans le fœtus qui n'a pas respiré ; & le repli y est plus marqué. Le contraire arrive , lorsque le poumon droit reçoit l'air. Alors la bronche droite se relève ; & la duplicature di-

minue. Elle disparoîtroit entièrement, si la bronche formoit avec la tranchée-artère un angle parfaitement droit.

La bronche droite flotte librement dans la cavité de la poitrine, qui la reçoit : aucun obstacle ne s'oppose aux différens mouvemens que l'air, ou l'affaîssement des côtes, lui fait produire. Elle s'élève librement, lorsque le poumon qui lui répond se dilate ; & elle s'abaisse avec une égale facilité, lorsque les poumons s'affaîssent. Il n'en est pas de même de la bronche gauche. L'artère-aorte l'embrasse exactement : ce vaisseau est même contraint d'obéir aux différens mouvemens qu'exécute la bronche sur laquelle il s'appuie.

Tels sont les faits fort simples, qu'établit M. Portal, & dont il tire les conséquences suivantes ; conséquences qui, comme vous le verrez, Monsieur, ne sont pas moins simples & naturelles.

La connexion de l'aorte avec les bronches est connue de quelques physiologistes. Il est surprenant qu'ils n'aient pas réfléchi sur les effets que ces deux vaisseaux doivent produire l'un sur l'autre. L'aorte, trop distendue, comprime la bronche, empêche l'air de gagner le poumon gauche. La bronche, dilatée par l'air, ou relevée par la même cause, en pressant à son tour l'aorte, peut donner lieu à des palpitations de cœur

très-violentes, & à beaucoup d'autres maladies. Dans un homme attaqué d'un anévrysme à la crosse de l'aorte, & qui avoit ressenti la plus grande difficulté de respirer, M. Portal trouva la bronche gauche très-rétrécie par la compression qu'exerçoit l'aorte sur elle; &, dans le cadavre d'un asthmatique, dont le pouls avoit été extraordinairement irrégulier, M. Portal vit le poumon gauche, rempli de tubercules; & la bronche du même côté, par son élévation contre nature, comprimoit le bord concave de la crosse de l'aorte.

Mais voici une expérience qui démontre évidemment que le poumon, ou bronche gauche, agit sur l'aorte. Après avoir levé le *sternum* dans un chien vivant, je soufflai, dit l'auteur du Mémoire, dans la trachée-artère avec un tuyau de verre que j'y avois introduit à la faveur d'une ouverture pratiquée au-dessous du larynx. Toutes les fois que le poumon gauche entroit en dilatation, je voyois la bronche s'élever avec l'aorte: au contraire, ces deux canaux s'abaissoient, lorsque j'exprimois l'air des poumons. Je conclus, d'après cette expérience, que l'artère-aorte est élevée & portée en avant à chaque inspiration, & qu'elle est portée en arrière & en bas, lorsque le poumon s'affaïsse.

Cette remarque de physiologie me pa-

roit être de la plus grande importance pour la pratique de la médecine. Non-seulement elle apprend jusqu'à quel point les maladies du cœur, ou des vaisseaux sanguins, peuvent agir sur les poumons ; mais encore on voit manifestement que les vices de la respiration doivent se faire sentir sur tout le système vasculaire ; car les inspirations trop grandes, trop souvent répétées, doivent accélérer ou retarder la circulation de nos humeurs ; ce qui ne peut se faire, sans causer un dérangement dans les fonctions : aussi remarque-t-on que, dans certaines affections du poumon, les artères battent, de tems en tems, comme par soubresauts.

Enfin M. Portal prouve dans sa seconde proposition, par les argumens suivans, que le poumon droit respire avant le gauche.

J'ouvris, dit-il, le thorax d'un petit chat mort depuis peu : j'apperçus une différence dans la couleur des lobes du poumon. Le droit étoit d'un rouge pâle : la couleur du gauche étoit plus foncée ; elle étoit d'un rouge obscur. Cette différence des couleurs me fit présumer que le poumon droit avoit reçu l'air avant le gauche. Pour m'en convaincre, je jettai ces poumons dans de l'eau de fontaine. Le droit surnagea, tandis que le gauche se précipitoit au fond du vaisseau.

Malgré ces preuves qui étoient suffisantes

pour m'assurer du fait que je voulois découvrir, j'ouvris, quelques jours après, la poitrine de trois chiens qui avoient respiré : j'enlevai leurs poumons qui furnagerent tous. Les poumons de plusieurs chats qui n'étoient pas venus à terme, & qui n'avoient pas respiré, ceux de trois chiens dont la mere n'avoit pas encore mis bas, ayant été jettés dans l'eau, ils s'y enfoncèrent tous. Je soufflai dans le poumon droit d'un petit chien qui n'avoit pas encore vu le jour : le poumon furnagea, malgré les efforts que j'avois faits pour en exprimer l'air. L'autre poumon, dans lequel je n'avois pas soufflé, se précipita au fond de l'eau.

De l'anatomie comparée, je passai à celle de l'homme. Ayant soufflé dans la trachée-artère d'un fœtus qui n'avoit pas encore respiré, je vis clairement que l'air gonfloir plutôt le poumon droit que le gauche : il sembloit n'entrer dans ce dernier, que par jets ou flux.

M. Portal, après avoir exposé les raisons des difficultés qui empêchent de pratiquer commodément les expériences qu'il vient de rapporter, ou d'y réussir, & après avoir appuyé son sentiment de l'autorité d'un des plus exacts anatomistes, conclut que, dans la premiere inspiration de la vie, & vraisemblablement dans toutes celles qui la suivent,

vent, le poumon droit reçoit l'air avant le poumon gauche ; ce qu'il acheve de confirmer comme il suit.

La bronche droite est la plus grande, la plus ample. L'air, entrant pour la première fois dans la poitrine, a moins de peine à pénétrer dans l'intérieur de cette bronche, que dans la gauche. De plus, la bronche gauche étant plus longue & plus étroite, l'air a beaucoup plus de frottemens à effuyer contre les parois de cette bronche, que contre les parois de la bronche droite, qui a beaucoup plus de capacité. La bronche gauche est, en partie, bouchée par le petit repli de la membrane interne des bronches, & par la portion interne du poumon.

Enfin l'aorte & le canal artériel, qui sont remplis de sang, en comprimant la bronche gauche, diminuent sa capacité, & forment un obstacle qui retarde l'entrée de l'air.

Tel est, Monsieur, à-peu-près le fond du Mémoire dont j'ai l'honneur de vous faire part, & au Public. Me permettrez-vous de faire quelques réflexions ?

D'abord la bronche droite paroît avoir bien des avantages sur la bronche gauche, relativement à la durée & à la terminaison des maladies humorales de ces parties, comme sont l'asthme humide, les flux san-

guins, catarrheux, &c. Par conséquent, les espérances ou les craintes des praticiens dans le traitement de ces maladies doivent s'augmenter ou diminuer, suivant le siège qu'elles occupent dans le poumon droit ou le gauche, ou qu'elles occupent plus particulièrement dans l'un ou dans l'autre; car la sortie de la matiere morbifique ou critique, qui s'amasse ou se forme dans la bronche droite, doit y être plus aisée que dans la bronche gauche. Voilà sans doute le vrai fondement de la différence que de grands médecins ont trouvée entre la fluxion de poitrine & la pleurésie résidentes dans le côté droit & dans le côté gauche.

En second lieu, il me paroît qu'on ne pouvoit mieux démontrer que l'a fait l'auteur du Mémoire, la connexion qu'ont entr'elles l'aorte & la bronche gauche. Le jeu, qui résulte entre ces deux organes, de leur contiguité, ou de leur commerce immédiat, ne me paroît pas moins bien présenté. Ne pourroit-on pas trouver dans cette même contiguité quelque raison pour expliquer le pouls pectoral, décrit par M. De Bordeu? Je n'ignore pas que ce pouls se rencontre dans les lésions du grand lobe, ou le lobe droit du poumon: on voit un exemple de ce fait dans le Tome premier des *Recherches sur le Pouls*, Observ. 11. Je n'ignore pas encore, qu'il ne faille chercher ailleurs que

dans la cause dont je viens de parler, celle du pouls pectoral; je veux dire dans les trames nerveuse, celluleuse & vasculaire de la poitrine, sur-tout dans la premiere. Mais je ne doute pas que la connexité de la bronche gauche avec l'aorte ne puisse produire des modifications dans le pouls, qu'on peut nommer *modifications pectorales*, ou *pouls pectoral*. Le pouls extraordinairement irrégulier, observé par M. Portal dans le malade asthmatique, qu'il cite, n'auroit-il pas été le *pouls pectoral d'irritation*, ou *non-critique*, ainsi que M. De Bordeu l'appelle? On peut du moins croire que la compression qu'éprouvoit l'aorte de la part de la bronche dans ce malade, étoit une cause suffisante pour produire l'espece de pouls, qui y fut observée, ou que cette cause seroit capable d'en produire d'une toute autre espece.

Je voudrois, Monsieur, que M. Portal eût décrit le pouls qui dut être remarquable dans le sujet attaqué d'un anévrysme à la crosse de l'aorte, qu'il cite immédiatement avant le premier. Peut-être que cette description eût entièrement éclairci mon doute.

Quoi qu'il en soit, il paroît que cet habile anatomiste n'a pas méconnu tout-à-fait l'existence du pouls *supérieur*, lorsqu'il dit que, dans certaines affections du poumon,

les arteres batent, de tems en tems, comme par soubrefaults. En effet, le pouls supérieur, suivant l'auteur qui l'a décrit & dénommé le premier, *est toujours remarquable par une reduplication précipitée dans les pulsations des arteres*, &c. &c.

C'est ainsi, Monsieur, que notre théorie du pouls d'aujourd'hui s'accroît & se fortifie par les recherches des observateurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R É P O N S E

De M. DESCOMET, docteur-régent de la Faculté de Médecine, aux Nouvelles Réflexions de M. DEMOURS, médecin ordinaire, oculiste du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, &c. sur la Lane cartilagineuse de la Cornée.

Au mois de Novembre 1769, M. Demours étoit d'avis que l'honneur de la découverte de la membrane, qui fait le sujet de notre dispute, devoit appartenir à celui qui avoit le mieux décrit. Persuadé, sans doute, après la lecture de ma Lettre du mois de Juillet 1770, que sa description ne l'emporteroit pas sur la mienne, par l'impossibilité où il est encore de rien démontrer au-delà, il a cru devoir supposer, dans

ses Nouvelles Réflexions, que *sa lame cartilagineuse de la cornée est entièrement différente de ma membrane de l'humeur aqueuse.*

Qui croira que M. Demours, oculiste & académicien, dans un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 28 Juillet 1770, dix ans après que cette même Académie avoit approuvé ma découverte, & douze ans après que je l'ai publiée dans une Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine, ait eu la modestie de réclamer & revendiquer ma découverte sous le nom de *lame cartilagineuse de la cornée*, fondé sur ce qu'en 1767, lorsqu'il donna sa Lettre à M. Petit, *la découverte étoit consignée dans ses Cahiers*, (il a voulu dire dans son portefeuille,) depuis vingt ans ? Croyez-le, ou cherchez-en la preuve dans ses Cahiers.

Il faut convenir que M. Demours ne pouvoit guères aspirer à l'honneur de la découverte que je réclame, sans supposer qu'elle étoit consignée dans ses Cahiers, long-tems avant que j'en eusse parlé. Il est seulement fâcheux que l'Académie ne l'ait pas sçu plutôt.

Mais, quand M. Demours auroit mieux décrit que moi la membrane de l'humeur aqueuse, qu'il a nommée *lame cartilagineuse de la cornée*, la découverte lui appartiendrait-elle ? Si je n'avois à lui opposer que ma Thèse toute seule, elle seroit plus que suf-

fisante pour anéantir sa vaine prétention. Il a feint de ne la pas entendre, pour se forger l'idée d'une membrane bien différente de la mienne; & il n'est pas même d'étudiant en anatomie, qui n'en puisse appercevoir le ridicule, lorsqu'on lui auroit fait voir une seule fois que l'humour vitrée & le crySTALLIN ont des membranes particulieres, & qu'on lui auroit dit que l'humour aqueuse n'en a pas, comme on l'enseignoit avant moi. Il sentiroit que la dénomination de *membrane de l'humour aqueuse* ne conviendrait pas à celle qui envelopperoit toutes les humeurs de l'œil, telle que M. Demours l'a supposée, & qu'il faudroit la nommer *membrane commune des humeurs de l'œil*. M. Demours prétend que je ne me suis pas mis en peine de prouver qu'il n'a pas entendu ma Thèse. Tâchons de nous expliquer de manière qu'il puisse y voir clair.

Selon M. Demours, mon Mémoire n'est qu'une *traduction paraphrasée de ma Thèse*. 1^o J'ai dit, dans mon Mémoire, que la choroïde ne se termine pas à l'uvée, mais qu'elle forme, par le moyen de la membrane de l'humour aqueuse, un globe semblable à celui que la cornée fait avec la sclérotique, & que, la première fois que je l'appergus, elle adhéroit au cercle de la choroïde, & faisoit le même effet qu'un verre de montre sur son chassîs. A-t-on jamais

pris le verre d'une montre pour la boîte ? M. Demours paroît pourtant donner dans une erreur semblable , quand il dit encore , dans ses dernières *Réflexions* ; malgré mon explication & malgré ma description , que *la membrane de l'humeur aqueuse est la membrane de Ruysch elle-même , & qu'elle forme un globe semblable à celui de la sclérotique & de la cornée*. Il aime mieux confondre ensemble l'opaque & le diaphane , le mol & l'élastique , que d'avouer son erreur. 2^o J'ai dit , dans ma Thèse , que la membrane de Ruysch est blanchâtre & bleuâtre en quelques endroits ; que la membrane de l'humeur aqueuse est diaphane & élastique. Ces deux parties sont donc assez distinguées , pour que personne , excepté M. Demours , ne les confonde pas. Mais , comme il falloit trouver une différence apparente entre sa membrane & la mienne , il a cherché , à l'aide d'un contre-sens qu'il a imaginé dans ma Thèse , à vouloir me faire dire ce que mon Mémoire ne disoit nullement. Trop attentif à éloigner la question , il a même évité , dans ses dernières *Réflexions* , en parlant de mon Mémoire , de rapporter les épithètes de *diaphane* & d'*élastique* , que j'ai données à la membrane de l'humeur aqueuse. *Voilà donc* , dit-il page 11, *la membrane de l'humeur aqueuse , qui forme actuellement la partie antérieure*

de la choroïde : or cette description ne s'accorde pas plus avec la véritable structure des parties , que celle que j'ai rapportée ci-devant , d'après sa Thèse. On croiroit, d'après ce jugement (a), que M. Demours auroit vu quelque chose au-delà de ma membrane ? Point du tout. Il nous a dit qu'il n'avoit pu la suivre qu'environ une ligne sur la face antérieure de l'uvée ; & , dans ses dernières Réflexions , il avoue encore de bonne foi , qu'il a fait des tentatives inutiles pour la suivre jusqu'à la face postérieure de l'uvée , à raison de son extrême finesse , & de la facilité avec laquelle elle se déchire. Mais , voyant que la poussière noire , qui tapisse toutes les parties renfermées dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse , ne s'en détachoit pas aussi facilement qu'elle se sépare de la choroïde , j'ai cru pouvoir avancer , comme une conjecture très-plausible , que cette lame cartilagineuse se continuoît sur la face postérieure de l'uvée & des procès ciliaires , & qu'elle fournissoit une lame à la partie antérieure de la capsule du cristallin. Cette conjecture fait toutes les délices de M. Demours : il a fondé sur elle le titre glorieux d'avoir fait

(a) Je prouverai , par la suite , que le jugement des maîtres de l'art , auxquels M. Demours en appelloit dans sa Lettre du mois de Novembre 1769 , étoit le sien propre,

une découverte anatomique. Il dit que *je n'ai jamais prétendu la lui disputer, du moins depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à celle de la capsule du crÿstallin*; &, dans la crainte que l'on n'en doute, il cite la page 31 de ma Lettre, pour qu'on y aille voir, si on ne veut pas le croire. Je le prie seulement de résoudre cette difficulté. Pourquoi a-t-il osé assurer qu'une membrane, qu'il n'a pas vue, est diaphane, & qu'une membrane, qu'il n'a pu ni toucher ni enlever, est élastique? Jusques-là, je me croirai toujours autorisé à dire que sa prétendue découverte, en tout, est une découverte imaginaire.

M. Demours doit me sçavoir gré de ma concession. Il me semble que, pour n'avoir plus rien à démêler avec lui, j'en ai agi avec beaucoup de générosité; car un autre ne lui auroit laissé que la partie de sa membrane qui recouvre la face antérieure de la capsule du crÿstallin, attendu l'extension qu'il prétend que j'ai donnée, dans ma Thèse, à la membrane de l'humeur aqueuse. N'a-t-il pas dit qu'elle est, selon moi, la membrane de Ruysch elle-même, qui, parvenue à l'endroit où la sclérotique forme la cornée, s'en écarte, s'insinue entre les fibres du ligament ciliaire, revêt la face postérieure de l'uvée, dont elle forme le limbe; se réfléchit ensuite sur la face an-

térieure de cette membrane, & se prolonge jusqu'à sa circonférence ; que de-là elle se porte enfin , sous la forme d'une membrane diaphane , & très-élastique , jusqu'à la concavité de la cornée qu'elle tapisse : or ma membrane convrant , selon lui , les procès ciliaires , les faces de l'uvée , & la face interne de la cornée , au lieu d'un sac capsulaire , qu'il demande , il ne lui resteroit plus qu'un cul-de-sac , c'est-à-dire la portion qui revêt la face antérieure de la capsule du crySTALLIN ? Je me garderai bien de lui donner cette mortification : je lui en ai peut-être déjà trop donné involontairement ; mais c'est lui qui m'a forcé à me défendre. Il est venu troubler une jouissance que je possédois depuis neuf ans : néanmoins je veux lui laisser quelque chose pour toutes ses peines. Je ne demande pas même à voir son sac capsulaire. Il ne l'a pas vu lui-même ; & ce n'est pas sa faute. Il a fait tout ce qu'il a pu pour y parvenir. Avec le tems , il pourra parvenir à l'enlever tout entier : ses *tentatives* ne seront pas toujours *inutiles*. Alors il le fera voir à l'Académie ; car , jusqu'à présent , il n'a rien montré à personne. Trente-ans de travaux méritent bien d'être couronnés d'un pareil succès.

Je suis persuadé que le nom seul de sa prétendue membrane , à en juger par les différentes épithètes qu'il lui donne dans la

même Lettre, a été fort difficile à trouver. La voyant, si toutefois il l'a vue, placée à la face interne de la cornée, il l'a nommée *lame interne de la cornée*. Ce nom lui a déplu : nous ne savons pas pourquoi. C'est pourtant, selon lui, une lame de la cornée ; & elle est placée à la face interne de la cornée. Seroit-ce parce qu'une lame de la cornée, qui est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée, strictement parlant, ne peut pas être regardée comme telle ? Nous en convenons avec M. Demours, comme nous lui avons déjà fait observer dans notre première Lettre. Il l'a ensuite nommée *lame postérieure de la cornée* : ce nom n'étoit pas mal imaginé. Encore peu satisfait de ce nom, il lui a donné celui de *lame cartilagineuse de la cornée*. Pour celui-ci, M. Demours me permettra de lui observer que je ne le crois pas tout-à-fait de son invention, & que j'y aurois quelque prétention ; car, dans son sens, ma membrane de l'humeur aqueuse est la membrane de Ruysch elle-même. La membrane de l'humeur aqueuse étant, d'après ma Thèse, presque cartilagineuse, il me semble que j'en ai dit au moins la moitié. Enfin, pour la quatrième fois, M. Demours a encore débaptisé sa prétendue membrane. Dans sa Lettre du mois de Novembre 1769, il l'a nommée *sac capsulaire de l'humeur aqueuse*. On croiroit

peut-être qu'il s'y est tenu : point du tout ; probablement , parce qu'il s'est ressouvenu de n'avoir point vu de sac qui n'eût une ouverture ; & c'est pour cela , sans doute , qu'il l'a enfin nommée *capsule de l'humeur aqueuse*. Encore passe : aussi en a-t-il donné la raison qui nous paroît bonne ; c'est parce qu'elle fournit une capsule particulière à l'humeur aqueuse. Pour celui-là , je le réclame. J'avois prédit à M. Demours , dans ma première Lettre , qu'à la fin , il en viendrait là. Il n'a pas osé se servir du nom de *membrane de l'humeur aqueuse* , que j'ai donné à ma membrane ; mais il a tant fait , tant tourné autour de son sac capsulaire , qu'il l'a recouvert de ma membrane , & qu'il en a imaginé une capsule de l'humeur aqueuse.

M. Demours n'a pas rencontré moins de difficulté à déterminer l'étendue de sa membrane , & à en découvrir les propriétés. Dans sa Lettre à M. Petit , il dit que son étendue réelle est *la face interne de la cornée , plus une ligne sur la face antérieure de l'uvée* : il ne lui paroissoit que vraisemblable qu'elle allât plus loin. Maintenant elle forme *un vrai sac capsulaire de l'humeur aqueuse*. En 1767 , elle n'étoit que *transparente* , & *ne ressembloit pas mal à un cartilage* : à présent , c'est *une membrane cartilagineuse , transparente & élastique*. La première des-

cription est si défectueuse, que ce n'est qu'avec peine que je la cite ici ; & je ne l'aurois pas fait, si cela n'eût été nécessaire dans une pareille discussion. Sa membrane s'est si fort approchée des cartilages, qu'elle est devenue cartilagineuse : bien plus, elle est devenue élastique ; c'est-là ce qui s'appelle marcher d'un pas rapide dans la carrière des découvertes, & ce qui prouve que, sans une imagination fertile, on ne sçauroit aller bien loin. Mais avec elle, les apparences deviennent des réalités ; les vraisemblances, des vérités ; les contre-sens, des preuves ; les sophismes, des raisons ; les changemens de date, des titres & des suppositions, des propriétés. Cet article mériterait bien d'être inséré dans l'Histoire de l'Anatomie.

» Puisque, dit M. Demours, page 12
 » de ses *Nouvelles Réflexions*, je ne pré-
 » tends rien à la découverte du sac capsu-
 » laire de l'humeur aqueuse, du moins de-
 » puis la face antérieure de l'uvée jusqu'à
 » celle de la capsule du crySTALLIN, il ne me
 » reste donc que le foible avantage, qu'il
 » ne m'a pas contesté, d'avoir entrevu une
 » petite portion de la membrane en ques-
 » tion. » D'accord : me voilà donc remis
 en possession de la membrane de l'humeur
 aqueuse dans l'étendue de la concavité de la
 cornée. Ma membrane de l'humeur aqueuse
 ne forme donc plus un globe semblable à

celui que la cornée fait avec la sclérotique ; comme il l'a prétendu dans l'analyse qu'il a faite de ma Thèse ; ce qui est bien encore une preuve qu'il ne l'a pas entendue , ou qu'il a feint de ne pas l'entendre , pour avoir le plaisir d'en donner une figure contraire à la description , & conforme à ses intentions. Je consens au partage que M. Demours desire , mais aux conditions qu'il fera voir sa découverte à quelqu'anatomiste accoutumé aux observations ; qu'il n'imprimera plus , comme il a fait dans l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. PORTAL* , qu'il me défie de donner une démonstration plausible de ma membrane , car il seroit en contradiction avec lui-même ; qu'il ne dira plus que j'ai entrevu seulement cette membrane : autrement il indisposeroit l'Académie contre lui ; car les commissaires n'auroient donc qu'entrevu ma membrane , & d'ailleurs il faudroit mettre un *Errata* à la Préface du cinquième Volume des *Sçavans étrangers* , où il est dit qu'il est singulier , malgré toutes les recherches qui ont été faites sur les yeux , une partie aussi considérable que la membrane , dont nous venons de parler , ait pu échapper aux regards des anatomistes. Qu'il me permette , à mon tour , d'exiger aussi de lui une démonstration plausible de son sac capsulaire de l'humeur aqueuse.

Je croyois avoir fini avec M. Demours, & que nous étions d'accord; mais nouvelle difficulté, ou plutôt nouveau sophisme. Il prétend, dans ses dernières *Réflexions*, que la lame cartilagineuse de la cornée diffère entièrement de ma membrane de l'humeur aqueuse; & même, selon lui, j'en conviens. Ainsi, au lieu d'une nouvelle membrane sous la concavité de la cornée, il y en a deux maintenant; celle de M. Demours, & la mienne. Apparemment qu'il les a vues. Depuis peu, il m'a accordé d'avoir entrevu une petite portion du sac capsulaire de l'humeur aqueuse, celle qui revêt la concavité de la cornée. Ce que j'ai vu n'est pas sans doute la lame cartilagineuse de la cornée. Voici la preuve de M. Demours. J'ai dit que la lame cartilagineuse de la cornée diffère entièrement de ma membrane de l'humeur aqueuse; mais cette preuve n'est pas bonne. S'il n'avoit pas retranché de ma proposition, *quant à son origine & à son étendue*, le sens qu'il lui donne n'y seroit pas. Si j'étois capable de tronquer ainsi une partie de ses propositions, je lui ferois dire bien plus de paralogismes qu'il n'en a énoncés. J'avoue que je ne me sens aucune disposition à suivre son exemple: je suis même fâché d'être obligé de dévoiler cette *inattention inexcusable*, parce qu'elle ressemble à une sorte

d'infidélité. Quand j'ai dit que ma membrane de l'humeur aqueuse diffère entièrement, quant à son origine & à son étendue, de la prétendue lame cartilagineuse de la cornée, c'est parce qu'il ne sçait pas même encore, comme je lui ai démontré dans ma Lettre du mois de Juillet 1770, ni d'où elle vient ni où elle va; qu'il convient de n'avoir vu ni l'un ni l'autre, & que j'ai fait voir ma membrane attachée à la partie antérieure du cercle de la choroïde. Etant enfin parvenu, à la vérité, après beaucoup de difficultés, à enlever la choroïde & ma membrane ensemble, & à former un globe semblable à celui que la sclérotique fait avec la cornée, je ne conviens donc pas que la lame cartilagineuse de la cornée diffère entièrement de ma membrane de l'humeur aqueuse. Au reste, il est évident que M. Demours en veut à cette membrane, puisqu'il a annoncé, dans toutes ses Lettres, & même dans l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. PORTAL*, page 227, Tome V, qu'il a observé une membrane particulière, qui revêt la concavité de la cornée, & qu'il convient, dans tous ses ouvrages, n'avoir rien vu au-delà. Cependant, dans ses dernières *Réflexions*, il ne me conteste pas le *foible avantage d'avoir entrevu une petite portion du sac capsulaire*, c'est-à-dire celle qui revêt la

la face interne de la cornée. Mais, si cet *avantage*, tout *foible* qu'il le trouve, est le seul objet de la découverte, il s'ensuit que M. Demours ne l'a pas faite, & qu'il me dispute & n'accorde la même chose; car je ne crois pas, puisqu'il a été près de trente ans à s'assurer de l'existence de la première, qu'il en fasse jamais voir une autre que la mienne, &, je dirois presque, qu'il puisse se justifier du plagiat que je lui ai reproché, comme il se vante de l'avoir fait dans *l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. PORTAL*, page 228, Tome V.

Que reste-t-il donc à M. Demours? Les sçavans & les gens de lettres en décideront. M. Demours a donné une idée fautive de ma découverte, pour faire prendre le change; &, en supposant que ma description étoit *erronée*, & *mal faite*, il voudroit faire croire que sa lame cartilagineuse de la cornée n'est pas ma membrane. C'est, par sa jactance, imiter le bourdonnement des frêlons, que d'annoncer en problème la découverte d'une troisième chambre de l'humeur aqueuse dans les yeux de certains animaux, & cela, pour prouver qu'il a pu faire celle que je réclame, & d'avoir la modestie de dire, dans *l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*, qu'il sera obligé de résoudre ce problème lui-même.

La manière dont j'ai déjà répondu au prétendu problème de M. Demours, doit lui faire comprendre le sentiment que m'a fait naître un tel défi qui n'a aucun rapport avec le sujet dont il est question, & qui ne prouveroit pas plus qu'il a fait, la découverte de ma membrane, que tout ce qu'il a dit. Il prétend avoir démontré anatomiquement que la cornée n'est point une continuation de la sclérotique, comme on l'avoit cru jusqu'alors. Il ne s'est pas aperçu qu'il a donné des preuves du contraire dans une de ses Lettres. Il y a apparence qu'il ignore ce passage de Fallope qui dit (a) : *Se sibi persuadere non posse corneam esse tunicæ durioris partem* ; & celui de Brisseau (b), que la cornée est une partie entièrement distincte & différente de la sclérotique, & qu'elle n'est pas la continuation de la même substance, quoiqu'unie très-étroitement à la sclérotique. Peut-être que les ouvrages de Fallope & de Brisseau, d'ailleurs fort estimables, sont rarement aussi répandus qu'ils mériteroient de l'être. Après cela, me plaindrai-je du malheur qu'auroit pu avoir ma Thèse de ne pas tomber entre les mains d'un oculiste ? ou M. Demours seroit-il persuadé du peu de

(a) *Observ. anat.* 265.

(b) *Traité de la Cataracte*, page 9.

sensation que peuvent faire les ouvrages de Fallope & de Brisseau, pour ne pas daigner les citer dans son Mémoire sur la Cornée. Quand je n'aurois pas l'autorité de Celse, de Galien, de Winslow, de Petit, de Senac, de Morgagni & de Zin, mes propres observations me suffiroient pour être d'un sentiment contraire à celui de M. Demours. Au surplus, il est démontré, & j'aurai occasion de le faire voir encore, qu'il me fournit des raisons plus que suffisantes pour révoquer en doute tout ce qu'il peut dire, par le peu d'exactitude qu'il met dans la dispute, & dans les citations qu'il a faites. M. Demours est, sans doute, blessé de ce que je n'ai pas rectifié mes idées, d'après son Mémoire sur la Cornée; mais il s'en est amplement dédommagé dans l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. PORTAL* (a). En nous apprenant qu'il est fait

(a) Nous avons dit que l'article de M. Demours, dans l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. PORTAL*, a été fourni par M. Demours, 1^o parce qu'il contient la Vie de M. Demours jusqu'à présent, 2^o parce que nous ne voulons pas croire que M. Portal, ayant consulté les Registres de l'Académie des Sciences, & connoissant notre Thèse qu'il a cependant donnée sous le nom du président (M. De Vallun,) eût commis une erreur telle que celle de nous défier de donner une démonstration plausible de la mem-

mention, dans le Siècle de Louis XIV, que M. son pere avoit administré avec succès à ce grand Roi, dans sa dernière maladie, des remèdes chymiques, qui avoient fait à M. son pere une grande réputation dans la province; en ne laissant point ignorer qu'il a appris l'anglois, il a répété deux fois, pages 221 & 229, qu'il a traduit les *Essais & Observations de la Société d'Edimbourg*. Il eût pu dire qu'il les a fait traduire, en disant qu'il sçait le deffin, & même graver, puisqu'il a répété encore deux fois, qu'il a dessiné & gravé la Figure jointe à l'Observation sur la Mydriase, qui représente une coupe très-exacte du globe de l'œil. Si cette Figure est faite d'après nature, comme celle de son sac capsulaire de l'humeur aqueuse, & celle de sa membrane, on ne risque rien de les regarder comme le fruit de son imagination. Mais un talent particulier à lui, c'est l'art qu'il a d'opposer, *sans aucun déguisement*, tous les faits propres à découvrir la vérité dans une dispute littéraire.

M. Demours prétend aussi que je n'ai

brane de l'humeur aqueuse, sur laquelle l'Académie a prononcé le jugement que nous avons fait imprimer, & qu'il eût commis une faute aussi grande au sujet d'une des dernières découvertes anatomiques.

pas connu les usages de la membrane de l'humeur aqueuse.

Les usages que nous faisons des corps, & ceux que nous leur attribuons, ne sont fondés que sur leurs propriétés. Lorsque nous avons trouvé les dernières par la voie de l'expérience, les usages que nous devons en faire, ou ceux auxquels nous les croyons destinés, sont des conséquences des propriétés que nous avons reconnues. La question est de sçavoir si un physicien qui auroit découvert un corps, qui auroit reconnu ses propriétés par l'expérience, en auroit pu trouver les usages ? M. Demours assure positivement que non, & cela, parce qu'il y a quelquefois bien loin d'un principe à une conséquence lumineuse.

Voilà mon principe. J'ai dit, dans mon Mémoire, page 189, qu'ayant fait macérer la membrane de l'humeur aqueuse avec une portion de la cornée, la cornée devint fort épaisse, blanchit, & perdit sa transparence ; au lieu que la membrane de l'humeur aqueuse ne souffrit aucune altération dans l'eau. J'ai prouvé par des expériences *triviales*, à ce que dit M. Demours, que la blancheur que la cornée acquiert par la macération, & que la couleur blanche de la cornée des enfans nouveaux-nés vient de ce qu'elles sont surchargées d'humidité ; &

pour le démontrer, j'ai fait dessécher, en même tems, des cornées d'enfans nouveaux-nés, & des cornées d'adultes, que j'avois rendu blanches par la macération. Lorsqu'elles eurent perdu toute leur humidité, elles devinrent aussi transparentes qu'elles le sont naturellement. C'est pourtant de ces expériences triviales, que M. Demours a tiré des conséquences lumineuses, d'après ses recherches; c'est pourtant ce même M. Demours qui a assuré, pour prouver que je ne connois pas les usages de la membrane de l'humeur aqueuse, que je n'ai pas même employé le mot de *macération*. Malheureusement il se trouve imprimé à la page 189 de mon Mémoire. Je demande maintenant si une conséquence *triviale est quelquefois bien* difficile à tirer de principes lumineux? & si, ayant démontré que la membrane de l'humeur aqueuse ne perd pas sa transparence par la macération dans l'eau, ce que ne fait pas la cornée, il est bien difficile de conclure que l'eau renfermée dans les chambres de l'œil ne peut pas pénétrer la cornée, ni la blanchir, parce que la membrane de l'humeur aqueuse l'en préserve? D'ailleurs M. Demours n'auroit peut-être pas tiré cette conséquence, si je ne l'avois dit publiquement dans les Cours d'Anatomie, que j'ai fait

aux Ecoles de Médecine, dans mes Cours particuliers, & dans un Discours public. Néanmoins M. Demours ne craint point d'avancer que je n'ai point tiré cette conséquence. Ce qui démontre encore qu'il ne connoissoit ni le principe ni la conséquence, avant la lecture de mon Mémoire, c'est la question qu'il fait dans son *Mémoire sur la Cornée*, page 70, année 1741 : *D'ailleurs quelle seroit la cause mécanique, qui rendroit toujours aussi transparente que le crystal; une portion régulière & déterminée de la sclérotique?*

La raison pour laquelle je n'ai point imprimé cette conséquence facile, est qu'elle sert de base à un Mémoire sur la Cornée, que j'ai annoncé, & que je me propose de donner à l'Académie. Il verra alors qu'il y a beaucoup d'autres conséquences difficiles pour ceux qui n'ont pas sçu trouver les principes.

Il en est de même des remarques de pratique. M. Demours dit « qu'il a remarqué » aussi que la précaution que l'Auteur de la » nature avoit prise de munir la face interne » de la cornée d'une lame impénétrable à » l'eau, nous donnoit l'explication d'un » phénomène dont il est très-important de » connoître la cause : c'est la foiblesse de » vue qu'éprouvent les personnes qui pleu-

248 RÉP. AUX NOUV. RÉFLEXIONS

» rent beaucoup , & qui abusent des lotions
 » des yeux dans les liqueurs chaudes & re-
 » lâchantes ; foiblesse qu'on ne peut attri-
 » buer qu'à l'espece de macération que la
 » cornée éprouve dans ces cas , parce qu'elle
 » n'est revêtue , sur sa surface convexe , que
 » d'une membrane extrêmement mince ,
 » qui n'est pas impénétrable à l'eau , & qui
 » ne sçauroit , par conséquent , en garantir
 » la cornée. » Quel est l'étudiant , je ne dis
 pas en médecine , mais en physique , à qui
 on auroit démontré par expérience , que la
 cornée blanchit dans l'eau , & qui voudroit
 appliquer de l'eau sur ses yeux ? Faut-il
 avoir exercé la profession d'oculiste pendant
 quarante ans , pour être en état de tirer une
 pareille conséquence ? Que M. Demours
convienne au moins , qu'il ne faut pas être
grand forcier pour faire de pareilles remar-
ques de pratique , & qu'il dise pourquoi il
 a donné de ce phénomène une explication
 toute différente dans sa Lettre anatomico-
 polémique , où il dit , page 19 , « que la
 » membrane externe de la cornée devient
 » opaque , dès qu'elle s'épaissit ; ce qui lui
 » arrive , toutes les fois que le sang , fran-
 » chissant les bornes que la nature semble
 » lui avoir prescrites par le tissu fibreux &
 » ferré , qui unit la cornée à la sclérotique ,
 » se glisse dans les vaisseaux lymphatiques ,

» dont elle est parsemée. » La foiblesse de vue, qu'éprouvoient, en 1767, ceux qui pleuroient beaucoup, & qui abusoient des liqueurs chaudes & relâchantes dans les lutions des yeux, n'étoit donc pas produite par la macération d'une membrane qui n'est pas impénétrable à l'eau. Comment M. Demours, connoissant cette propriété depuis trente ans, en auroit-il fait une application aussi contraire à son sentiment ? & pourquoi, quelques pages plus bas, se sert-il de mes expériences triviales, pour tirer des conséquences lumineuses ?

Je rapporterai, à ce sujet, un fait qui s'est passé dernièrement sous mes yeux. Un petit enfant d'un an vouloit absolument toucher à une lumière. On lui refusa d'abord, par une conséquence que M. Demours devine sans doute ; mais, comme il crioit, & témoignoit vouloir se satisfaire, on lui permit d'approcher le doigt de la lumière. Il ne tarda pas à s'en repentir, & à sçavoir, par son expérience, qu'il ne falloit pas toucher là. Néanmoins il montrait *quelquefois* la lumière, & feignoit d'y porter le doigt, en regardant sa nourrice, & en faisant un signe de tête, & un petit cri. Je demande maintenant à M. Demours pourquoi l'enfant n'a plus touché à la lumière ? Probablement, c'est qu'il n'y avoit pas bien loin,

dans ce cas, du principe à la conséquence lumineuse.

M. Demours, occupé à attribuer des torts à qui n'en a pas, me reproche d'avoir pris du Mémoire de M. Petit, que les yeux des enfans nouveaux-nés sont blanchâtres. Seroit-il le seul qui ignorât la signification de *on sçait*? & voudroit-il bien m'apprendre pour qui il prend cet *on*?

Après avoir trouvé si habilement les usages de ma membrane de l'humeur aqueuse, & avoir fait des remarques de pratique si lumineuses sur des principes qu'il ignoroit, M. Demours m'accorde pourtant d'avoir reconnu, tant dans ma Thèse que dans mon Mémoire, un seul usage de ma membrane; c'est d'être le siège de la cataracte membraneuse dans la chambre antérieure de l'œil. Voilà un usage d'un genre tout nouveau. On ne peut donc plus dire emphatiquement, comme il l'a déduit dans le commencement de ses dernières Réflexions, *que la lame cartilagineuse de la cornée*, ou la membrane de l'humeur aqueuse, *nous donnoit une nouvelle preuve de la prévoyance infinie de l'Auteur de la nature*, puisqu'il nous l'auroit donnée pour être le siège d'une maladie. D'après cet aveu, comment peut-il prétendre que Duddell, chirurgien-oculiste Anglois, m'a de-

vancé, quant à cette idée, dans un Traité sur les Maladies de la Cornée, il y a quarante ans ? Il ajoûte, dans ses *Réflexions*, que l'opinion de Dudell sur les cataractes membraneuses est qu'elles sont formées par des pellicules qui se détachent de la tunique arachnoïde, ou de la cornée. Sans offenser M. Demours, je suis obligé de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ses citations : j'en vais faire voir l'erreur *inexcusable*, & l'infidélité. M. Demours voudroit insinuer que Dudell connoissoit la membrane de l'humeur aqueuse. Lisez, page 17 du cinquieme Volume de l'*Histoire de l'Anatomie*, &c. où il est dit que, *suivant la remarque de M. Demours, Dudell sçavoit que la cornée est divisée en deux lames d'une nature bien différente*. Mais, dans l'Extrait que De Haller a fait de Dudell, il dit, page 465 (a) : *Epidermidem Conjunctivæ demonstrat*. M. Demours confond donc ici la face externe de la cornée avec l'interne ; & il aime mieux faire un contre-sens, que de se rétracter ; & M. Portal, par une politesse que l'on se doit entre double-confrere, & qui ne sçauroit être que louable à l'article de Dudell qu'il a traduit de Haller, se contente de citer l'autorité de M. De-

(a) *Method. stud. Medic.*

mours, au lieu de le contredire, lorsqu'il avance que Dudell sçavoit que la cornée est divisée en deux lames d'une nature bien différente; ce qui est une traduction plus que *libre & paraphrasée d'Epidermidem Conjunctivæ demonstrat.*

Quant au sentiment de Dudell sur la cataracte, je vais rapporter les propres paroles de M. Portal. *Dudell sçavoit que la cataracte dépend de l'opacité du crySTALLIN, ou de la membrane qui le revêt, ou de l'une & de l'autre.* Il ne sçavoit donc pas qu'elle peut dépendre d'une membrane naturelle, qui revêt la concavité de la cornée, à moins que l'épiderme de la conjonctive ne puisse produire, par une révolution que M. Demours connoît peut-être, une cataracte membraneuse dans la chambre antérieure. Il démontre que Dudell pensoit le contraire de ce qu'il lui fait dire, en citant, comme de ce dernier, la question suivante : *Seroit-il possible que cette pellicule, qui tapisse la face interne de la cornée, s'en détachât pour former une cataracte ?* Je ne puis m'empêcher de faire remarquer l'adresse avec laquelle M. Demours a fait passer sous la cornée l'épiderme de la conjonctive : cela est digne d'un maître de l'art. Si la question est de M. Demours, il a donc déjà oublié ce qu'il a dit, d'après mon

Mémoire, que la membrane de l'humeur aqueuse est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée. S'il me permettoit d'ajouter ici quelques-unes de mes autres observations; c'est qu'il résulte, d'après les recherches que j'ai faites sur les yeux d'un grand nombre d'animaux, que ma membrane est d'autant moins adhérente à la cornée, que les animaux sont plus âgés. La première fois que j'aperçus la membrane de l'humeur aqueuse, ce fut dans l'œil d'un cheval, en disséquant la cornée. Alors elle en étoit entièrement détachée, & faisoit sur la partie antérieure du cercle de la choroïde le même effet qu'un verre de montre sur son chaffis. Cette membrane peut donc se détacher pour former une cataracte; mais Dudell ne s'en est jamais douté, ni même Woolhouse, son maître, qui croyoit pourtant aux cataractes membraneuses dans la chambre antérieure. Il pensoit qu'elle étoit formée, de même que celle de la chambre postérieure, par une humeur hétérogène, qui s'épaissit jusqu'à devenir comme une pellicule; & cette dernière opinion étoit celle de Celse & de Galien sur la cataracte membraneuse.

Pourquoi M. Demours, qui annonce des observations *sur des parties de l'œil, que nous avons le plus examinées*, n'a-t-il

pas plutôt préféré de les donner pour ajouter ces nouvelles découvertes à son éloge, sur lequel il s'est étendu avec tant de complaisance ? & pourquoi n'a-t-il pas voulu donner, dans l'ouvrage de M. Portal, un exemple de modestie & de bonne foi, comme l'illustre Winslow pour lequel *il a une sorte de respect*, l'a fait devant l'Académie ? Ne sçait-il pas que ce grand homme, s'étant aperçu (a) que les muscles inter-osseux, qu'il avoit donnés comme nouveaux dans un Mémoire, étoient décrits dans un Livre intitulé *Semaine anatomique*, donné par Nicolas Habicot (b), il en fit hautement l'aveu dans le premier Mémoire qu'il lut à l'Académie ? Ses découvertes sont une preuve de son génie ; mais cette généreuse franchise en étoit une, sans réplique, de sa candeur & de son exacte probité.

(a) Eloge de M. Winslow.

(b) M. Portal les a rendus à Riolan qui en est l'inventeur.



SUITE DES RÉFLEXIONS

De M. LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, sur la Lettre de M. BUTTET, insérée dans le Journal de Médecine de Janvier 1771.

Passons aux deux *Post-Scriptum* dont votre Lettre est suivie ; mais , avant que d'entrer en matière sur le sujet qui les concerne , il est utile d'exposer ici , en peu de mots , à nos lecteurs ce qui vous a donné occasion de faire le premier.

On trouve , dans le Journal de Médecine d'Octobre 1770 , page 363 & suivantes , le projet d'un instrument que M. Laugier , D. M. dont nous avons ci-devant parlé , a communiqué à l'*instar* du mien , dont voici les propres termes. « Cet » instrument , à-peu-près dans le goût du » nouveau de M. Levret , n'en différeroit » que parce que les tuyaux ne seroient pas » courbes , & qu'on pourroit les joindre & » les disjoindre , leur assemblage n'étant » fixé qu'au moyen d'une vis qu'on met- » troit & qu'on ôteroit à volonté. »

J'ai eu l'honneur de répondre à M. Laugier , par la même voie qu'il avoit prise ; » qu'avant d'avoir fixé mon instrument au » point où il est aujourd'hui , j'avois formé

» des projets à-peu-près semblables aux
 » siens , mais dont l'exécution , ne répon-
 » dant point assez bien à mes vues , m'avoit
 » engagé à faire de nouvelles tentatives qui
 » m'avoient conduit peu-à-peu à ce que j'ai
 » donné au Public, non comme projet ,
 » mais comme ayant déjà fait plusieurs fois
 » ses preuves. »

Venons présentement à votre *Post-Scriptum*. Vous débutez, Monsieur, par avouer que vous avez reconnu avec surprise, que l'*instrument*, projeté par M. Laugier, pour porter des ligatures dans le vagin, *étoit le même, à plusieurs égards, que celui dont vous avez formé & dressé le plan; & vous me protestez, Monsieur, que vous n'en avez point pris l'idée dans l'article de M. Laugier.*

C'est à M. Laugier à se plaindre, Monsieur, s'il le souhaite, de la ressemblance de vos deux projets, quelle qu'en soit la cause : cet article ne me regarde ici en rien. Mais, si vous eussiez imaginé seulement, pour toute *correction*, de suppléer au sous-entendu de la description du coup de main dont je vous ai fait part, en répondant à votre Lettre précédente, vous auriez évité de vous rencontrer avec M. Laugier, parce qu'alors, n'ayant plus rien à corriger, vous n'auriez pas hasardé un projet qui vraisemblablement n'aura jamais d'exécution.

Quoi qu'il en soit, je ne m'en crois pas
 moins

moins obligé de répondre à toutes les difficultés que vous jugerez à propos de me faire, afin que *le bien général* n'en souffre point; &, dans ce dessein, je vais copier mot-à-mot vos Réflexions, quoiqu'elles ne contiennent que des especes de reproches auxquels je répondrai néanmoins sans humeur.

» Vous n'avez publié nulle part, (me dites-
 » vous, Monsieur,) que vous eussiez d'autre
 » dessein, en corrigeant votre méthode de
 » lier les polypes utérins, que de vaincre
 » les difficultés qu'il y avoit à porter l'anse
 » de la ligature sur le pédicule de la tumeur;
 » à faire périr cette tumeur avec le secours
 » d'une seule ligature; à ôter cette ligature,
 » si quelques circonstances l'exigeoient: en
 » un mot, votre but étoit de trouver un
 » moyen de remplir ces conditions, qui fût
 » plus simple, plus facile & plus sûr, en même
 » tems, que ceux que vous aviez essayés
 » jusqu'alors, » (depuis 1749 jusqu'en
 » 1757.) « D'un autre côté, quand vous
 » vous êtes servi de vos doubles tuyaux,
 » vous ne vous êtes pas plaint que leur recti-
 » tude fût un obstacle ni un défaut: du
 » moins vous n'en avez rien dit dans le troi-
 » sieme Volume des *Mémoires de l'Acadé-
 » mie Royale de Chirurgie*: » (cela est
 » vrai; je ne m'en étois pas encore ap-

perçu alors,) « ni dans votre *Essai sur l'Abus*, &c. »

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, qu'ici, votre remarque porte à faux, puisqu'il s'agit, dans cet endroit de mon *Essai*, de la difficulté que j'avois rencontrée quelquefois de lier des petits polypes utérins, & non d'un *volume énorme*; que, dans ceux-là, la rectitude des tuyaux ne peut nuire comme dans ceux-ci. Mais aujourd'hui toutes ces difficultés sont levées au moyen de la dernière modification de mes tuyaux : d'ailleurs ce n'est que depuis l'impression de mon *Essai*, que l'obstacle de la rectitude de mes premiers tuyaux s'est présenté à mes yeux, de façon à m'y faire réfléchir sérieusement, sur-tout dans un cas des plus épineux à bien des égards, & dont voici l'histoire en raccourci; car il faut tâcher de vous convaincre.

Je vous dirai donc, Monsieur, qu'au mois d'Août 1769, M. David, digne gendre & successeur du célèbre Le Cat, (dont le nom est au-dessus de tout éloge,) m'adressa de Rouen une dame qu'il avoit vue à Forges, & qui vint demeurer à Paris, très-près de chez moi, dans le dessein de se mettre entre mes mains, ayant l'espoir que je la délivrerois d'un polype utérin, qu'elle portoit depuis plusieurs années. Dès le len-

demain de son arrivée, cette dame me fit appeller : elle étoit alors extrêmement mal, ayant essuyé successivement quantité de pertes de sang, &c.

Par mon examen, je reconnus que ce polype, qui avoit la solidité d'un farcome presque squirrheux, étoit de la première espèce, & qu'il remplissoit exactement *tout le vagin, & même le petit bassin*, & que, par conséquent, il pouvoit être mis au nombre des poypes d'un volume énorme, & d'une solidité considérable.

D'après cet examen, craignant de trouver de grandes difficultés à vaincre, si mes tuyaux restôient droits (a); & d'un autre côté, étant très-sûr que, si je les courbois, je ne pourrois plus les tourner entre la tumeur & le vagin, pour tordre le fil d'argent, &c. Pour surcroît de difficulté, la malade étoit si mal, que je n'avois pas le tems de faire exécuter des projets d'instrument, que la circonstance me suggéroit. Forcé donc de prendre mon parti sans délai, l'état extrême, où étoit la malade, y obligeant de toute nécessité; dans cette perplexité d'esprit, dis-je, je m'avisai de faire prendre à mes deux tuyaux droits une douce courbure, & cela, en les y forçant peu-

(a) Nous voici arrivés à ce *quelque chose* dont nous avons dit, en commençant, que nous parlerions plus bas.

à-peu , & de proche en proche , depuis leur partie supérieure jusques vers leur moyenne ; à quoi je réussis passablement bien. Mais cette courbure me privoit , comme nous venons de le dire , de pouvoir me servir du fil d'argent , non pas pour le porter sur le pédicule du polype , mais pour l'y tordre , lorsqu'il l'auroit embrassé. Je lui substituai une ficelle de médiocre grosseur ; ce qui m'obligea de me servir d'un conducteur de baleine pour l'anse ; conducteur que j'avois jadis été obligé de faire moi-même , peu de tems après l'impression de mon Mémoire inséré au nombre de ceux de l'Académie. Ce conducteur est courbe ; & , étant flexible , il se moule , pour ainsi dire , au lieu dans lequel on l'introduit (a).

Étant donc bientôt muni de tout ce dont

(a) Il me semble vous entendre dire , Monsieur , que je n'ai fait imprimer nulle part ce conducteur de l'anse ; & cela est vrai : je le fais aujourd'hui par occasion , & parce que cette occasion m'en a rappelé la mémoire. Si vous doutiez de cette vérité , plusieurs centaines de mes écoliers pourroient vous assurer avoir vu & manié cet instrument , comme bien d'autres qui n'ont pas encore été rendus publics par la voie de l'impression , & dont vous pouvez avoir pris connoissance par vous-même , chez moi , lors de votre séjour à Paris , où vous vintes exprès pour apprendre à vous servir de mon *forceps* courbe.

j'avois projeté de me servir, & que je viens de spécifier, j'entrepris de faire la ligature de ce polype, le 27 Août 1769. J'y réussis, non sans quelque sorte de peine pour faire monter la ligature tout en haut, parce que la tumeur étoit comme baroque; tant elle étoit couverte de tubérosités. Mais enfin j'en vins à bout, & si bien, que le polype tomba, le 6 Septembre, douze jours après avoir fait la ligature, & l'avoir resserée deux fois par jour.

Quant au succès, la malade, qui est de Brest, partit de Paris, quelques mois après, en très-bonne santé; état dont cette dame jouit depuis ce tems, & même avec une amélioration qui n'a pas encore discontinué.

Je ne dois point omettre de dire, avant de terminer cette observation, qu'au lieu de tordre pour étrangler le pédicule du polype, je nouai la ficelle à l'extrémité inférieure de mes tuyaux.

Voilà l'époque de la courbure de ces tuyaux, de ce qui m'a fait préférer alors la ficelle au fil d'argent, &, au lieu de torsion, de nouer les chefs de la ligature au bas de l'instrument, &c. Mais il est nécessaire que je fasse encore remarquer ici, que, quoique ce fût dans cette occasion que je fis la première tentative de courber mes tuyaux, je ne suis point parvenu tout de

fuïte à les fixer comme ils sont gravés ; mais ce fut alors que , desirant de parvenir à me passer de conducteur de l'anse , comme pièce auxiliaire , j'essayai différens moyens de disjoindre & de rejoindre mes tuyaux , tantôt droits , tantôt courbes , & même que je les associai de différentes manieres , un droit & un courbe , &c. J'essayai tous ces instrumens dégrossis , la plûpart de mes propres mains , sur le grand phantôme que vous me connoissez , dont la base est un squelette , & qui me sert , comme vous sçavez , pour démontrer le manuel des accouchemens laborieux. Ce fut dans le bassin de cette machine que j'arrangeai des polypes factices ; au moyen desquels je me représentois les plus grandes difficultés à vaincre ; & c'est d'après toutes ces tentatives , que j'ai fixé la nouvelle modification de mes tuyaux ; tuyaux avec lesquels , quoique je me serve de ficelle au lieu de fil d'argent , je n'ai plus besoin de conducteur de l'anse séparément , comme jadis , le même instrument remplissant éminemment les propriétés de porter & de conduire le milieu de la ligature autour du pédicule du polype utérin , & , au moyen du manuel que j'ai décrit , d'étrangler peu-à-peu , mais toujours complètement , ce pédicule , comme l'expérience réitérée l'a confirmé.

Je ne sçais , Monsieur , si vous serez sa-

faisait de tous ces éclaircissemens : en tous cas, je vais continuer à vous répondre comme j'ai commencé, mon intention n'étant point d'éluder aucune difficulté, mais de les lever, ou de les résoudre.

Nous en sommes restés au reproche que vous me faites, en prenant volontairement la défense de M. Laugier, de ne m'être plaint nulle part de la rectitude de mes tuyaux, pas même dans le Journal de Médecine du mois de Juin de l'année dernière.

» Vous n'avez même fondé, dans ce dernier ouvrage, la prééminence de votre

» nouvelle correction, (me dites-vous,

» Monsieur,) que sur la précision avec laquelle on place la ligature autour du pédicule du polype. » Hé bien ! que conclure de tout cela ? si ce n'est que je n'ai point écrit, n'importe, ou que la figure de mon nouvel instrument a plus d'analogie que mon précédent, avec les courbures convexes ou les concaves, tant de la tumeur que du lieu dans lequel elle est logée, lorsqu'on veut l'attaquer par la ligature. Ne suffit-il pas d'avoir des yeux pour voir clair comme le jour, « que, pour embrasser un

» corps sphérique, suspendu par une attache

» de petit volume, dans une cavité orbiculaire, qui en est quelquefois entièrement

» remplie, des corps, quoique grêles, s'ils sont en ligne droite, s'y ajusteroient sou-

» vent trop mal pour préférer ; dans ce cas ,
 » des tuyaux droits à des courbes , sur-tout
 » quand le polype a beaucoup de soli-
 » dité , &c. Vous aviez ce passage sous vos
 » yeux , Monsieur , lorsque vous avez fait
 » vos réflexions sur les miennes , en ré-
 » ponse à M. Laugier. Il est bien singulier
 » que ceci ne vous ait point frappé : je me
 » flate qu'il n'en fera pas de même de tous
 » nos lecteurs. » M'opposeriez-vous , par
 hazard , Monsieur , que ce passage est dans
 le mois d'Octobre , & non dans le mois
 de Juin , & que c'est de ce que je n'ai point
 dit dans celui-ci dont il est question ? J'ai de
 la peine à croire que vous vouliez faire usage
 de cette remarque ; mais , en tout cas ,
 pourriez-vous nier d'avoir vu le dessein de
 mon dernier instrument dans mon Mé-
 moire du mois de Juin ? Non sans doute.
 Hé bien ! cette gravure n'expose-t-elle pas
 aux yeux ce que le passage que nous venons
 de retracer , démontre à l'esprit ? & l'une
 & l'autre laissent-ils quelque chose à de-
 sirer ? J'en appelle à votre bonne judiciaire
 ordinaire , qui , à la vérité , dans ce cas ,
 ne vous a pas assez bien servi , puisqu'elle
 ne vous empêche point de m'opposer sans
 restriction , que *cet avantage* (de la courbe
 de l'instrument) *ne peut avoir lieu , comme*
je l'ai vérifié depuis , sans un tour de main ,
 tandis que je n'en avois point eu besoin dans

d'autres occasions que celle qui m'a engagé à faire ce coup de main, lequel, à la vérité, a perfectionné ma méthode pour tous les cas, & rendu nuls vos projets, quoique vous prétendiez *que la forme de l'instrument, c'est-à-dire sa courbure, peut rendre quelquefois impossible ce même coup de main.*

Je vous ai prouvé démonstrativement le contraire, « *sur-tout dans les cas où il est* » *nécessaire que le bracelet de la ligature soit* » *plus complet, & son action plus forte ;* » & c'est positivement dans ce cas que tous autres instrumens que mon dernier auront le plus de peine à réussir, malgré que cela soit très-éloigné de votre sentiment, puisque vous ne balancez point d'avancer « qu'au » contraire, quoique l'on conserve aux » tuyaux leur rectitude, si on les sépare, » on peut, dans tous les cas, placer très- » avantageusement la ligature sur le pédicule » de la tumeur, & croiser avec la plus grande » facilité les bras de l'anse de cette ligature : » on peut, en outre, (ajoutez-vous, Mon- » sieur,) la ferrer avec toute la force nécessaire, pourvu que l'on procure aux » tuyaux une jonction solide. »

Ne croiroit-on pas, Monsieur, d'après cela, que la pratique a mis le sceau à votre projet, tandis que, d'après le fait & la description du coup de main, qui en est émané,

tout votre édifice s'écroule , malgré *les réflexions dont vous voulez me faire part , & qui ne vous paroissent rien moins que détruites par celles que j'avois faites sur le projet de M. Laugier ?* Peut-être changerez-vous d'avis à présent : en tout cas , si vous ne vous rendez pas à ces raisons , nous vous en donnerons d'autres ; mais j'espère que vous m'éviterez cette peine , puisque vous articulez *que vous soumettez sans réserve & sans restriction vos réflexions à ma censure , ajoutant que vous vous ferez toujours un devoir d'y déférer ;* à quoi j'ai l'honneur de vous répondre que vous devez voir par ma façon de me conduire envers vous , que *l'utilité publique* me fait passer sur toute autre considération. On verra , par la suite , si votre résignation est sincère ; car vous ajoutez aux réflexions dont vous venez de faire part , que « néanmoins , d'après elles , » vous ne croyez pas que je puisse laisser » subsister mon instrument tel qu'il est , & » qu'au contraire , vous pensez que je serai » obligé d'adopter , à plus ou moins d'égards , les idées de M. Laugier & les » vôtres , ou de rendre mobile la jonction » de mes tuyaux courbes , afin d'avoir la » facilité , en les séparant , de les faire passer » l'un sur l'autre , & de croiser , par ce » moyen , les bras de l'anse de la ligature. »

Et moi ; je crois fermement que je peux , sans aucun inconvénient , laisser subsister mon instrument tel qu'il est , & que je ne serai point obligé d'*adopter* , à aucuns égards , vos idées ni celles de M. Laugier , sur-tout de disjoindre mes deux tuyaux courbes. D'ailleurs , si , par cas fortuit , l'expérience me dictoit , par la suite , de faire quelque chose de mieux que ce que j'ai fait jusqu'à présent , sur-tout en dernier lieu , ce ne seroit certainement pas de redresser mes deux tuyaux. L'expérience dans le manuel de l'opération , qui a fixé leur dernière modification , est un guide trop fidèle , pour l'abandonner. Avec lui , j'ai bien moins à craindre de m'égarer , qu'avec tout autre : donc je ne dois point quitter ce guide , pour *adopter des projets* qu'il n'a pas avoués.

Je passe à votre second *Post-Scriptum* qui contient « deux remarques que vous » avez faites sur deux endroits de la description de mon nouvel instrument pour » porter des ligatures , &c. » Mais , avant d'examiner ce que contiennent ces deux remarques , je pense qu'il est nécessaire de remonter à la source où vous les avez puisées , afin que nos lecteurs soient plus au fait de la question.

On voit , dans l'Extrait d'une Lettre de M. Keck , (dont nous avons parlé dans

notre Avant-Propos,) qu'il est dit, à l'occasion de la ligature faite avec le fil d'argent, que cette ligature « n'est pas sans in- » convenient. En effet les fils, après les » premières torsions, peuvent se casser, & » cela près, de l'instrument, comme il m'est » arrivé, (dit M. Keck :) alors, (pour- » suit-il,) on seroit obligé d'abandonner la » ligature qui se trouve hors de la portée » des doigts. Si, en ce cas, le pédicule du » polype est gros, & peu ferré, on n'a » d'autres ressources que d'en faire une se- » conde qu'on tâche, s'il est possible, de » placer au-dessus de la première ; sans » quoi, (ajoute-t-il ;) la séparation faite » la première seroit attirée dans la matrice » où la présence d'un corps aussi étranger » causeroit, par son irritation, les acci- » dens les plus graves. » J'ai copié ce pas- sage dans mon Mémoire du mois de Juin 1770, où, après avoir accordé que la rupture du fil d'argent est un inconvénient que j'ai évité dans ma dernière méthode, j'ai démontré à M. Keck, qu'il s'étoit fait un phantôme qui ne pourroit effrayer que ceux qui ne seroient pas en état d'en connoître l'illusion.

Mais je prie nos lecteurs de remarquer que ma démonstration précède ma conclusion, comme cela devoit être, & après lesquelles je me fers de deux comparaisons

pour appuyer l'une & l'autre. Il vous a plu, Monsieur, de renverser cet ordre, en mettant le dernier ce que j'ai fait marcher le premier. Comme j'ai promis, en commençant, de suivre l'ordre de vos idées, je vais d'abord répondre à votre première remarque. « Elle roule sur la com-
 » paraison que je fais de la chute du cordon
 » ombilical avec celle d'un polype; (re-
 » marque que vous avez présentée sous la
 » forme du fillogisme suivant.) La sépa-
 » ration du cordon ombilical est l'ouvrage
 » de la nature; & la ligature n'y a aucune
 » part: au contraire, le polype ne se dé-
 » tache que par le secours de l'art, & par
 » le seul effet de la ligature. Ainsi, de ce
 » que le cordon ombilical ne tombe pas au
 » lieu où on a posé la ligature; mais au cer-
 » cle de la peau du ventre, on ne peut
 » inférer directement, ni par comparaison,
 » que le pédicule d'un polype lié ne se sé-
 » pare pas à l'endroit de la ligature, mais
 » au-dessus. »

Voilà, Monsieur, comme il vous plaît d'arranger ce que j'ai dit; mais voici comme je me suis exprimé, page 536 de ce Journal, dans le Cahier de Juin de l'année dernière :
 » Le pédicule du polype, qui périt en
 » place, au moyen d'une ligature quel-
 » conque, ne tombe pas plus au lieu où on
 » l'a posée, que la portion du cordon om-

» bilical , qui reste attachée au ventre de
 » l'enfant , celle-ci se séparant toujours ,
 » dans l'ordre naturel , au cercle de la peau
 » du ventre , & le pédicule du polype , au
 » lieu sain de l'endroit qui lui a donné nais-
 » sance , & , par conséquent , au-dessus de
 » toute ligature. »

Pourquoi, Monsieur, dénaturez-vous ce passage ? & l'isolez-vous de ce qui y a donné lieu , de même que de ce qui le suit , si ce n'est pour faire valoir contre moi votre argument ; argument qui , à la vérité , est fait en bonne forme , mais dont nos lecteurs sçauront bien débrouiller le capiteux , fut-tout lorsqu'ils verront que non-seulement vous taisez là le motif de cet argument , pour le transporter après votre seconde remarque , comme pour dépayser vos lecteurs , & que vous gardez le silence sur la comparaison qui suit immédiatement cette première remarque , dans le lieu que nous venons de citer ; comparaison à laquelle vous n'avez pu trouver aucune prise , & à laquelle j'aurois pu ajoûter que tous les polypes sarcomateux , soit de la matrice , ou d'autres lieux , qui ont été opérés par le moyen de la ligature , emportent toujours avec eux une portion du pédicule de la tumeur , appartenant à celle qui étoit au-dessus du bracelet de la ligature ? Voilà ce que j'ai toujours vu , & que j'ose dire avoir

bien vu, en quoi il y a de la similitude entre la chute du restant du cordon ombilical, & celle du pédicule du polype, comme après les amputations des membres; & c'est la seconde comparaison que j'ai faite, *loco citato*, & que vous avez eu soin de taire, parce qu'elle détruiroit tout votre argument, quant au point de vue sous lequel vous le présentez; comparaison à laquelle j'aurois pu ajoûter celles de ce qui se passe, lors de la chute de la portion d'artere liée, après l'opération, de l'anévrisme faux, de la ligature de l'épiploon, de celle du cordon des vaisseaux spermatiques, après la castration, &c.

Si donc, Monsieur, vous eussiez suffisamment réfléchi sur ce point, vous vous seriez dispensé de me communiquer vos deux remarques; mais, puisque vous me les avez proposées comme vos projets d'instrument, après avoir détruit la premiere comme votre premier projet, je vais en faire autant pour la seconde; &, pour y parvenir sans aucune ambiguïté, je vais retracer le passage que vous avez copié, d'après moi, dans le lieu ci-devant cité, passage que vous avez eu soin de sous-ligner, dans votre Lettre, pour être mis, sans doute, en caracteres italiques, lors de l'impression, afin de mieux appuyer votre premiere re-

marque , puisque celle-ci va conclure de ce que vous avez posé dans l'autre.

» Vous avez observé , (me dites-vous ,
 » Monsieur ,) qu'aussi-tôt qu'on a commencé
 » la torsion , la tumeur polypeuse augmente
 » de volume , tant au-dessous qu'au-dessus
 » de la ligature d'où naît un enfon-
 » cement circulaire , qui imite assez bien la
 » gorge d'une poulie , dans laquelle le bra-
 » celet de la ligaure se trouve logé plus ou
 » moins profondément , sans déborder le
 » niveau des parois qui le fixent. (Vous
 » ajoutez ,) me dites-vous aussi , que , par
 » les raisons , (dans le cas où on est obligé
 » de porter une seconde ligature ,) on est
 » forcé de la laisser loger sur la première :
 » d'où il résulte , (dites-vous encore , en
 » me parlant toujours ,) qu'on ne peut la
 » poser , (cette seconde ligature ,) ni plus
 » haut ni plus bas , & que les deux ligatures
 » tomberont , de toute nécessité , ensem-
 » ble , lorsque la masse du polype se sépa-
 » rera de son attache. » *De tout cela ,*
Monsieur , ne résulte-t-il pas , (poursui-
vez-vous ,) que le polype quitte à l'endroit
même de la ligature , puisque c'est elle qui
le fait tomber par une espece de section lente
de son pédicule.

Voilà comme vous l'avez conçu , Mon-
 sieur , lorsque vous avez écrit vos Réflexions ;
 mais

mais faites attention aujourd'hui, que ce n'est point une *section* comme celle que feroit un instrument tranchant ; que cette séparation a plus de ressemblance , eu égard au résultat , à ce qui arrive ordinairement par le moyen de l'arrachement ; car , dans l'un & dans l'autre des objets comparés , la pièce séparée de son tout est comme frangée dans le lieu que vous exprimez par le mot de *section*. Il semble même que vous ayez pressenti que la signification de votre expression pourroit laisser ici du louche , puisque vous y ajoutez , en forme de restriction , « qu'il est vrai que l'effet de la compression de la ligature s'étend au-dessus du » lieu où elle appuie , & qu'elle y occasionne une espece d'escarre qui se détache » par la suppuration , plus ou moins de » tems après la chute de la tumeur : du » moins, voilà ce que vous avez observé , » (poursuivez-vous ,) à la suite des ligatures que vous avez eu occasion de faire » à l'extérieur. »

C'est ici où la comparaison n'est point admissible , parce que , dans aucun des cas que j'ai ci-dessus exposés , y compris celui du cordon ombilical , il n'y a point de peau sur la partie liée , & que , dans toutes les ligatures que vous avez eu occasion de faire

à l'extérieur, il y avoit de la peau, laquelle a produit l'effet difsemblable, que vous m'opposez dans votre argument; effet dont il paroît que vous ne connoissez pas la cause; & c'est ce que je vais vous prouver.

Lorsqu'il n'y a point de peau sur la tumeur, ce qui en périt le premier, est toujours la superficie du pédicule, soumise à la constriction de la ligature; au lieu que, quand la tumeur est recouverte de la peau, celle-ci est si coriace, que la substance, qui est dessous le lieu étranglé, est très-souvent, pour ne pas dire toujours, mortifiée en totalité, lorsque le dessus cède à la ligature; ce qui fait que, dans ces cas, on diroit volontiers que la tumeur a été séparée par *section*, laissant un ulcere plus ou moins plat, quelquefois creux, & comme scarotique; tandis que le polype est frangé coniquement dans le lieu de sa séparation: *d'où on ne peut inférer directement, ni par comparaison, que le pédicule d'un polype lié ne se sépare pas au-dessus de l'endroit où a été posée la ligature*; & c'étoit ce que je m'étois proposé de vous prouver sans réplique, en vous rétorquant votre résultat, au sujet de vos deux dernières remarques sur celles que j'avois opposées à M. Keck. Convenez, Monsieur, que, si ces réflexions

sont bien peu importantes, suivant vous, elles sont *plus judicieuses* que vous ne l'avez cru, puisque je peux ajoûter ici avec vérité, que j'ai vu, comme vous, ce qui résulte de l'effet de la ligature des tumeurs situées à l'extérieur, & que vous n'avez pas vu, comme moi, ce qui arrive toujours à celles de l'intérieur; en sorte que l'expérience m'a dévoilé complètement ce qu'elle vous a laissé ignorer en partie. Mais, plus je pense à ce que contient votre Lettre & vos deux *Post-Scriptum*, plus je suis étonné, Monsieur, qu'au lieu de me demander amicalement des éclaircissmens sur ce que vous n'entendiez point, vous m'ayez continuellement opposé avec confiance des projets d'instrument, pour *corriger* des défauts qui n'existoient pas; des projets de manuel d'opération, sans avoir jamais opéré des polypes utérins; des réflexions dont la partie judicieuse semble n'avoir été exposée par vous, que pour faire valoir contre moi la défectueuse qui la suit; des objections sur le *modus faciendi* d'une opération dont vous ne connoissez qu'imparfaitement le manuel; des remarques fautives à bien des égards; & enfin, que vous ayez opposé toutes ces défectuosités à des productions qui ont fait

avantageusement leurs preuves, &, en un mot, à des faits de pratique, non-seulement incontestables, mais écrits assez clairement pour tout autre que pour vous, Monsieur : c'est ce que je ne puis concevoir.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1771.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. à deux du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8 $\frac{3}{4}$	10	6 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
2	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
3	7 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
4	3	6	1 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
5	1	4	2	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
6	1 $\frac{1}{2}$	3	0	27 11	27 11	28 1
7	01 $\frac{1}{4}$	2	0 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
8	0 $\frac{1}{4}$	1	01 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
9	01	1	0	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
10	02	2	02 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10	27 10
11	04	0	02 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
12	02 $\frac{1}{2}$	01	03	27 8	27 8	27 9
13	04 $\frac{1}{4}$	04 $\frac{1}{4}$	06 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9	27 8
14	05 $\frac{1}{2}$	03	04	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
15	06	03	05	27 10	27 10	27 9
16	04 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{4}$	27 8	27 7	27 7 $\frac{1}{4}$
17	04 $\frac{1}{2}$	03	06	27 8	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$
18	06	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7	27 6 $\frac{1}{2}$
19	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$
20	1 $\frac{1}{4}$	3	0 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$	27 6
21	01 $\frac{1}{4}$	0	0	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
22	0	1 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
23	0 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
24	1 $\frac{1}{4}$	4	3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
25	4	6	3	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
26	2	5 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	27 8 $\frac{1}{4}$
27	3 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	27 7	27 9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
28	1 $\frac{1}{2}$	6	6 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8	27 7
29	3	3 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	27 10	28	28 1
30	3	7	8	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 1
31	8	10 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 2	28 1

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S O. nuages.	S-S. O. couv. nuages.	Couvert.
2	S-S-O. couv.	S S-O. c. pl.	Couv. vent.
3	O. v. gr. pl.	O. c. nuages.	Couvert.
4	O-S-O. n.	O-S-O. couv. grêle. pl.	Beau.
5	O. neige. b.	O. c. n. pl.	Nuages.
6	O. nuages.	O. c. neige.	Beau.
7	O. beau.	O-S-O. beau. neige.	Neige.
8	N-O. couv. neige.	N-O. neige.	Beau.
9	O-N-O. n.	O-N-O. c. neige.	Couvert.
10	O. couvert.	O. c. nuages.	Beau.
11	S. couvert.	S-E. c. neige.	Neige.
12	E-N-E. couv. neige.	E-N-E. neige. couvert.	Couvert.
13	N. couvert.	N. neige. c.	Neige.
14	N-N-E. couv.	N-N-E. c.	Couvert.
15	N-E. couv.	N-E. c. nuag.	Nuages.
16	N-E. couv.	N-E. nuag. s.	Couvert.
17	N-N-E. c.	N-N-E. n. b.	Beau.
18	N-N-E. cou- vert. n.	N-E. couv. nuages.	Couvert.
19	N-E. brouill.	N-E. couv.	Couvert.
20	E. brouillard.	E. nuages.	Beau.
21	N-N-E. br.	N-N-E. c. neige.	Couvert.
22	N-N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
23	N. brouill.	O. couvert.	Couvert.
24	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.
25	O. pet. pl. c.	O. nuages. c.	Couvert.
26	S-O. br. c.	S-O. couv.	Vent. pluie.

ÉTAT DU CIEL.

Jour du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
27	O-S.O. v. n. pl. grêle.	O. vent. cou- vert.	Couvert.
28	S. couv. pl.	S. nuages. pl. vent.	Couvert.
29.	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
30	S-E. couvert.	S-S-E. couv. pl. nuages.	Couvert.
31	S.O. couvert.	S-O. couv. vent.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de $6\frac{1}{4}$ au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
5 fois du N-N-E.
5 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
2 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
2 fois du S.
2 fois du S-S-O.
3 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.

280 MALADIES. REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 9 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.

Il a fait. 8 jours beau.
5 jours du brouillard,
18 jours des nuages.
29 jours couvert.
9 jours de la pluie.
9 jours de la neige.
2 jours de la grêle.
6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Janvier 1771.

Les affections catarrhales & rhumatismales , qu'on observe depuis quelque tems , ont encore régné pendant tout ce mois-ci. On a vu , en outre , des pleurésies & des péripneumonies qui participoient plus ou moins du caractère de ces premières maladies : on en a observé aussi , mais en petit nombre , qui avoient un caractère véritablement inflammatoire. Il y a eu enfin quelques fièvres synoques simples.



*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Décembre 1770 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il ne s'est presque point passé de jour sans pluie, si l'on en excepte les cinq à six premiers jours du mois. Elle a été continuë, plusieurs jours : aussi le barometre a-t-il été observé plus souvent au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus de ce terme. Il ne s'en est néanmoins guères éloigné, dans aucun tems.

La liqueur du thermometre n'a été observée que trois jours, au commencement du mois, au-dessous du terme de la congelation ; & elle n'est point descendue plus bas que celui de $1\frac{1}{2}$ degré. Elle s'est élevée, quelques jours ensuivans, à 7 & 8 degrés au-dessus dudit terme de la congelation.

Le 18, le barometre se trouvant, le soir, à 27 pouces 8 lignes, il y eut, la nuit suivante, une violente tempête.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

282 MALADIES. REGNANTES

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

1 fois du Nord.
2 fois du Sud-Est.
12 fois du Sud.
17 fois du Sud-Ouest.
3 fois de l'Ouest.
8 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

26 jours de pluie.
1 jour de grêle.
3 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1770.

Nous avons eu, ce mois, à traiter, dans nos hôpitaux, des fièvres continuës, portant à la poitrine, dans lesquelles l'oppression & la difficulté de respirer, quoique permanentes, augmentoient, à proportion de la violence des redoublemens de la fièvre. Le crachement de sang a été de la partie dans quelques malades; de façon

que c'étoit une fièvre vraiment péricrénique, qui se terminoit par expectoration purulente, lorsque la cure avoit été bien conduite. Dans quelques sujets, en qui il ne s'est pas établi d'évacuation critique, il s'est ensuivi une bouffissure de tout le corps, & même l'anasarque, que l'on a pu dissiper avec les remèdes expectorans, joints aux diurétiques, amis de la poitrine. Vers la fin du mois, nombre de personnes ont été travaillées de pesanteur de tête, engourdissement, courbature, & fluxions rhumatismales dans la région lombaire. Nous avons vu même quelques atteintes de paralysie ou d'hémiplégie.

Les personnes sujets à l'asthme en ont ressenti des accès répétés, & plus ou moins violens. On a vu succomber nombre de cachectiques, scorbutiques & poitrinaires.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire portatif de Chirurgie, ou Tome III^e du Dictionnaire de Santé, contenant toutes les Connoissances, tant théoriques que pratiques de la Chirurgie, le Détail & les Usages des meilleurs Instrumens, avec la Figure des plus usités; le

284 LIVRES NOUVEAUX.

Manuel des Opérations chirurgicales, à l'usage non-seulement des étudiants en chirurgie, mais même des personnes charitables de Province, qui voudront être utiles aux pauvres; le tout traité d'après les préceptes des plus grands maîtres, & les ouvrages modernes les plus estimés. Par M. *Sue* le jeune, avec cette épigraphe :

*Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quàm si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os. . . .*

VIRG. *Georg. Lib. III, v. 452.*

A Paris, chez *Vincent*, 1771, in-8°. Prix relié, 5 livres.

Artis medicæ Principes, Hippocrates, Aretæus, Aurelianus, Celsus, Rhazis recensuit, præfatus est Albertus de Haller. C'est-à-dire : Les Œuvres des Princes de la Médecine, *Hippocrate, Arétée, Alexandre, Aurélianus, Celse, Rhafes*; avec une Préface de M. de Haller, qui a revu le tout. A Lausanne, chez *François Grasset & Compagnie*, 1769, in-8°, 3 volumes.

On trouve des Exemplaires de cette collection intéressante à Paris, chez *Cavelier*. Prix, 9 livres 10 sols., les trois volumes brochés : on en promet encore trois volumes pour le mois de Juillet prochain. Les trois premiers que nous avons sous les yeux ne contiennent qu'Hippocrate.

Institutions de Chirurgie , où l'on traite dans un ordre clair & nouveau de tout ce qui a rapport à cet Art : ouvrage de près de quarante ans , orné d'un grand nombre de Figures en taille-douce qui représentent les instrumens les plus approuvés & les plus utiles , le manuel des opérations , les appareils & les bandages ; traduites du latin de M. *Laurent Heister* , &c. avec un Tableau des principales Découvertes dont la Chirurgie s'est enrichie depuis la dernière édition de l'auteur , en 1750 , jusqu'en 1770 inclusivement ; par M. *Paul* , docteur en médecine , &c. A Paris , chez *Didot le jeune* , 1771 , in-4^o , deux volumes. Prix , reliés , 30 livres ; & in-8^o , quatre volumes. Prix , reliés , 24 livres.

Le Tableau des Nouvelles Découvertes dont la Chirurgie s'est enrichie , annoncé dans le titre , ne paroît pas encore : on l'annonce pour le courant de l'année 1771.

Mémoire sur la Cause de la Pulsation des Arteres , par M. *Jadlot* , professeur de la faculté de médecine de Nancy , de l'Académie des sciences & belles-lettres de la même ville , avec cette épigraphe :

Ne quidquam pro vero idè recipiamus , quia receptum est ; sed experimenta acquiramus quæ fidem nostris opinionibus faciant.

HALLER , *Element. Physiol. Lib. III , sect. 2 , Tome I , page 204.*

286 COURS D'ACCOUCHEMENS.

A Nancy ; & se trouve à Paris , chez *Va-
lade* , 1771 , in-8°.

Exposition des Variations de la Nature
dans l'Espece humaine , où l'on demande
si , posées les loix naturelles les plus générales
sur lesquelles portent l'ordre & l'harmonie du
corps humain , la nature peut quelquefois
s'en écarter ; par M. *Guindant* , des Facul-
tés de médecine de Paris & de Montpe-
lier , &c. A Paris , chez *Debure* pere ,
1771 , in-8°.

Aldrovandus Lotharingæ , ou Cata-
logue des Animaux quadrupedés , reptiles ,
Oiseaux , Poisons , Insectes , Vernisseaux
& Coquillages qui habitent la Lorraine &
les Trois-Evêchés. A Paris , chez *Fetil* ,
1771 , petit in-8°.

COURS D'ACCOUCHEMENS.

M. *Levret* , accoucheur de Madame la
Dauphine , &c. &c. &c. ouvrira son se-
cond Cours d'Accouchemens , le mardi
9 Avril prochain. Ceux qui desireront le
suivre , sont priés de s'inscrire chez lui ,
rue des Fossés-Montmartre , à côté du
Notaire.



E R R A T A

Pour le Journal de Février 1771.

Page 164, ligne 26, mon expérience, lisez mon
inexpérience.

Page 166, ligne 24, votre expérience, lisez vo-
tre inexpérience.

T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité des Accouchemens. Par M. Deleurye, chirurgien.</i>	Page 195
<i>Lettre sur un Mémoire de M. Portal, dont l'objet est de prouver, 1° que le poumon agit sur l'aorte dans les mouvemens de la respiration, 2° que le lobe droit de cet organe respire avant le gauche. Par M. De Marquie, médecin.</i>	217
<i>Réponse aux Nouvelles Réflexions de M. Demours, sur la Lamé cartilagineuse de la Cornée. Par M. Descemet, médecin.</i>	228
<i>Suite des Réflexions de M. Levret, sur la Lettre de M. Buttet, touchant la Manière de lier les Polypes de la Matrice.</i>	255
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1771.</i>	277
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1771.</i>	280
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Décembre 1770. Par M. Boucher, médecin.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Décembre 1770. Par le même.</i>	282
<i>Livres nouveaux.</i>	283
<i>Cours d'Accouchemens.</i>	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1771. A Paris, ce 23 Février 1771.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AVRIL 1771.

TOME XXXV.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1771.

EXTRAIT.

Dictionnaire portatif de Chirurgie, ou Tome III^e du Dictionnaire de Santé, contenant toutes les connoissances, tant théoriques que pratiques, de la Chirurgie; le détail & les usages des meilleurs Instrumens, avec la Figure des plus usités; le manuel des opérations chirurgicales, à l'usage non-seulement des étudiants en chirurgie, mais même des personnes charitables de province, qui voudront être utiles aux pauvres; le tout traité d'après les préceptes des plus grands maîtres; & les ouvrages modernes les plus estimés. Par M. SUE le jeune, maître en chirurgie, adjoint au Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, chirurgien ordinaire de l'Hôtel-de-Ville; professeur en anatomie, & en chirurgie, à l'École pratique, &c. A Paris, chez Vincent, 1771, in-8^o.

QUOIQUE la forme des Dictionnaires soit, en général, peu propre à transmettre

les principes des sciences à ceux qui, par état, sont obligés d'en faire une étude particulière ; cependant ils ne laissent pas d'être avantageux pour ceux qui, n'étant pas obligés, par devoir, d'approfondir ces principes, sont néanmoins intéressés à en avoir des notions exactes. Il y a plus ; ils peuvent même être utiles à ceux qui cultivent ces sciences, par la facilité qu'ils leur procurent de se rappeler des faits & des observations particulières, qu'ils auroient plus de peine à retrouver dans un ouvrage plus élémentaire & plus méthodique. S'il est un genre de Dictionnaires où ce double avantage soit plus marqué, ce sont certainement ceux qui traitent de la médecine ou de la chirurgie. La santé est un bien si précieux, qu'il n'est point d'homme qui ne dût se faire un devoir d'acquérir quelques notions des sciences qui en font leur objet. Ils seroient moins souvent la victime de ces pestes publiques, qui, sans titre & sans lumières, par le seul appas d'un vil lucre, disposent de la santé & de la vie des citoyens. D'un autre côté, les objets que ces sciences embrassent, sont si multipliés, qu'il n'est point d'homme, quelque soin qu'il ait à s'en rendre les principes familiers, qui ne soit obligé, dans mille occasions différentes, de recourir à ses Livres pour se rappeler des faits ou des méthodes que leur multiplicité ne lui permet

pas d'avoir toujours présentes à l'esprit. Il nous a paru que le nouveau *Dictionnaire de Chirurgie*, que nous annonçons, étoit très-propre à remplir ce double objet, & qu'à cet égard il l'emportoit de beaucoup sur tous ceux qui l'ont précédé. L'auteur, qui est très-versé dans toutes les branches de sa profession, paroît avoir puisé dans les meilleures sources. Les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*; ceux de l'*Académie de Chirurgie*; le *Recueil des Dissertations* qui ont remporté les Prix qu'elle distribue; le *Journal de Médecine*, & les ouvrages modernes les plus estimés lui ont fourni une abondante moisson de faits & d'observations qu'il a sçu mettre en usage, de la manière la plus utile & la plus lumineuse. Les mots *Abscès*, *Accouchement*, *Amputation*, *Anévrisme*, *Bec-de-lièvre*, *Fistule*, *Fraçture*, *Hernie*, *Luxation*, *Néphrotomie*, *Odontechnie*, *Opération*, *Plaie*, *Taille*, *Trépan*, &c. &c. &c. font autant de petits Traités où l'on trouve réuni tout ce que les auteurs les plus accrédités ont écrit de plus essentiel sur chacune de ces matières. Pour mettre nos lecteurs en état de juger, par eux-mêmes, du mérite de cette production, nous allons leur présenter le précis de deux ou trois articles que nous prendrons au hasard.

M. Sue définit l'anévrisme « une Tumeur

contre nature , formée par la présence d'un Sang artériel. » Il distingue , avec tous les auteurs , deux especes d'anévrismes ; l'un vrai , & l'autre faux. Le vrai n'est que la dilatation d'une ou de plusieurs des tuniques de l'artere. Le faux est la suite de l'ouverture de l'artere ; & on l'appelle , pour cette raison , *anévrisme par inondation*. M. Foubert subdivise cet anévrisme faux en deux especes , qu'il appelle *primitif* & *consécutif* , selon qu'il arrive immédiatement après l'ouverture de l'artere ; ou seulement , quelques jours après , quand la compression n'a pas suffi pour arrêter l'épanchement ; il appelle ce dernier *enkysté* , parce que l'épanchement , sur-tout lorsque c'est l'artere brachiale qui a été ouverte dans le pli du bras , se fait dans la capsule qui enveloppe le cordon des vaisseaux , en soulevant l'aponévrose des muscles *biceps* , & les parties qui l'avoisinent.

Notre auteur divise les causes de l'anévrisme vrai , en *externes* & en *internes*. Les externes sont les coups , les chutes , les piquures , les grandes agitations , sur-tout dans les lieux où les muscles agissent avec le plus de force , enfin les fractures & les luxations. Les internes sont la trop grande foiblesse des tuniques de l'artere , une humeur âcre & corrosive qui sort d'un abcès voisin d'une artere , un ulcere qui corrode , en partie ,

les arteres. Des compressions faites par des tumeurs offeuses ou humorales, sur les arteres peuvent aussi contribuer à l'anévrisme vrai. Les causes, tant internes qu'externes, de l'anévrisme faux, sont à-peu-près les mêmes que celles du vrai : on peut même dire que celui-ci est la cause de l'autre, lorsque le premier vient de cause interne. Il n'y a guères qu'une cause externe, un instrument tranchant ou piquant, qui, en ouvrant toutes les tuniques de l'artere, puisse donner lieu à l'anévrisme faux, & à l'épanchement du sang dans le tissu graisseux ; quelquefois cet épanchement s'étend non-seulement sous la peau, mais même dans l'intérieur des muscles.

L'anévrisme vrai, & le faux, ont chacun leurs signes particuliers. Ceux qui caractérisent l'anévrisme vrai sont une tumeur circonscrite, sans changement de couleur à la peau, accompagnée d'un battement qui répond ordinairement à celui du pouls du malade. Si l'on comprime cette tumeur, elle disparoît en tout, ou en partie ; mais on n'a pas plutôt cessé la compression, que la tumeur reparoît dans son premier état. Les signes de l'anévrisme faux par inondation sont une tumeur plate, plus ou moins étendue, sans battement sensible, quoi qu'en disent quelques auteurs. De plus, la peau est tendue, & marbrée de différentes

couleurs , selon que le sang épanché est plus ou moins près. Lorsqu'on presse la tumeur , elle ne cède point ; & le fluide contenu ne rentre pas , comme dans l'anévrisme vrai. Quelquefois il y a plusieurs tumeurs dures , inégales , douloureuses , qui augmentent peu-à-peu. Les signes de l'anévrisme faux primitif sont la couleur du sang , l'impétuosité avec laquelle il sort , les especes de cascades qu'il fait en sortant , la résistance que le chirurgien a sentie à la pointe de sa lancette. L'anévrisme faux consécutif , ou enkysté , n'est pas si aisé à distinguer : souvent il présente les signes du vrai , quoiqu'il soit formé par la sortie du sang hors de l'artere. Il forme d'abord une petite tumeur qui augmente peu-à-peu , & qui acquiert plus ou moins de volume avec le tems. Cette tumeur est ronde , circonscrite , sans changement de couleur à la peau. Elle est susceptible d'une diminution presque totale , lorsqu'on la comprime.

L'anévrisme faux est , en général , plus dangereux que le vrai. Celui qui arrive aux parties intérieures est toujours très-fâcheux , parce qu'on ne veut y apporter aucun remède , & qu'il se termine le plus souvent , à moins qu'on ne prenne de grandes précautions , par l'ouverture de la tumeur. Celui qui vient de cause interne est plus funeste que celui qui vient de cause externe. Les

anévrismes des extrémités, qui n'affectent que les ramifications des arteres, sont les moins fâcheux de tous, parce qu'on ne rencontre aucun obstacle à leur guérison radicale.

La cure de l'anévrisme doit varier, suivant son espece. Les anévrismes des parties intérieures ne sont pas susceptibles de guérison, au moins radicale. Tout ce qu'on peut faire, tant pour empêcher cette augmentation, que pour prévenir leur crevasse, c'est d'ordonner aux malades un régime doux & humectant, de leur défendre les exercices violens & pénibles, de les faire saigner de tems en tems. On a proposé, pour la cure de l'anévrisme vrai des extrémités, deux moyens, sçavoir la ligature, & la compression. « Un auteur très-célèbre, dit M. Sue, prétend que la compression est au moins inutile pour la cure de tous les anévrismes vrais, & qu'ils ne peuvent être guéris que par l'opération. Sa raison est qu'en comprimant la tumeur d'un côté, elle croîtroit de l'autre. » M. Sue observe, avec raison, que cette proposition est trop générale; & il prétend que la compression est capable d'opérer une cure radicale dans les anévrismes vrais; dont la base est étroite, & dans lesquels, en conséquence, il n'y a qu'un point du tube artériel, qui soit dilaté. Cette sorte d'anévrisme se reconnoît par une es-

pece de fiffement que le fang fait en rentrant.

On a imaginé, pour les anévriſmes vrais, des bandages faits fur le modèle des brayers, pour les hernies ; & on fait obſerver qu'il faut que les pelotes ſoient creuſes pour ſ'oppoſer ſimplement à l'accroiffement de la tumeur, ſans oblitérer le vaiſſeau. Ainſi, dans les anévriſmes commençans, les tumeurs, qui ſont oblongues, demandent des pelotes creuſées en gouttiere : c'eſt ce qui a fait donner à ces bandages le nom de *ponton*. De tous les bandages de cette eſpece qu'on a propoſés, M. Sue donne la préférence à celui de M. Foubert, dont la deſcription ſe trouve dans le Tome II des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Voici la méthode que notre auteur propoſe pour faire cette compreſſion. Après avoir fait rentrer la petite tumeur, on applique, pour premiere pièce, ſur l'endroit qu'elle occupoit, une matiere capable de ſ'y mouler, telle qu'un petit morceau de papier mouillé, & bien exprimé. (Le papier gris eſt à préférer.) On le couvre de trois ou quatre compreſſes graduées, depuis la largeur d'une pièce de vingt-quatre ſols, juſqu'à celle d'un écu de fix livres. On contient ces compreſſes par une bande pareille à celles dont on ſe fert pour la ſaignée du pied. Il ne faut ferrer ce bandage que légé-

rement, crainte d'occasionner le gonflement de la main & de l'avant-bras. On peut mettre par-dessus ce bandage un autre bandage d'acier, pour plus grande sûreté. On met l'avant-bras, à demi-fléchi, dans une écharpe; & on recommande au malade de le tenir dans le plus grand repos. On le saigne plus ou moins, selon ses forces ou son tempérament. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de quinze jours, à moins qu'il ne survienne quelque accident. On le renouvelle ensuite, tous les huit jours, ayant soin de diminuer, chaque fois, le degré de compression, en ôtant une pièce de l'appareil: ce traitement doit être continué environ six semaines. Lorsque tout le diamètre de l'artere est dilaté, il faut nécessairement avoir recours à l'opération, qui consiste à mettre l'artere à découvert, & à en faire la ligature. Mais, avant de s'y déterminer, il est bon de s'assurer si, cette ligature faite, il restera quelque route au sang pour aborder aux parties qui sont au-dessous. Pour cet effet, on comprimera l'artere immédiatement au-dessus de la poche anévrysmale; & on observera si la chaleur & la vie se conservent dans ces parties. Si elles s'y conservent, c'est un signe qu'il y a des branches collatérales, par lesquelles le sang passe. Si le contraire arrive, on doit cesser promptement cette compression prépara-

toire , qui feroit tomber les parties en mortification , & fe contenter d'employer les moyens palliatifs que nous avons déjà indiqués , en parlant des anévristmes internes.

Quand on est décidé à faire l'opération , il faut y préparer le malade par les remèdes généraux. L'appareil étant prêt , on fait asseoir le malade dans un fauteuil. Il peut cependant être dans son lit. On a soin de faire assujettir la partie par des aides-chirurgiens. Le point le plus important est de se rendre maître du sang , pendant l'opération. Pour cet effet , on commence à comprimer l'artère , au moyen , soit d'un lac , soit d'un tourniquet que l'on applique ordinairement trois ou quatre pouces au-dessus de la tumeur , & , autant que faire se peut , sur le trajet même de l'artère malade. L'opérateur pince alors transversalement la peau sur la tumeur , avec les pouces & les doigts *index* de chaque main. Il fait prendre par un aide le pli de la peau qu'il tenoit avec les doigts de la main droite. Il reçoit de cette main un bistouri droit , qu'on lui présente , & avec lequel il incise le pli de la peau. Il passe une sonde cannelée dans l'angle inférieur de l'incision longitudinale qu'il a faite ; & il la continue jusqu'au-delà de la poche anévristmale , au moyen des ciseaux ou du bistouri droit , dont la pointe est conduite par la cannelure de cette sonde ,

Il en fait autant à l'angle inférieur de l'incision. Si la tumeur est recouverte d'une aponévrose, comme au pli du bras, il faut faire fléchir le membre pour l'inciser, & la débrider supérieurement & inférieurement. La tumeur étant bien découverte, certains auteurs recommandent, avant de faire la ligature de l'artere, de la bien séparer du nerf qui lui est voisin; mais les meilleurs praticiens d'aujourd'hui, dit M. Sue, regardent cette précaution, au moins comme inutile, l'artere n'étant jamais exactement collée avec le nerf.

Pour faire la ligature de l'artere, on passe sous son corps, au-dessous de la dilatation, une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré. Lorsqu'elle est passée, on tire, autant qu'il est nécessaire, le ruban de fil; puis on le coupe; & l'ayant dégagé de la tête de l'aiguille, on retire ladite aiguille par le même chemin par lequel elle est entrée: cela fait, on sépare le cordon de fil en deux liens que l'on conduit, l'un au-dessus de la dilatation de l'artere, l'autre au-dessous, pour faire la ligature en haut & en bas. On met ensuite sur l'artere un petit rouleau de linge, par-dessus lequel on fait d'abord un nœud simple, qu'on serre assez fortement, & qu'on arrête ensuite avec un nœud double. Il est bon d'observer que, lorsqu'on s'est servi de la compression pré-

paratoire, dont nous avons parlé ci-dessus ; l'artere contractant adhérence avec les parties subjacentes, il n'est pas possible de se servir alors d'une aiguille à pointe obtuse : il faut, de toute nécessité, avoir recours à une aiguille courbe & bien tranchante.

La ligature étant faite en haut & en bas, on ouvre la poche anévrismale : on en fait sortir tout le sang qui y est contenu ; puis on fait lâcher un peu le tourniquet, pour voir si l'artere est bien liée. On retranche avec un bistouri, ou des ciseaux, les lèvres des plaies de la poche, & de celle des tégumens, lorsqu'on prévoit qu'elles nuiront dans les pansemens. Enfin on remplit la plaie de charpie sèche, qu'on contient avec des compresses graduées, & quelques tours de bande. Si l'on s'est servi du tourniquet de M. Petit, on peut le laisser médiocrement serré, afin de modérer l'action du sang contre la ligature supérieure. La cure consiste à faire suppurer la plaie, à la mondifier, déterger & cicatrifier, comme les ulcères. Les ligatures tombent par la suppuration. On observera, dans les premiers pansemens, de ne relever les compresses que les unes après les autres, sans toucher à la charpie, à moins qu'elle ne se détache d'elle-même : lorsqu'elle est tombée, on panse la plaie à l'ordinaire.

La cure de l'anévrisme faux est différente ;

suivant qu'il est par inondation, primitif ou consécutif. Dans le premier cas, il n'y a que l'opération qui puisse le guérir; mais cette opération n'est pas tout-à-fait la même que celle que nous avons décrite pour l'anévrisme vrai. D'abord il n'est pas possible d'appliquer le tourniquet, lorsque le bras est fort gonflé, & que le gonflement s'étend jusqu'à l'aisselle: d'ailleurs il arrive souvent qu'il n'est pas nécessaire de s'en servir, parce que l'épanchement peut être interrompu par la présence d'un caillot, c'est sur-tout ce qui arrive dans l'anévrisme consécutif. Si l'application du tourniquet est possible, on l'applique: on incise ensuite la tumeur. On ôte, le plus exactement qu'on peut, les caillots de sang qu'elles renferment; ce qu'il faut faire avec précaution, comme le recommande M. Foubert, de peur d'ouvrir l'artere dans un autre point que celui dont la division est la cause de la maladie. On fait ensuite la ligature comme nous l'avons dit ci-dessus.

Quand on a lié une artere, si l'on a lieu de craindre que ce ne soit un tronc principal, il faut couvrir le membre de compresses qu'on arrosera souvent d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin camphré. Si, malgré ces précautions, le membre tombe en mortification, il n'y a de ressource que dans l'amputation. L'anévrisme faux primitif exige le

même traitement que l'anévrisme vrai, dans lequel il n'y a qu'un point du tube-artériel de dilaté, c'est-à-dire qu'il faut avoir recours à la compression, qui souvent suffit pour opérer une cure radicale. »

Au précis de cet excellent morceau sur l'anévrisme, nous joindrons l'article *Forceps* en entier, que nous transcrivons dans les propres termes de l'auteur :

» **FORCEPS** : espece de tenettes dont les
 » deux branches sont formées en façon de
 » cuiller, creusées & percées à jour, unies
 » ensemble par une entablure qui se défait à
 » volonté, par le moyen d'un petit arrê-
 » toir établi sur l'entablure même. L'extré-
 » mité de cet instrument, qui sert de man-
 » che, est différemment courbée. Elle a
 » une concavité à contre-sens de celle de
 » la cuiller, & se termine en forme de cro-
 » chet. *On s'est appliqué par-tout avec em-
 » pressement, dit M. Astruc, à perfectionner
 » cet instrument ; & les Anglois, les Hol-
 » landois, les François en ont proposé,
 » comme à l'envi, de plusieurs sortes qui
 » avoient tous leur utilité, mais qui avoient
 » aussi leurs défauts. J'ai examiné la cons-
 » truction de presque tous ; & il me paroît
 » que celui que M. Levret propose dans ses
 » Observations sur les causes & les accidens
 » de plusieurs accouchemens laborieux, est
 » le meilleur & le plus sûr.* Nous ne pou-
 »

» VOIS

» vons que fouscrire à cette proposition
» dont la vérité est confirmée de jour en
» jour. Plusieurs cahiers du *Journal de Mé-*
» *decine* de l'année 1770 sont remplis des
» témoignages du succès du *forceps* dont il
» est question. C'est une des plus grandes
» obligations qu'ait à M. *Levet* l'art des ac-
» couchemens ; obligation d'autant plus im-
» portante , que cet instrument a banni en-
» tièrement l'usage toujours effrayant , &
» souvent si funeste , des crochets. C'est
» donc bien à tort que l'auteur du *Diction-*
» *naire de Chirurgie* , imprimé en 1767 , dit
» que l'usage du *forceps* a paru plus de mise
» qu'il ne l'est en effet , & qu'il prétend
» faire voir , avec M. *Péan* , excellent Ac-
» coucheur à Paris , l'usage abusif de cet
» instrument. C'est une erreur grossière ,
» que les bornes de cet ouvrage ne nous
» permettent pas de relever ici. Nous di-
» rons seulement que nous croyons M. *Péan* ,
» notre confrere , trop instruit pour avoir
» donné les mains à l'exposition d'une doc-
» trine aussi fautive , & aussi contraire aux
» connoissances de l'art qu'il professe à Paris ,
» avec une certaine célébrité. Du reste ,
» nous renvoyons , pour la discussion de cet
» objet , à une Lettre de M. *Piet* , non
» moins versé dans la pratique des accou-

» fixieme volume du *Journal de Médecine* ;
» page 350.

» On emploie les *forceps*, & sur-tout ce-
» lui de M. *Levet*, 1^o pour faire l'extrac-
» tion de l'enfant mort, arrêté au passage ;
» 2^o pour tirer facilement, & sans aucun
» danger, la tête restée dans la matrice ;
» 3^o pour retirer les moles sans les inciser,
» à moins qu'elles ne soient fort grosses ;
» 4^o enfin dans tous les cas où il y a en-
» clavement. On doit préférer alors le *for-*
» *ceps* courbe au droit, parce que, par sa
» courbure, on évite la déchirure de la
» fourchette & du périnée. Quant à la
» maniere de se servir de cet instrument,
» elle est fort simple. Après avoir chauffé
» ses branches, les avoir graissées, ainsi
» que la main qui doit les conduire ; après
» avoir placé la femme dans la situation
» décrite pour l'accouchement contre na-
» ture, on examine la branche qui porte
» l'axe, étant de toute nécessité de l'in-
» troduire la premiere : si la premiere
» branche doit être introduite du côté
» gauche de la mere, on insinue la main
» droite le long des parties latérales de la
» tête de l'enfant, (nous supposons la tête
» enclavée,) jusqu'à ce que les doigts
» soient entr'elle & le col de la matrice.
» On introduit la branche susdite, le long

» de la main, & on lui fait décrire une
» ligne courbe. Lorsqu'elle est entrée &
» passée derrière la tête, on la baisse au-
» tant qu'on l'avoit relevée, & on intro-
» duit de la même manière la seconde bran-
» che de l'instrument. Les deux branches
» placées, on les croise, on relève ensuite
» le poignet, sans les serrer; & on tire à
» foi, de façon que la tête se trouve prise
» dans la courbure intérieure de l'instru-
» ment. Cette position prise, on serre les
» branches : on tire à foi par gradation; &
» on amène la tête, en continuant de lui
» faire décrire la ligne courbe, qu'elle par-
» court naturellement. Il faut avoir soin de
» relever le poignet, à mesure que la tête
» avance, parce qu'autrement on risqueroit
» de déchirer la fourchette & le périnée. »

Ajoutons encore un article : nous croyons
que nos lecteurs ne seront pas fâchés de trou-
ver ici ce que l'auteur dit des Nourrices.

» NOURRICE : femme nouvellement at-
» couchée, que l'on loue à prix d'argent,
» & que l'on paye, tous les mois, pour
» donner son lait à un enfant qui lui est
» étranger, tandis qu'elle le refuse au sien
» propre. L'usage des nourrices est fort an-
» cien; &, sans en chercher ici l'origine,
» ce qui nous meneroit trop loin, nous di-
» rons que c'est-là un des usages qui a dû

» la naissance, ainsi que bien d'autres, au
 » luxe, à la paresse de certaines meres, &
 » à l'avidité & l'avarice d'autres meres.
 » C'est ce que nous nous proposons de dé-
 » montrer, par la suite, dans l'*Histoire des*
 » *Accouchemens* à laquelle nous travaillons.
 » Les accidens sans nombre, les erreurs qui
 » ont toujours résulté de l'emploi des nour-
 » rices, ont fait imaginer d'élever les en-
 » fans sans nourrices. Nous allons, en fa-
 » veur de ceux qui voudroient essayer ce
 » moyen, rapporter ici l'Extrait d'une Let-
 » tre écrite de Dresde, & inséré dans le
 » *Journal des Sçavans*, année 1680. *Ce*
 » *n'est pas seulement en Angleterre*, y est-il
 » dit, *qu'on élève les enfans sans nourrice.*
 » *On en fait autant en Baviere. Un Mé-*
 » *moire*, envoyé par une dame de qualité,
 » fait voir qu'elle a nourri dix-sept, ou dix-
 » huit enfans, de la maniere suivante. Une
 » heure après que l'enfant est né, on lui fait
 » lécher un peu d'huile d'amandes douces,
 » & un peu de suc de scille, ou oignon ma-
 » rin, avec du sucre candi; après quoi, on
 » le laisse tout le premier jour, & la nuit,
 » sans lui donner ni à manger ni à boire. Le
 » lendemain, à six heures du matin, on lui
 » donne de la bouillie faite avec de la farine
 » la plus fine; & à neuf à dix heures de l'eau
 » préparée, comme il sera dit ci-dessous; ce

» qu'on observera tous les jours. A une heure
 » après-midi, on lui donne encore de la bouillie
 » lie, &, sur le soir, deux ou trois fois de
 » l'eau, autant qu'il en veut boire; à neuf
 » heures, une autre bouillie, & encore à
 » boire: on le laisse après, en cet état, sans
 » lui donner davantage de bouillie, jusqu'au
 » lendemain neuf heures du matin. L'eau
 » qu'on lui donne est composée de cette ma-
 » niere. On prend une chopine d'eau de fon-
 » taine, dans laquelle on jette autant d'anis
 » qu'on en peut prendre avec deux doigts.
 » On fait bouillir le tout, autant qu'il est
 » nécessaire pour faire cuire deux œufs; &
 » on met ensuite un biscuit de sucre dans
 » cette eau bouillie, que l'on couvre pour la
 » faire refroidir. Il faut faire de cette eau,
 » tous les jours; &, quand l'enfant en a
 » besoin, on en passe avec ce biscuit dans
 » une tétine qu'on met dans de l'eau bien
 » chaude, afin que ce breuvage approche de
 » la chaleur tempérée du lait. Les enfans
 » nourris de cette maniere, pendant sept ou
 » huit mois, sont plus sains que s'ils avoient
 » tété des nourrices qui quelquefois sont
 » mal-saines, &, le plus souvent, passion-
 » nées. Presque tous les enfans de Baviere
 » sont ainsi nourris. Cette méthode peut sur-
 » tout être utile aux hôpitaux des enfans
 » trouvés. On a, je crois, voulu essayer à

» Paris, il y a plusieurs années, de nourrir
 » des enfans avec le lait de vache seule-
 » ment ; mais, les tentatives qu'on a faites,
 » n'ayant pas été suivies d'un heureux suc-
 » cès, on a abandonné ce projet.

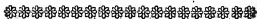
» Puisqu'enfin l'usage des nourrices est si
 » fort répandu, nous ne pouvons finir cet
 » article, sans parler du choix d'une nour-
 » rice, & des qualités qu'elle doit avoir pour
 » bien nourrir. C'est ce que n'ont pas omis
 » de traiter tous les auteurs de Livres d'ac-
 » couchemens. Il faut choisir, en général,
 » une nourrice qui ait le plus d'analogie pos-
 » sible avec l'âge de la mere, & son tempé-
 » rament. Un enfant délicat, comme le re-
 » marque très-bien M. *Delcurye*, périt en-
 » tre les mains d'une femme forte & ro-
 » buste ; & un enfant, fort & robuste, dé-
 » périra, pourra peut-être même mourir
 » entre les mains d'une nourrice délicate. Le
 » lait de la nourrice ne doit être ni trop
 » jeune ni trop vieux ; & c'est une erreur
 » de croire, & un conte de bonnes fem-
 » mes, que l'enfant nouveau-né renouvelle
 » le lait. Ainsi on ne donnera pas aux en-
 » fans nouveaux-nés un lait de six mois,
 » parce que, sa consistance étant trop forte
 » pour son estomac, l'enfant ne pourra le
 » digérer, en vomira une partie ; & le reste
 » fera un mauvais chyle. *Je souhaiterois* 3

» pour la plupart des meres qui aiment leurs
» enfans , dit l'auteur que nous venons de ci-
» ter ; pour celles à qui ils sont chers , soit par
» intérêt , soit pour le soutien de la maison dont
» ils sortent , qu'elles eussent l'attention de
» choisir une nourrice dont le lait fût très-
» nouveau , parce que l'enfant s'en trouveroit
» certainement mieux. Le sein de la nourrice
» ne doit être ni trop petit ni trop gros , mais
» détaché de la poitrine , & avoir la figure
» d'une poire. Le mammelon doit être dé-
» taché , long , sans être trop gros , &c.
» Les femmes , qui sont réglées , sont mau-
» vaises nourrices. Le lait s'altère pendant
» l'écoulement. Elles ne doivent point voir
» leur mari , parce qu'elles se trouveroient
» plus promptement dans le cas de devenir
» grosses. Celles qui ne sont pas réglées ,
» le deviennent rarement. Il faut que la
» nourrice se conduise à l'ordinaire pour les
» alimens. Le régime qu'elle doit suivre ,
» c'est de manger plus de végétaux que
» d'animaux , les sucres de ces derniers ren-
» dant le lait putride & alkalescent. On
» doit donner à tetter à l'enfant , de deux
» en deux heures , quand il ne dort pas ,
» ou ne crie pas. Il ne faut pourtant pas
» le régler , c'est-à-dire , l'accoutumer à
» prendre le tetton dans des tems marqués ,
» parce que cela le fatigue. Il faut le lui

» donner, quand il en a besoin, peu à la
 » fois, plus le jour que la nuit, sur-tout les
 » trois ou quatre premiers mois. On ne peut,
 » au reste, donner, sur cet objet, des pré-
 » ceptes bien positifs, nombre de circon-
 » stances obligeant souvent d'en agir autre-
 » ment. Nous ne pouvons non plus nous
 » étendre ici sur tous les devoirs d'une nour-
 » rice. Ils entrent dans le plan de l'éduca-
 » tion première des enfans, & sont, en
 » conséquence, plutôt l'objet d'un Traité
 » de Morale, que d'un Traité de Chirurgie.
 » gie. »

Nous ne doutons point que les différens morceaux que nous venons de rapporter ne justifient l'idée que nous avons cru devoir donner, au commencement de notre Extrait, de ce nouveau *Dictionnaire de Chirurgie* : nous osons assurer qu'il n'est presque point d'article qui ne soit également bien traité.





OBSERVATION

*Sur une Anasarque dégénérée en Ascite,
& guérie par un long usage du Vin
scillitique; par M. P L A N C H O N,
médecin à Tournai.*

*Omnia secundùm rationem facienti, & non
secundùm rationem evenientibus; non transeun-
dum ad aliud, manente eo quod visum est ab
initio.*

HIPPOCR. *Sec.* 2, *Aph.* § 2.

Lorsque dans le commencement d'une maladie, le raisonnement & l'expérience indiquent un remède efficace, on ne doit pas l'abandonner pour en prescrire un autre, parce que le premier ne remplit pas d'abord les effets qu'on en attend. Telle est la sentence d'Hippocrate : elle est une loi que tout médecin doit respecter, surtout dans les maladies chroniques, où la principale indication curative est toujours la même. C'est une vérité dont le pere de la médecine étoit si persuadé, qu'il a cru devoir la transmettre à ses neveux. Il sçavoit que c'étoit s'exposer à un succès malheureux que de se rebuter d'abord d'un remède, parce qu'il est lent à opérer. Il n'ignoroit point qu'il étoit impossible de vaincre, en peu de jours, des obstacles invétérés.

rés, & que des remèdes qui agissent avec lenteur ne pouvoient point rétablir promptement le ressort affoibli des fibres, & l'inertie des fluides, ou d'autres désordres de l'économie animale, qui datent de loin. Si la plupart des malades étoient bien persuadés de cette vérité, on les verroit plus souvent se relever des maux qui ne sont rebelles, que parce que, trop impatiens, ils ne donnent pas le tems à la nature affoiblie de se prêter à l'opération d'un remède efficace.

Je ne m'écartai plus de cette règle d'Hippocrate, dans le traitement de la maladie que je vais rapporter, dès que je vis qu'il n'y avoit d'autres ressources que dans les diurétiques incisifs & toniques, & qu'il y en eut un qui ne révoltoit point la nature, & qui procuroit des évacuations bien-faisantes, quoique différentes de celles qu'on voit en résulter : telle fut la scille dont on a déjà observé tant d'effets, même inattendus, dans des hydropisies invétérées. Parmi les plus opiniâtres qu'on ne guérit qu'autant qu'on ne se rebute pas de l'efficacité apparente des moyens curatifs, on met à juste titre la bouffissure que le relâchement des solides, & l'épaississement des humeurs qui y succèdent, ont fait naître.

L'épanchement de la sérosité dans quelque cavité suit de près l'infiltration du

ûssu cellulaire, abandonnée aux vains efforts d'une nature détraquée. Mais, si l'on rend aux solides le ton & le ressort qu'ils ont perdus, on parvient en même tems à rendre les humeurs méables & propres à être pompées dans le sein de la circulation. C'est par l'usage des stimulans & des toniques, des savonneux & des délayans, qu'on répare ce désordre. Ces derniers, servant de véhicule aux autres, donnent plus de fluidité aux suc épais, déjà divisés par l'augmentation du mouvement oscillatoire des vaisseaux. L'effet succede difficilement à l'attente, en pareils cas; & on ne l'obtient, que lorsqu'on a assez de constance pour s'affujettir aux conseils d'un médecin éclairé.

Un des âges où les fibres perdent aisément leur ressort, c'est celui de la révolution menstruelle dans le sexe; celui où la nature, après avoir développé en quelque sorte tous les organes, travaille à lui procurer cette évacuation sanguine; preuve non-équivoque de l'approche de l'accroissement parfait de l'individu. Il arrive cependant, à cette époque, un changement opposé à celui-ci, dans ces filles dont la délicatesse des fibres est entretenue & augmentée par une vie sédentaire, les boissons aqueuses, tièdes, &c. A un coloris qui fleurissoit, tandis que l'accroissement a en-

core lieu, on voit succéder lentement un teint moins vif, fans qu'on s'en plaigne. Ces roses de la premiere jeunesse se flétrissent & se fanent enfin, pour faire place à cette pâleur qui caractérise la *chlorose*; cette langueur qui les rend bientôt à charge à elles-mêmes, & qui s'accroît chaque jour. Cette pâle couleur a d'autant plus lieu dans de telles constitutions, que les vaisseaux & les nerfs, ayant été long-tems tendus & agités, pour favoriser l'accroissement de l'individu, excédés, pour ainsi dire, des efforts qu'ils ont faits pour y parvenir, tombent dans un relâchement presque inévitable, par leur tempérament & leur genre de vie, parce que leur estomac se déränge aisément; les digestions se troublent; la foiblesse de leur constitution s'accroît; la circulation se ralentit, le sang en est moins élaboré, & les humeurs tendent plus à croupir dans les viscères, dès long-tems avant l'apparition des règles. C'est alors qu'on a recours aux martiaux, spécifiques en pareil cas, comme le recommande expressément M. Tissot (a). Enfin le tissu celluleux des extrémités inférieures s'infiltre bientôt. L'œdème s'accroît tellement, qu'il en résulte une bouffissure universelle, qu'on a vu, plus d'une fois dégénérer en hydropisie ascite; tout

(a) *Avis au Peuple*, §. 160.

se fait par gradation : telle fut la marche de la maladie dont je vais donner l'Observation. Une jeune fille de treize à quatorze ans languissoit déjà depuis plusieurs mois, quand on la mit au couvent où elle passa à un genre de vie moins actif que celui qu'elle étoit habituée de suivre, on peut dire même à une vie très-sédentaire : aussi ne tarda-t-elle guères à en ressentir les effets. Les extrémités inférieures s'enflèrent, l'œdème fit des progrès. Je la vis, dans le mois de Juillet 1769, pour la première fois. L'enflure étoit déjà bien augmentée. On n'avoit jusques-là fait aucun remède. Malgré l'état des solides, dont le relâchement étoit la principale cause de la maladie, il y avoit une surabondance de sang que je dus diminuer par une saignée du bras. Par-là, sans relâcher davantage, je donnois à la circulation une liberté qu'elle n'avoit pas ; & je diminuois le poids des humeurs qui s'opposoit au retour du sang des extrémités inférieures, & je cherchois à préparer une route à la résorption des sérosités infiltrées, que je crus devoir déjà évacuer par une potion hydragogue. Elle laisse beaucoup d'eau : alors je prescrivis les poudres martiales de M. Tiffot (a), ne voulant attaquer que le relâchement des fibres,

(a) *Ibid.* pag. 595, n° 54.

dont l'oscillation augmentée pouvoit rappeler les sérosités dans la masse du sang & les entraîner par les urines. Elle ne retira aucun soulagement sensible de ce remède aidé de l'exercice & des frictions sèches. J'eus recours ensuite à des diurétiques vifs, à l'oxymel colchique & à l'essence douce de Stahl, qu'elle prit pendant près de quinze jours, sans que le cours des urines augmentât beaucoup; elle ne voulut plus les prendre, j'en vins alors aux pilules toniques de M. Bacher, dont elle prit deux gros avec exactitude, en commençant par cinq, trois fois le jour; le quatrième, on reposoit. Je suivis, dans leur usage, les précautions que recommande leur auteur. J'ajoûtois aux délayans une infusion d'*aurone*. Elle fut, plus d'une fois, obligée de suspendre ce remède, parce qu'il l'évacuoit trop. On s'apperçut pourtant d'une diminution sensible de l'enflure: les urines couloient plus abondamment. Dès qu'elle eut fini les deux gros de ces pilules, elle ne put en continuer l'usage plus long-tems pour la raison que j'ai rapportée plus haut, n'en eût-elle pris qu'une ou deux à la fois. Je tâchai de lui faire reprendre l'oxymel colchique, & l'essence de Stahl, avec les boissons susdites, auxquelles j'ajoûtai l'infusion des bayes de genièvre. Nous avons par-là obtenu la continuation du mieux, sans par-

venir à un parfait rétablissement. La malade voulut alors en rester-là , sinon qu'elle se purgeoit de tems en tems : trois mois s'écoulerent , & l'anasarque qui avoit paru se dissiper , s'aggrandit : j'engageai la malade à reprendre ses pilules , dont elle fut toujours trop évacuée en les donnant même à la plus petite dose. Je dus donc en venir à d'autres remèdes , parce que l'enflure augmentoit chaque jour , & que les eaux commençoient à s'épancher dans la cavité du bas-ventre. Alors , connoissant le caprice de cette malade , sa légèreté & son peu de constance à persister dans l'usage d'un remède, je lui persuadai que celui que je lui prescrivois étoit assuré , pourvu qu'elle eût le courage de le continuer jusqu'à sa parfaite guérison. Je fis infuser six gros de *scille* récente dans une pinte de vin rouge, auquel j'ajoutai la cannelle , pour en corriger autant qu'il étoit possible , la vertu émétique ; j'y ajoutai, les premières fois, l'esprit-de-nître doux , ensuite l'essence de Stahl. Cette teinture martiale alkaline antimonisée , étoit ici des plus indiquée pour rendre aux fibres leurs oscillations trop ralenties. Elle prenoit deux petits verres de ce vin tous les jours , un le matin , & l'autre le soir ; nous étions alors à l'approche de l'hiver. Ce vin & les boissons ordinaires n'augmenterent pas le cours des urines , &

l'anasarque étoit considérable, quoiqu'à ce vin lui procurât une espèce de diarrhée qui ne diminuoit pas jusques-là les volumes des eaux épanchées dans la cavité de l'abdomen. Nous étions déjà dans le commencement de l'hiver : la maladie paroissoit en devenir plus rebelle. Alors il se fit des grosses phlyctènes aux cuisses, & aux jambes, qui coulerent abondamment. Cet écoulement dura long-tems ; & l'on s'aperçut que les eaux épanchées dans le bas-ventre diminuoient de volume, à mesure que les cuisses & les jambes en fournissoient. Il sembloit qu'elles passoiént de cette cavité dans le tissu cellulaire des extrémités inférieures, pour s'échapper par les égouts que la nature s'étoit faits. (a).

Tandis que ces écoulemens se faisoient, le vin de scille entretenoit une diarrhée journalière, que je dus quelquefois modérer

(a) M. *Monro* reconnoît la possibilité de cet écoulement salutaire, quand l'hydropisie ascite est la suite d'une anasarque qui y donne lieu, après que l'amas d'eau s'est fait dans le tissu cellulaire des vaisseaux abdominaux. Alors on conçoit, dit-il, que, lorsqu'une fois l'eau épanchée & infiltrée dans les cellules de ce tissu, est entièrement écoulée par les issues qu'on lui procure à l'extérieur, celle qui reste dans la cavité de l'abdomen est bientôt repompée par les veines absorbantes. *MONRO, Essai sur l'Hydropisie, page 157.*

par

par quelques doses de rhubarbe (a). Les urines toujours briquetées étoient constamment rares. Ces déjections empêchèrent que la maladie ne prît plus d'intensité. On vit bientôt que l'enflure diminuoit. Il arriva, dans le mois de Janvier, une fièvre considérable, qui dura près de trois jours. Je suspendis alors l'usage du vin de scille, & celui d'une mixture faite avec l'extract & l'esprit de genièvre dont parle M. *Van-Swieten* (b). Je ne donnai que l'oxymel colchique, & une émulsion nîtrée. Cette fièvre se termina par des sueurs copieuses que je regardai comme d'un bon augure. L'œdème des extrémités inférieures étoit encore extrême ; leurs plaies étoient enflammées : un feu érépélateux, très-vif & très-cuisant, s'étoit emparé des grandes lèvres extraordinairement enflées. Je n'employai que la poudre de céruse, qui le dissipa en peu de jours. Dès que la fièvre eut disparu, elle reprit le vin de scille avec

(a) Quoiqu'il ne s'agisse que d'une anasarque & d'une ascite, je peux ici rapporter l'Aphorisme d'Hippocrate : *Si, leucophlegmatia detento, diarrhœa supervenit foris, solvit morbum.* Aph. 29, Sect. 7. L'expérience a prouvé plus d'une fois, qu'une diarrhée étoit salutaire dans cette maladie.

(b) Tome IV, page 258.

la mixture. On s'apperçut bientôt d'une plus grande diminution de l'enflure. Les eaux continuoient de couler par les plaies ; & la diarrhée modérée avoit toujours lieu , mais les urines n'étoient pas plus abondantes.

Puisque l'ascite commençoit à se dissiper sensiblement , & que l'infiltration des parties supérieures n'avoit plus lieu , je crus devoir substituer à son remède un vin amer avec la limaille de fer , pour réparer le désordre des fibres relâchées , & les solliciter à la résorption du reste des eaux infiltrées & épanchées. Je la revis, dans le mois de Février , dans le même état que lorsque je lui prescrivis les amers qui n'avoient pas empêché que la maladie ne revînt à son premier état : je lui rendis son vin de scille avec l'essence de Stahl ; & elle s'en tint à ce remède , jusqu'à la fin du mois : au commencement d'Avril , elle prit le vin de scille seul , les eaux étoient alors presque évacuées ; les plaies étoient cicatrisées avant la fin de ce mois ; & la diarrhée diminua , quoiqu'elle continuât l'usage de son vin diurétique. Il y avoit déjà deux mois qu'elle pouvoit se donner quelque exercice : elle le put d'autant mieux , qu'à mesure que l'anasarque se dissipoit , le mouvement des membres devenoit plus libre. Ils devinrent plus

louples. La diarrhée cessa enfin, & les urines furent naturelles, & correspondoient à la quantité des boiffons, dès qu'il n'y eut plus d'épanchement dans le bas-ventre. Je prescrivis alors le vin fortifiant de *Boerhaave*, fait avec le quinquina, l'écorce de Winter, la limaille de fer & la rhubarbe(a). Il falloit réparer le relâchement des fibres, leur rendre du ressort & du ton, en fortifiant le principal de tous les viscères. Elle prit ce remède, pendant quelque tems. Il étoit d'autant plus indiqué, que son estomac rejettoit, sans presqu'aucun effort, une partie de ce qu'elle prenoit. Doit-on attribuer ce soulèvement facile & fréquent de l'estomac au long usage de la scille qu'on voit souvent exciter des vomiffemens ? Cette indisposition se dissipa peu-à-peu : je l'engageai à se promener souvent, à se donner de l'exercice. On ne vit bientôt plus aucuns vestiges d'une maladie aussi longue. Elle se porte très-bien aujourd'hui, quoique la nature ne lui ait pas procuré jusqu'ici le tribut lunaire, qu'on doit attendre à cet âge, quand les organes destinés à cette évacuation sont assez développés pour la favoriser.

Il est probable que cette fille doit sa gué-

(a) BOERRH. *Mat. medic.* pag. 225, §. 1250.
Xij

324 OBS. SUR UNE ANASARQUE.

riſon au long écoulement qui s'eſt fait par les plaies des extrémités inférieures, & à l'uſage conſtant du vin de ſcille, qui n'a-giſſoit point ici, comme diurétique, mais bien comme un léger purgatif (a), tandis que ces principes ſtimulans, ſtomachiques & cordiaux, étoient aſſez toniques pour réveiller l'inertie des fibres, les exciter à de plus fortes oſcillations, & ranimer ainſi la circulation, après avoir ſervi à rendre les digeſtions meilleures. Pendant tout le tems qu'a duré cette maladie, cette fille a toujours été exacte à faire uſage des boiſſons délayantes, ameres & incifives. J'ai ſuivi en cela les ſages conſeils que nous donne M. Bacher, dans ſon Livre ſur l'Uſage de ſes Pilules toniques.

(a) *Et ſiquidem ſcillæ infuſio detur cum aquâ cinnamomi forti, raro vomitum ciēt, ſed modò per alvum, modò per renes, copioſiſſimo ſlumine excernitur.* RUSSEL, *De Tabē glandulari*, p. 68.



M É M O I R E ,

Concernant un Fétus qui a été tiré du sein de sa mere, au terme de huit mois & demi, & qui a été trouvé sans cerveau, cervelet, moëlle allongée, & même sans celle de l'épine; par M. DUFOUR, Eleve en Chirurgie.

Le 1^{er} de l'an 1771, j'ai été appelé par la nommée *Royer*, âgée de vingt-cinq ans, restant rue Saint-Antoine, à Versailles, pour l'accoucher, (parce que, Messieurs André & Roi, chez qui je reste, en qualité d'élève, ne se sont pas trouvés au logis:) il y avoit trois heures que les eaux étoient écoulées, & que la sage-femme étoit auprès de la malade, lorsque j'y suis arrivé; & il y avoit demi-heure que la sage-femme, ayant trouvé le pied, l'avoit amené au dehors: c'est dans ce même instant que la perte a commencé. J'ai trouvé l'extrémité inférieure droite à vue jusqu'au genou: le pouce regardoit le fémur gauche de la mere, & le dos du pied étoit tourné en avant; ce qui m'a fait juger que la face du fétus étoit tournée du côté gauche de la mere.

L'épiderme du pied & de la jambe s'en-

levoient, pour peu qu'on les touchât; ce qui désignoit la mort du sujet.

Il y avoit perte considérable; & c'est ce qui a déterminé la sage-femme à appeler du secours, voyant qu'elle ne pouvoit terminer l'accouchement, en faisant l'attraction sur la jambe. Le toucher m'a fait appercevoir que le col de la matrice étoit ferré avec force, autour de la partie supérieure de la cuisse du fœtus; & les deux mains qui se trouvoient entre ces deux parties étoient extrêmement pressées.

Après avoir porté du beurre dans le vagin, j'ai introduit les doigts de ma main gauche entre le col de la matrice & la cuisse du fœtus. Dans le commencement, j'ai éprouvé beaucoup de résistance: j'ai cependant peu-à-peu écarté mes doigts, & dilaté le col; &, lorsque je l'ai jugé assez dilaté, j'ai accroché le pli de l'aîne gauche du fœtus avec mon doigt *index*; &, tirant de ma main droite sur la cuisse droite, j'ai fait faire un quart de cercle au bassin de l'enfant, afin de mettre la face en dessous. Quand, une fois les fesses, le ventre & les lombes ont été en vue, le reste du corps a suivi aisément; &, si-tôt qu'il a été sorti, la perte a cessé. Il n'y a rien eu de particulier sur la délivrance.

Si-tôt que la sage-femme a apperçu le fœtus, elle a jeté un cri de frayeur: je lui

ai aussi-tôt fait signe de se taire ; j'ai caché la tête aux yeux des spectateurs qui ne se doutent pas encore de la difformité qu'avoit le fœtus, lorsqu'il a été au monde.

Après un examen scrupuleux de la tête, voici ce que j'y ai trouvé de remarquable, & que j'ai cru digne d'être présenté au Public.

Le crâne a d'abord fixé mon attention. Il n'y a des parties contenant le cerveau, qu'une ligne de cuir chevelu, qui fait les trois quarts d'un cercle autour de la tête. Elle se trouve interrompue à la partie postérieure : elle n'a que trois lignes de largeur dans son pourtour, & se trouve appliquée médiatement sur les os du crâne, qui lui répondent. Au bord interne de ce cercle de cuir chevelu paroît une ligne blanche, qui se termine aussi à la partie postérieure : elle est large d'une demi-ligne, & elle ressemble à de l'épiderme macéré.

Les deux os pariétaux, les deux portions qui composent l'os coronal manquent totalement. Il n'y a pas d'apophyse écailleuse des os temporaux ; &, des cinq portions qui composent l'occipital, il n'y a que l'apophyse basilaire : il manque encore les apophyses épineuses des trois premières vertèbres du col. La dure, & pie-mère, qui naturellement couvrent la surface interne des os qui manquent, manquent aussi, ainsi

que les tégumens de la partie externe , qui recouvrent les parties qui manquent , si ce n'est cette portion de cercle dont j'ai déjà fait mention. Enfin il ne reste des parties contenant , qu'une portion de la base du crâne , laquelle est composée de l'apophyse cribreuse de l'os éthmoïde , de tout l'os sphénoïde , des apophyses pierreuses , des temporaux & de l'apophyse basilaire de l'occipital , la dure & la pie-mere qui répondent à cette portion de base. L'aspect de cette base offre d'abord la pie-mere : on la reconnoît , parce que les troncs des dix paires des nerfs en partent ; & on les apperçoit , en la soulevant : ils sortent tous du crâne , par les ouvertures qui ont coutume de leur livrer passage. On observe aussi , en soulevant la partie postérieure de cette membrane , les premières paires des nerfs cervicaux , qui en partent : la dure-mere se trouve immédiatement sous la pie-mere ; elle est fort adhérente aux os.

A la partie postérieure de la base , & vis-à-vis le corps de la deuxième vertèbre cervicale , au défaut des apophyses épineuses , paroît un trou qui admettroit un grain de pois ; ce trou , qui est l'entrée du canal de l'épine , se continue tout le long de ce canal. Au-delà de cette ouverture , on n'a trouvé que le double sac formé par la dure & la pie-mere. Sur la selle turcique pa-

roissent des lambeaux , des vestiges de membranes , au milieu desquelles est la glande pituitaire , qui paroît à travers un trou pratiqué à travers les lambeaux. Cette glande est plus grosse , plus large & plus alongée qu'à l'ordinaire.

Il ne reste pas un vestige de cervelle , cetvelet , moëlle alongée , ni même de celle de l'épine.

De la face , il manque le front ; & l'intervalle de la partie extérieure du cuir chevelu & des sourcils n'est que de deux lignes : les yeux sont saillans sur la face ; & , en les regardant par la partie postérieure , ils ressemblerent à ceux d'un crapaud.

Le col est extrêmement court : la peau des joues , du col , & celle de la partie supérieure de la poitrine sont presque de niveau ; c'est ce qui le fait paroître sans col.

J'ai ouvert la poitrine & le bas-ventre , pour voir si les ganglions ou les nerfs n'auroient pas quelque chose de particulier : je les ai trouvés dans leur état naturel. Il n'y avoit rien de particulier aux viscères contenus dans ces deux capacités.

Phénomènes de la Grossesse.

La femme croit avoir conçu , vers le 15 Avril. Deux mois après , elle a commencé à s'appercevoir que le ventre devenoit plus

volumineux qu'il n'avoit coutume de le devenir, à pareil terme, dans les grossesses précédentes : (elle a déjà eu trois enfans bien conformés, & qui se portent tous bien.) Depuis le 15 Juin , jusqu'à pareille date du mois de Septembre , qui étoit le cinquieme mois de la grossesse , le ventre a grossi si prodigieusement , que toutes les femmes lui disoient qu'elle étoit enceinte de deux enfans , & qu'elle ne tarderoit pas à accoucher. Son volume a resté à-peu-près le même, jusqu'à la fin de la grossesse ; mais la forme en a changé. Jusqu'au cinquieme mois de la conception , le ventre étoit fort élevé, & affectoit de croître par la partie supérieure & antérieure ; & le grand diametre étoit de devant en arriere ; enforte que la partie antérieure du grand diametre se trouvoit quatre travers de doigts au-dessus de l'ombilic, vis-à-vis le lieu où les femmes portent ordinairement la ceinture de leurs jupons. Depuis le cinquieme jusqu'au fixieme mois , le ventre s'est affaîssi , & est tombé sur les cuisses. Ce changement de la forme du ventre a fait que la femme a été obligée de raccourcir de plus d'un pied la ceinture de ses jupons ; ce qui lui a fait croire , que son ventre avoit réellement diminué. Mais la grosseur prodigieuse de la partie inférieure fait qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait diminué : d'ailleurs la quantité prodigieuse

gieuse d'eaux que la femme a rendues en est encore une preuve.

La femme n'avoit senti remuer le fœtus jusqu'au septieme mois , que comme elle avoit coutume de sentir les autres ; mais , à ce terme , elle l'a violemment senti , pendant trois jours & trois nuits ; & elle m'a raconté que , la dernière de ces trois nuits , étant couchée dans son lit , le ventre contre le dos de son mari , le fœtus a fait un mouvement si violent , que le mari en a été éveillé en sursaut , croyant que quelqu'un le frapoit. Depuis cette nuit , la femme ne l'a plus senti remuer ; & depuis ce tems , elle l'a cru mort.

Pendant tout le tems de la grossesse , la femme a été fort assoupie , & dormoit , les trois quarts du tems.

Pendant les trois dernières semaines de la grossesse , & sur-tout la dernière , l'haleine de la femme sentoit fort mauvais. Je tiens de son mari qu'elle avoit la même odeur , à l'intensité près qu'avoient les eaux qui se sont écoulées , pendant l'accouchement.

Le 1^{er} Janvier , le huitieme & dernier mois de sa grossesse , la femme , traversant la Cour Royale pour se retirer , a tout-d'un-coup senti que la poche des eaux se crévoit : à peine a-t-elle eu le tems de sortir de la cour. Elle m'a assuré avoir rendu , dans ce mo-

ment, trois pintes d'une eau fétide, bourbeuse, remplie de filamens. Parmi cette grande quantité d'eau, il y en avoit de rougeâtre & de jaunâtre, & comme pourrie : elle a même rendu, chez son pere & chez elle, une pinte & demie d'eau semblable à la premiere.

Voici ce que les lumieres physiques & anatomiques m'ont suggéré pour l'explication des principaux phénomènes dont il a été fait mention dans ce Mémoire, & qui a paru très-vraisemblable à plusieurs sçavans à qui j'ai eu l'honneur d'en faire part.

Le fœtus aura été conçu comme il devoit l'être ; mais, peu de tems après la conception, il est survenu hydrocéphalie, dont la cruë s'est faite, suivant les loix de l'hydraulique, du centre à la circonférence, & vers le lieu qui a offert le moins de résistance. En conséquence, les parties supérieures & postérieures contenant le cerveau ont été portées à un grand point de dilatation, qui aura empêché l'ossification des os qui se trouvent dans ces parties, parce que les fibres osseuses auront été trop écartées pour pouvoir s'unir ensemble, & former le corps osseux. Cette affection aura eu pour cause une ou plusieurs des causes disposantes & déterminantes des maladies aqueuses. Elle a commencé par le cervelet : du moins cette partie paroît-elle avoir été le milieu de

la tumeur, relativement à ce que les apophyses épineuses des premières vertèbres du col ne se sont pas ossifiées. Au cinquième mois de la conception, les parties contenant les auronc laissé échapper la plus grande partie de l'eau contenue dans le crâne. Cette eau, ayant tombé dans l'amnios, aura produit le changement de conformation du ventre de la mère. Le fétus a vécu ainsi jusqu'au septième mois & demi, tems auquel il est mort dans les convulsions ; & , pendant un mois qu'il a resté mort dans le sein de la mère, les parties contenant du cerveau, qui avoient été si fort distendues jusqu'au cinquième mois, & , par conséquent, fort amincies, auronc été macérées & dissoutes, ainsi que le cerveau lui-même & ses prolongemens. Ces parties, ainsi dissoutes & corrompues, auronc communiqué leur corruption aux eaux de l'amnios ; & , comme il y a toujours une partie de ces eaux, qui est repompée par les vaisseaux absorbans, & qui rentre dans la circulation, elles auronc causé la mauvaise odeur de l'haleine de la femme, pendant les derniers jours de la grossesse : cette odeur étoit semblable à celle qu'avoient les eaux que la femme a rendues, avant l'accouchement. Il est aisé de comprendre que le fétus, n'ayant qu'une portion de la tête, c'est-à-

dire la face , n'a pu faire la culbute ; & , par conséquent , n'a pu présenter la tête la première au passage.

Ce phénomène m'a donné occasion de penser que tous les enfans acéphales , & que l'on n'a trouvé tels qu'après leur mort , avoient éprouvé le même sort que celui-ci. S'il en est venu quelqu'un au monde de vivant , & qui ait même vécu plusieurs jours , c'est qu'ils avoient encore le cervelet & la moëlle allongée , & celle de l'épine , qui donne origine aux nerfs ; mais il n'est pas convenable qu'il puisse exister un animal vivant , sans qu'il n'ait une partie du cerveau , & ses dépendances.

Des gens instruits m'ont demandé comment il a pu se faire que les parties contenant le cerveau aient laissé échapper la plus grande partie des eaux contenues dans le crâne , & que l'enfant ait survécu à cet accident ; car , m'ont-ils dit , le cerveau n'étant plus soutenu par les eaux , a dû s'affaïsser & tomber sur lui-même ; ce qui n'auroit pas manqué de causer la mort du sujet. A cette époque , je conçois que la mort auroit effectivement eu lieu , si l'eau étoit sortie de la tête d'un enfant , après sa naissance , parce que l'affaïssement du cerveau auroit lieu , par le défaut de la pression des eaux sur le cerveau , & par le vuide qui se

formeroit dans le sac de l'hydrocéphale ; mais ceci ne peut pas se comparer à ce qui arrive au fœtus dans le sein de sa mere , qui est ce qui est arrivé au sujet dont j'ai fait mention dans le Mémoire. Comme je l'ai déjà dit , les parties contenant les eaux avoient été extrêmement amincies par la grande extension que les eaux leur avoient fait éprouver. Ces membranes , ainsi amincies , n'auroient pas opposé beaucoup de résistance à l'issuë des eaux , à travers leurs pores , ou à la rupture qui se fera faite à ces membranes. Une fois qu'il sera sorti assez d'eau du crâne , pour se mettre au niveau avec celles de l'amnios , relativement à la pression , cette même pression aura été suffisante pour empêcher l'affaissement du cerveau , pendant le reste du tems que le fœtus a vécu dans le sein de la mere , depuis la rupture de ses membranes.

Je pense que l'hydrocéphale a eu son siège entre la pie-mere & le cerveau , & qu'elle se sera étendue sur toute la surface externe de ce viscere , du cervelet , de la moëlle allongée & épiniere : ce qui me semble prouver ceci , c'est que la dure & la pie-mere manquent , excepté aux endroits où elles recouvrent la base du crâne , parce que , dans cet endroit , les membranes n'auroient pas été distendues , comme ailleurs ; la base du crâne leur ayant offert un point d'appui

pour soutenir les eaux qui n'auront pu les distendre & les amincir dans cet endroit, comme ailleurs : en conséquence, elles auront resté dans leur état naturel, telles qu'elles sont.

O B S E R V A T I O N

Sur un Enfant dont la Tête étoit monstrueuse ; par M. ANSELIN, Maître en Chirurgie, à Amiens.

Le 30 de Décembre 1770, j'accouchai une femme de cette ville, au terme de neuf mois, d'un enfant, du sexe féminin, dont la tête présentoit un phénomène singulier. Le reste du corps étoit bien conformé : la face n'avoit rien d'extraordinaire, à la réserve des yeux qui étoient très-gros & saillans, paroissant être à demi-expulés hors des orbites ; le crâne étoit dépourvu de peau ; elle paroissoit être coupée, & finissoit circulairement, un doigt au-dessus des orbites ; & cette section horizontale s'étendoit jusqu'à la nuque. Elle étoit bordée de cheveux comme la couronne d'un Capucin. A quatre lignes près du bord de la partie postérieure de la section qui s'étendoit sur le col, étoit un trou formé par l'extrémité supérieure du canal spinal, ouvert à cette partie :

partie : il étoit dépouvé entièrement de substance médullaire, & n'avoit aucune correspondance avec la tête ; car le crâne n'avoit point de trou occipital.

Le coronal étoit le seul os du crâne, qui ait eu à-peu-près sa forme naturelle, cependant, avec bien des particularités, il étoit d'une seule pièce, très-applati, fuyant de devant en arrière, de manière que les yeux étoient au niveau de sa partie supérieure, quoique placés à sa partie inférieure, comme ils le sont ordinairement.

Le reste du crâne étoit encore moins élevé que le coronal. Il étoit tellement déprimé sur toute sa base, que le tout ne formoit qu'une masse osseuse, informe, sans aucune cavité, conséquemment point de cerveau, ni cervelet, ni moëlle allongée.

Ce crâne informe étoit recouvert d'une simple membrane. Il étoit composé de plusieurs pièces d'os unis fortement ensemble, sans suture apparente, sinon avec le coronal, lequel recouvroit, en forme d'arcade, cette masse osseuse, environ d'une ligne dans toute son étendue ; & un ligament demi-circulaire assuroit cette articulation, à-peu-près comme celle d'une queue d'écrevisse.

En divisant cette articulation, j'aperçus les nerfs olfactifs & optiques, qui par-

toient de la partie moyenne du rebord de cette masse osseuse ; & de ce point ils se divisoient pour aller s'épanouir aux yeux. Les conduits auditifs alloient aussi se rendre aux parties latérales de cette masse. Ceux-ci , comme les nerfs , n'avoient , pour origine dans cette masse osseuse , que de très-petits sinus.

La partie postérieure de ce crâne étoit si aplatie sur sa base , que la totalité n'avoit pas plus de quatre à cinq lignes d'épaisseur. L'occipital étoit aussi informe que les autres os : à la place du trou occipital , il y avoit une échancrure fémi-lunaire , dont les extrémités formoient deux petites éminences auxquelles s'articuloient les vertebres du col.

Les parties latérales de cette espèce d'occipital étoient singulièrement aplaties vers leurs extrémités : elles s'allongoient en dehors , & présentoient à-peu-près la forme des aîles d'une chauve-souris. Je n'ai point disséqué la face : je l'ai laissée entière , & je conserve cette tête avec l'épine cervicale dans l'esprit-de-vin.

Les viscères de la poitrine & du bas-ventre étoient dans leur état naturel ; & ce qu'il y a de particulier , c'est que le canal spinal , quoique dépourvu de substance médullaire , étoit creux dans toute son étendue , & donnoit naissance à tous les nerfs

du tronc & des extrémités : ces nerfs étoient de la mêmes grosseur, avoient les mêmes distributions, les mêmes substance & organisations que s'ils avoient eu leur principe dans le cerveau, cet examen fut constaté par plusieurs de mes confreres.

Cet enfant à vécu jusqu'au moment du part, puisqu'une heure auparavant, la mere en sentoît encore les mouvemens très-distincts.

Une circonstance fâcheuse fut cause de sa mort. La mere eut des douleurs l'espace de trente-six heures; mais elles ne produisirent pendant trente-quatre heures, aucune dilatation à l'orifice interne de la matrice; & ce défaut de dilatation résultoit de la position oblique de l'enfant qui, après la rupture des membranes, s'est trouvé engagé par l'épaule, de maniere que cette partie, ainsi qu'une portion du col, de la poitrine & du dos, emplissoit le passage, au point qu'il ne me fut pas possible d'en changer la position. La nature fit des efforts redoublés, & enfin expulsa l'enfant qui a péri dans l'instant; attendu les violentes compressions qu'il a souffertes.

Ce phénomène fournit la matiere de bien des raisonnemens, & paroît décider la question du système nerveux, dont les sentimens ont été partagés jusqu'à ce jour. Les uns veulent que ce soit la circulation

de l'esprit animal dans les nerfs qui, distribué dans toutes les parties du corps, leur donne le sentiment & le mouvement. Les autres n'admettent point de circulation d'esprits animaux dans les nerfs. Ils ne leur ôtent cependant pas la faculté de donner à tout ce corps le sentiment & le mouvement ; mais ils prétendent que la vibration est le seul mécanisme par lequel s'opèrent ces fonctions.

Il est vrai que les cas rares ne sont pas de l'art, & que ce phénomène peut faire exception à la règle générale. Cependant les mouvemens de cet enfant ne devoient s'exécuter que par la vibration, puisque tous les nerfs du tronc & des extrémités n'avoient leur origine que dans le canal spinal, qui étoit, comme je l'ai dit, creux dans toute son étendue, & ne présentait qu'un calibre membraneux. Ce canal étoit-il composé de glandes ou mammelons capables de filtrer & séparer du sang ce fluide électrique, au défaut du cerveau & du cervelet ? C'est ce que nous n'avons pu apercevoir.

C'est donc à la vibratilité des nerfs que ce fœtus devoit la faculté d'exécuter ses mouvemens, & point du tout à la circulation des esprits animaux.

Si le sentiment & le mouvement dépendoient des esprits animaux, ce fœtus au-

roit eu tout son corps dans une espece d'atonie , & auroit été un corps vivant par une végétation ou circulation commune avec sa mere , mais sans aucun mouvement, puisque l'organe par lequel on prétend que se fait la filtration de ce fluide subtil manquoit entièrement.

Les mouvemens de ce fœtus n'étoient pas équivoques, puisque sa mere les a sentis par gradation, depuis le terme de quatre mois & demi jusqu'à neuf.

La question est de sçavoir si cet enfant auroit pu vivre après le part ?

Il est probable qu'il auroit vécu , malgré ce défaut de conformation ; car la nature est une dans le règne animal ; & , sans entrer dans le moral que je laisse à décider aux théologiens , ce que j'avance ne regarde que le physique. Il a paru dans les *Mémoires de l'Académie* une Observation qui rapporte qu'un bœuf, tué à Paris, avoit son crâne pétrifié, sans aucune cavité, n'ayant point de cerveau, de cervelet, ni de moëlle allongée. Cependant cet animal avoit vécu long-tems : il voyoit, entendoit & avoit enfin l'instinct particulier à son espece.



L E T T R E

A M. ROUX, Docteur-Régent, & Professeur de Chymie, de la Faculté de Médecine de Paris, sur un Accident arrivé à Montpellier, à la suite d'une Inoculation; par M. HOULSTON, Médecin Anglois.

Vous ayant entretenu dernièrement, Monsieur, des progrès & des succès de l'inoculation à Montpellier, je me crois obligé de vous faire part, de même, d'un accident dont elle y a été suivie, & dont je n'ai eu connoissance qu'après l'impression de ma Lettre. Personne n'est plus porté que moi pour l'inoculation, parce que je la regarde comme l'unique-moyen de nous préserver des ravages de la petite-vérole; mais je regarde la vérité, comme au-dessus de tout. Je croirois y manquer, & même à la cause de l'inoculation, si je dissimulois les malheurs qui peuvent être considérés, comme occasionnés par cette pratique. Elle n'a pas besoin, pour se soutenir, d'employer d'autres moyens que le récit fidele de ses succès; & si elle a été suivie de quelques malheurs, il suffit de remonter à leurs véritables causes pour voir que souvent ils tiennent plus à la maniere dont cette opération a été conduite, qu'à l'opération elle-même.

Je vous parlai dans ma Lettre (a), Monsieur, du second fils de M. Mourgues, comme ayant été inoculé par son pere, & s'étant très-bien tiré de cette inoculation : cependant il est mort, peu de tems après, comme je l'ai appris depuis. Voici les circonstances de cet accident, telles qu'elles m'ont été communiquées par un médecin de mes amis, fort instruit, & qui a eu occasion de voir l'enfant, pendant sa maladie.

» Il fut inoculé par son pere, comme je viens de vous le dire. M. De la Fosse, habile médecin, fut chargé de le voir pendant l'inoculation, mais il paroît que ses conseils n'étoient suivis, qu'autant qu'ils quadroient avec les idées du pere. On vit de bonne heure, autour de l'insertion, les signes de l'inflammation, qui furent même considérables. L'éruption se fit le huitieme jour, avec beaucoup de fièvre & d'inquiétude. Elle fut abondante ; & une grande partie des boutons étoit d'une nature crySTALLINE. Plusieurs de ces boutons prirent, vers le troisieme ou le quatrieme jour de l'éruption, un meilleur caractère : cependant, en général, ils ne s'éleverent ou ne sortirent pas bien ; & la fièvre n'avoit pas encore tout-à-fait disparu. Il y avoit, de tems à autre, des exacerbations, & particulièrement le

(a) Journal de Février 1771, Tome XXXV, page 131.

344 LETTRE SUR UN ACCIDENT;

soir. On tint le ventre libre, moyennant l'infusion de sené : l'appétit étoit bon ; & tout, au rapport des assistans, alloit bien. Pour plus grande sûreté, on crut qu'il seroit avantageux de donner le quinquina. M. De la Fosse l'approuvoit, le pere s'y opposa, comme à un remède qui produit souvent des obstructions, ou tout au moins, comme inutile. Le huitieme jour de l'éruption, on trouva les pustules du visage séchées, pendant que celles du corps étoient encore, pour la plupart, en suppuration, & peu élevées. Quelques-unes, & principalement aux pieds, étoient encore crySTALLINES ; on regardoit néanmoins l'enfant, comme hors de danger. On insista sur la nécessité des purgatifs réitérés. Le pere répondit que l'usage de l'infusion de sené les avoit rendus moins nécessaires. Cependant, au bout de quinze jours ou trois semaines, l'enfant fut attaqué d'un vomissement presque continu, & accompagné de convulsions. On le purgea ; & c'étoit la troisième fois depuis la petite-vérole. En peu de jours, on vit paroître un érysipèle qui changeoit souvent de place. Pour en garantir l'estomac, & le déterminer plus fortement au dehors, on proposa le tartre émétique, à petites doses, dissous dans du bon vin blanc ; il fut rejeté. Bientôt, par une métastase, l'humeur se jeta sur le pied ; &

comme les autres symptômes paroïssent favorables, on ne craignit rien de celui-ci. Cependant, au milieu de cette sécurité, l'enfant mourut; on lui trouva la partie inférieure de l'*abdomen* gangrenée. Peu de tems avant sa mort, on avoit appelé M. de la Mure, célèbre médecin de Montpellier: & on avoit prescrit à l'enfant du quinquina copieusement, & du kermès minéral toutes les trois heures. Il faut observer aussi que, pendant l'érysipèle, on avoit appliqué les vésicatoires.

Cet enfant avoit l'air assez sain; mais il étoit un peu bôuffi, & étoit sujet depuis sa naissance, à un érysipèle dont on n'avoit pas parlé au médecin. Cet érysipèle lui revint par deux fois, pendant le traitement; l'un, produit peut être par une imprudence de sa mere qui le nourrissoit, & qui, en allant voir la procession des Etats, gagna un rhume & un torticolis qui furent accompagnés de la coagulation de son lait; l'autre à ce qu'on suppose par une peur que la mere eut. »

Je laisse, d'après cet exposé, à tout homme sensé à prononcer sur la cause à laquelle on doit attribuer cet accident; mais je ne doute pas qu'on n'en conclue, en général, que, bien que l'inoculation réussisse presque toujours, même entre des mains peu instruites, cependant qu'on doit préférer certainement les personnes qui sont à même

par leurs connoissances en médecine , de prévoir & de prévenir les accidens. Je pense qu'on en conclura encore, que l'inoculation est moins favorable aux enfans au-dessous de deux ans , qu'à ceux qui sont plus avancés en âge. C'est l'opinion du baron Dimfdale, opinion sur laquelle je me suis étendu ; & j'y ai insisté dans la Traduction italienne que j'ai donnée de son ouvrage *a*) : bien que je me sois écarté de cette règle dans quelques circonstances , & autant que je m'en puisse souvenir , je m'en expliquai ainsi, avec M. Mourgues, dans la seule conversation que j'ai eu avec lui sur ce sujet.

Quoi qu'il en soit , on n'a point été découragé à Montpellier, sur l'inoculation, par ce malheur. Il paroît qu'on l'a attribué à sa véritable cause , & qu'on n'en a pas rendu responsable cette utile pratique. M. Cabane, parent de M. Mourgues , a fait inoculer dernièrement ses deux fils par M. De la Fosse ; & le succès en a été des plus complets. M. Chaptal, ancien praticien de cette ville , étant le médecin de la maison , les a vus , pendant le cours de l'inoculation. On prétend qu'il en a voulu disputer l'heureuse réussite à M. De la Fosse ; mais on ne le peut croire. D'ailleurs cette opération réussit si généralement , qu'il semble qu'on

(a) Le célèbre M. Fouquet va en donner une Traduction françoise , d'après l'Edition de Naples, 1768.

feroit beaucoup mieux, au lieu de se disputer les succès de cette pratique, de travailler à l'étendre. Ces efforts seroient honorables, & utiles au genre humain. Pour moi, je me félicite toujours, (s'il m'est permis de le dire) de ce qu'après avoir introduit l'inoculation en Autriche, l'avoir prêchée & ressuscitée en Italie, j'ai servi enfin à la ranimer, & en quelque sorte, à la perfectionner à Montpellier.

M. Ryan, mon compatriote, & bachelier en médecine en cette Université, a inoculé dernièrement à Sauve, dans le voisinage de Montpellier, une fille de quatorze ans, sans la préparer, & sans lui faire prendre, comme la plupart des inoculateurs modernes, quelques préparations mercurielles. Il s'est contenté de lui donner le kermès minéral; & elle a eu une maladie fort légère.

Laiſſons aux antagonistes de l'inoculation le ſoin d'enfanter des hiſtoires ſans fondemens de prétendus malheurs : tenons nous en aux faits qui ne peuvent être révoqués en doute, & à cette expérience ſi univerſelle, qui fournit la meilleure de toutes les réponſes contre cette foule d'argumens foibles, & ſouvent contradictoires, avec leſquels les anti-inoculateurs ont tâché de décrier & de décréditer cette pratique; & d'étayer leurs vagues projets pour l'extirpation d'une maladie

devenue si générale, qu'on peut la regarder actuellement, comme naturelle en Europe, & presque inévitable pour la plupart de ses habitans.

OBSERVATION

Sur une Plaie à la Tête, faite par une pointe de fer, restée dans le crâne; par M. DANDEVILLE DESPARTS, chirurgien-juré au bourg du Grand-Sap.

Louis De Caux, marneron, de la paroisse Saint-Victor de Chrétienville, étant, le 2 Juillet 1770, au fond d'une marnière qu'il avoit ouverte pour le nommé *Jean Le Comte*, fermier de M. De Chyfretot, au village du hameau Gouber, paroisse de Verneusse, & qui avoit quatre-vingt-quinze pieds de profondeur, cria à Le Comte, qui l'aidoit à mesurer une corde qu'il destinoit à remonter ses paniers à marne, d'attacher au treuil ladite corde dont il tenoit une des extrémités. Le Comte tira alors de sa poche un couteau à ressort, qui avoit une aiguille à emballer, dont il prétendoit se servir pour passer un petit cordeau sous les tours de corde, qui étoient sur le treuil. Il venoit d'ouvrir cette aiguille, lorsque De Caux, ayant tiré la corde à lui, fit tomber des mains de Le Comte le couteau. La pointe de l'aiguille, qui se trouva dirigée en en-bas, atteignit De Caux à la partie

moyenne supérieure du coronal, perça son bonnet, & s'implanta dans l'os. Comme la lame & le manche de ce couteau étoient fort pesans, ils firent la bascule; & l'aiguille se cassa en biseau dans le cuir chevelu, sans que le malade eût senti autre chose qu'un coup; &, si le couteau ne fût pas tombé à ses pieds, il n'auroit pas sçu ce qui lui étoit tombé sur la tête. Mais Le Comte lui ayant demandé s'il n'étoit pas blessé, il porta la main sur la partie où il avoit senti le coup; &, l'en ayant retirée toute ensanglantée, il remonta sur le champ.

Le Comte, ayant examiné la plaie, &, ayant senti de la résistance avec le bout de son doigt qu'il porta dessus, reconnut aisément que le bout de l'aiguille de son couteau, qu'il trouva cassée, étoit restée dans la tête de ce malheureux. Ayant fait quelques tentatives pour la retirer, & n'ayant pu en venir à bout, il le fit monter à cheval, & le conduisit chez moi, à la distance de cinq quarts de lieue. Ayant examiné la plaie, j'y trouvai une tumeur oblongue, de la grosseur d'une noix ordinaire, percée, dans son milieu, d'une ouverture oblongue, qui pouvoit avoir deux lignes d'étendue. J'y portai une sonde boutonnée; &, après quelques tentatives, je rencontrai enfin l'aiguille, & reconnus qu'elle étoit implantée dans le coronal. Sentant la nécessité d'extraire ce corps étranger, je crus

devoir faire d'abord une incision cruciale sur la tumeur, pour la mettre à nud. Ayant enlevé les quatre lambeaux, je reconnus que la plaie étoit plus large dans son fond, qu'à son entrée. Je trouvai que la calotte aponévrotique, & le péricrâne, avoient été déchirés; ce qui m'obligea de les débrider : je rencontrai ensuite une esquille détachée de la partie supérieure de la première table du coronal. Cette esquille, qui étoit fort irrégulière, avoit quatre lignes de long sur deux de large.

Après cet examen, je fis asseoir mon malade par terre, afin de me donner plus de force, & me mis en devoir d'extraire cette pointe que je saisis avec de fortes tenettes, par l'extrémité qui faisoit une saillie d'environ une ligne au-dessus du niveau de l'os. Ayant fait plusieurs tentatives inutiles, j'eus recours à différens instrumens avec lesquels je fis de nouveaux efforts, au point d'enlever quelquefois le malade de terre; mais tout fut inutile. Je coupai, même à trois différentes reprises, la partie de l'aiguille qui excédoit, à force de la ferrer. J'examinai de nouveau la plaie; & je crus reconnoître que ce corps étranger étoit logé dans le diploë, entre les deux tables. Je crus même pouvoir conjecturer, par la résistance qu'elle faisoit à son extraction, que la pointe s'étoit rebroussée, & qu'elle s'étoit implantée, dans cet état, dans

l'une des deux tables : d'où je conclus qu'il n'y avoit d'autre moyen de l'extraire , que d'appliquer une couronne de trépan ; ce que je proposai aussi-tôt au malade qui s'y refusa , attendu qu'il n'éprouvoit presque aucune douleur. J'abandonnai donc la guérison à la nature : je baignai la plaie , & toutes les parties environnantes , qui me paroissoient avoir souffert , avec du baume de Fioraventi ; j'en imbibai même un plumasseau dont je couvris toute la plaie : je mis par-dessus des compresses & un couvre-chef. Je recommandai au malade de se baigner avec de l'eau-de-vie chaude , & de se panser avec de la charpie. Il repartit de chez moi , à cheval , comme si de rien n'étoit.

Je fus quinze jours, sans entendre parler de lui. Etant allé moi-même , au bout de ce tems , chez Le Comte , j'appris que le malade , à son retour , s'étoit mis à dîner ; ce qu'il avoit fait de bon appétit. Après dîner , il redescendit dans la marniere où il reprit son travail qu'il continua , en chantant comme à son ordinaire , jusqu'à ce qu'un orage considérable , qui faisoit tomber beaucoup d'eau dans la marniere , l'obligeât d'en sortir avec ses camarades. En remontant , il reçut la plus grande partie de cette eau sur sa tête , passa le reste du jour à se divertir ; & , le lendemain matin , après

avoir bien déjeûné, il s'en alla, parce que la marniere s'étoit écroulée, le moment d'après qu'il en fut sorti. Comme j'étois sur le lieu, je demandai à voir le couteau. Je remarquai que l'aiguille avoit, dans l'endroit où elle s'étoit cassée, trois lignes de large, & un peu moins d'une ligne d'épaisseur; & je conjecturai, par le manche, que la partie qui s'étoit cassée, & qui étoit restée dans le crâne de De Caux, devoit avoir neuf lignes de long. Le 26 du même mois de Juillet, notre homme vint chez moi : je ne le reconnus pas d'abord. Lorsqu'il m'eut dit qui il étoit, je lui fis plusieurs questions sur son état & sur ce qui s'étoit passé. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas aperçu de la moindre chose; qu'il n'avoit pas ressenti la plus légère douleur; qu'il avoit vécu & travaillé à son ordinaire, & que sa plaie s'étoit guérie d'elle-même. J'eus la curiosité de l'examiner : je la trouvai, en effet, cicatrisée. Je présume que cet homme peut très-bien vivre avec ce corps étranger dans le crâne, & qu'il a lieu de se féliciter d'avoir résisté à la proposition que je lui avois faite de le trépaner.



DESCRIPTION

*D'un Instrument inventé par M. LEVRET,
Accoucheur de Madame la Dauphine, &c.
&c. &c. avec la Méthode de s'en servir
pour lier les Polypes du Nez.*

Nous avons donné, dans le Journal du mois de Juin 1770, la description & la figure d'un nouvel instrument servant de base à une nouvelle méthode de porter des ligatures dans les lieux profonds, comme le vagin; & dans le mois de Décembre 1770, suivant l'application que nous avons fait de cette méthode aux polypes de la gorge.

Pour rendre cette méthode plus générale, nous aurions bien souhaité qu'elle put servir aux polypes du nez, mais les narines sont trop peu spacieuses pour qu'elle y fût praticable; ce qui fait que nous nous en tenons à une autre méthode que nous avons inventée, il y a près de vingt ans, laquelle a eu des succès, avant 1757, non-seulement entre nos mains; mais aussi entre celles de plusieurs autres personnes de l'art: on en trouve une preuve incontestable, au bas de la page 599 du troisième volume in-4° des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris*. Mais, comme nous n'avons encore publié cette méthode que verbalement dans nos cours d'accou-

chement, nous allons aujourd'hui la rendre publique, par la voie de l'impression; ce qui servira de supplément à ce que nous avons écrit jusqu'à présent sur cette matière intéressante à bien des égards.

Pour mettre de l'ordre dans ce que nous avons à détailler sur ce sujet, nous dirons d'abord, que l'instrument dont nous nous servons depuis long-tems, pour lier les polypes du nez, peut être considéré comme n'étant qu'un diminutif de celui qui est décrit & gravé dans le volume des Mémoires que nous venons de citer. Il n'en diffère en effet, 1^o qu'en ce qu'au lieu d'être composé de deux tuyaux soudés parallèlement dans toute leur longueur, comme on le voit représenté dans la Planché XIII, Figure 3 de ce volume, un seul tuyau le forme: à la vérité, il y a une petite traverse cylindrique, soudée à l'extrémité supérieure de cet instrument, pour séparer les deux chefs de la ligature (a); 2^o que les tuyaux dont nous nous servons pour porter des ligatures sur le pédicule des polypes de la matrice avoient chacun sept pouces au moins de long; ce qui étoit quelquefois néces-

(a) Voyez la forme de cet Instrument dans les Figures 6 & 7 de la Planché du Journal de Médecine du mois de Juin 1770. Mais il est bon d'observer que cette Gravure représente l'Instrument, à tous égards, un peu trop volumineux.

faire, & jamais nuisible; au lieu que celui dont il est ici question n'a que trois pouces au plus, ce qui est suffisant pour tous les cas; 3^o que ce dernier instrument n'est pas plus gros que l'un des deux autres, pris séparément, & même un peu moins, afin de le pouvoir introduire plus facilement dans le détroit de la narinne; 4^o que les uns & les autres de ces tuyaux sont également terminés supérieurement en lame percée, & qu'inférieurement ils ont sur leurs côtés deux petits anneaux, comme en ont toutes les sondes creuses, connues sous le nom d'*algalié*; 5^o que la ligature est faite d'un fil d'argent de coupelle bien recuit, & un peu plus menu que celui dont nous nous servions ci-devant pour lier les polypes de la matrice, renfermés en entier dans le vagin.

Pour faire usage de cet instrument, il faut, 1^o que la ligature ait un pied au moins de long; cette longueur qui peut-être paroîtra considérable pour lier un polype dont l'attache est rarement située au-delà d'un pouce & demi de profondeur, & souvent moins, ne doit cependant point étonner: on en verra bientôt la raison; 2^o qu'avec les deux chefs de la ligature on enfile le tuyau du haut en bas, en les faisant passer à droite & à gauche de la petite traverse ci-dessus décrite, en sorte que celle-

ci se trouve entre deux ; 3° qu'on fixe un des chefs, en le tortillant, deux ou trois fois autour d'un des anneaux, dans le lieu où ils sont soudés au tuyau ; 4° qu'on laisse libre l'autre chef, pour des raisons que l'on va donner ; 5° qu'on détermine ensuite à volonté l'anse de la ligature, ayant attention, cependant, de ne la pas faire trop grande, afin que son introduction en devienne plus aisée ; 6° qu'il faut aussi se munir d'une pince à polype ordinaire, & que c'est-là ce qui compose tout l'appareil, ne consistant en effet, pour les cas ordinaires, qu'en cette pince & le tuyau garni de la ligature.

Quant au manuel de l'opération, voici comme il faut procéder. Le malade doit être situé, comme nous l'avons décrit pour faire la ligature du polype de la gorge (a) ; & un aide lui tiendra la tête assujettie de la même manière (b) : alors le chirurgien prend d'une main, 1° la pince à polype, avec laquelle il saisit le corps de la tumeur, à travers l'anse de la ligature présentée à l'ouverture inférieure de la narine, par le moyen de l'autre main qui tient le tuyau. 2° Il donne alors la pince à tenir à un aide intelligent, qui doit tirer à lui le polype, mais mo-

(a) Voyez le Journal de Médecine du mois de Décembre 1770, Tome XXXIII.

(b) *Ibid.*

dérément, & rester constamment dans la position qu'on lui fait prendre, jusqu'à ce qu'on lui dise d'en changer. Il doit être placé presque à côté du malade, afin de gêner le moins qu'il est possible, celui qui opere.

3^o Si c'est de la main gauche que celui-ci tient le tuyau, il saisit avec deux ou trois doigts de la droite le chef libre de la ligature, le pousse peu-à-peu entre le polype & la cloison du nez, s'il peut y passer, ou par l'endroit où l'anse de la ligature trouve plus de facilité à s'enfoncer, sans plier nulle part; car il faut que le milieu de l'anse aggrandie aille non-seulement jusqu'au haut de la narine antérieure, mais même dans la postérieure; ce qui ne doit pas être fait par un mouvement continu, mais par de petits mouvemens d'impulsion réitérés, ayant soin, à la fin de chacun, d'abandonner entièrement le chef de la ligature, pour voir s'il ne seroit pas repoussé au dehors, par quelque obstacle, avant que d'être parvenu au lieu désiré, & pour être averti, lorsqu'on y est arrivé. Toutes ces précautions sont très-nécessaires pour conserver à l'anse de la ligature sa forme circulaire, parce que, lorsqu'elle la perd, les divers plis anguleux, qui s'y forment, s'opposent à ce qu'elle puisse être retirée aisément à travers le tuyau, comme il faut que cela arrive, de toute nécessité, pour diminuer l'anse, afin que cette

358. DESCR. D'UN INSTRUMENT

anse, devenue bracelet, puisse bien étrangler le pédicule de la tumeur polypeuse, lorsque l'on viendra à en faire la torsion. C'est pour toutes ces raisons qu'il faut absolument que le second chef de la ligature soit libre à tous égards, tant au dedans qu'au dehors du tuyau. 4^o Il est aussi utile d'observer qu'en commençant cette opération, le tuyau ne doit être introduit d'abord, qu'à l'entrée de la narine, mais toujours du côté opposé au milieu de l'anse de la ligature, & qu'il faut que ce tuyau reste-là, en attendant que l'anse soit entrée au fond, en s'aggrandissant de plus en plus, jusqu'au point que nous venons de désigner, mais qu'alors ne pouvant plus s'aggrandir, il faut enfoncer tout doucement ce tuyau, à proportion qu'on rapetisse l'anse de la ligature, en retirant à soi le chef qui en dépend, & cela, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus faire entrer le tuyau, ni retirer le chef de la ligature. 5^o Si donc on est une fois parvenu à ce point, il est censé qu'on a réussi, mais pour s'en assurer, on tire un peu à soi le tuyau & le chef libre de la ligature, conjointement en tenant ferme l'un & l'autre. Si, contre son espérance, on n'a pas réussi, le tout ressort ordinairement, sans éprouver presque de résistance; alors l'anse est restée trop grande, quoique resserrée en long, s'étant fait quelques plis, qui lui ont fait perdre sa forme

circulaire, s'est opposé à ce que cette anse se soit suffisamment rapetissée, pour avoir moins de diamètre en tous sens, que le corps de la tumeur. Si, au contraire, on a réussi, l'anse tient ferme sur le pédicule, & fait que l'on tire à soi la tumeur; ce qui avertit qu'on peut terminer utilement le bracelet de la ligature, par le moyen de la torsion de ses deux extrémités. 6° Pour faire convenablement la torsion, il faut commencer par fixer ce second chef de la ligature autour de l'anneau qui est de son côté, comme l'a été le premier, puis faire la torsion avec ménagement, en tirant un peu à soi l'instrument, & en l'abandonnant entièrement après, chaque demi-tour, pour donner le tems au bracelet de la ligature de former un sillon circulaire sur le pédicule de la tumeur. On s'apperçoit qu'il convient de suspendre la torsion, lorsqu'en cessant de tenir le tuyau, le dernier demi-tour que l'on vient de faire se détourne de lui-même : par ce moyen, on évite que la ligature ne se recoquille sur elle-même, & c'est à quoi il faut encore faire attention; car ce recoquillement s'opposeroit absolument à ce qu'on pût continuer à étrangler le pédicule du polype. 7° Jusques-là l'aide n'a pas encore cessé de tenir & de tirer un peu à lui le corps de la tumeur; mais pour lors il doit ouvrir & ôter la pince

qui n'est plus utile à rien. 8° L'opération ayant réussi, ce qui est très-ordinaire, pour peu que la tumeur ait une consistance assez solide pour que la pince à polype puisse avoir une bonne prise dessus : on détortille alors, l'un après l'autre, les deux chefs de la ligature pour les détacher des anneaux où on les avoit fixés ; on les redresse l'un & l'autre afin de pouvoir ôter aisément le tuyau de dedans le nez, & si-tôt qu'on peut saisir ces chefs au-dessus du tuyau, on les tient fermes entre deux doigts, pour pouvoir les dessiler sans causer de tiraillement, ni d'ébranlement considérable à la ligature. 9° On plie ensuite les deux chefs de cette ligature sur le bord de l'aile de la narine où l'on a opéré : on les applique sur la joue de ce côté, après en avoir fait une anse que l'on attache à un bonnet qu'on a eu la précaution de mettre au malade, & que l'on a bien assujetti avec un serre-tête, avant que de faire l'opération, afin que rien ne se dérange, pendant l'intervalle d'un pansement à l'autre ; & c'est pour cette raison qu'il faut que la ligature ait un pied au moins de long.

Après avoir fait la description de l'instrument, celle de l'appareil & de la méthode d'opérer les polypes du nez, par le moyen de la ligature, venons aux pansemens subséquens : ces pansemens consistent en bien

peu de chose, si on en excepte ce qu'il faut faire pour continuer, tous les jours, soir & matin, de resserrer le bracelet de la ligature, à mesure que ce qu'il a embrassé diminue de volume, afin de faire tomber la tumeur le plutôt qu'il est possible.

Pour y parvenir aisément, il faut, 1^o après avoir détaché les chefs de la ligature du lieu où on les avoit assujettis, les redresser & les renfiler de nouveau, comme on avoit fait la première fois; 2^o pousser le tuyau jusques sur l'endroit du pédicule où l'on a commencé la torsion, & refixer, de même que ci-devant, les chefs de la ligature aux anneaux, puis, 3^o faire la torsion en répétant les précautions décrites aux n^o 6 & 7, du Manuel de l'Opération, n'oubliant point de faire saisir de nouveau le corps de la tumeur avec les pincés à polype, & de recommander à l'aide qui les tient de tirer un peu à lui, afin de faciliter la torsion des extrémités du bracelet de la ligature; ce que l'on répète à chaque fois, jusqu'à ce que la tumeur soit tombée. 4^o Après chaque nouvelle torsion, on rétablit le tout, de la manière décrite aux n^o 8 & 9; & à la fin de chaque pansément, on fait renfiler, comme la première fois, d'une infusion de quelques-unes des plantes vulnéraires détersives, moyennant quoi la cicatrice ne tarde pas ordinairement à se faire & à rendre la guérison complète.

Nous croyons devoir avertir ici, qu'il faut s'attendre qu'il arrive quelquefois que, pendant qu'on porte la ligature dans le nez, lors de l'opération, le chatouillement presque inévitable, que fait le frottement de cette ligature sur les endroits le moins engorgés de la membrane pituitaire excite le malade à éternuer, & que les secouffes que ces éternumens produisent sont sujettes à interrompre momentanément l'opération, & à faire perdre la forme circulaire à l'anse de la ligature ; ce qui fait qu'on ne peut alors la rapetisser suffisamment pour former le bracelet, de la manière que nous l'avons décrit ci-dessus, nos 3, 4 & 5 du Manuel. Quand cela arrive, il ne faut pas se décourager, mais recommencer l'opération jusqu'à ce que l'on ait réussi. On n'a pas les mêmes inconvéniens à craindre, lors des pansemens, puisqu'il n'y a plus d'anse à former, ni de bracelet à fixer, celui-ci l'étant invariablement. Il est vrai qu'il arrive quelquefois, qu'à force de tortiller la ligature elle se casse, ce qui oblige alors d'en placer une seconde ; mais cet inconvénient est si rare, & si léger, qu'il ne mérite presque pas la peine qu'on s'en occupe.

REFLEXIONS.

1^o Si le polype avoit pour cause un vice de la masse du sang, qui pût être combattu efficacement, il faudroit, ayons-nous

dit ailleurs (a), commencer par traiter méthodiquement le malade, avant que d'attaquer la tumeur polypeuse, par la ligature, à dessein de tenter sa destruction, sans avoir besoin de ce dernier moyen, &, au cas que le polype eût résisté au traitement général, qu'il devînt plus aisé à détruire radicalement, n'ayant plus alors que ce vice à combattre.

2^o Pour pouvoir lier un polype dans le nez, comme dans toute autre cavité, il faut, sans contredit, que la ligature puisse monter jusqu'à l'attache où la tumeur a pris naissance, &, par conséquent, que le corps de cette tumeur soit isolé, à tous égards; car, s'il y avoit plusieurs attaches dans la circonférence de la narine, n'importe où, l'opération ne seroit point alors praticable. Nous ne rencontrons que trop souvent de ces cas qui ont fait croire à bien des auteurs que les polypes avoient chacun nombre de pieds pour un seul corps, & que ces prétendus pieds leur servoient tous d'attache primordiale, comme autant de voies vitales, tandis que, dans l'ordre naturel, chaque polype n'en a réellement qu'une (b). A la vérité, lorsqu'on a tenté la cure de ces sortes de tumeurs, en se servant des

(a) Voyez le Journal de Médecine du mois de Décembre 1770, Tome XXXIII, page 537.

(b) On peut voir notre sentiment, sur ce sujet, à la page 2, & suivantes, de notre *Traité des Polypes*, n'importe quelle édition.

caustiques pour les consommer, & que, faute de réussite, ce qui est commun, on a abandonné cette méthode, s'il est arrivé que les caustiques aient agi sur les parois de la narine, comme sur le corps du polype, ce qui n'est pas rare, alors il en résulte que, par la suite, l'un devient adhérent à l'autre; & il n'est plus possible de porter de ligature sur le pédicule de la tumeur, si, au préalable, on ne commence par détruire ces attaches accidentelles.

3° Lors donc qu'il se présente à nous un malade qui a un polype dans le nez, nous commençons par nous assurer si le corps de la tumeur n'auroit pas quelque adhérence contre nature, avec les parois de la narine, à quoi nous parvenons aisément à la faveur d'une sonde que nous avons décrite & fait graver Figure 10 de la quatrième Planche du Traité que nous venons de citer. Or, dans les cas où l'on trouve de ces adhérences, nous les détruisons facilement en nous servant des bistouris représentés Figures 11, 12, 13 & 14 de la même Planche, & décrits, ainsi que la manière de s'en servir, aux pages 272 & 273 de la seconde édition du même Traité.

4° Nous sommes, en pareil cas, dans l'usage de détruire toutes ces adhérences les unes après les autres, lorsqu'il y en a plusieurs, mais en observant de ménager la narine, aux dépens de la tumeur, sans ce-

pendant trop anticiper sur celle-ci; & si-tôt que la séparation en est faite, nous commençons par étancher le sang avec de l'eau alumineuse, & nous enveloppons ensuite la tumeur avec un emplâtre quelconque, qu'il convient de renouveler autant de fois que cela est nécessaire, jusqu'à ce que les plaies des parois de la narine soient consolidées, sans s'être rattachées à la tumeur: pour lors le polype est devenu en état de souffrir utilement la ligature.

5^o Supposons maintenant que le polype ne soit point, ou ne soit plus adhérent à la narine, que par son attache primordiale, il faut s'assurer si la tumeur qu'il forme est unique, ou si elle ne seroit qu'une portion d'une autre située dans la gorge. Si elle est unique, on s'en apperçoit aisément, lorsqu'on l'a saisie avec la pince; car cette tumeur se laisse allonger facilement, & l'on voit que la fosse nazale, ou arriere-narine, devient d'autant plus libre, que l'on tire à soi la tumeur. Au contraire, dans l'autre cas on a non seulement beaucoup de peine à faire avancer la tumeur; mais, plus on tire, plus le détroit qui joint la fosse nazale à la narine se remplit; ce qui annonce une autre portion de tumeur, logée à la voûte de l'arriere-bouche ou au *vomer* (a), &

(a) Voyez les Observations XXVII & XXVIII de notre *Traité*, ci-devant cité, & une autre très-belle, de cette espèce, dans le Journal de Méde-

met dans la nécessité de s'en assurer, en portant un ou deux doigts derrière le voile du palais; ce qu'on peut faire également, de prime abord, si on le souhaite.

6° Lorsque le polype du nez est unique, qu'il occupe la narine proprement dite, qu'il y est isolé, & que sa solidité est comme charnue, la ligature est aisée à porter sur son pédicule. D'ailleurs, quand la tumeur est tombée, la suppuration se tarit facilement, & ordinairement en peu de tems; ce qui dépend néanmoins du plus grand ou du plus petit volume qu'avoit le pédicule du polype, & de son plus ou moins de solidité; mais très-rarement, dans ce cas, le pédicule a-t-il beaucoup de volume, parce que le détroit osseux de la narine force ordinairement la portion du polype, qui y est logée, à être grêle, comparative-ment à son corps, en quoi ces sortes de polypes ont, quant à la forme, quelque analogie avec les polypes utérins de la première espèce (a), puisque la contraction naturelle & continuelle du col & de l'orifice de la matrice fait sur ceux-ci ce que

ciné du mois d'Avril 1770, page 344, & suivantes. Elle confirme en tous points les principes que nous avons établis, dès la première Édition de notre *Traité*. Cette Observation est de M. Clément, premier Éleve en Chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Elle est, suivant nous, très-bien écrite.

(a) Voyez, dans notre même *Traité*, l'article 1, section 2, de la première Partie.

la résistance du canal osseux opère sur ceux-là, & que la cavité de la narine permet, comme celle du vagin, que la portion du polype, qui en fait le corps, puisse y prendre un accroissement considérable; d'où il résulte que tous ces polypes sont pyriformes. D'ailleurs leur base étant en bas, ils permettent à la ligature de monter vers leur pointe & de s'y fixer d'une manière stable; d'où dépend; en plus grande partie, la réussite du manuel de l'opération.

7^o Il s'en faut de beaucoup que les polypes du nez soient sujets aux accidens de ceux de la gorge (a). Ces sortes de polypes guérissent, en effet, aussi facilement que ceux de la matrice, lorsque la cause des uns & des autres est bénigne. Ils n'exigent pas plus de précautions, soit avant, soit pendant, soit après l'opération faite par le moyen de la ligature, eu égard aux préparations préliminaires, & au régime.

8^o Lorsqu'il y a plusieurs polypes dans une seule narine, si chaque corps polypeux a son pédicule particulier, ou qu'une seule attache ait plusieurs digitations, nous faisons autant de ligatures qu'il y a de tumeurs particulières, comme si ces tumeurs étoient séparément dans les deux narines. Notre

(a) Nous en avons déduit les raisons dans le Journ. de Méd. Décembre 1770, Tome XXXIII, pag. 538 & suiv.

méthode étant alors de ne faire ces ligatures, que les unes après les autres, à mesure qu'il y a des digitations polypeuses de détruites; voyez les avantages de cet ordre méthodique dans la 28^e Observation de notre Traité ci-devant cité, & dont la cure date de vingt-sept à vingt-huit ans, étant de 1743.

9^o Il est bon d'observer qu'il est très-rare que les polypes du nez, soit qu'ils soient seuls & uniques dans les narines, soit qu'ils ne soient que des portions d'une autre de ces tumeurs, située à la voûte de l'arrière-bouche; il est rare, disons nous, qu'ils ayent primordialement des digitations telles que nous en voyons quelquefois: elles ne sont communément qu'accidentelles, provenant ordinairement de ce qu'ayant voulu les arracher avec des pinces, & n'ayant pu y réussir, on les a déchirés, ce qui fait que, par la suite, chaque lambeau venant à grossir, sans se réunir avec ses voisins, on trouve qu'au lieu de n'avoir qu'une seule masse pour tout corps, ces polypes sont alors formés de plusieurs appendices digitales: tel étoit celui de M. DuMortreux, dont nous avons donné l'Histoire dans la 28^e Observation que nous venons de citer.

10^o Quand le polype du nez n'est qu'une portion d'un polype de la gorge, si cette portion est susceptible de la ligature, il faut commencer par lier celle qui est dans le nez,

nez, puisqu'il est prouvé que, si cette portion est considérable, il est possible qu'elle en fasse tomber une autre plus considérable qu'elle, quand l'attache est commune à l'une & à l'autre, comme cela est arrivé dans l'observation que nous venons de citer nos 8 & 9, & maintes autres fois depuis ce tems-là. Or, comme il est bien plus facile de lier & de faire périr en place les polypes du nez, que ceux de la gorge, il convient donc de commencer par lier la portion de polype logée dans la narine, afin de tenter, par ce moyen, de détruire celle de la gorge, sans opérer directement sur elle, ou au moins par la bouche; étant toujours à tems d'en venir à faire la ligature de cette dernière, si, l'autre n'a pas réussi à les détruire toutes deux en même tems. D'ailleurs, si dans ce cas, on vouloit agir dans un ordre inverse, commençant par le polype de la gorge, pour faire aussi périr la portion située dans le nez, on trouveroit souvent de la difficulté & même de l'impossibilité à fixer le bracelet de la ligature sur le haut de la tumeur, à cause de la portion qui est alors dans la narine, puisque cette portion appartient, en ce cas, à celle de la gorge; en sorte que tout dicte, comme on le voit de n'en venir à celle-ci, qu'après avoir détruit celle-là. Dans ce cas, il faut, presque toujours, que le tuyau soit

porté du côté de la cloison du nez, &, par conséquent, l'anse de la ligature à l'opposé, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, (voyez n^o 5,) le polype de la gorge est très-sujet à être attaché au *vomer*, & qu'en ce cas, la ligature ne pourroit point monter librement le long de la cloison.

11^o Tous les polypes du nez, qui sont susceptibles de pouvoir être détruits par le moyen de la ligature, sont plus ou moins rouges; & l'on observe que, peu de tems après qu'on les a liés, la couleur rouge commence à augmenter à proportion qu'ils grossissent; ce qui continue à faire de plus en plus de progrès, jusqu'à ce que la pourriture s'en empare, & qu'alors, en se flétrissant, & comme en s'exfoliant, cette couleur devient livide. On vient de voir au n^o 10, que, quand le polype du nez est un prolongement de celui de la gorge, que la ligature de l'un peut faire périr l'autre, il est vrai qu'on ne voit point alors les changemens qui arrivent, dans ce cas, à la portion de tumeur qui est dans la gorge, comme on le voit à celle qui est dans la narine; mais il y a un autre cas, & qui n'est pas rare, qui, lorsqu'il se présente, nous l'apprend démonstrativement. Ce cas est, lorsqu'au lieu d'avoir un des corps polypeux dans la gorge & l'autre dans une narine, les deux narines en sont remplies, soit que ces deux corps po-

lypeux dépendent de celui qui est attaché à la voûte de l'arrière-bouche, ou au *vo-mer*, soit que les deux tumeurs des narines partent de ce dernier lieu, sans qu'il y en ait dans la gorge; car alors, tandis que celle qu'on a liée augmente de volume & de couleur, jusqu'à parvenir à la lividité, l'autre ne se gonfle presque point: sa couleur acquiert peu de nuances; &, sur la fin, elle devient feuille-morte, en se couvrant d'un limon putride; ce qui annonce qu'elle périra comme sa jumelle, quoique ce ne soit pas sur elle qu'on ait posé la ligature: d'où l'on peut conclure que, dans le cas où un polype de la gorge a une appendice dans le nez, & qu'on a lié cette appendice il arrive la même chose à la portion qui est dans la gorge, quoiqu'on ne le puisse pas voir; & elle tombe de même, par la raison que ces tumeurs n'ont qu'un pédicule unique; & enfin, si ces effets n'arrivent pas, c'est-à-dire que les tumeurs, soit de la gorge, soit de l'autre narine, ne changent point de façon d'être, il faut s'attendre à être obligé de les lier à leur tour, si on veut les faire périr par la ligature, parce qu'au lieu d'avoir leur principe vital commun, comme dans l'exemple précédent, ces tumeurs ont chacune le leur particulier. Au reste, lorsqu'il s'agira alors de lier le polype de l'arrière-bouche, il ne faudra né-

glier aucunes des précautions exposées dans notre Parallele de la Ligature des Polypes de la Matrice, avec ceux de la gorge, ce Parallele est inséré dans le Journal de Décembre 1770, Tome XXXIII.

12° Si la masse du polype du nez étoit cancéreuse, & que le pédicule ne le fût pas encore, on pourroit entreprendre d'en faire la ligature, & se flater, à quelques égards, de guérir le malade; mais, si le pédicule participoit du vice cancéreux, & qu'on en fût sûr, la ligature ne détruiroit point la maladie; car, en supposant que le malade pût souffrir la douleur excessive que pourroit occasionner alors la constriction du pédicule de la tumeur, il arriveroit indubitablement qu'après la chute de celle-ci, la portion restante de ce pédicule végéteroit, comme cela n'arrive que trop souvent, après qu'on a amputé un testicule carcinomateux, puisque pour lors le cordon des vaisseaux spermatiques, empreint du vice cancéreux, végète en forme de chou-fleur, & fait périr ordinairement le malade, comme si on n'avoit point fait la castration; d'où il résulte qu'à raison de la comparaison de ces maladies, & du peu de succès de l'opération, il ne faut point faire la ligature des polypes cancéreux, lorsqu'on est sûr que le pédicule de la tumeur est affecté de ce vice, d'autant plus que ce se-

roit hazarder de décréditer un moyen toujours utile, lorsqu'il n'est employé qu'à propos.

13° J'ai remarqué que les polypes du nez sont très-sujets à servir comme d'higromètres. En effet, ils grossissent dans les tems humides, & diminuent de volume dans les tems secs. Cette remarque m'a souvent déterminé à choisir le tems sec pour les gros polypes, lorsqu'ils sont mollaſſes; & celui qui est humide, pour ceux qui sont, en même tems, petits, solides, & peu avancés dans les narines. Dans le premier cas, la pince à polype peut mieux assujettir la tumeur, sans être en danger de la mutiler, & dans le second, elle peut la saisir plus près de son pédicule; ce qui est alors très-utile.

14° On ne doit point entreprendre de lier les polypes vésiculaires ou muqueux, parce qu'ils ne sont point susceptibles d'être saisis ferme, &, par conséquent, de pouvoir être assujettis, d'aucune maniere; ce qui, en ôtant toute possibilité d'y faire tenir la ligature, borne l'art aux moyens usités pour en tenter la destruction, ou bien de faire usage de l'instrument *verticilli*, que nous avons inventé pour ces cas. Il est gravé dans la 4^e Planche de notre *Traité des Polypes*, Figure 17. La description de cet instrument, & de la maniere de s'en servir, sont détaillés, page 298 & suiv. de la seconde édition.

On y verra que nous ne donnons point ce moyen, comme infaillible, mais comme pouvant réussir quelquefois, sans qu'il y ait aucun danger de le mettre en pratique, en cas de non-succès.

Après avoir fait observer qu'il y a des polypes du nez, qui ne sont point du tout susceptibles de la ligature, tels que les végétatifs ou muqueux; qu'il y en a aussi qu'il ne seroit pas prudent d'entreprendre de lier, quoique la ligature en fût très-possible, comme les cancéreux, dont le pédicule seroit affecté de ce vice; qu'il y en a encore dont il faut lever les obstacles, avant que de tenter d'y porter la ligature; qu'il y en a d'autres, & que c'est le plus grand nombre, dont la cure est non-seulement très-possible & fort aisée, à tous égards, en suivant notre méthode: il nous paroît à propos d'ajouter ici, qu'en se servant de la même méthode, on peut porter, avec une très-grande facilité, des ligatures sur les polypes qui naissent quelquefois dans la cavité de l'oreille externe, & que cette opération a réussi plusieurs fois, tant entre nos mains, que dans celles d'autres, mais qu'il faut alors proportionner la ligature au volume du pédicule de la tumeur, & au vuide du lieu dans lequel on la porte, & que le reste dépend de la sagacité de celui qui opère, & de l'intelligence de

l'aide qui tient la tumeur assujettie avec la pince à polype.

P. S. On trouve, page 559 du Journal de Médecine de Juin 1770, que nous offrons aux personnes qui desireroient de faire faire, à Paris, des instrumens pareils à ceux que nous avons inventés, de les examiner scrupuleusement, afin d'éviter qu'elles ne puissent être trompées. C'est dans ces mêmes vues que nous avons indiqué la demeure de notre coutelier, pour qu'on puisse lui écrire directement. Mais, comme il vient de changer de logement, nous avertissons qu'il est actuellement, rue de la Harpe, près l'église de S. Côme. Son nom est *Chatron*, & son enseigne *au Vaisseau*. Nous croyons devoir ajoûter à cet avertissement, que, pour avoir la preuve que les instrumens auront été examinés par nous, on y trouvera une approbation écrite, & signée de notre main, sur un papier qui les entourera en forme de bracelet terminé par notre cachet.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1771.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Temps du jour.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	7	8	5 $\frac{1}{2}$	28	1	28
2	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
3	5	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28	4	28
4	5	7	6	28	4 $\frac{1}{2}$	28
5	3	7 $\frac{1}{4}$	5	28	3 $\frac{1}{2}$	28
6	4	4 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
7	02	01	02	28	2	28
8	04	$\frac{1}{2}$	04	28	1 $\frac{3}{4}$	28
9	06 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{2}$	04	28	2 $\frac{3}{4}$	28
10	06	03 $\frac{1}{4}$	05	28	1 $\frac{1}{4}$	28
11	07	02	06 $\frac{1}{4}$	27	9	27
12	03 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	05	27	8	28
13	09	02	02 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	27
14	01 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{3}{4}$	1	27	9	27
15	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27	10	27
16	2	8	4	28		28
17	3	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	3	28
18	4	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$	28
19	1	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	5	28
20	1 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4	28	2	28
21	1	8	4	28	$\frac{1}{2}$	28
22	1 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	28	$\frac{1}{2}$	28
23	2 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28		28
24	3	10	6 $\frac{1}{4}$	28		27
25	4 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	9	27	11	27
26	7	10 $\frac{1}{4}$	6	27	11	28
27	3	8 $\frac{1}{2}$	5	28	1 $\frac{1}{4}$	28
28	3	9	4	28	1	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couv. pl.	O. couv. nuages.	Nuages.
2	O-S-O. nuag. pluie.	O. couv. pl.	Couvert.
3	O. couvert.	N-O. nuag. pet. pl.	Nuages.
4	N-O. c. n.	N-O. nuag.	Nuages.
5	N-N-O. n.	N-N-O. n.	Nuages.
6	N. beau.	N-N-E. nuag.	Nuages.
7	E-N-E. c.	E. nuages.	Nuages.
8	N-E. nuages.	N. nuag. c.	Vent. nuag.
9	N. nuages.	N. nuages.	Couvert.
10	N-E. neige. nuages.	E-N-E. couv.	Nuages.
11	E. c. neige.	E. nuages.	Couvert.
12	O-N-O. beau.	O. beau.	Beau.
13	S. leg. brouil. beau.	S-E. b. nuages.	Couvert.
14	S-E. brouil- lard.	S-S-E. couv. pet. pl.	Couvert.
15	E-S-E. br.	E-S-E. br.	Couvert.
16	S-E. leg. br. nuages.	S-E. nuag. br.	Beau.
17	S. br. couv.	S. nuag. br.	Beau.
18	E-S-E. brouil. nuages.	S-E. nuages.	Beau.
19	E. beau.	E. beau.	Beau.
20	E. beau.	E. beau. br.	Beau.
21	E. beau.	E. beau.	Beau.
22	E. br. beau.	E. beau.	Beau.
23	E. leg. brouil. beau.	E. beau.	Nuages.
24	E. leg. brouil. beau.	S-E. nuages.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	E-S-E. légers nuages.	S-S-E. nuag. pluie.	Pluie.
26	O. nuag. cou- vert.	O. n. beau.	Beau.
27	O. ép. brouil- lard.	O-S O. nuag. gs. br.	Nuages.
28	N-O. brouil- lard. nuag.	N-O. nuag.	Brouillard.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $11\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de $9\frac{1}{4}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 21 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

1 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

8 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

5 fois du S-S-E.

2 fois du S-S-E.

2 fois du S.

1 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

Le vent a soufflé 3 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours, beau.
12 jours, du brouillard.
20 jours, des nuages.
13 jours, couvert.
5 jours, de la pluie.
2 jours, de la neige.
1 jour, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1771.

On a continué à observer, pendant tout ce mois, les mêmes affections rhumatismales, qui ont régné pendant le mois précédent. On a observé, en outre, quelques fièvres éruptives, de peu de conséquence. Les maladies, qui ont attiré le plus l'attention des médecins, ont été des péripneumonies, la plupart catarrheuses, qui cependant ont été plus longues que dangereuses.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1771; par M. BOUCHER, médecin.

Le commencement du mois a été très-doux, eu égard à la température de l'air. La liqueur du thermomètre a été observée,

le premier du mois, à 8 degrés au-dessus du terme de la congelation.

La gelée a commencé, le 5. Elle a été modérée jusqu'au 11. Ce jour, la liqueur du thermometre est descendue à 7 degrés au-dessous du terme de la congelation; le 12, à 8 degrés au-dessous du même terme; & le 13, à $9\frac{1}{2}$ degrés. Le froid a encore été violent, les jours suivans, jusqu'au 19, quoiqu'un peu ralenti le 15 & le 16. La liqueur du thermometre, le 17 & le 18, a été observée à 9 degrés au-dessous du terme de la congelation.

Le 25, il a dégelé; mais la gelée a repris, le 27, & a continué, les jours suivans. Heureusement, les campagnes se trouvoient garanties par la neige qui a tombé en abondance, depuis le 5 jusqu'au 10 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N. vers l'Est.

3 fois de l'Est.

MALADIES RÉGN. A LILLE. 381

Le vent a soufflé 2 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'O.

2 fois de l'Ouest.

8 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

8 jours de neige.

2 jours de grêle.

2 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué beaucoup d'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Janvier 1771.

Nous avons vu, dans nos hôpitaux, au commencement du mois, ainsi que dans le cours du précédent, des personnes du petit peuple attaquées de la dyssenterie putride ; effets de la disette & des mauvais alimens. La maladie se trouvant plus ou moins avancée, il étoit très-difficile de leur donner des secours efficaces. Heureusement, elle a été presque bornée à un quartier de la ville.

Dans la première invasion de la gelée, l'on a vu nombre de personnes travaillées de fluxions inflammatoires à la tête, & dans le contour du col & de la poitrine. Dans le fort de la gelée, il y a eu des morts subites.

A la fin du mois, il y a eu des coliques

inflammatoires, des points de côté pleurétiques, & nombre de fluxions de poitrine. Ces maladies ont été traitées, avec succès, par la méthode anti-phlogistique. Les sueurs paroissoient être l'évacuation la plus propre à terminer ces maladies, d'une manière salutaire.

L'on a encore entendu parler, ce mois, de quelques familles de la campagne, atteintes de la fièvre putride-maligne, qui avoit régné, l'été, dans plusieurs cantons.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du Ministère ; par M. *Raulin*, Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, &c. A Paris, chez *Vincent*, 1771, in-12. Prix, relié, 2 liv. 10 sols.

Histoire naturelle des Oiseaux ; par M. *De Buffon*. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1770 ; & se vend chez *Pancouke*.

Cet ouvrage qui est destiné à faire suite de l'histoire naturelle, générale & particulière du cabinet du Roi, est imprimé sous trois formats différens, in-folio, en faveur de ceux qui ont souscrit pour les Planches

enluminées que MM. *De Buffon*, & *Daubenton* le jeune, publient, depuis quelque tems, *in-4°*, pour servir de suite à la grande Edition de l'Histoire naturelle, générale & particuliere, & *in-12*, 2 volumes. Nous pourrons nous en occuper dans quelqu'un des Journaux suivans.

Collection académique composée de Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés littéraires, des Extraits des meilleurs Ouvrages périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares, concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale, & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, Tome IV^e de la partie françoise. A Paris, chez *Panckouke*, 1770, *in-4°*.

Ce Volume comprend les Extraits des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, depuis l'année 1714, jusqu'à l'année 1718, inclusivement.

Nouvelle Méthode également prompte & facile pour guérir la Gonorrhée virulente, & pour s'en garantir, à laquelle on a joint l'Examen chymique d'un Remède appellé *Eau anti-vénérienne préservative*; par M. *J. Warren*, Anglois, Docteur en Médecine, de l'Université d'Edimbourg. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Quillaud*, *Prault*, & *Rozet*, 1771, *broch. in-12*.

TABLE.

EXTRAIT du Dictionnaire portatif de Chirurgie, ou Tome III du Dictionnaire de Santé. Par M. Sue le jeune, chirurgien.	Page 291
Observation sur une Anasarque dégénérée en Ascite, & guérie par l'usage du Vin scillitique. Par M. Planchon, médecin.	313
Mémoire concernant un Fœtus tiré du sein de sa mère, à huit mois & demi, lequel a été trouvé sans cerveau, cervelet, moëlle allongée, & même sans celle de l'épine. Par M. Dufour, élève en chirurgie.	325
Observation sur un Enfant dont la tête étoit monstrueuse. Par M. Anselin, chirurgien.	336
Lettre à M. Roux, D. M. P. sur un Accident arrivé à Montpellier, à la suite d'une Inoculation. Par M. Houlston, médecin Anglois.	342
Observation sur une Plaie à la tête, faite par une pointe de fer, restée dans le crâne. Par M. Dandeville Desparts, chirurgien.	348
Description d'un Instrument inventé par M. Levret, accoucheur de madame la Dauphine, &c. avec la méthode de s'en servir pour lier les Polypes du nez.	353
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1771.	376
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1771.	379
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Janvier 1771. Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Janvier 1771. Par le même.	381
Livres nouveaux.	382

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois d'Avril 1771. A Paris, ce 23 Mars 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A I 1771.

TOME XXXV.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I . 1771.

EXTRAIT.

Second Mémoire sur l'Action d'un Feu égal, violent, & continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres, & de chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre; lu à l'Académie Royale des Sciences, les 7 & 11 Mai 1768, par M. D'Arcet, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris;

On trouve dans le même Volume un Mémoire sur le Diamant, & quelques Pierres précieuses, traitées au feu; lu à l'Académie Royale des Sciences, le 29 Août 1770. A Paris, chez Cavelier, 1771, in-8°.

EN rendant compte, dans notre Journal de Novembre 1766, du premier Mémoire de M. D'Arcet, nous avons fait connoître le but qu'il s'étoit proposé dans les

expériences dont nous annonçons la suite ; & nous avons tâché de donner une idée de son plan. Il avertit , à la tête de ces deux nouveaux Mémoires , qu'il n'a pas cru devoir s'en écarter. Il ajoûte que , depuis qu'ils ont été lus à l'Académie , il y a fait plusieurs additions , mais qu'il n'y a point fait de changemens. Nous espérons que nos Lecteurs nous sauront d'autant plus gré de leur donner un précis de ces nouvelles expériences , qu'elles paroissent très-propres à jetter le plus grand jour sur une des branches de l'*Histoire naturelle*, la plus obscure , & sur laquelle on n'avoit jusqu'ici que des notions très-vagues. M. D'Arcet a cependant la modestie d'annoncer qu'il est bien éloigné de prétendre donner son plan , comme un système de minéralogie. « Les contradictions , » dit-il , qui se trouvent entre les expériences déjà faites , & les classes ou genres établis par de très-grands hommes , ne peuvent que me rendre très-timide & très-circonspect. Il reste encore à examiner tant de différens corps que la nature nous offre de toutes parts : il reste tant d'expériences à tenter , qu'il seroit bien imprudent , à mon avis , d'arranger un système , avant d'avoir au moins la plus grande partie des matériaux. » Il ajoûte ensuite , qu'il seroit à souhaiter qu'aux expériences , par le feu , que Henckel avoit pro-

posées comme le moyen le plus sûr de connoître la véritable nature des terres & des pierres, on peut joindre l'action puissante des menstres. Il les croit d'autant plus nécessaires qu'il n'y a que par eux qu'on peut séparer les principes constituans de chaque être. il annonce, à ce sujet, qu'il se propose de suivre les traces de MM. Pott & Margraf qui ont déjà essayé d'ouvrir cette carrière. Nous ne doutons point que ces nouveaux Mémoires ne fassent desirer aux amateurs de la chymie, qu'il remplisse promptement les engagements qu'il semble prendre à ce sujet.

Parmi les pierres qu'il a trouvées infusibles dans ses nouvelles expériences, il compte une fausse améthyste que Wallérius a désignée sous le nom de *faux-rubis violet*; la hyacinthe blanche, fausse hyacinthe qui est un vrai crystal de roche; ce qu'on appelle en Auvergne *fausse hyacinthe rouge*; un grès coloré, dont il n'indique pas l'origine; le grès de la carrière de S. Denis-en-l'Isle, & celui de la carrière de la Lodgène qui fournissent le pavé d'Alençon, grès qu'on a pris mal-à-propos pour de vrais petunzés; une pierre ferrugineuse de Bristol, qui est une espèce de grès; un grès, par couches minces, qui se trouve dans le chemin de Gottingue à Cassel: aucune de ces pierres n'a donné le plus léger signe de fusion. Les suivantes ont

paru céder davantage à l'action du feu ; l'écaille de mer ; un sable pris au jardin de Bon-Secours , rue de Charonne. Mais une brèche très-dure , différentes agates , plusieurs jaspes ont paru absolument infusibles : il n'y a que leur partie colorante , qui ait souffert quelque altération : elle a formé une espèce de vernis coloré , qui s'est attaché aux creusets.

Le crystal d'Islande , qui est un véritable spath calcaire , qu'on a cru être l'*androdymas* de Pline , sur des fondemens assez légers , comme l'observe très-bien M. D'Arcet , a fondu en une masse d'autant moins brune , qu'elle entroit plus en fonte. On observoit çà & là des taches qui ressembloient assez à une efflorescence legere du verd-de-montagne : il paroissoit , à l'inspection du creuset , que cette matiere s'étoit gonflée. Un spath calcaire , de Bagnères , rhomboïdal , & qui rend même un peu doubles les objets qu'on regarde au travers , comme le crystal d'Islande , a commencé à fondre sur les bords : la partie supérieure étoit d'une belle couleur de verd-de-montagne , plus vive que celle qu'avoit donné le crystal d'Islande. Cette portion verte étoit très-tendre : elle n'a n'a point éprouvé de changement , par les acides , ni par l'alcali volatil. Un spath calcaire de Bristol , dont la crystallisation est différente de celle des deux précédens , a

donné les mêmes résultats. Un spath calcaire du Hartz , moins transparent , mais feuilleté, & rhomboïdal, a présenté , dans le feu , une très-grande analogie avec les trois précédens. Un spath calcaire , crySTALLISÉ , venu d'Allemagne , n'a montré qu'un léger commencement de fusion : un spath calcaire , qui servoit de base à l'Amianthe , a fondu , pour la plus grande partie , & fait un verre jaunâtre. La pierre-porc des Pyrénées a fondu en entier en un beau verre clair & transparent. Une crySTALLISATION calcaire a à peine donné une léger vestige de vitrification : le reste étoit en poudre , se dissolvoit encore dans les acides , mais sans effervescence ; ce qui lui est commun , dit M. D'Arcet , avec beaucoup de substances de ce genre. Les autres matières calcaires , qu'il a soumises à l'action du feu , sont un fragment de colonne d'albâtre , le marbre vert de Campan , le marbre salin du Bourbonnois , une pierre calcaire de Franche-Comté , la craie de Champagne , des os de mouton calcinés , & bien lavés à l'eau bouillante , des arêtes de poisson de mer , la terre de l'alun , celle du sel d'Epsom.

M. D'Arcet observe , au sujet de ces dernières matières , qu'on ne peut disconvenir de la difficulté prodigieuse , ou plutôt du feu énorme qu'il faut pour opérer la fusion de la terre calcaire , en général ; mais il faut

à vouer aussi qu'il y en a peu qui ne laisse voir une disposition plus ou moins grande à céder enfin à l'action de cet agent. Il en excepte la terre qui sert de base à l'alun. Il ne voit entr'elle, & l'argille la plus pure, qu'une légère différence.

Les matières argilleuses, telles qu'un *finectis* de Provence, un autre des montagnes d'Ecosse, un *galactites* des environs de Bologne, où il est appelé *pietra di farti*, « pierre des tailleurs; » la *calamita bianca* de l'isle d'Elbe, une serpentine d'un brun noirâtre, la pierre de chapelets de Galice, & le jade, ont tous durci au feu, au point de faire feu avec le briquet, sans aucun vestige de fusion. La macle de Bretagne, qui a beaucoup de ressemblance, à l'extérieur, avec la pierre de Galice, exposée en poudre à l'action du feu, s'y est tellement calcinée, qu'elle a formé une masse brune, ferrugineuse, très-dure, laquelle, comme le mica qui entre dans sa composition, paroît s'être détachée du creuset, à mesure qu'elle s'est liée, & a pris un commencement de fusion.

Un mica noir, envoyé par M. Wallérius, deux schistes de Gondrecourt, un schiste verdâtre, pris dans le Gave de Pau, un autre de Navarrens ont plus ou moins fondu. Un albatre gypseux, que M. D'Arcelet a exposé à un feu qui n'étoit vraisembla-

blement pas assez fort, n'a pas fondu comme ceux qu'il avoit examinés dans les expériences qui font l'objet de son premier Mémoire ; mais il s'est calciné, & il observe qu'une petite portion s'étoit dissoute, dans les acides, avec effervescence. Cette expérience, qui n'a pas réussi dans son objet principal, lui a appris qu'un feu continué, sans le contact des charbons, peut, à la longue, décomposer le gypse, & en chasser l'acide, comme cela arrive à plusieurs autres sels vitrioliques, tels que l'alun. C'est ainsi qu'un habile Observateur sçait tirer parti des expériences même, qui réussissent le moins.

Sans entrer dans aucun nouveau détail sur le genre des spaths fusibles, M. D'Arcet expose tout de suite les expériences qu'il a faites sur les nouvelles especes qu'il s'est procurées. La première est un spath cristallisé, venu d'Allemagne. Le feu du four à porcelaine lui a donné un commencement de fusion, qui l'a fait couler des bords vers le centre, & converti en un verre noir, comme une matière qui seroit surchargée de beaucoup de matière martiale. La matière qui étoit dans le centre étoit restée pulvérulente, ressembloit à une chaux grise, & s'est éteinte à l'air libre, comme elle. Les acides ont blanchi cette poudre, mais n'en ont dissous qu'une très-petite partie. En y versant de

l'esprit-de-sel, il s'en est exhalé une odeur très-forte d'œufs couvés. M. D'Arcet fait observer, à ce sujet, qu'il arrive à ce spath la même chose qu'à l'albâtre & à l'alun ; c'est-à-dire qu'une partie se décompose au grand feu, & perd son acide : la terre, qui reste de cette décomposition, est calcaire. L'odeur, qu'il exhale avec l'esprit-de-sel, lui a donné lieu de conjecturer que l'odeur des eaux thremales & sulfureuses pourroit bien venir d'un spath semblable, qui auroit souffert une décomposition de la part des feux souterrains. La fausse-émeraude, la fausse-émeraude bleuâtre, & la fausse améthyste, toutes trois du genre des spaths, ont coulé au feu, & fait un verre qui a fort attaqué les creusets.

Il place, à la suite de ces spaths fusibles, quelques *petro-silex*, dont M. le duc de Chaulnes lui avoit donné des échantillons étiquetés de la main même de M. Wallérius, parce que le verre qu'ils donnent, lorsqu'ils coulent au grand feu, ressemble d'autant plus à celui de certains spaths, que la pierre est moins foncée en couleur, & moins chargée de matière colorante étrangère. Ces verres sont à demi-transparens, & plus ou moins laités, en quoi ils diffèrent des autres spaths séléniteux ou gypseux ; ce qui lui donne lieu d'observer que, quand les spaths sont très-purs, crySTALLISÉS, ou

transparens , ou qu'ils approchent davantage de la nature & de la pureté du gypse , ces spaths sont alors très-durs à fondre. Mais ils donnent constamment un verre clair , & toujours plus transparent que ceux qui approchent davantage de la nature de la pierre , & sur-tout de la pierre de roche. Ces échantillons de pierre de roche , envoyés par M. Wallérius , étoient au nombre de huit. M. D'Arcet en a ajoûté un neuvième pris dans un des torrens qui se précipitent des Pyrenées. Ils ont tous donné des verres plus ou moins laiteux.

Les porphyres & les granits viennent se ranger naturellement à la suite des spaths fusibles , par la manière dont ils se comportent dans le feu. Le porphyre rouge , le porphyre vert des anciens , la serpentine verte , qu'on doit mettre dans la même classe , selon la remarque de M De Jussieu , ont donné des masses vitreuses noires. Il en est de même de deux nouveaux granits que M. D'Arcet a soumis à ses expériences : l'un vient des Pyrenées ; & l'autre avoit été détaché d'un bloc trouvé dans un marais , & transporté à Pétersbourg , pour servir de piedestal à la statue de Pierre le Grand.

Henckel assure avoir fait fondre le liège fossile , sans addition ; & Wallérius dit qu'il se fond , & se change en verre au

feu : M. D'Arcet a cru devoir constater ce fait. Le liége fossile est , comme l'on sçait , couvert d'une poussiere , ou terre brune , qui lui fait une croûte plus ou moins épaisse , & lui donne l'apparence de l'écorce du liége : l'intérieur est moëlleux , & d'un blanc de neige. Comme le liege , il flotte sur l'eau , & ne plonge qu'à mesure qu'il s'en imbibe , à la maniere des éponges. M. D'Arcet a bien lavé , à l'eau bouillante , le morceau qu'il a exposé au feu , jusqu'à ce qu'il ait été bien blanc : en cet état , il a durci au feu ; mais il n'a pas donné la moindre apparence de fusion. Comme Henckel ne spécifie pas s'il a employé son liége fossile avec son écorce brune , M. D'Arcet ne décide point si c'est à cette circonstance , ou à un plus grand feu que celui qu'il a employé , qu'est dûe la fusion que ce grand chymiste dit lui avoir procurée. La chair fossile de Wallérius n'a pas fondu ; mais une petite portion qui étoit en poudre a adhéré au creuset ; & M. D'Arcet ne doute pas qu'un plus grand feu ne l'eût fait entrer en fusion.

Différens produits de volcans , tels que le bazalte d'Égypte , celui de la Chaussée des Géants en Irlande , la lave de S. Tubery en Languedoc , une lave verdâtre , dont les sauvages du Brésil font leurs haches , une pierre pareille à celle de Volvic en Auvergne ; une pierre , donnée sous le nom

de *bazalte*, de M. Cronstedt, fameux minéralogiste Suédois, un *gabbero* du Limousin, un autre d'Italie; toutes ces substances, dis-je, & la pierre de Pérouse, qu'il faut peut-être ranger dans la même classe, ont fondu & donné une masse vitreuse noirâtre.

La pierre des Incas, qui est une espèce de pyrite martiale sulfureuse, la manganèse, la malachite, le lapis-lazuli, & la terre d'ombre, ont fondu précisément comme les terres martiales; ce qui fait dire à M. D'Arcet que des expériences plus exactes, & des recherches plus réfléchies nous présentent, chaque jour, le fer, comme le vrai principe de la plupart des couleurs, même des plus belles que nous offre le règne minéral, ainsi qu'il est presque sûr que c'est à lui seul que la nature doit toute la parure dont elle orne avec tant de profusion tout le règne végétal. La chaux d'étain, précipitée d'elle-même de l'acide nitreux, a commencé à fondre sur les bords & dans le fond.

M. D'Arcet a essayé ensuite quatre mélanges; l'un composé de quatre gros d'argille blanche pure, de deux gros de quartz en poudre, & d'autant de pierre à fusil; le second, de poids égaux de chaux de marbre, d'os de mouton calcinés & lavés, & d'arêtes de poisson de mer écailleux,

calcinées & lavées; le troisieme, de mēfures égales de pierre à fusil, d'argille blanche pure de gypse fin, & de manganèse; le quatrieme enfin, de poids égaux d'albâtre, de quartz, & d'argille blanche pure. Le premier a paru absolument infusible: le second a fait adhérence avec la surface interne du fond du creuset; & il s'en est sublimé une matiere volatile, qui a enduit le creuset d'une legere couche de verre: le troisieme étoit en pleine fusion, & le quatrieme étoit plus d'à moitié verre.

M. D'Arcet tire deux conclusions de ces quatre expériences; la premiere, que M. Pott, qui n'a pu fondre le dernier de ces mélanges, a sûrement employé un feu moins vif que le sien, ce qu'il avoit déjà conjecturé dans son premier Mémoire; la seconde, qu'il n'est pas généralement vrai, comme le même M. Pott & Henckel, avant lui, l'avoient avancé, d'après les expériences de Homberg, & les leurs, que *plusieurs matieres infusibles, ou très-difficiles à fondre par elles-mêmes, devenoient fusibles par leur union*, & que, toutes les fois, qu'on voit deux ou plusieurs matieres, qu'on appelloit *infusibles*, mêlées ensemble, entrer en fonte, ou en vitrification, il est certain qu'il y en a une d'entr'elles, qui, étant fusible, ou plus fusible par elle-même, a donné le branle au reste

de la masse ; en sorte que , du moment qu'il y a eu une molécule vitreuse déjà formée , celle-ci a pu , avec le tems & le feu , entraîner tout le reste : c'est un premier agent nécessaire , qui devient plus fusible par sa combinaison ; ou plutôt c'est un fondant qui se fait , & sans lequel il n'y auroit point eu de fusion ; remarque importante , & qui jette le plus grand jour sur la fusibilité par le feu , & , par conséquent , mérite toute l'attention de tous les artistes qui emploient le feu pour fondre des terres , des pierres , des métaux , soit pour les convertir en verre , en émaux , en faire de la poterie , ou séparer les substances métalliques de leurs gangues pierreuses ou terreuses.

L'expérience la plus singulière , rapportée dans le Mémoire de M. D'Arcet , est celle par laquelle il a constaté la propriété qu'a le diamant de se volatiliser au grand feu. Boile paroît être le premier qui ait observé cette propriété singulière de cet être qui sembloit devoir éluder l'action de tous les agens destructeurs. Son expérience avoit été répétée , par l'ordre du grand-duc de Toscane , à un miroir ardent de Tschirnhausen , & confirmé par les expériences faites , à un feu ordinaire , par les ordres de l'empereur François I. M. D'Arcet ayant acheté d'un lapidaire de confiance deux fragmens de diamant , pesant ensemble $\frac{1}{16}$ de

karat, il les plaça chacun dans un creuse de porcelaine, muni d'un couvercle à gorge rentrante, & qui fermoit juste. Il laissa le premier ainsi clos ; & , quant au second, il fit des entailles au bord du creuset, & il le perça, au haut, de quelques trous, afin de donner un libre passage à l'air, au cas que son accès fût nécessaire pour favoriser la volatilisation. Il plaça ces deux creusets, bien couverts, au haut du fourneau, dans des gazettes & des colonnes différentes, mais toujours au grand feu. Ses creusets ne furent ouverts ni fermés que par lui, soit en les mettant dans le four, soit quand on les en a retirés ; & il trouva que ses diamans avoient également disparu : ils n'avoient pas laissé plus de vestige que si on eût mis à sa place une goutte d'eau la plus pure.

La singularité de cette expérience ayant fait desirer à l'Académie qu'elle fût répétée, M. D'Arcet entreprit de la constater d'une manière irrévocable. Il remit un nouveau diamant dans un creuset de porcelaine, dont le couvercle avoit été usé sur le bord même du creuset, afin qu'il fermât plus juste. Il le mit au feu, & l'en retira lui-même après la cuite. Personne n'étoit instruit de son expérience : personne n'y avoit touché que lui. *Une goutte d'eau distillée, dit-il, n'auroit pas laissé le fond du creuset plus propre, & plus sec, que n'avoit fait le diamant.* Pour constater,

constater, d'une maniere encore plus irrévocable, un fait aussi singulier, il fit une boule de pâte de porcelaine : il la coupa en deux, & y appliqua le diamant, en pressant un peu sur un des deux hémispheres ; & , sur le champ , il y colla l'autre avec de la barbotine. Il ajusta le tout de maniere qu'il étoit impossible de reconnoître en quel sens la boule avoit été ouverte. Il mit cette boule au feu , & l'en retira parfaitement saine & entiere. Il ne fut pas peu étonné de retrouver son diamant au même état où il l'avoit mis. Toute la surface de son lit étoit empreinte d'une espece de fumée qui l'avoit noircie : cette couleur venoit d'une matiere noire , qui salissoit , en effet , le diamant , qui par-là se trouva blanchi. Remis , une seconde fois , au feu dans une pareille boule , il s'y dissipa , à la réserve de deux petits fragmens très-légers , quoiqu'assez grands pour être apperçus à l'œil.

Un second diamant enfermé, de la même maniere , dans une boule de porcelaine , & exposé au feu , fondit & fit vernis sur une partie de son lit. Le lapidaire , qui l'essaya en cet état , reconnut qu'il s'égrisoit comme le diamant , & qu'il avoit encore plus de dureté que les autres pierres ; ce qui lui fit conjecturer que ce pouvoit bien être un diamant du Brésil , lequel , si l'expérience

étoit constante , différeroit , par-là , du diamant oriental , dont on le distingue par une dureté moins considérable. Un quatrième diamant , essayé de la même manière , se dissipa comme les précédens.

M. D'Arcet avoit fait , comme nous l'avons dit , toutes ces expériences à un feu capable de cuire la porcelaine. Il lui vint en pensée que , peut-être , tout ce feu n'étoit pas nécessaire pour produire l'effet qu'il avoit observé. Pour s'en assurer , il exposa trois petits diamans , dont le plus gros pesoit un huitieme de karat , dans un fourneau de coupelle , qui tiroit bien. Il donna seulement cinq heures de feu ; ce qui suffit pour volatiliser une portion de ces diamans. Les ayant retirés à différentes reprises , il vit qu'ils diminueoient sensiblement , par le progrès du feu : d'abord leur surface se ternit , & se feuillette d'une manière sensible.

Les autres pierres précieuses que M. D'Arcet a exposées , à l'action du feu des fours à cuire la porcelaine , sont le rubis oriental : il n'y a fondu ni perdu sa couleur ; l'émeraude y a perdu sa transparence , & une partie de sa couleur ; mais elle n'a point fondu ni perdu sa forme. Le saphir oriental n'a ni fondu , ni ne s'est ramolli : il a conservé sa transparence & sa solidité ; mais sa couleur a été presque entiè-

rement détruite. La topaze orientale n'a rien perdu ni de sa forme, ni de sa couleur, ni de son poli, ni de son jeu. Le péridot a parfaitement coulé, & a enduit le fond du creuset d'un vernis aussi clair, & aussi beau, qu'auroit pu faire le verre le plus fusible. Les hyacinthes ont perdu de leur couleur, mais rien de leur transparence, ni de leur dureté : elles n'ont point fondu. L'améthyste d'Inde a perdu absolument toute sa couleur ; est devenue blanche, claire, & transparente, comme le plus beau crystal. L'opale a perdu tout-à-fait son chatoyement ; est devenue d'un blanc mat, à-peu-près comme l'émail blanc ordinaire ; mais elle a conservé son poli, & n'a donné aucune apparence de fusion. La topaze du Brésil a blanchi complètement au feu : elle a perdu non-seulement sa transparence, & son poli, mais encore sa dureté. Elle étoit couverte, en sortant du four, d'une legere pellicule mince, à-peu-près comme une bulle de savon, & qui avoit les couleurs de l'iris. Cette pellicule la couvroit, sans faire d'adhérence, & s'est brisée, en la touchant ; tant elle étoit mince ! M. D'Arcet conjecture qu'elle a été formée de la matière colorante même de la topaze. On voyoit, au-dessous de cette pellicule, une legere efflorescence qui couvroit la surface de la pierre. La topaze de Saxe n'a pas

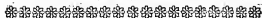
fondue; mais elle a perdu sa transparence, & a blanchi comme le quartz calciné. Une partie de sa surface s'est comme détachée en aiguilles, & a pris un coup d'œil foyeux, comme le gypse calciné. Elle conservoit presque toute sa dureté; ce qui fait qu'elle approche beaucoup plus du crystal de roche, que des spaths. Le grenat de Bohême s'est totalement décomposé. Il a fondu; est devenu noir, & terne, comme l'écaille de fer fondue. Une pierre, qui paroît être une matrice de grenats, & qu'on dit être un des matériaux primitifs du Vésuve, mise au feu; sans être en poudre, n'a pas fondu. Mais deux petits fragmens, qui étoient au fond du creuset, ont fondu comme l'écaille de fer; ce qui fait dire à M. D'Arcet que tout auroit fondu, s'il eût été en poudre. L'améthyste d'Auvergne, qui est un vrai quartz, a perdu sa transparence & sa couleur, a blanchi, & est devenue terne. Un crystal, qui se trouve dans le comté de Marmeros en Hongrie, n'a ni fondu, ni laissé voir aucune apparence de fusion; n'a même rien perdu de sa transparence. Les cailloux qu'on trouve dans les mines de diamant de Golconde, ceux de Cayenne, & ceux de Médoc, ont blanchi, & perdu leur transparence, comme le quartz, sans présenter aucune tendance à la fusion.

L'utilité que M. D'Arcet avoit retirée de ses boules de porcelaine , dans ses expériences sur le diamant , l'engagea à y renfermer également différens métaux , & demi-métaux , pour les exposer au grand feu. L'or n'a rien perdu de son poids , & n'a fait fendre ni gercer les boules qui le renfermoient. Une portion de l'argent s'est calcinée , a attaqué le dedans de la boule , & formé une fritte spongieuse d'un blanc jaunâtre pâle. Il a fait crever ces boules ; & l'argent s'est échappé , à droite & à gauche , souvent même en petits globules imperceptibles : un amalgame d'argent , soumis à la même expérience , le mercure s'est dissipé , & l'argent a fait de la fritte. Le cuivre s'est entièrement calciné , & a formé une masse fondue de chaux , ou écaille de cuivre d'un brun rouge : la boule a crevé. L'acier s'est totalement calciné , a fondu , & s'est fritté avec la porcelaine. L'étain s'est calciné , & verdi , comme s'il eût contenu du cuivre : une autre fois il a fondu , & fait un verre jaune , entouré d'une croûte de chaux blanche. Le plomb s'est calciné en partie ; mais la plus grande portion a formé un culot : une autre fois , il a crevé la boule , & s'est ytrifié en dehors. Le zinc a fait éclater la boule , & s'est perdu. Le bismuth s'est presqu'entièrement cal-

ciné, s'est vitrifié, & fait un verre transparent d'un violet sale. Le régule d'antimoine n'a presque pas souffert d'altération : il n'y en a eu qu'une très-petite portion qui se soit calcinée & vitrifiée. Le régule de cobalt s'est calciné, pour la plus grande partie, & a fondu en une masse opaque d'un bleu très-foncé : le régule d'arsenic a pénétré & fondu la boule en entier. Le mercure a traversé au travers de la boule, sans laisser aucune trace de son passage : la platine n'a point éprouvé d'altération ; elle est seulement devenue plus attirable par l'aimant.

○ Nous ne suivrons pas M. D'Arcet dans les inductions qu'il tire de ces dernières expériences. Malgré la multitude de faits nouveaux, qu'il a recueillis, la sagesse avec laquelle il les a exposés doit faire pressentir au Lecteur qu'il est très-réservé sur les conséquences ; ce qui distingue avantageusement son ouvrage de la plupart des productions modernes, qui, pauvres en faits, ne sont riches qu'en assertions.





DESCRIPTION

D'une Maladie singuliere; par M. DUBRAC DE LA TULLE, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, Médecin, au Blanc, en Berry.

Le Journal de Médecine, si nécessaire au progrès de l'art, deviendroit encore plus utile, si tous les bons praticiens vouloient y consigner les cas extraordinaires qu'ils rencontrent quelle qu'en ait été la fin. Mais on ne veut annoncer que des succès; & quand une maladie s'est terminée par la mort du malade, on croit devoir en ensevelir l'histoire avec celui qui en a été le sujet: il pourroit cependant en résulter bien des avantages à décrire ces cas extraordinaires; car ils ne laissent pas que de se rencontrer quelquefois dans la vie; & les foibles avantages qu'on a eus, pourroient guider dans des cas semblables. Persuadé de cette vérité, je vais faire l'histoire d'une maladie des plus singulieres.

Une dame âgée d'environ quarante-sept ans, ayant joui jusques-là de la meilleure santé, portoit cependant, depuis sept ans, une dureté à un sein. Il y avoit un an qu'elle s'en étoit apperçue, lorsqu'elle devint grosse, pour la dernière fois. Elle fut très-infirmes

pendant cette grossesse ; à la suite des couches, il y eut épanchement de lait ; & il s'en suivit une maladie grave, qui, traitée méthodiquement, n'eut point de suite ; & la malade reprit la santé & son embonpoint. Cependant le sein devint de plus en plus dur, peu douloureux, malgré cela : le mamelon rentra avec le peau qui, se repliant en dedans, divisa le sein en deux. Dès-lors il y eut un léger suintement d'humeur lymphatique, ce qui a toujours continué.

Il y avoit déjà quelque tems que la malade ressentoit une douleur à la hanche gauche, avec foiblesse dans tout ce côté, & cela, à l'approche de ses règles ; ce qui se dissipoit par leur écoulement.

Comme la douleur & la foiblesse faisoient des progrès, de mois en mois, la malade se détermina à m'en parler ; elle me fit, en même tems, l'aveu du mal quelle portoit au sein, & ne me cacha pas les craintes qu'elle avoit à ce sujet : je ne crus pas que ce fut là l'origine du mal dont elle se plaignoit, mais plutôt l'effet du bouleversement, pour ainsi parler, qui arrive au sexe, dans le tems qu'on appelle critique ; dans cette idée je conseillai une saignée du bras, qui dissipa la douleur ; mais, le mois suivant, le mal reparut avec plus de force. La malade ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton, & portoit le pied en dedans : je traitai alors la mala-

die avec plus d'attention. Après les remèdes généraux, je mis en usage les diurétiques, les incisifs, les apéritifs tirés de différentes classes, tout fut inutile; les douleurs devinrent générales: le moindre mouvement faisoit souffrir la malade qui étoit calme; si elle ne se remuoit pas. Le mal du sein faisoit aussi des progrès, la dureté étoit squirrheuse; l'écoulement par les pores étoit plus abondant, la malade y éprouvoit un sentiment de corde.

Dans ces circonstances, j'eus recours à de plus forts apéritifs tirés du règne minéral, & tempérés par les délayans, tels que le petit-lait; le lait d'ânesse; des eaux minérales froides, favonneuses: malgré cela, le mal augmentoit.

Dans des cas embarrassans, après avoir suivi la route que les symptômes paroissent indiquer, on est quelquefois forcé de s'en écarter: j'essayai des bains domestiques; ils parurent assouplir les membres, diminuer les douleurs: on pensa plus que jamais aux bains d'eau thermale; on se décida d'y aller, & on m'engagea à suivre la malade: je m'y déterminai, n'étant pas fâché d'en voir l'effet, quelque peu de confiance que j'eusse à ce remède; je conduisis donc la malade à Nérès, en Bourbonnois. Les eaux y sont chaudes, au 41^e degré du thermomètre de Reaumur, ont un certain goût désa-

gréable, étant chaudes, qu'elles perdent en refroidissant au point qu'on n'en fait alors aucune différence avec l'eau commune, elles sont merveilleuses dans les maladies rhumatismales. Mais, excepté ce genre de maladie, je ne leur ai vu produire aucun bon effet : aussi les trois quarts & demi des malades qui y viennent s'en retournent-ils tels qu'ils y sont venus ; tel fut le fort de la mienne : au contraire, le mal fit des progrès ; la fièvre se fit appercevoir, & je compris que ce remède ne pouvoit que nuire, ce que j'avois imaginé avant d'en voir l'effet ; Ainsi, après quelques bains très-tempérés, & quelques verrées d'eau bues, j'engageai la malade à s'en retourner : elle n'eut pas moins de peine à revenir qu'elle en avoit eu à aller ; mais la fièvre fit des progrès : elle devint continuë avec deux redoublemens par jour ; l'appétit se perdit ; le sommeil se soutint : il survint un mal de cœur continuë, un ptyalisme perpétuel & très-incommode. Je ne crus pas devoir employer la saignée ; je purgeai légèrement & à différentes fois ; j'eus recours à différens apozèmes amers, un peu fébrifuges, & à des préparations fondantes, tirées du mercure & du savon : tout parut irriter le mal ; les douleurs devinrent lancinantes par-tout, au moindre mouvement d'un bout du doigt au bout du pied opposé, avec cette rapidité

qu'on connoît à la matiere électrique. Le lit devint la seule place de la malade, l'humeur se porta sur les entrailles qui cessèrent toute fonction, pendant quatre à cinq jours, avec des douleurs des plus aiguës; tous les secours furent inutiles: à la fin, des lavemens de lait produisirent des évacuations très-abondantes; & la malade fut soulagée de ce côté. Mais la fièvre, qui continuoit, avoit augmenté le mauvais état du sein: il étoit excorié de tous côtés, exhalant une odeur très-fétide; la maigreur alloit jusqu'à l'atrophie: la peau étoit généralement couverte de glandes plus ou moins grosses; on ne pouvoit plus se faire illusion sur la nature du mal & que la malade avoit soupçonné depuis long-tems, & sur lequel j'avois tâché de la rassurer, sçachant combien la force de l'imagination influe sur la guérison des maladies: j'aurois bien voulu essayer, depuis long-tems, l'extrait de ciguë mais la malade en connoissoit les propriétés. Il étoit à craindre qu'elle n'en fut effrayée: je lui en proposai cependant, comme fondant de la lympe. Elle ne prit pas le change, mais prit le remède avec confiance: j'en essayai une foible dose; elle ne parut rien opérer: j'allai rapidement à vingt grains; l'effet en fut insensible: je montai à un gros; il porta aux yeux & à la tête; je m'en tins à cette dose à laquelle la

machine s'accoutumant promptement, je passai à deux gros, & dans peu j'allai jusqu'à trois, & même trois gros & demi par jour; dose à laquelle il a fallu s'en tenir, pendant près de deux ans.

Je ferai là-dessus une réflexion qui pourra être de la plus grande utilité pour la pratique & pour le succès de ce remède que la plupart des médecins semblent négliger. Quelques-uns se sont plaint, par la voie du Journal, qu'il ne produisoit aucun effet; d'autres, qu'ils en ont vu de mauvais; d'autres enfin, que la ciguë avoit différens degrés de force, suivant les climats; moi, je puis dire que la bonté dépend de la préparation; j'en ai essayé, préparée par différentes mains: elle a fait mal, sortant de certaines boutiques; elle n'a pas empêché le progrès du mal, tirée d'ailleurs: je n'ai trouvé que celle prise chez feu MM. Boulduc & Rouelle, qui ait produit de bons effets, avec cette différence encore, que celle de feu M. Rouelle est beaucoup plus forte que celle du premier.

Ce remède produisit des effets au-delà de mes espérances, la fièvre se calma: les redoublemens diminuerent, de manière que, dans peu, il n'y en eut plus qu'un par jour; le ptyalisme cessa; l'appétit revint (a); la

(a) Les glandes de la peau diminuerent peu-à-peu, & se sont totalement dégorgées, par l'usage du remède.

malade put se lever de son lit, & marcher jusqu'à un fauteuil où elle étoit obligée de se tenir penchée les jambes élevées, afin de diminuer le tiraillement des membres, de maniere que, tant par cette situation que par le genre de la maladie, les vertebres se sont, pour ainsi dire, resserrées; les fausses-côtes rentrées dans le bassin: la malade perdit huit à dix pouces de sa hauteur.

La malade, âgée alors de quarante-neuf ans, perdit ses règles qui jusques-là n'avoient pas varié malgré toutes les miseres qu'on vient de détailler: ce cours étoit constamment annoncé par un redoublement vif, de trente-six à quarante heures. L'éruption arrivée, la fièvre se calmoit & prenoit son type ordinaire: ce redoublement n'a jamais manqué, par la suite, d'arriver, tous les mois, quoiqu'il ne parût plus rien depuis un an; ce qui pourroit être le sujet de bien des réflexions.

Malgré les bons effets de la cigüe, le sein s'excorioit de plus en plus, & exhaloit une odeur infecte: je pensai alors à la carotte pilée, dont on avoit vanté les bons effets, en différens Papiers publics, & particulièrement dans le Journal de Médecine. Ce topique arrêta la suppuration dissipa l'odeur; mais, au bout de quatre à cinq jours, la main se gonfla: je regardai cet accident comme

un effet du remède ; & j'en continuai l'application qu'il a toujours fallu soutenir , pendant dix-huit mois , malgré qu'il s'en soit suivi un plus grand gonflement de tout le bras qui devint , en peu de jours , si gros qu'il avoit plus de vingt-deux pouces de circonférence .

Pour détourner un peu l'humeur , j'appliquai un caustere à une jambe : il n'occasionna que des douleurs ; il fallut l'abandonner : j'eus recours au sain-bois , appliqué au bras malade ; il tira beaucoup , sans produire de dégorgement : on l'a cependant toujours continué ; je fis faire , à plusieurs reprises , des mouchetures à la peau , il sortoit une lymphe épaisse , pendant deux à trois jours , sans diminuer l'enflure ; j'ai tenté l'application d'un caustere au bras malade : il ne réussit pas mieux qu'à la jambe . Les sang-sues , mises à différentes fois , n'ont jamais produit rien de sensible : enfin ce bras a toujours resté monstrueux ; le sein s'est détruit : il étoit resté à la place certaines élevures rouges , qui rendoient parfois du sang . La malade a ainsi vécu , deux années entieres avec une fièvre continuë , dans un état de maigreur très - considérable , quoiqu'elle mangeât suffisamment , & qu'elle dormît bien . Une ame forte , un esprit gai & très-orné , un courage mâle l'ont soutenue dans toutes ses infirmités . Enfin , accablée

par leur durée, la fièvre devint plus forte, l'appétit se détruisit, la gangrene s'empara du sein: la poudre de quinquina à l'extérieur; l'usage intérieur de cette écorce, avec un reste de force de la machine, fit tomber par lambeaux la peau gangrenée; & la machine auroit encore repris, si elle n'eût été épuisée par une aussi longue suite de maux: ce dernier accident termina les jours de la malade, & ses souffrances.

O B S E R V A T I O N

Sur les Effets du Quinquina administré à une Nourrice, pour guérir la fièvre à un Enfant à la mamelle; par M. J. BRUN, Docteur en Médecine, de l'Université de Montpellier, Associé vétérân de la Société Royale des Sciences de la même ville, & Aggrégé au Collège de Médecine de Lyon.

Une petite fille à la mamelle, âgée d'environ huit mois, avoit eu, pendant l'automne, plusieurs accès de fièvre tierce, qui l'avoient extrêmement abbatue. On lui avoit donné, avant que je fusse appelé, plusieurs remèdes. La grande difficulté qu'on avoit à lui faire prendre ce qui étoit remède, & les violens efforts qu'elle faisoit pour le rejeter me firent imaginer d'administrer le

fébrifuge à la nourrice : j'ordonnai qu'elle prît, le jour que l'accès ne paroïssoit pas, une dragme de quinquina dans un verre d'eau, de quatre heures en quatre heures (a). Le lendemain, l'accès ne parut qu'en chaud. Je lui fis encore prendre, le surlendemain, deux prises de quinquina, à la même dose, & en observant les mêmes intervalles. Il n'est survenu aucun autre accès ; & la petite fille est entièrement rétablie.

Le succès de cette idée m'engage à croire qu'on pourroit l'appliquer heureusement à d'autres cas, comme dans plusieurs especes d'éthisie & de pulmonie, auxquelles l'usage du lait & du quinquina est approprié. Il n'est pas douteux que cette dernière substance fourniroit, après une digestion dans le corps des animaux, un extrait qui, entraîné dans un véhicule non-animalisé, ne pourroit point aussi l'être ; & cet extrait, sous une forme, & après une préparation que l'art ne sçauroit imiter, jouiroit, à un degré supérieur, de toutes les propriétés de la matiere dont il a été tiré.

(a) Elle en prit, ce jour-là, quatre doses.



OBSERVATION

Sur une Dyssenterie qui fut suivie, quelque tems après, de la sortie des matieres fécales par la verge, & de la mort du malade; par M. GUILLET, Maître en Chirurgie, à Vendôme.

Dans le courant du mois de Novembre 1770, je fus appelé à Serge, diocèse du Mans, pour voir un maréchal âgé de trente-quatre ans. Cet homme étoit attaqué, depuis un an, d'une fièvre continuë, qui fut suivie, au bout de quatre mois, d'une dyssenterie qui déterminâ une inflammation de bas ventre, accompagnée de douleur dans la région des reins, particulièrement du côté gauche, & de diminution dans l'excrétion des urines, que les bains rétablirent. Au mois d'Août 1770, le malade étoit beaucoup mieux : il ressentoit cependant, de tems en tems, des douleurs dans le bas-ventre; mais alors, un sujet de chagrin l'ayant affecté, les douleurs augmentèrent & ne céderent à aucuns remèdes; furent suivies de difficulté d'aller à la selle, de diminution dans les urines, & d'insomnie.

Quinze jours après l'apparition de ces accidens, il survint une évacuation de sang par l'*anus*, qui dura quatre à cinq heures,

qui favorisa les selles, & calma les accidens. Cette évacuation qui étoit d'un sang noirâtre & épais, ce qui paroissoit venir des hémorroïdes internes, revenoit à-peu-près tous les quinze jours.

Environ deux mois avant sa mort, qui arriva huit jours après que je l'eus vu, il rendit les matieres stercorales par la verge, sans que, pour cela, on se soit jamais apperçu qu'il ait rendu des urines par l'*anus*.

Les excréments cessôient de sortir par la verge, pendant une huitaine de jours, après ces hémorrhagies; reprenoient leur route par l'*anus*, & paroissoient durs. Ils reprenoient ensuite leur cours, par la verge, jusqu'à l'apparition d'une nouvelle hémorrhagie.

Il survint une anasarque; & il mourut huit jours après que je l'eus vu, comme je l'avois pronostiqué.

Je fis l'ouverture du cadavre en présence de M. Cambray, chirurgien à Mondoubleau, & de M. Cerf, chirurgien dudit Serge. Je trouvai beaucoup d'eau dans le tissu cellulaire, & environ deux pintes d'épanchées dans le bas-ventre. L'épiploon & le canal intestinal étoient dans leur état naturel, excepté le *rectum*. Je trouvai cet intestin, dans sa partie antérieure, épais, dur & calleux, & formant, pour ainsi dire, un même corps avec la partie postérieure de

la vessie du côté gauche, & la partie inférieure de l'uretère du même côté, qui étoit entièrement obstrué dans cet endroit. Au milieu de l'adhérence de l'intestin à la vessie, il y avoit une ouverture qui communiquoit de l'un dans l'autre. Cette ouverture avoit environ un demi-pouce de largeur: ses parois étoient calleux; & c'étoit par-là que les matieres fécales entroient dans la vessie; les urines ne passaient pas dans l'intestin, parce que son ouverture étoit plus haute que celle de la vessie.

Le *rectum* n'étoit point obstrué, il étoit libre jusqu'à l'*anus*.

A la partie inférieure & postérieure de cet intestin, il y avoit des éminences variqueuses, qui étoit considérables.

Le rein gauche étoit presque vésiculaire, & rempli d'une quantité d'urine; ainsi que l'uretère du même côté, qui étoit fort dilaté, à cause du séjour des urines qui ne pouvoient entrer dans la vessie. Le rein droit étoit beaucoup moins dilaté que le gauche, parce que les urines avoient encore, en partie, conservé leur cours. L'uretère droit étoit fort rétréci à sa partie supérieure, près le bassin. Il y avoit environ un verre d'urine contenu dans le même bassin.

Je trouvai la vessie vuide & racornie, sans pierre ni gravier: sa partie postérieure, du côté gauche, étoit calleuse, & paroissoit

ne plus avoir d'action ; ce qui étoit la cause pourquoi il rendoit par la verge les urines & les matieres stercorales, sans le sentir.

Cette observation nous apprend quelles peuvent être les suites singulieres d'une dysenterie invétérée, le bon effet du flux hémorrhoidal dans les embarras inflammatoires du *rectum* & de la vessie, & le peu d'effet qu'on doit attendre des remèdes, dans des cas aussi embarrassans & aussi désespérés :

Morborum interiorum exitus maſti peritiſſimos diſtinent.

R É P O N S E

Aux Remarques de M. MONGIN DE MONTROL (a), sur deux Observations insérées dans le Journal de Médecine de Juillet 1769, page 41 ; par M. TAILLIERE, Médecin à Bourbonne-les-Bains.

Je croyois pouvoir me dispenser d'une Réponse aux Remarques de M. De Montrol sur mes Observations ; & je gardois le silence d'autant plus volontiers que cette dispute se traitoit, de la part de mon confrere, avec beaucoup d'aigreur, lorsqu'une

(a) Journ. de Méd. du mois de Mars 1770, Tome XXXIII, page 246.

note (a) de l'Editeur du Journal m'a fait entendre que, malgré ce style & le défaut de preuves, ces Remarques pouvoient faire quelqu'impression contre moi : je remercie M. Roux de cette note, & je le prie de croire que j'aurois le même empressement à faire ma Réponse, quand je serois persuadé qu'il ne me manqueroit que son seul suffrage en cette affaire.

J'abrégèrai, autant qu'il sera possible, cette discussion qui ne peut être intéressante que pour les lecteurs qui, attachés à cet Ouvrage périodique, ne seront pas fâchés d'en voir réduire à sa juste valeur une pièce que la vérité & la saine médecine reprouvent également. Voici le sujet de la contestation.

Le 14 de Juin 1768, je fus appelé en consultation pour Colombe Flocard, fille âgée de vingt-huit ans, malade depuis quinze jours, & dirigée, dans cette maladie, par M. De Montrol. Je crus reconnoître une maladie spasmodique, & ne voulus rien prescrire, sans en avoir conféré avec le médecin ordinaire. Dans la conversation que j'eus avec lui, le lendemain, sur cette maladie, il adhéra à mon diagnostic, & accepta la méthode des humectans, que je fondonois, sur-tout dans ce cas, sur le mauvais succès

(a) Journ. de Méd. du mois de Septembre 1770, Tome XXXIV, page 256.

422 RÉPONSE AUX REMARQUES

des anti-spasmodiques toniques & échauffans, qu'on avoit employés depuis quinze jours. Il se chargea d'avertir les parens de préparer un bain tiède, pour une heure indiquée : nous convînmes d'y être présens l'un & l'autre; tout cela se fit, la malade fut plongée dans l'eau, en notre présence : elle y resta moins long-tems que je ne l'aurois désiré : nous convînmes qu'elle y rentreroit le soir; mais j'appris avec étonnement à ma visite du soir, que M. De Montrol s'opposoit au bain, & qu'il préféroit son premier traitement. Je cessai mes visites, & la malade mourut douze à treize jours après. Je crus cet évènement propre à faire le sujet d'une Observation. Les progrès du mal proportionnés à l'usage de l'eau de mélisse, de la thériaque, des gouttes anodines, de l'émétique, &c. me parurent, dans ce cas, un argument en faveur de la méthode adoucissante; &, quoique je prévisse bien que cette lecture ne seroit pas du goût de mon confrère, je ne crus pas devoir sacrifier une Observation intéressante à des ménagemens auxquels la conduite qu'il avoit tenue avec moi ne m'obligeoit point.

M. De Montrol surpris de la conséquence que ce fait présentait contre lui, imagina, pour l'éluder, de faire sur mon Observation des remarques dans lesquelles il substitue-
roit à la maladie qu'il avoit reconnue avec

moi un squirrhe au foie ; & il tâcha de faire quadrer avec cette idée quelques symptomes de la maladie spasmodique. Mon Observation devoit être détruite par ce petit stratagême. Il étoit bien imaginé, mais d'une exécution difficile ; on réussit mal à peindre les choses autrement qu'on ne les a vues : aussi est-ce de la description même de cette maladie, telle que M. De Montrol l'a faite, que je veux tirer le sujet de ma Réponse. Il faut que ses Remarques me fournissent de quoi prouver, 1^o que la maladie de la Flocard n'étoit point un squirrhe au foie ;

2^o Que M. De Montrol qui, dans notre consultation ; avoit adhéré à mon diagnostic, n'a imaginé le squirrhe au foie, qu'après coup.

Si je parviens à prouver ces deux points, mon confrere sera fâché de m'avoir traité si durement dans ses Remarques.

La Flocard éprouvoit depuis trois mois, dit M. De Montrol, une toux sèche, de fréquentes suffocations, des assoupissemens.

Je n'ai point entendu parler de ces maux, lorsque j'ai été consulté. Il n'a été question alors, que d'une palpitation habituelle depuis douze ans, & qu'une vive frayeur avoit rappelée & rendue plus incommode & plus inquiétante qu'auparavant. Au reste, si ces accidens détaillés par M. De Montrol existoient avant l'époque de la frayeur, il

faut qu'il convienne qu'ils étoient bien peu considérables, puisque, cette fille n'a point été alitée, n'a point quitté ses occupations ordinaires, & n'a consulté personne jusqu'à cette époque.

M. De Montrol appelé, quatre jours après celui où cette fille effrayée, dit *qu'elle vomissoit les alimens solides & liquides; qu'elle ressentoit à la région de l'estomac une grande douleur; que son pouls étoit fébrile, qu'en touchant l'épigastre, il y a trouvé un tumeur qui se perdoit sous les côtes, du côté du foie, & qu'il lui fut aisé de reconnoître un squirrhe au foie.*

M. De Montrol pourra-t-il faire croire que des vomissemens, & une douleur à l'estomac, qui datent de quatre jours, soient les signes pathognomoniques d'un squirrhe au-foie? Quant à la tumeur de l'épigastre, je l'ai trouvée comme lui; mais toutes les fonctions du bas-ventre étoient alors suspendues par l'érétisme. Le gonflement de l'*abdomen* étoit général & suivant les loix de l'anatomie, il devoit être, dans ce cas, plus sensible aux hypochondres qu'ailleurs.

M. De Montrol s'appuie du témoignage du chirurgien appelé avant lui, en disant que ce chirurgien ne s'est point mépris sur la nature du mal.

Je répondrai, en citant le traitement de ce chirurgien, qui consiste en une saignée, &

la liqueur minérale d'Hoffmann, qui, d'après les expressions du médecin, a été employée avec l'apparence de plus de succès. Cela prouve-t-il que ce chirurgien ait cru traiter un squirrhe au foie ?

Dans une contestation de cette nature, M. De Montrol, pour fortifier son sentiment auroit pu remonter aux maladies qui avoient précédé celle-ci, pendant la jeunesse, & nous donner quelque æthiologie de la dernière. Mais ce moyen ne lui étoit pas favorable : il a eu soin de l'omettre. Il auroit trouvé que cette fille étoit reconnue pour vaporeuse depuis sa jeunesse ; qu'elle avoit été traitée, à différentes reprises pour des accidens d'hystéricisme, que la saignée & quelques adoucissans avoient toujours calmés ; & il auroit été obligé de dire que la maladie actuelle pour laquelle on l'avoit appelé, avoit commencé par une palpitation, & datoit d'une vive frayeur ; cause qui produit plus souvent des spasmes que des squirrhes au foie.

Enfin dans tout le récit de M. De Montrol, où nous devons trouver, selon lui, les signes pathognomoniques d'un squirrhe au foie, je ne vois point que sa malade ait eu la plus légère nuance d'ictère, ni qu'avant l'époque de la frayeur, elle ait ressenti de douleur à l'épigastre ; ni au côté droit, qu'elle ait été minée par une fièvre lente ; que ses digestions aient été irrégulières, &c. Ainsi cette

prétendue obstruction seroit parvenue jusqu'au squirrhe, jusqu'à l'incurabilité sans aucun de ces symptomes, sans que la malade s'en apperçût, sans qu'elle appellât des secours. Est-ce pour des médecins que M. De Montrol a écrit ? Mais suspendons encore notre jugement. Ce médecin pourroit avoir mal décrit une maladie qu'il auroit bien jugée : examinons son traitement ; il va nous éclaircir sur son diagnostic.

M. De Montrol sentant bien que l'eau de mélisse, la thériaque, les gouttes anodines ne quadroient pas mieux avec une obstruction au foie qu'avec une maladie de spasme, rejette toutes ces drogues, dont on a inondé la malade, sur de pauvres payannes qui n'en connoissent pas mieux les noms que les propriétés ; & il s'en tient à quelques laxatifs, qui ont été sans effet, & à l'émétique donné à titre de soulagement, *parce que, dit-il, l'état de la malade ne présentait pas une perspective plus avantageuse.*

La conséquence qu'on peut tirer de ce traitement ne me paroît pas plus favorable au sentiment de M. De Montrol, que la description qu'il nous a donnée de la maladie. Je n'y vois qu'une chose singulière par sa nouveauté ; c'est le projet de soulager avec l'émétique un malade mourant de squirrhe au foie, & sur lequel on n'a plus d'espérance. Je crois cependant que ce médecin

eût trouvé plus de ressources, & employé de meilleurs moyens, contre une maladie sur laquelle il auroit eu un diagnostic plus sûr. Mon but n'est point de déprimer ses talens, & de prendre son style; mais seulement de me défendre contre une accusation injuste, & de prouver que je n'ai pas mérité le démenti qu'on m'a donné. Encore un mot, & je croirai avoir rempli mon objet.

M. De Montrol, en substituant une autre maladie à celle qu'il avoit reconnue avec moi, s'étoit mis dans l'obligation de nier que nous eussions consulté ensemble, & il l'a nié. Je pourrois affirmer le contraire & la vraisemblance seroit de mon côté, mais j'ai de plus à lui opposer sa conduite subséquente, qui le dément. En effet, pourquoi seroit-il convenu de mettre la malade dans le bain? Pourquoi auroit-il autorisé ce remède de sa présence, s'il n'avoit pas sçu les raisons qui me le faisoient proposer? C'est en vain qu'il dira qu'il n'a pu s'opposer à ce que je voulois; que j'avois persuadé la malade & les parens. Pourra-t-il faire croire que je n'aye pas cherché à le persuader lui-même, & avancer *que ce n'est qu'un an après qu'il apprend que nous avons eu à traiter une maladie spasmodique*. Il a vraisemblablement pressenti cette objection, & a cru l'éluder, en disant; dans une note,

qu'il n'a point été question entre nous de causes de maladies, & qu'il devoit supposer que je les connoissois. Est-il dans l'ordre ; qu'un médecin consultant se contente de supposer que son confrere a des raisons pour le contredire ? Et, quand j'accorderois encore qu'il n'auroit pu obtenir de moi les raisons de mon procédé, ce qui n'est pas croyable, croira-t-on plus aisément qu'il ait voulu être spectateur bénévole de l'emploi de mes remèdes, sans sçavoir ni à quelle fin, ni pourquoi on les employoit ? Je n'ose me livrer aux réflexions que cette conduite de mon adversaire pourroit fournir contre lui : mon but, je le répète, n'est que de me défendre ; & j'y serai parvenu, si en analysant la description que M. De Montrol a faite de la maladie de la Flocard, la maniere dont il la traitée, & l'a conduite qu'il a tenue dans cette affaire, j'ai prouvé que ce médecin n'a imaginé qu'elle eût un squirrhe au foie qu'après la lecture de mon Observation, & pour se soustraire à l'effet qu'elle pouvoit produire contre lui.

M. De Montrol a fait aussi de petites Remarques sur la première de mes Observations ; mais, comme elles ne tendent point à la démentir, je me contenterai pour ne pas grossir cette Réponse, d'y renvoyer le Lecteur qui peut mieux apprécier actuellement le style injurieux, & méprisant, dont

mon adversaire s'est servi contre moi, & juger sur qui de nous deux doit tomber le reproche d'infidélité dans les récits.

On sera surpris sans doute, que M. De Montrol ait hasardé de pareilles inconséquences, & qu'il ait espéré de les faire réussir. Voici vraisemblablement sur quoi il fonde cette espérance.

1^o Il fait valoir la prévention qui doit être naturellement pour le médecin qui a suivi la maladie dans tout son cours, à l'exclusion de celui qui ne l'a vue que pendant deux jours. Cette prévention paroît juste, & auroit pu produire son effet contre moi, s'il ne m'avoit fourni lui-même les moyens de la détruire.

2^o Il a cru, en affectant, à chaque ligne, de m'afficher pour partisan de M. Pomme, que je serois enveloppé, sans examen, dans la proscription, & que, me faisant partager le sort que ce médecin s'est justement attiré, il s'échapperoit, à la faveur de ma condamnation ; mais j'espère que nos lecteurs auront senti cette affectation, & qu'ils ne m'auront pas jugé aussi précipitamment. En effet, pour avoir observé quelques succès de la méthode renouvelée par M. Pomme, dois-je être accusé d'adopter ses excès & ses erreurs ?



L E T T R E

De M. TAILLIERE, Médecin à Bourbonne-les-Bains, contenant quelques Observations sur le Mémoire de M. CHEVALIER, inséré dans les Journaux de Juillet & Août 1770.

MONSIEUR,

En lisant, dans les Journaux de Juillet & d'Août 1770, un *Mémoire sur les effets des eaux de Bourbonne, dans les maladies hystériques & chroniques, par M. Chevalier, chirurgien*, j'ai été surpris d'y voir, pour sujet de la 13^e observation, *Françoise Legros qui, hémiplégique à la suite de hoquets, de suffocations, de foiblesses, de spasmes, a été guérie, suivant l'Observateur, par l'usage ordinaire des eaux de Bourbonne.*

Je n'aurois peut-être pas pensé à démentir M. Chevalier, si M. France & M. Caziot ne m'en avoient donné l'exemple, pour deux observations de même genre, contenues dans le même Mémoire (a); M. France, en disant que M^{lle} Lange n'a connu M. Chevalier, que pour lui avoir payé une médecine qu'il lui avoit fournie; M. Caziot, en assurant

(a) Journ. de Méd. du mois de Septembre 1770, Tome XXXIV, page 259.

qu'il ne l'a jamais vu (a), & tous deux se plaignant qu'on ait fait de leurs maladies des récits très-infidèles.

Ce chirurgien n'a pas mieux connu l'état de François Legros, quand il l'a citée : en voici la preuve.

On m'appella, le 28 Février 1769, pour cette fille qui étoit tombée en syncope, à la suite de suffocations, & de maux de tête très-violens. La syncope fut longue, malgré les secours, & laissa, en se dissipant, une hémiplegie. Je suivis exactement cette malade que l'usage d'une infusion de racines ameres, joint à des bains tempérés d'eau de rivière, rétablirent parfaitement, en dix-huit à vingt jours.

M. Chevalier ne la vit point, pendant tout ce tems. Mais, environ un an après, quand il s'occupa du Mémoire qu'il vient de donner au Public, il alla chez elle, à différentes reprises, lui demander comment on l'avoit traitée. Elle lui répondit qu'on lui avoit fait prendre des boissons, & des bains. M. Chevalier conclut qu'elle avoit usé des eaux de Bourbonne, & fit sa 13^e observation.

Il est malheureux pour ce chirurgien, qu'ayant à plaider une bonne cause, il ait employé des moyens qui lui fuscitent tant

(a) Journ. de Méd, du mois de Novembre 1770.
Tome XXXIV, page 445.

de chagrins. Il étoit sûrement fondé à dire que les eaux de Bourbonne convenoient à un grand nombre de maladies de nerfs : son projet de venger ces Eaux de l'injure que leur a faite M. P. étoit louable. L'efficacité des mêmes Eaux, dans certaines maladies chroniques, quoique reconnue depuis long-tems, pouvoit encore grossir utilement son Mémoire : les vérités de cette nature sont toujours bonnes à représenter. Mais des raisonnemens simples, & moins étendus; des faits vrais, & moins nombreux, l'auroient conduit à son but ; & il ne se seroit point attiré des reproches désagréables, & n'auroit pas compromis M. Juvet, médecin respectable, par ses talens & sa longue expérience, qui, en lui remettant quelques-unes de ses observations, n'a sûrement pas prévu qu'il en feroit un usage imprudent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur l'Abus de l'Eau en topique, & à l'intérieur ; par M. DUCHANOY, Etudiant en Médecine, Maître-ès-arts en l'Université de Paris.

Invitò, natura curavit. BAGL.

Une jeune dame, âgée de vingt-deux ans, mere & nourrice, d'un tempérament assez délicat, douée d'une fibre déliée, sensible,

fibile, ayant le teint décoloré, cependant naturellement bien portante, eut, au mois d'Août 1769, la douleur de voir son nourrisson atteint de maladie; c'étoit la petite vérole. J'en pris soin: elle fut très-abondante en boutons, mais bénigne; & l'issue en fut des plus heureuses. La mere seule manqua d'être victime: voici le fait.

Six jours après la guérison de l'enfant, il survint au sein de la mere une inflammation très-vive: la chaleur étoit cuisante, & la douleur intolérable, sur-tout au mamelon. Il y avoit nombre de petits boutons, presque imperceptibles; c'étoit un *éréfipèle boutoné*, qui occupoit la majeure partie d'une mamelle. Il ne fut pas possible de se tromper sur la cause de cet accident. Pendant tout le tems de sa petite vérole, l'enfant n'avoit point quitté le tetton de sa nourrice: elle étoit fatiguée d'ailleurs par les soins, les peines, les soucis & les veilles; dignes effets de cette tendresse si naturelle aux meres qui nourrissent leurs enfans.

La vivacité de la douleur & l'inquiétude firent désirer un secours prompt: on le trouva. En effet, par le moyen de linges trempés dans l'eau très-froide, le mal disparut totalement, dans l'espace de deux heures de tems: plus d'inflammation, plus de douleur: il ne resta, pour vestige, que quelques petites croûtes superficielles, & sèches

en place des boutons. La cure étoit merveilleuse : on cria au miracle. Un homme instruit s'en feroit bien gardé ; on ne soupçonnoit pas même le danger d'une humeur éréfipélateuse, ainsi répercutée.

Il est bon d'être prévenu que la personne dont on avoit pris conseil n'est point de l'art ; que sa méthode *universelle* ne se borne point à faire usage de l'eau en topique. Il l'ordonna aussi, pour boisson, en assez grande quantité, pour procurer le vomissement, jusqu'à ce que le devoiement survienne ; terme pris comme l'*époque de la guérison*. Mad. C*** buvoit, en conséquence, seize à dix-huit pintes d'eau, chaque matin. Je vis la malade qui me fit l'histoire de tout ce qui s'étoit passé. Le vomissement duroit depuis trois jours : je ne pus cacher ma façon de penser sur une conduite aussi imprudente ; j'exposai mes sujets de crainte. Mais, comme nul accident n'avoit paru, l'espérance d'une guérison aussi prompte qu'inopinée empêchoit l'effet de tout ce que je pouvois dire. Je conseillai de discontinuer le vomitif : mon conseil ne prévalut point. Rien ne put contre-balancer la confiance aveugle qu'inspire un prétendu miracle. Je prédis qu'il pourroit survenir des accidens : j'annonçai qu'on devoit même s'y attendre. Les efforts étoient trop violens, & le vomissement trop long

& trop soutenu, pour qu'une personne, naturellement délicate pût y résister longtemps. Le dévoiement annoncé étoit arrivé; & cependant on continuoît l'usage de dix-huit pintes d'eau. Le lendemain, la malade parut plus foible : elle étoit abbatue, & ses forces, pour ainsi dire, anéanties ; son état, tel enfin qu'on peut aisément se le peindre, si à ce qui est énoncé ci-dessus, on ajoute que, pendant tout le tems de la petite vérole de l'enfant, la mere s'étoit presque totalement refusé nourriture, sommeil, tranquillité. J'insistai davantage sur la nécessité de bannir une méthode qui menoit à grands pas la malade à sa perte : je m'appuyai encore sur le pronostic avantageux de l'arrivée du *devoiement* ; on me promit. Mais mon antagoniste sçavoit toujours détruire mes projets de santé. On continua donc à boire. Quel est l'homme, je le demande, assez fort pour soutenir contre un pareil choc ?

Le cinquieme jour au soir, mes prédictions ne se trouverent malheureusement que trop vraies. Il survint des accidens terribles. Les convulsions & la lypothimie se succédoient mutuellement : les jours de la malade étoient dans le plus pressant danger. On y apporta tous les secours qu'on crut les plus propres. L'accès dura près de quatre heures : le calme enfin succéda pour

faire place à la prostration de forces la plus parfaite. Le reste de la nuit se passa dans cet état. Une foiblesse extrême, la petitesse & la concentration du pouls, qui étoit presque nul, un anéantissement singulier, un affaïssement presque total (a), indiquoient une inanition réelle à combattre. La physionomie étoit pâle, défaite, les yeux presque éteints, (le *facies hippoc.*) l'estomac se soulevoit, & ne vouloit rien souffrir.

Soutenir & ranimer les forces restantes, le plus promptement possible, mais en même tems calmer l'irritation de l'estomac, telles étoient les indications nouvelles à remplir. Une legere dose de thériaque nouvelle, étendue dans de l'eau simple de fleurs d'orange, quelques grains de camphre, un peu de gelée, quelques cuillerées de limonade, furent tout ce que je me permis d'abord. Afin d'accoutumer insensiblement l'estomac révolté à supporter quelque chose, j'avois ordonné qu'on ne fît tomber que goutte-à-gouttes tout ce qu'on devoit donner à la victime. Les odeurs, les aromatiques & les spiritueux contre-indiqués à l'intérieur, furent conseillés pour l'extérieur. La

(a) Une incontinence d'urine, produite par la paralysie du sphincter de la vessie, accompagnoit cet état; ce qui prouve encore plus à quel point les choses étoient portées.

Journée se passa, sans aucun changement ; seulement l'estomac sembloit vouloir un peu se calmer : je rapprochai les doses , & l'usage des moyens proposés. Le vomissement céda tout-à-fait ; mais aucun changement dans les forces : le pouls étoit aussi petit , inégal , foible & grêle , qu'auparavant. Cependant , malgré cet état , je ne désespérois pas tout-à-fait. J'ajoutai à mes ordonnances la formule d'une potion cordiale acidulée ; point de changement encore. Quand , après plusieurs jours de soins , on n'a rien gagné , dans le traitement d'une inanition subite , l'espoir se perd , & fait place à la crainte d'un danger imminent. La prostration singulière , l'idée d'une humeur érépélateuse répercutée auroient pu donner des soupçons , en imposer sur la nature de la maladie , faire craindre qu'il n'y eût complication : j'étois en garde contre la méprise , presque toujours fatale en médecine. Je jugeai toujours la maladie simple. Après de mûres réflexions sur l'état de la malade , & sur la conduite que j'avois tenue , je crus pouvoir soupçonner d'infidélité dans l'exécution de mes ordonnances : je questionnai. La garde me répondit naïvement que je prenois trop de soins inutiles : elle me confia sa crainte pour les jours d'une dame livrée à des soins étrangers , & mal entendus. Elle avoua qu'on n'a-

voit rien fait de tout ce que j'avois prescrit. Le sort des hommes, l'envie de leur être utile, & de servir la société, doit toujours l'emporter sur toute autre considération : je ne me rebutai point ; je fis sentir à quel danger se trouvoit réduite la dame du monde la plus respectable. Je fis entendre le cri de la nature. Le mari, qu'on avoit jusqu'alors entretenu dans la plus grande sécurité témoigna sa crainte & ses alarmes. La personne, qui avoit toujours gouverné la moribonde, trembla elle-même : je demandai consultation. Le même homme (a), sectateur outré de M. Pomme, le demanda & se chargea de l'amener. Celui-ci promit ; mais, du jour au lendemain, tout changea. La force de l'âge avoit pris le dessus, & fit heureusement pencher la balance du bon côté : la nature fut triomphante ; la convalescence suivit de près. L'estomac a été du tems à se rétablir ; mais le tems & la jeunesse sont deux puissans médecins.

Pourquoi la mere n'a-t-elle pas eu la petite vérole, mais un éréfipèle ? Nouvelle preuve, 1^o qu'on n'a pas deux fois cette maladie (b) ; 2^o que le *contact immédiat* ne suffit pas pour donner la petite vérole ; qu'il faut une disposition, laquelle n'existe

(a) La belle loi que celle des affinités !

(b) Mad. C*** avoit eu la petite-vérole, dans sa jeunesse.

plus, quand le corps en a été purgé une fois.

Tous les gens de l'art connoissent le danger des répercussifs sur un érésipèle. Est-ce le vomitif qui a empêché que l'humeur rentrée ne se déposât sur quelques viscères ? seroit-il arrivé des accidens sans son secours ? Le vomissement procuré par une aussi grande quantité d'eau, & soutenu, auroit-il quelques avantages, dans certains cas, sur celui qu'on suscite par les autres moyens plus utiles ? Le but de mon observation est de prouver l'abus qu'on en a fait.

EXPOSÉ

De l'Effet & des Suites d'une Epingle avalée.

Le 28 Octobre 1770, le nommé *Gobert* natif de Metz, garçon d'office au château de Manneville, distant de deux lieues & demie de la ville de Dieppe, en Normandie, étant, dans sa chambre, seul à arranger ses cheveux, sur les sept heures du soir, & ayant mis à sa bouche une épingle noire, de moyenne grosseur, mais longue de deux pouces une ligne, eut le malheur de l'avaler, sans pouvoir dire quelle en fût la cause. Elle s'arrêta d'abord au bas des amygdales, il descendit très-précipitamment dans l'office, demandant du secours. En

très-peu de tems , la frayeur lui troubla la raison ; ne connoissant personne , pas même ceux qu'il appelloit à son secours , se débattant & criant : « Cela me pique ; cela » m'étouffe ; je suis mort. » L'épingle étoit déjà baissée à l'entrée de l'œsophage , & inclinée. Par le moyen d'un poireau insinué dans la gorge , on l'attira en excitant l'envie de vomir on la fit un peu remonter ; mais comme elle ne sortit pas , on fit avaler de l'huile qui parut soulager un peu , & permit de le transporter sur un lit ; ce que les contorsions violentes , & les espèces de hurlemens qu'il faisoit , avoient empêché. Un chirurgien étant arrivé , ne put le soulager , soit avec le poireau , soit avec la bougie , &c ; les moindres choses excitant le vomissement. A huit heures , la tête étoit assez calme , pour qu'il pût se confesser. Un médecin arriva , vers les dix heures ; ordonna un lavement , & deux onces de manne fondue dans du bouillon blanc. La nuit fut assez calme ; peu de douleur : il y eut même du sommeil. L'épingle étoit située au bas de l'œsophage : la pointe sembloit être en haut , piquant , tantôt à droite , tantôt à gauche , le malade croyant parfois qu'elle lui perçoit la peau. On voulut lui faire prendre de la panade de riz , &c ; mais il en souffroit beaucoup plus : le bouillon même , & la tisane ; en général , tout liquide ; la seule huile sem-

bloit soulager la douleur. Le 19 au matin, on lui proposa de marcher ; ce qu'il fit, mais en se penchant du côté droit. Le jour entier se passa de même, sans qu'il pût prendre de nourriture : la nuit fut plus calme ; mais l'épingle piquoit le côté gauche, & sembloit fixée. Le sieur de Croisille, apothicaire ayant indiqué & prêté le Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, de Juillet 1766, on y trouva, Tom. XXV, pag. 359, le traitement d'une épingle avalée, fait par M. Le Tual, chirurgien à Bayeux. Les choses donc étant au même état ; le 20, à sept heures du soir, ayant tenté inutilement de prendre autre chose que de l'huile, & revomi un peu de pain qu'il avoit essayé de manger, on lui fit prendre, d'assez mauvais gré, deux cuillerées de choux verts, coupés en rubans, à demi-cuits dans du beurre. Il avala tout de suite un grain d'émétique dans un verre d'eau ; ce qui le fit vomir, un demi-quart d'heure après : ensuite on lui fit avaler, de force encore, deux cuillerées de choux, un grain d'émétique dans un verre d'eau, puis un peu d'eau chaude ; alors le transport le saisit violemment ; quatre personnes le tenoient assis dans son fauteuil où il déraisonnoit complètement : inutilement essaya-t-on de le faire boire. En moins d'un quart d'heure, le vomissement le prit ; l'épingle remonta à la gorge & le pi-

qua assez fort pour lui faire jeter un peu de sang. Ensuite il dit qu'elle étoit retombée, & qu'il étoit guéri. On crut que c'étoit l'effet du transport qui subsistoit encore, & qui dura une bonne heure. Mais, étant calmé, il persista à dire qu'il ne souffroit plus, & que l'épingle étoit disparue : on ne la trouva pas cependant dans ce qu'il avoit vomi. Sur les dix heures du soir, on lui donna un lavement avec quatre grains d'émétique : la nuit fut très-bonne, ainsi que la journée du 21. Il marcha, mangea, & ne souffroit qu'une espèce de fatigue, lorsqu'il respiroit. Il prit, dans la journée, trois lavemens simples : la nuit fut très-paisible. Enfin, le 22, sur les sept heures du matin, ayant eu besoin d'aller à la selle, il sentit, aux deux côtés de l'*anus*, une douleur assez forte; &, ayant cherché dans les excréments, on y trouva l'épingle un peu pliée. La joie qu'il en eut le fit courir, tout le jour : le 22, il travailla, voulut faire des glaces; &, le soir, il sentit dans le côté gauche, à l'endroit piqué par l'épingle, une douleur presque semblable à celle que sa présence y causoit. Comme cette douleur augmentoit, il fut saigné le soir du 23; le 24, au matin; à midi, & au soir : la nuit du 25, & le matin, s'étant trouvé beaucoup mieux, il fut encore saigné, pour la sixième fois; ce qui ôta toute douleur. Il but aussi de l'eau

de boule de Nanci, & de l'eau de riz. Il fut assez bien, jusqu'au 10 de Novembre, qu'ayant fait un voyage à Dieppe où il travailla & fatigua beaucoup, il fut repris de la même douleur, & aussi forte : deux saignées, en quatre heures de tems, l'emportèrent ; mais il lui resta un peu de mal-aise, du gonflement à l'estomac : en conséquence, on lui conseilla le baume de Canada, dont il prit une goutte, le 26 de Novembre, dans du sucre en poudre ; ce qui lui fit grand mal au cœur, & souvent même il étoit près de se trouver mal. Il continua cependant, le lendemain, & pendant douze jours, sans éprouver d'autre effet sensible que toute cessation de douleur ; de sorte qu'à présent, 3 de Février 1771, il ne lui reste aucun ressentiment de cet accident.

OBSERVATION DE CHIRURGIE,

Qui justifie le Traitement méthodique, qui a été suivi dans la Blessure de M. DE SALLIGNY, Avocat du Roi à Vitry-le-François ; par M. NOLLESON le fils, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du Roi en Allemagne, maître en chirurgie audit Vitry, & prévôt de sa compagnie.

M. De Salligny fut atteint, le 10 Mars 1769, par une arme à feu, chargée à

plomb. Le coup, qui fut tiré par la fenêtre d'une chambre basse, donnant sur la rue, lui blessa le bras gauche; enforte que le coup fut porté de la partie postérieure à la partie antérieure, où plusieurs grains de plomb se sont arrêtés & fixés, en partie, dans le corps du muscle *biceps*. On distinguoit sur le bras vingt-quatre à vingt-cinq trous d'entrée, & environ huit de sortie. Tous les grains, qui étoient restés dans le bras & dans le pli du bras, & qui se sont trouvés sensibles au tact, ont été tirés par des contre-ouvertures: d'autres, qui se sont trouvés nichés plus profondément, & dont le séjour est devenu nuisible aux fonctions de la partie blessée, sont sortis par des ouvertures que j'ai faites à des dépôts qu'ils avoient occasionnés, en très-peu de tems, tant à la partie interne qu'inférieure du bras. Mais un seul grain de plomb avec une petite portion d'étoffe d'habit, cachés dans les muscles, ont occasionné, vers la fin du traitement, les accidens que produisent ordinairement les corps-étrangers de cette nature; enforte que, sur ces nouvelles indications, je me suis déterminé à les extraire par l'incision, pour terminer la cure. J'observerai qu'il ne restoit alors qu'une seule plaie presque cicatrisée, qui avoit traversé de la partie externe à la partie interne du bras, dans l'intérieur de laquelle ce grain de

plomb, rempli d'aspérités, avec la portion d'étoffe, se frayerent une route à la suite d'un petit dépôt communicatif, qui vraisemblablement avoit été occasionné par le séjour de ces corps étrangers (a). Toutes les autres plaies faites par le plomb, furent guéries, dans le tems limité pour ces sortes de blessures, sans aucunes incisions, par le moyen des saignées faites à propos, du régime, des délayans, des topiques relâchans & émolliens, des embrocations, des digestifs doux, & des autres remèdes accessloires,

(a) On ne peut point attribuer la cause de ces accidens inopinés au défaut d'incision, puisque la plaie, dans l'intérieur de laquelle ce petit dépôt s'est ouvert une route pour y communiquer, avoit été dilatée profondément à son entrée & à sa sortie, tant pour ôter plusieurs grains de plomb, amassés dans un seul foyer, que pour établir la suppuration dans cette partie qui avoit souffert quelques déchirures.

On doit sentir encore, dans ce cas-là, la possibilité de la communication du dépôt intérieur, voisin d'une plaie dont le fond n'étoit pas encore consolidé, sans autre cause manifeste que le tissu cellulaire, ou corps muqueux de M. De Borden, lequel lie toutes les parties organiques entr'elles. C'est par son moyen, dit ce sçavant médecin, qu'un foyer humoral peut communiquer d'une partie à une autre. Voyez *les Recherches sur le Corps muqueux*; ouvrage très-intéressant, dont la Médecine est enrichie depuis peu.

recommandés en pareil cas (a). C'est dans ces circonstances où la nature, fatiguée par la présence de ces derniers corps étrangers, faisoit effort pour s'en débarrasser, que quelques partisans des taillades sembloient déjà triompher d'avoir cherché les moyens de vouloir substituer à mon traitement une méthode tout-à-fait opposée, & peu réfléchie, persuadant au public, que ces accidens inopinés étoient les suites d'un traitement mal dirigé, ajoutant que, si j'eusse fait des incisions profondes, & assez grandes, dans le corps des muscles, sur toute la circonférence du bras, ils ne seroient point survenus. La conséquence, qu'ils tiroient de cette doctrine, consistoit en ce que ces incisions, quoique faites au hazard, auroient facilité l'émission de ces derniers corps étrangers, par la grande suppuration qui devoit en résulter. Ce raisonnement, quoique contraire aux loix de la physique du corps humain, & tout-à-fait opposé à la saine pratique, n'a pas laissé de faire impression, & d'en imposer à nombre de per-

(a) Cette pratique ne déroge point à celle des grands maîtres qui ont écrit jusqu'à présent sur ces accidens; & c'est celle que j'ai toujours vu mettre en pratique, pour ces sortes de blessures, par de célèbres chirurgiens dans les différens hôpitaux où j'ai exercé.

sonnes. C'est la seule raison qui me détermine à rendre publique l'histoire de cette maladie, qui, au fond, ne présente rien d'intéressant pour la pratique de la chirurgie, mais qui peut-être, en me justifiant, pourra servir à réformer, ou au moins à diminuer le grand nombre de ces abus auxquels la plupart de nos concitoyens se voient souvent exposés, parce qu'inconsidérément, & sous le mérite de quelques remèdes vantés par la force du préjugé, ou autrement, ils donnent leur confiance à ces empyriques qui les distribuent sans autorité ni connoissance de cause, & qui ne craignent pas plus de calomnier les gens de l'art les plus méthodiques, que de prononcer hardiment en faveur des incisions, dans les cas où il faut absolument les éviter. En effet, de quelle utilité auroient été ces incisions profondes & allongées autour du bras, à la suite d'une blessure faite par du plomb dont la direction de la plupart des grains ne pouvoit être reconnue, par conséquent, ni l'entrée ni la sortie de chacun en particulier ? Quand, dis-je, on auroit fait autant d'incisions qu'il y avoit de plaies récentes, n'est-il pas évident que, si, par ces incisions, on n'avoit pas découvert jusqu'aux moindres corps étrangers, qui ont occasionné les derniers accidens, il devoit s'ensuivre qu'indépendamment des douleurs inutiles, qu'elles auroient fait souf-

frir au blessé, elles auroient encore retardé considérablement la cure? Or, comme il n'y avoit alors aucune preuve de l'existence de ces derniers corps étrangers, ni aucuns signes rationnels, qui me missent dans la nécessité de faire des incisions, j'ai cru devoir attendre tout de la nature, en soumettant mon instrument à ses indications, pour ne point faire d'inutiles incisions, ou les porter au hasard. Je crois que tout autre genre de traitement, opposé à la méthode que j'ai suivie, eût été absolument contraire aux loix de la pathologie & de la raison même. Le hasard peut faire des cures heureuses; j'en conviens. Mais, comme dit le célèbre M. Lecat, il n'y a qu'un vrai chirurgien capable d'apporter, dans les pansemens de ces cures, les variations sçavantes & délicates, qu'exige la différence des maladies qui affligent les hommes. Il n'en est pas d'un grain de plomb comme d'une balle. L'expérience prouve que les plaies faites par les grains de plomb se guérissent sans incision, sur-tout-s'ils n'affectent que le corps des muscles. La balle, au contraire, qui présente une surface beaucoup plus étendue, qui occasionne une commotion proportionnée à son volume, & le déchirement des parties par lesquelles elle passe; exige des incisions relatives à la situation de la partie lésée, à sa fonction & à l'étendue de la plaie, tant pour prévenir le gonflement,

ment, la tension & l'inflammation, que pour faciliter le dégorgeement des fluides refoulés dans la partie, établir une bonne suppuration préparante, & entraîner la chute des escarres qui, pour l'ordinaire, sont considérables à la suite de la collision que souffre la partie avec la balle dans une impulsion violente. Mais, dans le premier cas, c'est-à-dire dans un coup de plomb, les grandes incisions & les taillades, tant recommandées & tant désirées par les empiriques, n'auroient fait qu'ajouter à leurs connoissances triviales dans les moyens de guérir méthodiquement, & auroient retardé considérablement la cure, comme je l'ai déjà dit : or il étoit donc plus prudent de suivre la marche de la nature, & d'en remplir les indications qui, quand on peut les saisir, sont bien plus certaines que toutes les taillades hasardées. L'approbation de M. Blanchart, docteur en médecine, de cette ville, dont la solide pratique & longue expérience ne sont susceptibles d'aucuns reproches, sous les yeux duquel ce traitement s'est opéré, est encore une autorité qui milite pour la méthode que j'ai suivie. Si j'avois connu d'autres moyens pour opérer la guérison du malade, avec plus de célérité, ou que ceux qui ont été tant de fois proposés, eussent été recevables & propres à remplir nos intentions à cet

égard, on peut être persuadé que je les aurois saisis avec tout l'empressement, l'inclination & le dévouement qu'on doit à un galant homme, dont la candeur & le rare mérite lui concilient l'estime générale du Public. Mais je crois avoir suffisamment prouvé que cette méthode curative, que j'ai adoptée, dans la maladie de M. De Saligny, étoit la seule qu'il convenoit d'appliquer à ses blessures.

OBSERVATION

Sur une Plaie d'arme à feu ; par M. L'ŒILLEY, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, & principal Chirurgien de l'Hôpital de Chaumont.

Le 16 du mois de Janvier dernier, je fus appelé pour voir le fils du sieur Gérard, admodiateur général de la Commenderie du Corgebin, éloignée d'une lieue de cette ville. Ce jeune homme étoit allé à la chasse avec cinq autres personnes. Les chemins étroits les avoient obligés de marcher dans le bois, l'un à la suite de l'autre. Celui des chasseurs, qui suivoit immédiatement le sieur Gérard fils, portoit sous son bras un fusil chargé de huit chevrotines, qui partit, quoique dans son repos. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le coup fit

balle ; & le frapa sur l'avant-derniere fausse-côte , du côté gauche , à trois travers de doigts de l'épine. L'ouverture fut de près de deux pouces de diametre. La fausse-côte fut fracturée ; & le plomb avoit percé dans la substance du rein , même dans le bassinnet , & étoit sorti à la partie inférieure de l'hypochondre , du même côté.

Le malade perdit beaucoup de sang , tant par la plaie , que par le canal des urines : le bassinnet s'en trouvant surchargé , malgré les évacuations , il éprouvoit des étouffemens semblables à ceux qui arrivent , lorsqu'il s'y trouve une pierre considérable. Je dilatai la plaie ; mis la fausse-côte à découvert , tant pour procurer un libre cours au sang qui s'épanchoit dans le bassinnet , que pour faciliter les pansemens. Je pansai mon malade , avec de la charpie sèche , une emplâtre par-dessus , & plusieurs compreses ; le tout soutenu d'une serviette & du scapulaire. Je le saignai sur le champ ; ce que je répétai quatre fois en douze heures , à cause des étouffemens qui survenoient , une heure après chaque saignée , & qui ne cessèrent absolument , qu'après la dernière.

Le lendemain , le ventre se gonfla : la fièvre fut très-vive. J'ordonnai une diète sévère : je lui fis faire usage , deux fois le jour , d'une infusion théiforme vulnéraire ; pour boisson , une tisane faite avec la ra-

cine de grande consoude , la graine de lin ; le chiendent & la réglisse ; ce qui fut continué pendant tout son traitement.

Je levai mon appareil que je trouvai chargé de beaucoup de sang : je fis des injections vulnéraires , & pansai mollement avec des bourdonnets plats , chargés d'un digestif composé de *basilicum* , de baume d'*Arcaus* , & d'huile d'*hypericum* ; je fis des embrocations sur le ventre , avec l'huile rosat. J'ai continué ce pansement , jusqu'à parfaite guérison.

Les lavemens émolliens & laxatifs furent mis en usage , sans que , pendant quatre jours , ils aient produit la moindre évacuation ; pendant lequel tems , le gonflement du ventre augmenta , ainsi que la fièvre. La tête commençoit à s'embarasser ; & je craignois pour les jours de mon malade , lorsque , le cinquième , les lavemens produisant enfin des évacuations abondantes , les accidens se modérèrent.

La suppuration commença à se montrer , le septième jour , & , le neuvième , elle fut parfaitement établie , & très-abondante , tant par la plaie que par le canal des urines. La fièvre dès-lors se modéra beaucoup , & continua de le faire sensiblement , tous les jours , jusqu'au vingtième , où elle cessa absolument. Je trouvai , à chaque pansement , pendant tout ce tems , mon malade

baigné de l'urine qui sortoit par la plaie , & qui cessa , à cette époque , ainsi que le pus qui passoit par les voies urinaires. Je cessai dès-lors mes injections : je permis au malade de prendre un peu de soupe , & , par degrés , quelque peu de nourriture. Je tins le ventre libre par l'usage des lavemens. J'eus la satisfaction de voir l'exfoliation de la fausse-côte se faire le 35^e jour , & la cicatrice parfaite , le quarantième. Il restoit encore une douleur , le long du canal de l'uretère , qui se dissipa par les pilules balsamiques de térébenthine , dont je lui prescrivis un demi-gros , tous les jours , pendant un mois ; au moyen de quoi , mon malade jouit actuellement de la plus parfaite santé , & s'est marié l'été dernier.

DESCRIPTION

*D'un nouveau Brayer pour les Descentes ;
par M. HERITZ LASAL, Etudiant
en Médecine.*

Quelques personnes attaquées de hernies , tant inguinales que crurales , s'étant plaintes à moi de n'avoir pu trouver chez leurs bandagistes des brayers qui pussent contenir leurs descentes , elles me firent naître l'envie de m'instruire dans cette partie : elle m'a paru n'être traitée que superficiellement

dans nos auteurs. Leur théorie, quoique bien raisonnée, est au-dessus de la portée de ceux qui sont chargés de l'exécution. Pour la structure, je visitai les experts, & ne trouvai, dans tout ce qu'ils me présenterent, qu'un mélange confus d'avantages & d'inconvéniens. Celui d'entr'eux, qui me satisfit le plus, fut M. Roze, rue Sainte-Marguerite. La mécanique de ses bandages étoit simple, & aisée. Un, entr'autres, dont la pelote rouloit sur un pignon garni de dents, & étoit maintenue par deux ressorts qui rendoient la pression très-exacte, en s'opposant à la rétrogradation, fixa mon attention. Je l'examinai avec soin; & il me parut susceptible de perfection. Le mouvement de rotation, que la pelote n'avoit qu'en un sens, le rendoit incommode. Un point de compression de plus obligeoit à le déboutonner, & à faire faire à la rouë le tour de son pignon. La hernie, pendant ce tems, pouvoit s'échapper, & causer des accidens. Pour y remédier, je conseillai à M. Roze d'ajouter, sous les ressorts, une bascule que la simple pression d'un bouton fît lever, pour favoriser la rétrogradation. Il est entré dans mes vûes, on ne peut mieux. Les avantages que le Public peut en retirer, m'engagent à vous prier de lui en faire part dans votre Journal.

L E T T R E

De M. LE TUAL, Docteur en Médecine, en l'Université de Caen, Maître en Chirurgie à Bayeux, & Chirurgien-major des Ville & Château de Caen; à M. son Pere, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Chirurgien en chef des Hôpitaux de Bayeux, &c. sur l'Ouverture d'un Cadavre.

MON CHER PERE,

L'ouverture des cadavres est toujours très-utile. Elle nous fait découvrir non-seulement les causes qui détruisent la machine, mais encore les jeux de la nature dans la conformation de ses parties : or, quand l'uniformité de cette même nature semble se démentir, rien ne doit plus exciter les recherches des Philosophes, & fixer leur attention.

Le 15 de Février, on apporta à l'amphithéâtre de M. Varnier, médecin de la Faculté de Paris, le cadavre d'un homme d'environ soixante ans. Comme il n'étoit point directement destiné pour les leçons, j'en fis l'ouverture en présence de plusieurs de ses élèves. La capacité du bas-ventre n'avoit rien de remarquable, sinon quelques adhérences, contre nature, des intestins au péritoine : la vessie étoit remplie de quantité de graviers. Au surplus, les

autres parties parurent très-saines, & dans leur couleur naturelle. Il n'y avoit dans le foie aucuns tubercules, aucunes glandes engorgées dans le mésentère.

Il n'en étoit pas de même de la poitrine : elle étoit si considérablement déprimée, qu'il sembloit que le vieillard eût été *balnéiné* jusqu'à la fin de sa vie. Son poulmon étoit, toutes choses égales d'ailleurs, un tiers plus gros que dans l'état naturel ; en sorte qu'il n'y avoit pas un seul point dans sa poitrine, où il ne fut exactement attaché à la plèvre : il l'étoit d'ailleurs, dans plusieurs endroits, au diaphragme ; il l'étoit également à tout le péricarde ; & le péricarde, à son tour, l'étoit si intimement à la surface du cœur, que je ne pus l'en séparer qu'avec le scalpel. Le poulmon étoit d'une couleur livide, couleur assez naturelle aux poulmons des vieillards : il étoit parsemé de plusieurs petits points d'obstruction, dont le plus considérable n'égalait pas la grosseur d'une fève : voilà ce que le cadavre me présenta de remarquable à l'intérieur.

Quant à l'extérieur, il me parut être d'un tempérament sanguin, gras, charnu ; les muscles gros, & bien exprimés. Sa bouche étoit en très-mauvais état : ses gencives étoient jaunâtres, sans être ulcérées ; leur rétraction laissoit voir la racine des dents, lesquels étoient vacillantes, & corrodées.

jusqu'au collet. L'émail en étoit intact, mais très-noir.

A la jambe droite, il avoit une fracture compliquée. Elle existoit à la partie inférieure du *tibia*, dont la malléole interne étoit fracturée en bec de flûte, & ne tenoit plus à l'os, que par le périoste. Les ligamens, de ce côté, étoient brisés, & laissoient l'articulation à nud. La plaie, qui me parut fort ancienne, avoit été dilatée; & la puanteur qu'elle exhaloit m'engagea de faire l'amputation du pied. Mais je fus très-surpris, lorsqu'au lieu de muscles charnus que je croyois couper, je ne trouvai que graisse & tissu cellulaire. Cela m'engagea à disséquer avec attention les parties inférieures; & je trouvai que tous les muscles du pied & des orteils avoient entièrement perdu leur organisation, quoiqu'aussi gros, & aussi-bien exprimés que dans l'état naturel. Les *gastrocnémiens* & le *solaire* étoient si ressemblans en couleur & en consistance, à la graisse qui les recouvroit, que je passai de celle-ci aux premiers, sans m'en appercevoir. Le tendon d'Achille n'étoit ni aussi blanc, ni aussi compact qu'il a coutume de l'être: il tiroit sur le jaune, & s'étendoit facilement, en le tirant avec les doigts. Les autres muscles du pied & des orteils étoient dans le même état que ces premiers: ils étoient seulement séparés, les uns des autres, par un tissu cellulaire,

plus lâche que celui qui composoit les muscles graisseux. Je passai à l'examen de la cuisse, où ma surprise redoubla. Je trouvais que le *couturier*, les deux *vastes*, une portion du *crural*, & le *triceps*, étoient très-charnus, très-rouges; au lieu que le *fascialata*, le *demi-nerveux*, le *demi-membraneux*, & les deux *grêles*, étoient parfaitement semblables aux muscles de la jambe. Il y a plus; c'est qu'une des têtes du *biceps* étoit vraiment musculaire, tandis que l'autre n'étoit que graisse & tissu cellulaire; & cette dernière portion étoit si confondue, & si parfaitement homogène à la graisse, que je ne pus trouver de vrai point de séparation entr'elle & cette dernière. Il n'y eut que dans le *fascialata* que je pus remarquer quelques fibres charnues: elles étoient très-pâles, & occupoient le centre du muscle. Son aponévrose participoit aussi de l'état graisseux, en plusieurs endroits.

Mais quelle étoit la nature de cette graisse? Elle étoit parfaitement semblable à celle de toute l'habitude du corps: elle étoit douce, onctueuse, inflammable, renfermée, comme la graisse, dans des cellules très-distinctes, mais, pour la plupart, irrégulièrement disposées. Ces cellules ne se rencontroient pas toujours selon la longueur de la fibre: c'étoient des blocs, des masses qui, dans plusieurs endroits, n'avoient, à proprement

parler, aucune conformation particulière.

M. Fumée, docteur-régent de la Faculté de Paris, a vu & reconnu, ainsi que M. Varnier, l'Observation telle que je la viens de décrire.

Maintenant, quelle peut être la cause d'un pareil phénomène ? Les muscles étoient-ils tels avant la fracture ? est-ce l'effet de la fracture ? seroit-ce la suite du repos, & de la situation permanente, que demande cette maladie ? Mais pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, le même phénomène ne s'observe-t-il pas dans toutes les fractures ? Sera-ce un effet de la dépravation des humeurs, ou d'un virus scorbutique, vérolitique, &c. répandu dans la masse du sang ? Mais, outre que le cadavre n'avoit aucuns signes de ces maladies, je demande pourquoi le virus auroit plutôt attaqué la jambe que toute autre partie.

Cette Observation ne sembleroit-elle point insinuer qu'il n'existeroit, à proprement parler, dans l'économie animale, que graisse & tissu cellulaire ; que les muscles susdits, par une cause que nous ignorons, auroient repris leur premier état, c'est-à-dire que la fibre, connue sous le nom de *charnue* ne seroit qu'un tissu cellulaire plus serré, & traversé d'un plus grand nombre de vaisseaux sanguins. Les expériences faites sur les fibres elles-mêmes ne nous prouvent-elles pas que

ce qui les constitue est une colle , de nature aqueuse & huileuse ; (M. De Haller, *Physiol.*) & que leur fermeté & leur solidité ne viennent que du seul tissu cellulaire plus lâche dans certaines parties , plus serré dans d'autres. Qu'on lave un muscle : ne devient-il pas parfaitement blanc ? Qu'on le fasse cuire : ne se divise-t-il pas en filamens d'une finesse & d'une ténuité indicible ? (Le Marquis Poléni, *De Causâ motûs Musculorum.*) Lewenhoeck (*Transact. philos.* an. 1675,) ne dit-il pas que les muscles sont composés de membranes dont les fibres sont *entrelacées* , qu'elles ressemblent à l'épiploon des animaux. Il est vrai que cet auteur dit qu'il a vu , dans ces membranes , des filets charnus , vingt , & même trente fois , plus fins qu'un cheveu , lesquels étoient rouges , quand il y en avoit une certaine quantité de rassemblés ; & transparens , lorsqu'ils étoient plus divisés. Mais ces filamens que Lewenhoeck a vu charnus , n'étoient-ils point tels , que parce qu'ils n'avoient pas encore été assez divisés ? Ce n'est pas que je nie qu'il n'y ait de la différence entre la fibre qui sert au mouvement , & celle qui constitue le tissu cellulaire ; mais ces fibres sont-elles charnues , dans le sens qu'on l'entend ? Je dis seulement qu'il se pourroit très-bien faire que ce ne seroit qu'un tissu cellulaire , plus dense , plus serré , essentiel-

lément tel pour le mouvement. Le tissu cellulaire forme les vaisseaux, les ligamens, les capsules : c'est à lui seul, c'est-à-dire à sa différente longueur, à son plus ou moins de tension, à sa plus ou moins grande quantité, & à sa proportion, qu'on doit rapporter la diversité des glandes, des viscères, &c ; & cela, parce que l'Auteur de la nature l'a organisé tel pour telle ou telle fonction. Pourquoi, dans sa sagesse, ne lui auroit-il point donné de propriété pour le mouvement ? Quant à l'irritabilité que M. de Haller attribue à la fibre charnue, à l'exclusion du tissu cellulaire, on en trouvera la raison dans le tissu même de filamens qui la composent. N'est-ce pas un principe certain que plus une fibre est fine, & d'un tissu serré, plus elle est irritable ?

Ce que je vous expose ici, sur la nature des muscles, ne sont que de simples conjectures. Peut-être ce changement que j'y ai remarqué ne provient-il que d'un état morbifique : je serois même tenté de le croire. Mais pourquoi, & comment ce changement s'est-il opéré ? C'est ce que je n'oserois déterminer.

J'ai l'honneur d'être, &c.



E X T R A I T

D'une Lettre écrite par M. HOIN, Maître-ès-arts, & en Chirurgie, Pensionnaire de l'Académie des Sciences de Dijon, dans la Classe de Médecine, Associé de celle de Chirurgie de Paris, & Chirurgien en chef du grand Hôpital de Dijon, &c; à M. LEVRET, Accoucheur de Madame la Dauphine, &c.

MONSIEUR,

J'ai lu, avec autant de plaisir que d'utilité, dans les derniers Journaux de Médecine, les différens Ouvrages que vous y avez fournis. Il est bien à désirer que vous continuiez, Monsieur, de nous communiquer vos réflexions sur un art que vous avez enrichi, de l'aveu de tout le monde.

Je suis fâché de n'avoir pas prévu que vous donneriez plus de publicité à mon Observation sur l'usage de votre forceps courbe, en l'insérant au Journal de Médecine de Novembre 1770: j'y aurois ajouté que cet instrument a paru si excellent à mes confreres, qu'à peine y en a-t-il un seul, à Dijon, qui ne s'en soit point servi, plusieurs fois, avec avantage, pour la mere & pour l'enfant. Mais il y a un autre instrument, de votre invention, dont l'usage n'est

pas aussi universel, & qui mérite bien de le devenir : c'est votre pince à faux-germes : voici deux Observations qui en constatent l'utilité : vous pouvez, Monsieur, en disposer comme des vôtres.

OBS. I^{re}. Il y a environ quinze ans qu'une Dame fut tellement effrayée de la chute du tonnerre, dans son voisinage, quelle fit une fausse-couche, au troisieme mois de sa grossesse. Peu de tems après l'expulsion du fœtus, elle sentit des douleurs utérines qu'elle prit pour des tranchées semblables à celles qu'elle avoit éprouvées à la suite de ses accouchemens. Pendant quelques heures, elle souffrit ces douleurs avec patience ; mais, comme elles redoublèrent, la malade m'appella. Je me fis présenter le fœtus, il n'étoit pas accompagné de son *placenta*, je ne le trouvai point parmi les caillots qu'on avoit conservés. Je touchai dans le col de la matrice une portion de l'arrière-faix. J'essayai de la tirer avec les doigts : je sentis qu'elle se déchiroit, en quelque sens que je la dirigeasse pour en faciliter l'extraction. Dans la crainte de n'amener qu'un fragment de ce corps étranger, je me desistai d'autant plus volontiers de mon entreprise, que la perte n'étoit pas abondante. Je crus que l'ébranlement que j'avois donné au *placenta* auroit assez aidé la nature, pour qu'elle terminât l'ouvrage. Elle n'excita néanmoins

que des douleurs aussi infructueuses, quoi-
qu'elles fussent plus vives. Dès-lors je me
détournai à employer votre pince à faux-
germe. Lorsque je me fus assuré qu'elle n'a-
voit saisi que l'arrière-faix, même au-dessus
de la portion que j'avois eue entre les doigts;
j'en fis l'extraction, en une seule fois, avec
tout le ménagement convenable. Les dou-
leurs cessèrent aussi-tôt que le *placenta* fut
dehors, & ne se réveillèrent plus. Le réta-
blissement fut prompt.

OBS. II. Le soir du 21 d'Octobre der-
nier, M. Enaux, habile accoucheur, m'é-
crivit qu'il m'attendoit, auprès d'une Dame,
pour y consulter, au sujet d'un cas très-pref-
sant. Le commissionnaire m'apprit qu'il s'a-
gissoit d'une perte excessive, après une fausse-
couche, depuis onze jours, & que l'arrière-
faix n'étoit pas sorti. Je me munis de votre
pince à faux-germes, & j'allai joindre mon
confrère. Voici ce qu'il me raconta, pendant
qu'on administroit la malade. Le 10 d'Octo-
bre, elle accoucha, dans le quatrième mois
de sa grossesse, d'un fœtus qui commençoit
à se pourrir, & dont le cordon se rompit.
L'accoucheur, s'apercevant qu'il n'y avoit
point de perte, & que l'arrière-faix ne se
présentoit pas à l'orifice de la matrice, suivit
le précepte de confier à la nature l'expul-
sion du corps étranger, qui étoit resté dans
ce viscere. Le *placenta* s'y corrompit en
partie.

partie. Vers le 17, il se fit un suintement rougeâtre & fétide qui engagea l'accoucheur à faire des injections légèrement détersives & anti-putrides. Dans l'espace de quelques jours, le suintement se changea en une perte qui devint, par degrés, excessive, nonobstant les secours que l'accoucheur, de concert avec un médecin, portoit à cette malade. Ses forces diminuerent sensiblement. On auroit bien désiré pouvoir extraire le *placenta*. Mais, comment le saisir dans une matrice dont le col étoit encore allongé; qui avoit peu de volume; puisqu'elle avoit expulsé le fœtus, au quatrième mois de grossesse, & qu'elle s'étoit resserrée sur elle-même, depuis onze jours qu'il étoit sorti. L'accoucheur tenoit trop à la malade, par les liens du sang & de l'amitié, pour prendre sur lui de faire aucune tentative à cet égard: il fit appeller M. Enaux. La perte étoit arrêtée par les soins du médecin & de l'accoucheur; mais des défaillances fréquentes, un pouls presque insensible, dans l'intervalle des syncopes, & un grand affaiblissement de la malade, la faisoient paroître *in extremis*. M. Enaux la trouva dans cet état. Il sçavoit bien que, pour l'en retirer, si cela étoit possible, il falloit débarrasser la matrice du *placenta* décollé, qui avoit occasionné la perte; mais il étoit à craindre qu'en cherchant à s'assu-

rer si l'on pouvoit faire l'extraction du corps étranger, il ne survînt une nouvelle perte, qui, sans être fort abondante, auroit pu faire périr la malade. Ce fut dans ces circonstances inquiétantes que M. Enaux me manda, non-seulement pour que l'état de la malade fût bien constaté, & que l'événement malheureux, dont elle étoit menacée, ne fût imputé à personne, mais encore pour conférer sur les moyens de la préserver d'une mort prochaine. La situation de la malade, dont on soutenoit un reste de force par la potion cordiale, me parut si fâcheuse, que je partageai la crainte où l'on étoit de la voir périr promptement. Mais le desir de conserver une mere de famille l'emporta bientôt sur l'autre sentiment qui nous affectoit, sans qu'elle en pût tirer aucun avantage : j'enhardis M. Enaux à tenter une opération dont le succès étoit douteux, en lui proposant d'employer votre pince à faux-germe, comme le moyen le plus propre à saisir & à extraire le *placenta*; & je lui remis cet instrument qu'il n'accepta qu'après que j'eus refusé les offres qu'il me fit poliment de m'en servir moi-même. Il trouva l'arrière-faix au-delà du col de la matrice : avec le doigt, il en rapprocha une portion, vers l'orifice de ce viscere, & il la saisit avec votre pince. Le *placenta* étoit pourri à tel point, qu'un lambeau se détacha

de la masse. Pour en vuidér entièrement la matrice, il fallut réitérer, plusieurs fois, les mêmes manœuvres. Mais, à proportion qu'elles occasionnoient de la douleur, la malade se ranimoit & reprenoit des forces, excepté une seule fois qu'une syncope, avec quelques mouvemens convulsifs, fit douter si l'extraction du *placenta*, en plusieurs piéces, seroit conduite à sa fin. Elle l'y fut heureusement, sans que la perte ait reparu pendant une opération qui ne put être que très-longue. Deux heures après, il s'éleva une fièvre qui a duré quelque tems; & il s'est fait, pendant quelques jours, une évacuation utérine, plus humorale & fétide que sanguinolente. Ces deux accidens ont été combattus victorieusement par des injections & des apozèmes de quinquina, des fortifiants, & des évacuans convenables. A la convalescence, qui a été fort longue, a succédé un parfait rétablissement.

Voilà le second fait, Monsieur, dont j'ai été témoin sur l'utilité de votre pince à faux-germe. Je suis persuadé que si mon confrere ne se fût point servi de cet instrument, il lui auroit été impossible d'extraire l'arrière-faix avec un doigt; je dis un doigt, parce qu'il n'en pouvoit pas faire pénétrer un second dans le col allongé de cette matrice ressermée. M. Enaux ramenoit bien, hors du col de ce viscere, avec le doigt en crochet,

une portion du *placenta*. Mais, quand il la prenoit ensuite avec deux doigts, elle se déchiroit à l'endroit saisi ; & il ne lui en restoit qu'une très-petite partie. C'est ce que j'ai éprouvé dans un de ses momens de repos ; au lieu qu'avec la pince, il en embrassoit, & en tiroit une portion bien plus considérable.

Je crois aussi que la nature n'auroit pas expulsé ce *placenta*. La malade étoit trop épuisée par l'excès de la perte. D'ailleurs, qu'attendre de la nature, quand les forces vitales sont presque éteintes, puisque vous avez vu, par la première Observation, qu'avec toutes ses forces, elle fait quelquefois des efforts insuffisans.

Les deux femmes, qui ont donné lieu à ces faits de pratique, ont bien reconnu, & vanté hautement l'utilité d'un instrument dont on ne se sert peut-être pas aussi souvent qu'il le feroit nécessaire. Je doute que, sans lui, l'une & l'autre, sur-tout la dernière, eussent échappé au danger qui les menaçoit (a).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) L'auteur de l'Instrument, & de la Méthode de s'en servir, pourroit, si cela étoit nécessaire, appuyer ces deux Observations de quantité d'autres de même valeur ; mais elles seroient ici redondantes, peu de personnes de l'art doutant aujourd'hui de l'utilité de ce moyen, non-seulement dans ces cas,

Autre Extrait de Lettre écrite à M. LEVRET, par M. LE BLANC, Maître & Démonstrateur en Chirurgie à Orléans, Lithotomiste de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, & Associé, ou Membre de sept Compagnies sçavantes.

MONSIEUR,

Votre forceps courbe soutient toujours sa réputation. Une Dame que j'accouchai, il y a quelques jours, vouloit & demandoit avec instances, que je l'accouchasse avec cet instrument, comme j'avois fait à son dernier accouchement ; & , si l'accouchement ne s'étoit pas terminé promptement, j'aurois eu la complaisance de me rendre à sa priere. L'année dernière, j'allai à Baugency, pour accoucher une Dame. La tête de l'enfant étoit enclavée depuis trois jours. Je la délivrai sur le champ, en présence de deux chirurgiens, & à leur grand étonnement. Il y a quinze jours que j'ai été accoucher cette même Dame, avec le forceps : il y avoit quinze heures que la tête de l'enfant étoit enclavée. La première chose qu'elle me dit : « Je vous prie de ne me pas » faire plus de mal que la dernière fois ; »

mais dans quantité d'autres, lorsqu'il s'agit de saisir & d'extraire des corps étrangers, situés dans des lieux profonds.

&, en deux minutes, je tirai un enfant vivant, qui se porte bien, ainsi que sa mère. Ce sont-là des faits qui confirment la bonté d'un instrument.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Autre Extrait de Lettre du même.

MONSIEUR,

Je me trouverai fort honoré, si vous joignez les succès que j'ai eus avec votre forceps-courbe à ceux que vous a communiqués mon ami M. Hoin. On ne sçauroit trop publier la bonté de cet instrument. Depuis que je l'ai fait connoître à mes confreres, ils s'en servent avec le plus grand succès. Nous en avons un en commun, qui reste à nos écoles. Tous les maîtres peuvent l'envoyer chercher, quand ils en ont besoin; & il n'y a point d'année qu'il ne sauve beaucoup de meres & d'enfans (a).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Quoique M. Astruc, en louant beaucoup cet Instrument, dans son Livre intitulé, *L'Art d'accoucher, réduit à ses Principes*, semble insinuer, à la fin de l'histoire sommaire de cet art, que ce même Instrument ne peut sauver la vie à l'enfant; articulânt, en effet, qu'*avec un forceps, & de la dextérité, on vient à bout des accouchemens difficiles, où il s'agit de tirer un enfant mort . . . dont la tête est enclavée entre l'os sacrum & la symphise du pubis*. D'ailleurs, ce qui nous autorise à tirer cette conséquence, c'est qu'il paroît

que ce passage a fait la même sensation à M. Sue le jeune : on en trouve la preuve dans l'Ouvrage qu'il vient de mettre au jour ; car il dit formellement , qu'on emploie le *forceps* , sur-tout celui de M. Levret, pour faire l'extraction de l'enfant mort, resté au passage. Or, que peut-on entendre par ses expressions, si ce n'est , « lorsque la tête sera enclavée ? » puisqu'on y ajoute : *Lorsqu'il s'agit de tirer un enfant mort*. N'est-ce pas donner à penser que , si l'enfant étoit en vie , il y auroit à craindre qu'on ne la lui ôtât avec notre *forceps*, au lieu de la lui sauver , comme cela arrive très fréquemment , lorsqu'on ne perd pas de tems. C'est donc intimider , au lieu d'encourager en semblables circonstances : nous en laissons juges nos Lecteurs , sans cependant avoir intention de blâmer M. Sue (que M. Astruc a induit en erreur , sur ce point , par sa façon ambiguë de s'exprimer.) Loin de-là , nous lui devons , à cela près , des remerciemens pour tout ce qu'il a dit d'ailleurs à l'avantage de notre *forceps* ; & nous les lui faisons ici, avec grand plaisir.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A R S. 1771.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. 6 denies du mat.	A 2 h. 6 denies du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{3}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
2	2 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
3	5 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7	27 7
4	6	9 $\frac{1}{2}$	7	27 7	27 8	27 8
5	6	7	2 $\frac{3}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$
6	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	27 6	27 6	27 6
7	01	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7	27 8
8	0	3	1	27 8	27 9	27 10
9		3	0	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
10	01	4	$\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
11	0	5	4	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28
12	4	11	9	28	27 11	27 9 $\frac{3}{4}$
13	7 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
14	5 $\frac{1}{4}$	12	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9	27 7 $\frac{1}{2}$
15	7	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10 $\frac{1}{2}$	28
16	5 $\frac{1}{2}$	7	7	28	28	27 11
17	7	9	3 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 2
18	3	3 $\frac{1}{2}$	4	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
19	4	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
20	4	6	4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2
21	4 $\frac{1}{2}$	8	3 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 $\frac{3}{4}$
22	3 $\frac{1}{2}$	1	1	28 $\frac{1}{2}$	28	28
23	01	3	0 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
24	02		03	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
25	02 $\frac{1}{2}$		02 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
26	02	1 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
27	03	3	0	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
28	01	4		28	28	28
29	0 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	0	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
30	02	4		28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
31	04 $\frac{1}{2}$	0	1	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. couvert. nuages.	S-O. nuages.	Ep. nuages.
2	S-O. brouill. nuages.	S-O. couv.	Pluie.
3	S. couvert.	S. nuag. c.	Pluie.
4	E-S-E. nuag.	E. nuag. pl.	Couvert.
5	S. c. pet. pl.	E. couvert.	Couvert.
6	N. c. neige.	N. neige. c.	Couvert.
7	O. c. neige.	O. neige. pl.	Couvert.
8	O. n. neige.	O. neige.	Couvert.
9	O-N O. c.	N-O. nuages.	Beau.
10	E-N-E. nuag.	E-N-E. nuag. beau.	Beau.
11	E-N-E. nuag.	E-N-E. nuag.	Couvert.
12	E-N-E. brouil. pluie.	S E. nuag. pl.	Nuages.
13	S-O. couv.	S-O. nuages.	Beau.
14	S. couv.	S. pl. cont.	Pluie.
15	O-S-O. c.	O. pl. nuag.	Beau.
16	S. pluie.	S. pluie.	Nuages.
17	S-S-E. pl.	S-S-E. pluie. couvert.	Couvert.
18	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
19	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
20	N. nuages.	N-O. couv.	Couvert.
21	S-O. pluie.	S O. pluie.	Pluie.
22	N. c. nuages.	N-N-E. nuag. neige.	Couvert.
23	N. c. nuages.	N-N-E. nuag. neige. beau.	Nuages.
24	N-N-E. couv. nuages.	N E. nuages. neige.	Beau.
25	N. neige. nuag. ges.	N. neige. nuag. ges.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	O-N-O. cou- vert. neige.	O-S-O. nua- ges.	Beau.
27	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
28	S. nuag. beau.	S. beau.	Beau.
29	N-N-E. nua- ges.	E-N-E. nua- ges.	Beau.
30	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
31	N-N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $13\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 3 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abbaissement, de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

5 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

4 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

4 fois du S.

4 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

2 fois de l'O-NO.

Le vent a soufflé 2 fois du N-O.

Il a fait 14 jours, beau.

20 jours, des nuages.

21 jours, couvert.

2 jours, du brouillard.

11 jours, de la pluie.

8 jours, de la neige.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Mars 1771.*

Il a régné, pendant tout ce mois-ci, un grand nombre de fluxions de poitrine, parmi lesquelles on en a observé beaucoup de gangreneuses, qui ont fait périr un grand nombre de personnes de tout âge, sur-tout dans les commencemens du mois : la plupart des autres étoient de nature catarrheuse, & n'ont cédé que très-difficilement aux secours le mieux administrés.

On a observé aussi un très-grand nombre de catarrhes simples, c'est-à-dire, sans être accompagnés de fièvre, qui ont paru affecter principalement la poitrine, & ont été très-difficiles à déraciner.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Février 1771 ;
par M. BOUCHER, médecin.*

La liqueur du thermometre, qui avoit monté, les premiers jours du mois, au terme de 5 à 6 degrés au-dessus de celui de la congelation, est descendue, par gradations, depuis le 7 jusqu'au 12, à plusieurs degrés au-dessous de ce terme; de façon que, ce dernier jour, elle a été observée à 12 degrés sous ce même terme, le vent étant *sud-est*. Le froid a été considérablement ralenti, les jours suivans. Depuis le 16 jusqu'au 28, le thermometre n'a guères été observé plus bas qu'au terme de la congelation.

Le mercure dans le barometre s'est maintenu, la plus grande partie du mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Le 18, il s'est porté à 28 pouces 6 lignes. Pendant tout le mois, il n'est guères tombé de neige, ni de pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 12 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord-Est.

5 fois de l'Est.

14 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'O.

2 fois de l'Ouest.

3 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 15 jours de tems couvert ou nuageux.

4 jours de pluie.

4 jours de neige.

5 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, au mois de Février 1771.

Les alternatives de gelée & de dégel, tant de la fin de Janvier que du commencement de ce mois, ont causé des atteintes d'apoplexie, auxquelles peu de personnes néanmoins ont succombé.

Les maladies dominantes ont été des fluxions catarrheuses autour de la tête & du col, & dans les oreilles; des angines, & de gros rhumes accompagnés de fièvre. Quoique le sang, dans la plupart des ma-

lades, ne fût point décidément couenneux, on s'est trouvé cependant obligé souvent d'employer des saignées répétées, sur-tout lorsque la poitrine, la gorge ou les oreilles souffroient engorgement. Les vésicatoires à la nuque du col ont opéré des effets salutaires dans plusieurs, & ont prévenu des dépôts fâcheux.

Nous avons encore vu quelques personnes, mais en petit nombre, travaillées de fièvre putride-vermineuse, & auxquelles on a prescrit avec succès les décoctions de quinquina, à la suite des évacuations requises.

Quelques personnes avoient été prises de la petite-vérole; dans les mois précédens : plusieurs en ont été attaquées, dans le courant de celui-ci ; & quelques-uns l'ont eu confluyente. Mais je ne sçache point que personne en soit mort.

LIVRES NOUVEAUX.

La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Lettres sur les Animaux, les Végétaux, & les Minéraux ; par M. *Buc'hoz*. A Paris, chez *Costard*, 1771, in-12.

Voyez dans notre Journal de Février 1771, p. 185 & suiv. le *Prospectus* de cet Ouvrage périodique, qui continue à se distribuer chez

Costard. Il en a paru, jusqu'au 15 Avril, onze Cahiers.

Didot le jeune donne avis au Public qu'il a reçu un certain nombre d'Exemplaires de la *Nymphomanie*, par M. *De Bienville*; Ouvrage que nous avons annoncé dans notre Journal de Janvier 1771, & qu'il a mis en vente les premiers Volumes du *Traité des Accouchemens*, du docteur *Smellie*, qu'il a fait réimprimer; de sorte qu'il peut fournir actuellement des Exemplaires complets de cet Ouvrage.

Bibliothèque physique de la France, ou Liste de tous les Ouvrages, tant imprimés que manuscrits qui traitent de l'Histoire naturelle de ce Royaume, avec des Notes critiques & historiques; par feu M. *Louis-Antoine-Prosper Herissant*, Médecin de la Faculté de Paris: Ouvrage achevé & publié par M***, Docteur Régent de la même Faculté. A Paris, chez *J. L. Herissant*, 1771, in-8^o.

Cet Ouvrage posthume répond parfaitement à l'idée qu'on s'étoit faite des talens précoces de M. *Herissant*. Un de ses amis, qui y a mis la dernière main, l'a enrichi d'un Discours préliminaire sur l'utilité de l'Histoire naturelle de la France, & sur la manière de l'étudier, & d'un Eloge historique de M. *Herissant*, qui ne fait pas moins d'honneur au cœur qu'à la plume de l'orateur.

TABLE.

<i>Extrait du second Mémoire sur l'action du feu ; lu à l'Acad. R. des Sc. Par M. D'Arcet, méd.</i>	Page 187
<i>Description d'une maladie singulière. Par M. Dubrac De la Tulle, médecin.</i>	407
<i>Observation sur les effets du quinquina administré à une nourrice. Par M. J. Brun, médecin.</i>	415
<i>— sur une dysenterie suivie de la mort du malade. Par M. Guillet, chirurgien.</i>	417
<i>Réponse aux remarques de M. Mongin de Montrol, méd. Par M. Taillière, médecin.</i>	420
<i>Lettre de M. Taillière, médecin, au sujet d'un Mémoire sur les Eaux de Bourbonne.</i>	430
<i>Observation sur l'abus de l'eau en topique, & à l'intérieur. Par M. Duchanoy, étudiant en médecine.</i>	432
<i>Exposé de l'effet & des suites d'une épingle avalée.</i>	439
<i>Observation de chirurgie, sur une blessure faite par une arme à feu. Par M. Nolleson le fils, chirurgien.</i>	443
<i>— sur une plaie d'arme à feu. Par M. L'Ocille, chirurgien.</i>	450
<i>Description d'un nouveau brayer pour les descentes. Par M. Héritz Lafal, étudiant en médecine.</i>	453
<i>Lettre de M. Le Tual, méd. sur l'ouverture d'un cadavre.</i>	455
<i>Extrait d'une Lettre écrite par M. Hoin, chir. à M. Levret, sur son forceps courbe.</i>	462
<i>Autres Extraits de deux Lettres écrites au même. Par M. Le Blanc, chirurgien.</i>	469 470
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1771.</i>	472
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1771.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Février 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1771. Par le même.</i>	477
<i>Livres nouveaux.</i>	478

A P P R O B A T I O N.

J' lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1771. A Paris, ce 23 Avril 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

JUIN 1771.

TOME XXXV.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1771.

EXTRAIT.

*Avis aux Meres, sur la Petite-Vérole & la Rougeole, ou Lettres à Mad. *** , sur la Maniere de traiter & de gouverner les Enfans dans ces Maladies ; suivies d'une Question proposée à MM. de la Société Royale des Sciences de Montpellier, relativement à l'Inoculation ; par M. J. J. Menuret, docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, correspondant de la Société Royale des Sciences, conseiller-médecin ordinaire du Roi, & de l'Hôpital de Montelimart, avec cette épigraphe :*

Cui malè, si palpète, recalcitrat undique tutus.

HOR.

A Lyon, chez les Freres Perisse, 1770, in-12 ; & se trouve à Paris, chez Bailly, Cavelier, & Saillant.

DES Observations multipliées, recueillies pendant une épidémie de petite-vérole, qui n'épargna presque personne,
Hh ij

avoient déterminé M. Menuret à écrire sur cette maladie, lorsqu'une mere tendre, qui lui avoit donné toute sa confiance, justement alarmée pour un enfant chéri, qui n'avoit point eu cette maladie, & qu'elle étoit obligée d'amener à Paris où elle fait de si cruels ravages, lui demanda un précis de la Méthode qu'elle lui avoit vu employer avec le plus grand succès. Les droits que l'amitié lui donnoient sur son cœur l'engagerent facilement à changer l'arrangement de ses matériaux, & à donner à son Ouvrage la forme familière de Lettres, qui le simplifie & en bannit nécessairement les discussions théoriques, & l'appareil fastueux des citations. Il a cru pouvoir espérer que cette simplicité le mettroit plus à la portée des femmes du peuple, desquelles il seroit à souhaiter qu'il pût être lu & entendu. En effet, comme il l'observe très-bien, le traitement de la petite vérole ne fait-il pas partie du régime des enfans, qui leur est confié? Cette maladie n'est-elle pas de leur district? Ne s'arrogent-elles pas le droit exclusif, quand elles le peuvent, de présider à son traitement? N'est-ce pas chez elles que sont héréditaires ces mélanges barbares, qui tuent un si grand nombre d'enfans, dans ces circonstances critiques? Quel bien ne résulteroit-il pas, si, plus instruites, elles devenoient plus réservées & plus prudentes?

Les Lettres, qui traitent de la petite-vérole, sont au nombre de treize : elles sont suivies de vingt Observations. On trouve, en outre, dans ce Recueil trois Lettres & onze Observations sur la rougeole ; une Lettre sur la petite-vérole volante ; une Lettre, en forme de Supplément, dans laquelle M. Menuret rapporte quelques Observations de M. Rast fils, sur son Ouvrage, & les réponses qu'il a cru devoir y faire ; enfin cette question proposée à MM. de la Société Royale des Sciences de Montpellier : *Lequel des trois partis, ou d'attendre la petite-vérole, ou de se soumettre à l'inoculation, ou de tâcher de l'éviter par l'extirpation, est plus fertile en avantages, & sujet à moins d'inconvéniens ?* Nous allons tâcher de parcourir ces différens objets.

Après s'être déclaré en faveur de l'inoculation, dans sa première Lettre, n'osant cependant pas condamner la crainte qui retient une mere sensible, il travaille à la rassurer, en lui démontrant que la petite-vérole est moins meurtrière, par sa nature, que par les efforts importuns de l'art : c'est l'objet de sa seconde Lettre dans laquelle il établit des principes généraux sur la marche de la nature, dans la cure des maladies. Il donne dans la troisième l'histoire de l'invasion de la petite-vérole ; & , à ce sujet, il fait une digression sur Hippocrate, dont il trace la

caractère, avec cet enthousiasme qu'on donne l'étude approfondie de ses Ouvrages. Il expose dans la quatrième le tableau de cette maladie, telle qu'elle est, lorsqu'abandonnée à elle-même, elle n'emprunte des complications étrangères aucun symptôme anormal, aucun accident qui la masque, qui la dénature, qui altère sa marche & sa terminaison. Nos Lecteurs ne feront pas fâchés, sans doute, de voir comment M. Menuret esquisse d'abord son tableau.

» Une séve particulière se développe dans
 » la machine humaine, soit que l'air en ait
 » semé le germe sur la surface immense
 » qui est exposée à son impression, soit que
 » cette semence fût, depuis sa naissance,
 » brouillée avec les humeurs, dans un état
 » d'inaction & d'engourdissement : le mo-
 » ment du réveil, de l'activité arrive ; elle
 » vit, se meut, bouillonne, éprouve enfin
 » cette fermentation végétative, qui est l'in-
 » trument de l'accroissement. Par cette ac-
 » tion particulière & insolite, le cours or-
 » dinaire de la vie est troublé & dérangé ;
 » mais enfin, brisant les enveloppes qui la
 » retenoient, & semblable au levain qui s'i-
 » dentifie la pâte qu'il touche, assimilant à
 » sa substance les humeurs analogues, elle
 » augmente dans sa course, & se porte enfin
 » à la surface de l'arbre animal. Elle perce
 » d'abord cette écorce, & y marque son

» siége : elle ne fait que poindre. Bientôt le
 » bourgeon est sensible ; il s'étend : le petit
 » fruit , qui en résulte , s'explique , se dé-
 » veloppe , grossit , mûrit , & , en mûris-
 » sant , il prend plus de volume & de con-
 » sistance. Parvenu au point déterminé dans
 » son espèce de grosseur & de maturité , la
 » sève étant sans doute épuisée , il se flétrit ,
 » se sèche , tombe , n'étant , à proprement
 » parler , qu'une poussière séminale , desti-
 » née à produire dans des matrices conve-
 » nables , & à multiplier cette espèce , soit
 » que l'air distribue au hasard cette se-
 » mençe , ou que l'art la sème avec choix
 » & précaution. Il est impossible que cet
 » ordre particulier d'action , de vie & d'es-
 » forts , s'exécute dans une machine sensi-
 » ble , sans y produire quelques déränge-
 » mens. Ces dérangemens sont les symp-
 » tomes qui diffèrent dans les divers degrés
 » de cette végétation , caractérisent & dis-
 » tinguent les périodes de la petite-vérole ,
 » qu'on a fixés au nombre de quatre. » L'énu-
 » mération de ces symptômes , & l'ordre dans
 » lequel ils se succèdent , terminent cette Lettre.

Après avoir jetté quelques fleurs sur le
 tombeau d'un pere estimable , qu'il venoit
 de perdre , M. Menuret décrit , dans sa cin-
 quieme Lettre la petite-vérole qu'un mau-
 vais traitement , ou quelque complication
 rendent anomale , & d'autant plus dange-

reuse, qu'elle s'écarte davantage de sa marche naturelle. Il relève l'erreur de quelques Auteurs modernes qui ont cru pouvoir regarder les convulsions qui accompagnent quelquefois, dans les enfans, le premier période de ces petites-véroles irrégulières, comme un symptôme de peu de conséquence : notre Auteur est bien éloigné de penser de même. Il croit que c'est un de ceux qui exigent le plus l'attention du Médecin. Il assure cependant, d'après son expérience, qu'il cède toujours aux remèdes bien administrés.

Dans sa sixième Lettre, notre Auteur démontre que la contagion de la petite-vérole peut être transportée par l'air seul ; que cette maladie n'attaque pas deux fois la même personne ; &, à ce sujet, il examine les différentes opinions qu'on s'est faites de la première origine de cette maladie : il hazarde même quelques conjectures. Il convient, de bonne foi, qu'il auroit quelque penchant à croire que les enfans apportent, en naissant, non pas le germe de la petite-vérole, mais une disposition à l'avoir, une tournure dans les organes, une constitution dans les humeurs, propre à favoriser la végétation du germe variolique, lorsqu'il sera appliqué à leurs corps ; conditions qui cesseront, lorsqu'une fois la petite-vérole les aura mises en exercice, &, pour ainsi dire, épuisées.

M. Menuret passe de ces discussions théoriques à la recherche des causes évidentes, qui peuvent contribuer aux accidens dont la petite-vérole est si souvent accompagnée. Ces causes sont, selon lui, une constitution de tems favorable à la propagation des fièvres malignes, putrides, &c. La fermentation variolique peut être une occasion naturelle à la détermination de ces maladies; & c'est de leur complication que peuvent naître ces petites-véroles, si précocement meurtrieres. Mais ces événemens sont rares; & les accidens de la petite vérole sont bien plus souvent dûs aux fautes qu'on commet dans le régime, & même dans le traitement de cette maladie. En effet, conçoit-on que la petite-vérole puisse persister dans sa marche simple & paisible, si elle attaque ces enfans chez qui une affection scorbutique a détruit en partie la cohérence des humeurs, & le ton des solides? Chez d'autres enfans, un vice scrophuleux décompose lentement les organes, arrête l'entiere élaboration des sucs destinés à les réparer. Comment la petite vérole ne se ressentiroit-elle pas de ses effets? Des enfans sont élevés dans la mollesse & dans l'inaction: les parties n'ont point reçu, par l'exercice, la force & la consistance que lui seul peut donner; pourront-elles résister

aux efforts de cette séve qui agit avec ardeur en tous sens ? Ailleurs on les gorge d'alimens ; leur estomac surchargé ne digère qu'avec peine , & imparfaitement : est-il étonnant que , lorsqu'une cause quelconque de maladie affecte leur machine , l'estomac gonflé rende la respiration courte & gênée , qu'il survienne un assoupissement qu'on pourroit appeller *crapuleux* , des suffocations , &c. ? L'éruption pénible , imparfaite , orageuse de la petite-vérole , les taches pourprées , les hémorrhagies , & les autres symptomes graves , qui s'observent dans ce période , sont constamment accompagnés d'une fièvre violente : ils doivent en être regardés comme l'effet , ou plutôt ils sont le produit du régime échauffant qu'on n'a pas manqué de mettre en usage ; & , sur cet article , dit M. Menuret , combien d'occasions de faillir ! des lits trop anols , des couvertures multipliées , des rideaux redoublés , une chambre exactement fermée , un feu trop grand , & , par-dessus encore , toutes ces potions cordiales , aussi absurdement composées , que mal-à-propos administrées. Il faut voir , dans la septieme Lettre dont nous venons de donner le précis , le tableau effrayant des malheureux effets qui peuvent résulter de ce régime déplacé.

La huitieme Lettre est toute entiere consacrée aux signes qui font reconnoître la petite-vérole & ses différens périodes, & à ceux qui annoncent les événemens heureux, ou malheureux, qui les accompagnent. La neuvieme contient l'exposé de la méthode curatoire à laquelle l'Auteur a cru devoir donner la préférence, comme à la plus douce & à la plus assurée : nous croyons devoir la rapporter en entier. Dès qu'un enfant lui paroît menacé de la petite vérole, il porte toute son attention sur la maniere dont cette préparation se fait. Si le développement de la petite-vérole se fait avec lenteur & sécurité; si l'économie animale n'est pas bouleversée par cette accélération de mouvement fermentatif des humeurs, il est principalement occupé à empêcher que, par des soins superflus, par des précautions nuisibles, par des remèdes dangereux, on ne trouble, on ne dérange, on n'accélere cette paisible végétation. Il tâche d'obtenir qu'on tienne le malade dans un appartement vaste & bien aéré; qu'il y ait, lorsque la rigueur de la saison l'exige, un feu modéré; que son lit reste muni des rideaux & couvertures ordinaires, & sur-tout qu'il ne soit occupé que la nuit. Il fait rassembler autour de lui tout ce qui, sans faire beaucoup de bruit, peut le distraire & l'amuser.

Quant à la nourriture, il laisse au malade le soin d'en fixer la quantité, ne craignant pas qu'il abuse de cette permission, dans un tems où l'estomac, sans cesse soulevé, annonce la plus grande répugnance. Il a soin qu'on ne lui présente, que des soupes légères, des œufs frais, des herbages, des fruits aqueux, cuits ou cruds. Il ne veut cependant pas qu'un asservissement trop austère à ces règles fasse heurter, avec trop de constance & d'opiniâtreté, la répugnance que le malade pourroit leur opposer, & le goût vif, quelque capricieux qu'il pût être, pour une autre nourriture. La boisson des repas doit toujours être de l'eau avec une petite quantité de vin, l'un & l'autre à leur fraîcheur naturelle. Hors les repas, quand la soif l'exige, il fait user de la tisane faite avec la décoction de scorfonere. Un grand nombre d'Observations lui ont démontré, de la maniere la moins équivoque, que l'éruption de la petite-vérole, & sur-tout de la rougeole, est facilitée par l'usage de cette décoction, à laquelle on peut ajoûter un peu de vin, ou de quelque syrop, si le malade l'exige. Si, pendant ce tems, le ventre n'étoit pas libre, ce qui est rare, au moins chez les enfans, il conseille d'avoir recours aux lavemens.

Dès que l'éruption paroît, les sympto-

mes diminuent, l'estomac se raffied, les aiguillons, qui l'agaçoient, s'émoussent, la langue se nettoie; & avec le goût & le besoin des alimens, revient la facilité de les digérer: alors M. Menuret fait mêler à la tisane de scorfonere, ou à quelqu'autre analogue, un tiers ou un quart de lait bouilli & bien écrémé. On y ajoute la quantité de sucre que le malade desire. Malgré l'autorité de Sydenham qui, au moment de l'éruption, condamne ses malades au lit, il a toujours fait lever les siens, & les a engagés à changer d'appartement, lorsqu'ils ont pu le faire commodément; & il assure que l'agilité, le bien-être, la légèreté qu'ils éprouvoient, annonçoient le besoin qu'ils en avoient, & l'avantage qu'ils en retiroient. Lorsque les boutons de la petite-vérole sont peu nombreux, les malades sont abandonnés au régime précédent. Lorsque l'éruption est un peu plus considérable, il permet, à midi, un potage; environ les quatre heures, des pommes cuites avec du pain, de l'eau avec un peu de vin pour boisson; le soir, du riz, de l'avenat, ou autres choses semblables: des crêmes de riz; des bouillons rares, & la tisane de lait, remplissent les intervalles. Dans les cas de petite-vérole grave ou confluente, il interdit les bouillons: la tisane, la crème de riz à l'eau, des

pommes cuites , sans pain , forment toute la nourriture. Dès que la suppuration arrive , la nature nous avertit par la fièvre redoublée , & , plus distinctement encore , par le dégoût qui se renouvelle , qu'il faut retrancher des alimens : la répugnance est quelquefois telle , sur-tout quand la petite-vérole est confluente , qu'on est obligé de suspendre l'usage du lait. Pour l'ordinaire , M. Menuret le fait délayer dans une plus grande quantité d'eau : il diminue les bouillons , laisse sucer quelques pommes cuites. Quant au lit & à la chaleur , il les croit plus dangereux que dans les autres tems ; aussi conseille-t-il de laisser sortir les malades de leur lit , & même de leur appartement , afin qu'ils puissent respirer un air plus pur : il veut aussi qu'on leur laisse goûter les douceurs de la société , dont ils ont , dit-il , plus besoin que jamais. Il recommande cependant d'éviter le grand bruit , le concours nombreux , la multitude des visites ; la tension & la sensibilité des nerfs , prodigieuses dans ces momens , les rendant beaucoup plus susceptibles de ces agitations irrégulières , qui forment le délire , il assure l'avoir vu survenir souvent dans ces circonstances , & par cette cause.

A peine les symptômes inflammatoires , qui décident la suppuration , sont tombés ,

que la gaieté renaît, l'appétit s'ouvre, & la fièvre cesse : on ramène insensiblement le malade au régime des premiers jours. Notre Auteur permet ensuite des alimens plus solides, quelques œufs frais, une petite dose d'un vin pur & généreux, à la fin du repas. La violence de l'appétit exige des égards & de la condescendance : sans abandonner tout-à-fait la bride, il faut la lâcher par degrés. Il persiste cependant à proscrire la viande, jusqu'à ce que le malade ait été purgé. Il prescrit la purgation, dès que la plus grande partie des croûtes du visage est tombée : telle est la méthode que M. Menuret dit avoir suivie, toutes les fois que les préjugés ou les circonstances le lui ont permis ; & il assure que la maladie a été plus douce, plus légère, plus aisée à supporter, à proportion de la soumission plus exacte à ces règles simples. Il a trouvé des malades chez lesquels l'usage du lait a été interdit, par une répugnance invincible, ou quelque autre contre-indication bien décidée. Il y substituoit la limonade ; & , pour le reste, il leur faisoit observer le même régime que nous avons décrit ci-dessus.

Quelque favorable que l'expérience soit à sa méthode, M. Menuret a cru qu'on exigeroit de lui, dans ce siècle raisonneur, qu'il ornât les faits par une théorie, &

496 AVIS SUR LA PETITE-VÉROLE

qu'il donnât les raisons qui devoient faire donner la préférence à sa maniere de traiter la petite vérole ; c'est ce qu'il a exécuté dans sa dixieme Lettre. Il avoue , dans la onzieme Lettre , qu'il a été obligé quelquefois d'appeller au secours du régime le purgatif & la saignée , dans la vue de ramener la petite vérole à sa simplicité naturelle. Quand il est appelé dans les premiers jours de l'incubation , & que les malades , sur-tout les enfans , lui paroissent gras , replets , bouffis , essoufflés ; lorsque la fièvre est vive , l'assoupissement profond , & les symptomes graves , ou assez violens pour faire craindre une éruption trop prompte , il regarde comme indispensable de purger , soit pour procurer une évacuation salutaire , soit pour secouer des machines engourdies , soit sur-tout pour exciter un peu de trouble qui retarde la pousse de la petite-vérole. Pour cet effet , il donne la préférence aux vomitifs , auxquels il associe le mercure doux , selon la methode des Suttons ; association qui lui paroît particulièrement bien indiquée par la disposition vermineuse , commune dans le pays où il pratique. Des évacuations promptes , par haut & par bas , chargées de vers , succedent le plus souvent à l'exhibition du remède : il le répète , lorsque les accidens l'exigent. Il assure
avoir

avoir observé non-seulement que les accidens diminuoient par l'action de ce remède, mais encore que la petite-vérole qui succédoit, étoit plus douce, plus discrète que dans ceux qui n'avoient pas été purgés. Ce même état d'assoupissement, de suffocation, d'engourdissement, subsistant durant le cours de la petite-vérole, lui paroît indiquer le même purgatif; & il a vu, après son effet, le calme renaître & les symptômes suivre avec tranquillité leur marche accoutumée. C'est plutôt pour se conformer à un usage reçu parmi tous les Praticiens, qu'il purge à la fin de la petite-vérole, que par aucune indication bien constatée. Il dit cependant avoir observé qu'aucun des malades qu'il a purgés, n'ont eu, après leur petite vérole, aucun reliqua fâcheux.

La saignée lui a paru, en général, d'une efficacité plus prompte dans le cas où elle étoit indiquée, & moins indifférente, lorsqu'on y recouroit mal-à-propos: c'est sur-tout dans les mouvemens convulsifs que son efficacité lui paroît la mieux marquée. Non-seulement elle les calme, mais les dissipe entièrement. On est quelquefois obligé de recourir à une seconde saignée, par le retour ou la menace des accidens: il assure que le succès n'est jamais lent, ni équivoque.

Les autres accidens, qui accompagnent les petites-véroles irrégulières, & la ma-

niere d'y remédier, font l'objet de la douzième Lettre. Ces accidens font une éruption trop prompte & trop fougueufe. M. Menuret confeille, pour la ralentir, d'avoir recours aux boiffons les plus rafraîchiffantes, aux lavemens, aux bains froids, à la faignée, à la fraîcheur de l'air. Les mêmes remèdes font indiqués, lorsque le fang se fait jour par quelque couloir; mais il est rare qu'ils réuffissent: le quinquina fupplée quelquefois victorieufement à leur efficacité. Il fuffit de faire lever les malades, & de les faire promener, pour remédier à la fuppreffion d'urine. L'*opium* est le feul remède auquel on doit avoir recours, pour calmer l'infomnie, &c.

On trouve, dans la treizieme, la maniere de prévenir la difformité du vifage; ce qu'on n'obtient, felon notre Auteur, qu'en adouciffant, par le régime, l'âcreté de l'humeur variolique. Il profcrit l'ouverture des boutons, comme un moyen absolument inutile. Il permet, pour appaifer la demangeaifon, de les oindre avec de l'huile d'amandes douces. Les accidens, qui furviennent aux yeux, étant également l'effet du caractère âcre de l'humeur variolique, ce n'est que par les remèdes qu'on peut les prévenir. Il confeille, en même tems, d'avoir recours aux collyres les plus fimples. Il recommande fur-tout l'ufage des purgatifs,

comme le moyen le plus efficace de faire dissiper ceux de ces accidens qui subsistent après la dessication des boutons. Il croit qu'on ne doit pas trop se hâter de découvrir la tête du malade , de changer de bonnet , de peigner ses cheveux ; mais il conseille de le faire changer de linge, la propreté ne pouvant être nuisible , étant même très-salutaire.

Il nous faudroit transcrire en entier les Observations que M. Menuret rapporte pour démontrer l'efficacité de sa méthode , & le danger de la méthode opposée , si nous voulions en donner une idée à nos Lecteurs : nous nous contenterons d'observer qu'elles sont bien propres à remplir l'objet qu'il s'est proposé en les rapportant.

Les trois Lettres , qui traitent de la rougeole , ne sont ni moins intéressantes , ni moins remplies d'Observations neuves , que celles que nous venons d'analyser. Le tableau sur-tout , que M. Menuret fait de cette maladie , dans la première Lettre , nous a paru mériter une attention particulière de la part des Praticiens. Le traitement qu'il prescrit est absolument analogue à celui qu'il a adopté pour la petite-vérole. Il recommande sur-tout l'usage de la décoction de scorfonere , le régime rafraîchissant , le renouvellement & la fraîcheur de l'air , & les purgatifs à la fin de la maladie. Il assure qu'il

500 AVIS SUR LA PETITE-VÉROLE, &c.

n'est rien de plus efficace pour prévenir les suites fâcheuses que cette maladie laisse souvent après elle. Le lait ne convient pas, aussi-bien que dans la petite-vérole : rarement l'estomac des malades peut-il le supporter ; ce qu'il attribue à la vivacité de la fièvre qui dérange les fonctions de ce viscere.

La question proposée à MM. de la Société Royale des Sciences de Montpellier, comme nous l'avons dit, a pour objet d'examiner, *Lequel des trois partis, ou d'attendre la petite-vérole, ou de se soumettre à l'inoculation ; ou de tâcher de l'éviter par l'extirpation, est plus fertile en avantages, & sujet à moins d'inconvéniens ?* Quoique M. Ménuret n'ait pas voulu la décider, on voit cependant qu'il penche pour l'inoculation, malgré la forte persuasion où il paroît être que la petite-vérole n'est pas dangereuse par elle-même, & que tous les accidens, qui l'accompagnent, sont l'effet de complications étrangères, ou d'un mauvais traitement. Il ne paroît pas avoir grande confiance aux moyens qu'on a proposés pour l'extirper.





AVANTAGES

*D'un Cautere dans les Régles dévoyées ;
par M. VIDAL, Docteur en Médecine de
la Ville & de l'Hôpital Royal de Guer-
rande.*

Lorsque les règles coulent lentement, difficilement, & peu abondamment, sans que le sang manque dans le corps, ou sans qu'il soit poussé trop foiblement ; le sang menstruel retenu, & accumulé dans les vaisseaux utérins, soit que leurs extrémités se trouvent trop froncées, resserrées, ou trop fermes, soit par le resserrement convulsif de la matrice, ou par quelques vices de conformation, soit enfin que le sang soit trop épais, produit dans le corps une pléthore considérable, capable de s'ouvrir, quelque part, un passage, en sortant & déchirant les extrémités des vaisseaux capillaires de certaines parties, sur-tout lorsqu'il s'y trouve quelque disposition locale.

Mad. D.... âgée de trente ans, d'un tempérament délicat, très-bien constituée, nullement sujette à maladies, si ce n'est quelquefois à des douleurs spasmodiques dans le dos, dans les jointures & dans la tête, avoit, depuis huit mois, au tems de l'écoulement naturel des règles, qui étoit irrégulier, plus ou moins abondant, mais

toujours trop foible , un crachement de sang, qui égaloit cet écoulement : les convulsions, l'oppression, la toux, une douleur violente & fixe, en devant de la poitrine, devançoient & annonçoient cette éruption.

Les saignées réitérées du pied, les adoucissans, & les humectans, furent mariés & substitués aux apéritifs, aux fondans & aux atténuaans modérés, le tout sans succès. La crainte des suites me fit appeller. J'eus recours aux pédiluves & à un cautere à la cuisse, qui rétablit l'écoulement naturel des règles, en diminuant peu-à-peu le dévoiement.

Un cautéré, en procurant un écoulement tantôt lymphatique, tantôt purulent, &, le plus souvent, sanguinolent, diminue peu-à-peu l'abondance des humeurs, & du sang qui regorge dans les vaisseaux. La pléthore, qui cause les différens accidens qui précèdent & accompagnent l'éruption des règles, se trouvera diminuée à proportion de l'abondance de cet écoulement modéré. Les vaisseaux de la matrice, ne se trouvant plus, ni si tendus ni si gonflés, auront plus d'action sur les fluides, feront plus d'efforts, pour forcer les obstacles qui s'y trouvoient, & diminueront l'impression que les règles dévoyées font sur les parties par où elles se devoient ; à moins qu'un sang & une lymphé âcres & salés, si peu propres à consolider les vaisseaux déchirés, n'ayent

déjà causé une altération considérable , par la durée du mal.

Des Observations exactes & répétées ; sur les effets d'un caustere , m'ont fait voir qu'il est , dans certains cas , aussi avantageux dans la suppression , que dans le dévoiement des règles. Il faut joindre un régime convenable à l'état & au sang des malades.

DESCRIPTION

D'une Maladie populaire ; par M. MONGIN DE MONTROL, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, Médecin à Bourbonne-les-Bains, en Champagne, & de l'Hôpital Royal & Militaire de la même Ville.

Vers les derniers jours du mois de Décembre 1769 , les fièvres catharrheuses inflammatoires commencerent à régner à Bourbonne , parcoururent épidémiquement ses différens quartiers , pendant trois mois , & se répandirent dans plusieurs villages aux environs.

Le frisson , le mal de tête , douleurs aux lombes & aux jambes , les points à la poitrine , la toux & le crachement de sang étoient les symptomes ordinaires & simultanés de ce fléau qui attaquoit particulièrement les pauvres parmi le peuple. Les malades , de leur propre avis , prenoient du vin ,

de l'eau-de-vie de cannelle, & autres liqueurs échauffantes, qui en guérissent quelques-uns. Ces rares succès étoient le phare trompeur, où presque tous trouvoient l'écueil. Le sang, qui se portoit déjà à la poitrine, y caufoit un engorgement plus grand encore. *Dum incrassant sudorifera, simul etiam obstruunt, dumque liquidum consumunt, vasa sese contrahunt & coarctantur eorumque fibræ rigescunt.* BOERHAAVE, *De Viribus Med. Cap. XI.* La saignée, si utile, & jamais nuisible au commencement de ces maladies, trouvoit, dans le préjugé qui accueilloit les remèdes incendiaires, la fatale conséquence de la proscrire (a) : ainsi cette maladie faisoit des progrès, par l'emploi des moyens meurtriers ; & par l'omission des salutaires.

- Les signes inflammatoires exigeoient d'a-

(a) Je suis allé à Vic, village voisin, par ordre de M. l'Intendant, pour cette même maladie. Ses habitans sont si prévenus contre la saignée, que le chirurgien du lieu n'avoit pu parvenir à l'établir, malgré les indications les plus pressantes : aussi, sur trente-cinq malades, en étoit-il déjà mort quinze. Il y a une prévention, assez généralement établie dans les campagnes, qui fait craindre la saignée dans les maladies qui commencent par le froid, comme si presque toutes les fièvres ne commençoient pas ainsi. On ne peut trop chercher à déraciner cette ridicule prévention, bien loin de la fortifier par des conseils qui la flatent.

bord une ou deux saignées, quelquefois trois : ensuite l'émétique, par verrées, ou un émético-cathartique, produisoit une abondante évacuation de matieres bilieuses, & presque toujours des vers lombricaux. La tisane d'eau panée, ou de quelques pruneaux, pour toutes choses, les trois premiers jours, étoit du goût des malades, à l'exclusion de toute autre boisson ; leur tenoit le ventre libre, & préparoit, pour le septième ou le huitième jour, à un purgatif qui terminoit la maladie. Ce simple traitement étoit celui de la plus grande partie de mes malades.

J'ai observé que les laxatifs ou les purgatifs doux ne s'opposoient jamais aux crises, & favorisoient toujours la nature, qui, le plus souvent, se sert du canal intestinal pour les produire. La distribution des arteres mésentériques supérieure & inférieure, les parois des intestins, & les glandes nombreuses qui y sont répandues, rendent cette voie plus libre que toute autre.

Les vésicatoires aux jambes, à ceux en qui les points étoient plus douloureux ou plus fixes, ont fait voir leur grande utilité dans ces cas, par une expectoration abondante & aisée. *Irritis aliis, duo vesicantia tibiis vel cruribus admota, non solum expectorationem quæ primaria crisis est morborum pectoris ferè ad stuporem statim promovebant, verumetiam & spirandi diffi-*

cultatem leniebant cum mutatione morbi in melius majora dico. Quâcumque die in pleuriticis spirandi & excreandi sputi difficultas successerit, statim applicanda sunt duo vesicantia tibiis. BAGLIVI, De Usu & Abusu Vesicantium.

Le kermès minéral dans une potion expectorante, donnée par cuillerée, favorisoit l'excrétion de l'humeur lymphatique, ou aidoit à une évacuation critique de glaires, par en-bas (a). Le quinquina, à titre de fortifiant, accéléroit la pénible convalescence de ceux qui avoient omis la saignée, ou qui l'avoient employée trop tard. Les autres avoient rarement besoin de ce remède tonique : leur rétablissement étoit prompt.

Les secours de toutes especes que M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de Champagne, a fait donner à ces pauvres malades, & les soins de son Subdélégué, à Bourbonne, à les distribuer, ont efficacement appuyé nos soins qui auroient été sans fruit pour des gens qui manquoient de tout. La misère générale s'est fait sentir ici vivement sur le peuple, pendant les dernières années, par la cherté des denrées, qui l'a obligé de ne vivre que d'orge, ou de seigle, de pommes de terre, d'avoine, & de mauvais bled. Les froids qu'ont amenés les vents du Nord, pen-

(a) Voyez l'usage du kermès minéral, dans les sçavantes Additions de l'Éditeur du *Cours de Chimie* de Lémery.

dant les mois de Décembre & Janvier, ont ajouté à cette cause, par des amas d'humours, leur coagulation, les engorgemens & le desséchement du poumon, suites ordinaires de cette constitution de l'air.

Près de six cens personnes ont été attaquées de cette maladie, dont trente-deux ont été les victimes, par le défaut de secours ou de leur administration méthodique.

Parmi les adultes, ceux qui avoient déjà la poitrine affectée, ont succombé, comme les Gallots, pere & fils, le jardinier Mailard. Ceux qui n'ont pas été saignés, ont eu des convalescences longues & difficiles, comme je l'ai déjà dit; Bonet, Chaly le jeune, Lauzanne, en font des exemples; ou sont morts, comme Tonnelier, Cornuel, Julién Gerard de Fergueux, &c. Ce dernier est mort le cinquième jour de sa maladie, après avoir souffert des angoisses inexprimables. Il n'avoit consenti d'être saigné qu'une seule fois, le troisième jour de sa maladie. Nous avons trouvé, à l'ouverture du corps, qu'en a faite M. Groslevin, chirurgien très-expérimenté, les poumons engorgés de sang, tachetés de points noirs, le lobe gauche entièrement adhérent à la plèvre qui étoit livide & épaisse de ce côté. Le bas-ventre étoit en bon état (a).

(a) On ne peut trop sçavoir gré à MM. les curés du bon usage qu'ils font de la confiance de leurs paroissiens. M. le curé de Fergueux, qui la mérite.

Ce malade & ses semblables n'auroient-ils pas échappé à la mort, si on eût prévenu, par des saignées faites les premiers jours, l'abord du sang dans les poumons ? On auroit obtenu le double effet de diminuer sa masse qui a dû s'engager de plus en plus, & de laisser aux vaisseaux la force de réagir sur elle.

Cette maladie a parcouru tous les âges. Les enfans étoient tourmentés d'une coqueluche opiniâtre, & leur ventre s'ouvroit avec peine pour rendre quantité de glaires.

L'ipécacuanha, à la dose d'un demi-grain, ou d'un grain, suivant l'âge, répété dans le jour, & continué quelque tems, fondoit & évacuoit les matieres ténaces & gluantes du canal intestinal. Nul remede ne suppléoit celui-là ; & les purgatifs les plus doux fatiguoient, sans autres effets, ces petits malades.

Cette méthode curative, fondée sur les principes de l'art & la pratique de nos maîtres, ne présente rien de neuf ; mais elle suffit pour faire voir la nécessité de les suivre, jusqu'à ce que, par des observations multipliées, vraies, & non par des systèmes qui souvent tordent la raison, si je puis à tant de titres, avoit disposé les parens dudit Gérard à ce qu'ils consentissent qu'on fit l'ouverture du corps : c'est un moyen d'instruction qu'il seroit à souhaiter qu'on pratiquât davantage.

de dire, on obtienne un corps de doctrine qui donne à l'exercice de notre art une plus grande clarté.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur les Effets singuliers de l'Eau froide, & de la Glace, dans les Hémorrhagies des Poumons; par M. RENARD, D. M. à la Fere.

J'ai expliqué, dans le Journal de Médecine d'Octobre 1767, la maniere d'agir des corps froids, appliqués extérieurement. Ils ont encore la propriété, pris intérieurement, de condenser les humeurs, de les fixer, pour ainsi dire; de resserrer & de crisper même les solides: c'est, sans doute, ainsi, que je suis parvenu à arrêter plusieurs hémorrhagies des poumons, avec le secours de la glace, ou de l'eau glacée. Le malade tient de la glace dans sa bouche, en avale: il porte un mouchoir ou un linge autour du cou, trempé dans l'eau à la glace; prend tout à la glace; &, quand le cas est extrême, & le danger imminent, on lui applique sur le *sternum* quelques morceaux de glace, ou une compresse trempée dans l'eau à la glace, mêlée avec un peu de vinaigre. C'est une pratique vulgaire, dans les hémorrhagies du nez, de faire respirer de l'eau froide à ceux qui en sont attaqués, de leur en jeter au visage,

§10 NOUVELLES OBSERVATIONS

ou de leur appliquer sur la peau d'autres corps froids, comme du marbre, du fer poli, &c. On verra, par les Observations ci-dessus, que ces remèdes, tout prompts, tout merveilleux qu'ils paroissent, ne doivent pas être regardés comme curatifs; mais ce sont, au moins, d'excellens palliatifs. C'est beaucoup pour un malade de se voir rendu à la vie, au moment où il se croyoit sans ressource, & perdu pour toujours.

OBS. I^{re}. Mad. Jonval, religieuse de l'abbaye royale du Calvaire de cette ville, âgée d'environ vingt-neuf ans, phthifique depuis plusieurs années, a encore vécu cinq mois, après avoir perdu, en fort peu de tems, au moins dix livres de sang. Les approches de la mort ne m'ont jamais paru ni plus certaines, ni plus effrayantes. Dans un danger si pressant, me défiant d'ailleurs du peu d'efficacité des styptiques ordinaires, j'eus recours à la glace : l'hémorrhagie s'arrêta très-vîte; &, au bout de cinq jours, la malade commença à boire tiède, & à prendre des alimens un peu plus solides. Cependant elle est morte, cinq mois après cet accident, avec tous les caractères de la consommation & de l'éthisie.

OBS. II. M. Constant, jeune homme de vingt ans, pulmonique depuis environ six mois, abandonné de son médecin de Paris, qui l'avoit envoyé respirer l'air na-

tal, a échappé à deux hémorrhagies considérables & terribles, avec les mêmes secours : il a succombé à la troisième. Malheureusement j'étois absent alors : on a eu recours à la glace, &c. beaucoup trop tard.

OBS. III. M. Desoisse, Procureur du Roi au Bailliage Royal de cette ville, vieillard presque octogénaire, a été guéri d'une hémorrhagie aux poudons, causée par une humeur goutteuse, fixée sur ce viscere, avec le secours des boissons froides, & un peu astringentes. Je conseillai aussi la saignée du bras, & l'application de cataplasmes épiplastiques aux pieds : tout nous a réussi, on ne peut pas mieux ; & le malade jouit aujourd'hui d'une très-bonne santé.

ORS. IV. M^{le} Laforest, belle-fille de M. Gros, très-habile apothicaire de cette ville, n'étoit pas encore réglée à vingt-deux ans environ. Ce défaut du flux menstruel a été, pour cette jeune personne, depuis plusieurs années, une cause de maladies très-variées & très-nombreuses. Toutes, jusqu'au mois de Février 1767, nous avoient paru sans danger ; mais elle eut le malheur de faire une chute dans les rues de Senlis : la partie antérieure de la poitrine porta sur un crochet de fer, & la seconde pièce du *sternum* fut enfoncée. Depuis cet accident, nous lui remarquons tous les symptômes de la phthisie la plus confirmée ; crachement

§ 12 NOUVELLES OBSERVATIONS

de sang , suffocation , fièvre irrégulière , bouffissure universelle , mauvaise digestion , insomnies , &c. Elle rendit à Senlis , immédiatement après sa chute , une quantité prodigieuse de sang qui venoit des poumons : elle essuya ensuite une maladie très-grave , qui exigea un assez long traitement que j'ignore. Elle revint ici , dans l'état le plus délabré & le plus triste : cependant , avec le secours du régime , & de quelques médicamens appropriés , cette jeune malade reprit assez de santé pour faire bien espérer de son salut. Peut-être , en effet , le mieux auroit-il augmenté , de jour en jour , si , livrée à des phantasies singulières & à des appetits dépravés , elle n'eût cherché à les satisfaire en cachette. Elle en fut bientôt punie , & manqua même d'en être la victime. Il lui survint un débordement de bile , par haut & par bas , aussi abondant & aussi cruel que dans le *cholera-morbus*. Ce ne fut pas tout : la fièvre se déclara inflammatoire ; le ventre se tendit considérablement : on ne pouvoit plus le toucher qu'en exposant la malade à des douleurs très-aiguës. Je reconnus alors l'inflammation du bas-ventre. Elle eut le bonheur d'échapper encore à un danger si évident. Je ne connois pas , dans cette maladie de topique plus anodin , plus résolutif , & plus efficace , qu'une peau de mouton nouvellement dépouillé , & en-

core

core chaude , appliquée sur la peau nue du côté saignant. Notre malade , quoiqu'inconsidérée pendant sa convalescence , n'a pas laissé que de reprendre de la force & de l'embonpoint.

Durant l'été de 1768 , elle fit un second voyage à Senlis , qui lui fut au moins aussi fatal que le premier. J'ignore le détail des accidens qu'elle essuya : je sçais seulement que les vomissemens de sang furent si copieux & si fréquens , qu'ils exigèrent sept saignées du bras & deux du pied. On désespéra même , pendant plusieurs jours , de pouvoir la sauver : cependant l'hémoptysie étant diminuée considérablement , & la malade , se sentant un peu plus de force , demanda à retourner à la Feré. On risqua le voyage. Elle n'essuya qu'une hémorrhagie assez forte en chemin , & arriva ici , aussi heureusement qu'on pouvoit le désirer. Ce calme apparent ne dura guères que vingt-quatre heures. Le crachement , ou plutôt le vomissement de sang , reparut ; & ce fut-là le prélude de tous les maux terribles , & dangereux , qui vont être décrits.

C'est encore ici le triomphe de la glace & de l'eau froide. En vain je cherchai à modérer la violence des hémorrhagies , par une saignée du bras , & par quelques potions anodines & astringentes : la fièvre se mit bientôt de la partie ; & celle-ci fut

accompagnée de délire & de transports phrénétiques , si continuels & si violens , qu'on crut tout perdu ; d'autant plus encore que l'administration de toute boisson & de tout remède interne devenoit impossible. La malade , dans les momens les plus tranquilles , & avec la meilleure volonté , ne pouvoit plus absolument avaler ; tant la sécheresse étoit grande & le pharynx resserré ! J'eus encore recours aux topiques froids , & à la glace. La malade fut mise dans un bain froid , sur la fin de Septembre , où elle resta , pendant environ cinq quarts d'heures (a) :

(a) On a toujours exigé , quant à l'immersion , que la malade eût la poitrine saine , & que les viscères ne fussent pas attaqués d'obstructions considérables. M. Maret, D. M. à Dijon, assure, dans son excellent *Mémoire sur la maniere d'agir des Bains d'eau douce , & d'eau de mer*, page 63 , que la mort du sujet est inévitable, s'il est foible , ou s'il y reste long-tems. Un sujet robuste , selon lui , ne doit même y rester que quelques minutes : j'ai cependant, par-devers moi , plusieurs observations qui prouvent que des malades, même très-foibles, peuvent supporter le bain froid , plus d'une demi-heure. On est encore peu d'accord sur l'usage des bains. Je connois un vieux praticien qui a une si forte crainte de l'effet des bains tièdes pour les sujets foibles ou épuisés , qu'il ne veut seulement pas leur permettre de se mouiller le bout du doigt. Il avoit annoncé qu'un de mes malades mourroit subitement , si l'on hazardoit de le baigner , une seule minute ; il a cependant pu soutenir plusieurs bains , rester dans chacun environ une demi heure,

on l'en sortit, parce qu'on crut s'appercevoir qu'elle s'affoiblissoit. Elle fut plus tranquille, pendant quelques heures; mais, les accidens ayant reparu de nouveau, je conseillai un second bain qui n'eut pas lieu, parce que les commeres furent d'un autre avis. Je fis alors appliquer sur la tête, & le bas-ventre, des linges trempés dans l'eau à la glace. Il n'entroit plus dans la bouche de la malade, que de la glace qu'elle appelloit *sa pomme*, & qu'elle mâchoit avec autant de facilité. Tout cela diminueoit les transports & les vomissemens. La malade avoit même l'esprit assez présent, reconnoissoit tout le monde, & parloit raison, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé depuis deux jours; mais elle n'avaloit pas. Enfin elle sentit passer dans l'œsophage un morceau de glace, & s'écria: « Je suis sauvée! » la glace est descendue! j'avale! » &, sur le champ, elle en donna de nouvelles preuves, en avalant de l'eau de poulet; des émulsions & des glaces. Dès ce moment-là, tous les symptômes ont diminué visible-

& s'en est assez bien trouvé: peut-être même n'auroit il pas encore payé le tribut à la mort, si un autre Confrere ne les eût fait interrompre, après les avoir approuvés. Il s'agissoit d'une jaunisse causée par une bile sèche, & âcre, qui engorgeoit les vaisseaux bilifères. La fièvre étoit continuë: il y avoit chaleur, éréthisme, &c.

§ 16 NOUVELLES OBSERVATIONS

ment : les fonctions se sont rétablies , & les sécrétions ont repris leur cours. Le désordre, pendant quelques jours , avoit été si universel , si violent , que tout s'étoit supprimé. La chaleur , l'aridité de la bouche avoient été si considérables , qu'il se détacha une grande peau de la langue. Qu'on juge , d'après cela , du feu des entrailles. Quoi qu'il en soit , cette jeune personne recouvra , en peu de tems , une assez bonne santé. Je l'ai crue même sauvée pour toujours , puisque le flux menstruel avoit paru régulièrement , pendant quatre mois consécutifs ; que le crachement de sang avoit cessé d'avoir lieu , pendant ce même tems , & que la malade acquéroit tous les jours de l'embonpoint , de la gorge , des forces & de la gaieté.

Mais , hélas ! elle étoit réservée à des accidens encore plus graves & plus dangereux que ceux que je viens de décrire. Elle tomba à la renverse , (le 26 d'Aout 1769 ,) sur les premiers degrés de la cave , d'où elle fut précipitée en bas. Elle reprit ses sens aussi-tôt , & eut assez de courage pour remonter l'escalier de la cave , & celui d'un appartement ; mais , incontinent après , elle essuya une foiblesse : le crachement de sang reparut aussi , & devint très-considérable. Aucune boisson , aucun remède ne passèrent plus : le vomissement suivoit , chaque fois , de si près la déglutition , que je suis per-

suadé que rien ne franchissoit le *cardia*, ou l'orifice supérieur de l'estomac. Le mal de tête étoit des plus violens, des plus insupportables : tout annonçoit la commotion au cerveau. La malade resta, plus de trois jours, dans ce triste état, malgré deux saignées du bras, une du pied, quelques remèdes calmans, anti-spasmodiques, vulnéraires, & la glace qu'elle tenoit souvent dans la bouche, & qu'elle essayoit inutilement d'avaler. Sur la fin du troisieme jour, les crachats se suppriment, la poitrine paroît s'emplir; la respiration est haute, laborieuse; la gorge s'enfle : les humeurs, qui n'ont pas été renouvelées, semblent consumer la malade; elle sent, pour me servir de son expression, un brasier ardent : la déglutition devient impossible alors; la vue s'éteint; la voix est étouffée; les membres sont roides, convulsifs & raccourcis : une sueur abondante & universelle épuise la malade, & paroît annoncer une fin prochaine. Dans ce moment critique, que tout le monde regardoit comme une agonie, je fais appliquer une serviette trempée dans l'eau à la glace, sur la poitrine & l'estomac : on entretient le même degré de froid, en la chargeant de plusieurs morceaux de glace. Le poulx, qui étoit, quelques minutes auparavant, petit, fréquent, enfoncé, paroît se développer un peu. Je fais appliquer alors

deux emplâtres vésicatoires au gras des jambes. Deux heures après , la déglutition peut se faire : la glace parvient jusques dans l'estomac ; les vomissemens cessent ; la parole revient ; la vue est meilleure & se fortifie sensiblement , ainsi que les autres sens. On donne quelques cuillerées d'émulsion : on réitère la glace ; tout passe. La malade , qui n'avoit pas fermé l'œil , depuis l'accident , dort deux heures. Elle crache encore , quatre ou cinq fois , un peu de sang. Les vomissemens veulent reparoître : la glace les réprime. Quelques lavemens d'eau tiède font rendre beaucoup d'excrémens très-échauffés & très-fétides. Le cinquieme jour , la fièvre disparoît : cependant l'estomac ne peut pas encore supporter les bouillons. On est obligé de nourrir la malade avec des émulsions & de l'eau d'orge. Le vin d'Alicante , ce bon cordial naturel , la fait tousser. Ce n'est qu'au bout de six ou sept jours qu'elle peut digérer les bouillons , les gelées , les crèmes d'orges ou de riz , & le vin. Ses forces reviennent promptement ; sa santé s'affermir de jour en jour : les règles reparoissent en Novembre ; mais malheureusement elle fait un faux pas ; elle craint de tomber : tout se supprime ; le crachement de sang reparoît. (Je ne dois pas laisser ignorer que ce crachement de sang , pen-

dant l'absence des règles, étoit à-peu-près périodique.) Le lendemain, elle tombe en effet. Bientôt elle vomit le sang avec abondance : la poitrine se remplit ; la respiration est très-difficile ; les forces s'épuisent : en un mot, elle est encore mourante. On fait deux saignées ; on administre quelques autres secours : tout va mieux. Il n'y a plus le moindre accident, huit jours après. Sa santé est assez bonne, en Décembre. Les règles reparoissent dans le même mois ; & , en Octobre 1770, elle a recouvré son embonpoint, ses forces & sa gaieté ; avantages qu'elle doit à l'eau froide & à la glace, dont les succès ont été si marqués, si subits & si heureux dans toutes ces tristes & cruelles circonstances. Les vaisseaux des poumons auront été rétrécis & fortifiés par l'impression de l'eau froide & de la glace : alors ils auront pu résister à l'abord des liquides, & auront, par conséquent, laissé écouler beaucoup moins de sang. Le cœur & tous les autres vaisseaux auront aussi acquis plus de ton, & se feront contractés avec plus de force, plus de célérité. Le sang, chassé ainsi, de tous les côtés, aura été remplir le tissu vasculaire de la matrice : de-là les règles & la santé solide qui fait aujourd'hui le bonheur de la malade, la consolation de sa famille, & la récompense la plus flatteuse & la plus délectable du médecin.

L E T T R E

Adressée à M. MAUMERY, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, & Médecin de la Rochechouart, sur l'efficacité des sommités de Mille-feuille, dans plusieurs maladies; par M. NORMAND DE SOGNY, Maître en Chirurgie, à Saint-Quentin-sur-Coole, près de Châlons-sur-Marne.

MONSIEUR,

J'étois indécis si je ferois part au public des cures dûes à l'usage intérieur des sommités de mille-feuille, lorsque votre Lettre (a), touchant sa vertu anti-spasmodique, parut. Novice encore en l'art de guérir, je croyois devoir attendre qu'une plus longue suite de faits m'eût assuré d'un plus grand nombre de succès; mais, puisqu'en même tems que vous me prevenez, vous desirez sçavoir si ce même remède a réussi entre d'autres mains que les vôtres, je vais m'efforcer de remplir ma tâche, & me faire l'honneur de satisfaire au devoir que votre invitation m'impose.

Puisse mes Observations mériter d'être

(a) Insérée dans le Supplément au Journal de Médecine, année 1770, V^e Cahier, page 402.

jointes aux vôtres , afin de pouvoir concourir avec vous au bien de l'humanité !

OBSERVATION I^{ère}. Au mois de Juillet 1768 , la nommée *Eduyée* , domestique au château de Vogeancy-sur-Coole , eut , à la suite d'une suppression de ses règles , plusieurs accès épileptiques très-violens. Comme j'étois absent , lors de l'invasion de la maladie , je ne pus la voir qu'au bout de quelques jours. On vint m'appeller , au retour d'un voyage que je venois de faire : je la trouvai à la fin d'un accès. Les symptômes , dont je fus encore témoin , ne me laissèrent aucun doute sur la nature du mal. M'étant fait suffisamment instruire de tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour , je ne vis rien de plus pressant , pour obtenir la guérison complète de cette malheureuse , que de rétablir les choses dans leur état naturel : diminuer la quantité du sang qui se portoit à la tête , & qui , en comprimant le cerveau & les nerfs , par sa trop grande abondance , causoit de si grands désordres dans toute l'œconomie animale , dont toutes les fonctions étoient totalement dérangées , & favoriser l'écoulement des mois , étoient les indications que j'avois à remplir.

Cependant les demi-bains , la saignée , & sur-tout celle du pied , &c. qui me paroissent si bien indiqués dans cette circon-

tance, furent inutilement employés. Voyant mon espérance ainsi trompée, & toutes mes tentatives inutiles, je ne rougis pas de convenir que j'étois près d'abandonner cette misérable à toute l'horreur de sa destinée, si, par bonheur pour elle, je ne m'étois pas rappelé d'avoir entendu dire à un médecin très-célèbre (a) que les sommités de mille-feuille étoient de très-bons anti-épileptiques : j'en fis une infusion ; je lui en fis prendre, coup sur coup, trois tasses. (C'étoit à midi.) Je lui en ordonnai quatre autres pour le reste de la journée. À mon grand étonnement, les accès, quoiqu'ayant coutume de revenir tous les jours, deux & trois fois par jour, à des heures irrégulières, ne reparurent plus : ce mieux s'étant soutenu pendant l'espace de trente-fix heures, au bout duquel tems le retour des règles parut nous annoncer un calme durable, & l'absence des accidens une guérison prochaine, je lui recommandai expressément de boire, tous les matins, pendant trois semaines, un verre de la même infusion. Elle s'y soumit d'autant plus volontiers, que, de jour en jour, sa santé se fortifioit. Par ce traitement tout simple, elle fut délivrée d'une épilepsie très-confirmée.

(a) M. Ferrein, pensionnaire de l'Académie des Sciences ; & professeur d'anatomie au Collège Royal.

OBS. II. Celui qui fait le sujet de ma seconde Observation est un jeune homme de quatorze ans , qui , à la suite d'une fièvre maligne , fut attaqué d'un spasme universel , avec un si grand roidissement de tous les membres , qu'il m'eût été plus facile de les rompre , que de pouvoir les fléchir. Sa respiration devint , en même tems , si pénible , que , ne pouvant plus respirer que par d'épouvantables hurlemens , on accusoit sa maladie de sortilège. Ayant employé infructueusement les remèdes qui paroissent le plus appropriés , j'eus recours à l'infusion de mille-feuille. Je ne lui en eus pas fait prendre cinq tasses , que je vis avec joie diminuer la tension spasmodique des parties : la respiration redevint plus libre ; & le malade reprit l'usage de la parole , quoiqu'encore en bégayant. Je ne fus pas moins flaté de voir renaître le jeu des articulations ; mais ce qui me surprit davantage , ce fut de voir , deux heures après la quatrième prise de cette infusion , s'élever sur toute la superficie de son corps une infinité de petits boutons de la grosseur de petits pois. Leur couleur étoit d'un brun livide. Au bout de sept heures , ils percerent , & laissèrent échapper une humeur semblable , par sa couleur , à un syrop de violette troublé , laquelle exhaloit une odeur fétide & insupportable. En moins de quatre jours , ils

se sécherent, & laisserent seulement leur impression à l'endroit où ils avoient leur siège ; ce que le tems a effacé. A mesure que cette crise s'est faite, le malade a recouvré la liberté de la parole, & le mouvement des jointures. Je l'ai purgé, au bout de deux ou trois jours, avec de doux minora-tifs, sans cependant discontinuer l'usage de la susdite infusion, à laquelle je l'ai assujetti, pendant quinze jours, à la dose d'un gobelet par jour. Un régime convenable a terminé ses souffrances, & lui a rendu ses premières forces.

OBS. III. Ma troisième Observation a pour sujet une fille âgée de vingt-deux ans, qui, depuis dix-huit mois, portoit une gale, d'un très-mauvais caractère, qui avoit éludé les meilleurs remèdes. Ennuyée de son état, tant par la gêne qu'il lui causoit, qu'à cause des mortifications qu'elle recevoit de la part de ses compagnes ; & le desir de guérir promptement, lui fit employer un certain onguent dont j'ignore la composition, & qui lui avoit été conseillé & même donné par une bonne-femme de village, qui disoit avoir guéri Paul, Jean, &c. sans le secours d'autres remèdes. Cette petite malheureuse ne tarda pas long tems à se repentir de sa trop grande crédulité ; car les boutons de gale, en effet, se dissipèrent en moins de sept heures, après l'usage

du précieux onguent. Mais, en revanche, elle fut presqu'aussi-tôt attaquée d'une fièvre très-violente, qui céda d'abord aux remèdes généraux, & qui, par la suite, prit le type des tierces. J'eus beau employer les meilleurs remèdes & les plus puissans fébrifuges; ce fut en vain: aucuns ne furent même suivis des moindres succès. Je la mis donc à l'usage de l'infusion théiforme de mille-feuille, qui m'avoit déjà servi dans des cas à-peu-près semblables: je lui en fis prendre trois tasses par jour. Deux jours s'écoulèrent, sans que les choses changeassent de face: cependant, la nuit du second au troisieme jour qu'elle fit usage de cette infusion, son corps se couvrit de quantité de petits boutons qui lui causerent une demangeaison insupportable. La suppuration, qui se fit peu de tems après leur sortie, fut la voie par laquelle ils se dissipèrent.

Ce fut l'ouvrage de huit jours, au bout desquels je lui fis passer quelques potions purgatives fébrifuges, qui acheverent de la délivrer de la fièvre, & qui, par conséquent, la mirent bientôt en état de reprendre ses exercices ordinaires.

Ces deux Observations, Monsieur, dans lesquelles il est parlé de deux malades à qui il est arrivé des éruptions cutanées, confirment l'opinion que vous avez de ce remède. Ceux qui, à votre exemple, prése-

rent le bien de l'humanité à un intérêt sordide, se feront toujours un devoir de soulager les malheureux, en employant les remèdes les plus simples & les moins dispendieux. En est-il donc un plus innocent, un plus commun, plus facile à trouver, & plus aisé à préparer? En est-il enfin un moins cher que celui dont il est question? Les bons effets, qu'en ont éprouvés vos malades & les miens, prouvent incontestablement en sa faveur.

Et en effet, la route qu'il prépare, ou plutôt qu'il ouvre à la nature pour se débarrasser de l'hétérogène qui l'opprime, démontre que son action répond directement aux vues de la nature même, & qu'il seconde en même temps ses efforts dans son travail.

OBS. IV. Avant de finir ma Lettre, trouvez bon, Monsieur, qu'une quatrième Observation y occupe le vuide qui y reste à remplir : son sujet est un jeune homme âgé d'environ vingt ans. Il fut attaqué de si violens maux de tête, pendant trois semaines, qu'il se la heurtoit contre le mur & le bois de son lit : j'appercevois même des mouvemens convulsifs aux paupieres & aux muscles frontaux.

Les remèdes généraux ne lui furent d'aucune utilité. On consulta un médecin qui, après avoir fait en vain ce que ses lumières

lui suggéroient , ordonna , pour dernier remède , l'application des vésicatoires à la nuque. Non-seulement le mal de tête étoit toujours aussi considérable qu'auparavant ; mais il augmentoit encore à mesure que le vésicatoire agissoit : les convulsions devinrent même plus fréquentes & plus fortes. Il me fallut suspendre l'action du vésicatoire , dont l'effet causoit l'augmentation des accidens. Je mis , en conséquence , mon malade à l'usage de l'infusion des sommités de mille-feuille : je lui en fis prendre , pendant quatre jours consécutifs , trois tasses par jour ; je lui en faisois aussi respirer par les narines. Au bout de six jours , j'eus la satisfaction de le voir radicalement guéri.

En vous communiquant mes Observations , Monsieur , mon principal & unique but est de justifier la justesse des idées que vous avez du remède proposé , dont plusieurs malades ont éprouvé de si salutaires effets , & , en même tems , de pouvoir être de quelqu'utilité au public.

J'ai l'honneur d'être , &c.



OBSERVATION

*Sur l'Effet de la Carie ; par M. ARNOULT,
Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier, Correspondant de la Société
Royale des Sciences de la même Ville.*

On peut considérer les maladies qui attaquent les parties osseuses, du même oeil que celles qui attaquent les parties molles : en effet, l'inflammation arrive à l'un & à l'autre, & se termine de la même manière. Les noms seuls que l'on a donnés aux terminaisons diffèrent : ce qui est *suppuration* dans les parties molles, est *carie* dans les parties osseuses. L'exostose des os répond aux squirrhès. Les effets de la carie sont quelquefois si cachés, que les os en sont entièrement rongés, & qu'il n'a paru à l'extérieur aucun signe même d'inflammation.

L'Observation suivante, que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre Journal, m'a paru assez intéressante.

Le 11 de Décembre dernier, j'assistai à l'ouverture d'un enfant de quatre ans & demie, rue des Déchargeurs. Cet enfant, suivant ce que j'ai pu découvrir, dans la maison, s'étoit laissé tomber sur le dos. A la suite de sa chute, il lui étoit survenu une paralysie des parties inférieures, pour laquelle son pere l'avoit envoyé prendre les
eaux.

eaux. On lui avoit pratiqué un cautere qui, quelques jours avant sa mort, se supprima. Sur les derniers tems, il portoit toujours son corps en avant. Pendant sa vie, il avoit été sujet à des coliques considérables; & il étoit mort avec des convulsions.

L'extérieur nous présenta quelques taches livides, répandues sur le dos. Les troisieme & quatrieme vertebres dorsales, & les côtes qui y répondent, faisoient une saillie arrondie: du moins, c'est à ces deux vertebres que nous attribuâmes, & que nous devions attribuer cette saillie. Les dernieres vraies-côtes s'avançoient sur le *sternum*.

Ayant procédé à l'ouverture du crâne, la partie antérieure du cerveau, qui est ordinairement séparée en deux portions égales par la faux, ne faisoit qu'une seule masse: vers la partie postérieure seulement, on distinguoit les deux portions. Les vaisseaux, répandus dans la substance du cerveau, étoient gorgés d'un sang noirâtre: les ventricules contenoient la valeur d'une cuillerée d'eau roussâtre.

Dans la poitrine, les poumons ont paru avoir leur état naturel. Au corps des troisieme & quatrieme vertebres dorsales, étoient deux sacs contenant une petite pelote de pus très-épais, & communiquans entr'eux: le ligament commun des vertebres étoit par-dessus, & dans son entier. A l'ouver-

ture de ce sac , lefdites vertebres se font trouvées entièrement effacées , ainsi que la tête des côtes qui y répondent.

L'ouverture du bas-ventre faite , le foie , la rate & les reins étoient dans leur état naturel : l'estomac étoit rempli d'air. L'épiploon étoit très-maigre , couvroit tous les intestins , descendoit dans le petit bassin : il étoit même comprimé , à cet endroit , par les intestins qui , lorsqu'ils étoient remplis de matieres fécales , causoient à l'enfant des tiraillemens d'épiploon , que l'on a pris , pendant sa vie , pour des coliques. Les glandes du mésentere étoient presque toutes obstruées ; & les membranes de la vessie , du double plus épaisses qu'à l'ordinaire.

Il n'est pas difficile , d'après cet examen , d'expliquer la cause de la paralysie survenue à l'enfant. Les convulsions , qui ont accompagné ses derniers momens , peuvent avoir été produites par cette tumeur trouvée aux troisième & quatrième vertebres dorsales ; & la dissolution de la moëlle épiniere , qui se faisoit à cet endroit , & qui tournoit en pus , est plus que suffisante pour avoir procuré la mort de l'enfant.



M É M O I R E

Sur un Charbon de terre, argilleux & vitriolique, nouvellement découvert en Rouergue, proche Severac; par M. BAUMÉ, Maître Apothicaire, & Démonstrateur en Chymie (a).

Plusieurs chymistes & naturalistes ont dit avant moi, que la France étoit le royaume, peut-être le plus riche de tous ceux de l'Europe en matieres minérales de toutes especes; mais on peut dire en même tems, qu'il est celui qui sçache tirer le moins de parti des richesses souterraines renfermées dans son sein. Les étrangers, plus attentifs que nous sur les objets de cette espece, qui sont de grande consommation, n'ont rien négligé pour trouver chez eux de quoi satisfaire à leurs besoins, & de faire du surplus un objet de commerce avec leurs voisins. Le *vitriol. de mars*, que l'on nomme aussi *couperose verte*, est dans le cas dont nous parlons: on sçait que cette matiere est d'une consommation qui n'a point de bornes, & qu'on ne peut s'en passer dans les teintures noires sur laine, fil, soie, coton, cuir, pour faire l'encre, &c. &c. &c. Cependant,

(a) Ce Mémoire a été lu, le 8 Février 1766, à l'Académie Royale des Sciences.

malgré la grande consommation qui se fait de cette denrée en France, nous sommes encore réduits à la nécessité de le tirer de l'étranger. Il s'en fabrique, à la vérité, dans plusieurs endroits de ce royaume; mais c'est en petite quantité, & il ne s'emploie même que dans les provinces des environs des mines, parce qu'il est bien inférieur en qualité à celui qui nous vient d'Angleterre : celui-ci est très-pur, ne contient rien d'hétérogène. Au contraire, la plupart des vitriols qui se fabriquent en France contiennent tous, ou du cuivre, ou de l'alun, ou de la fclénite, ou une certaine quantité d'ochre, parce que les ouvriers n'ont pas apparemment l'intelligence de préparer ce sel métallique : aussi le vitriol d'Angleterre est le plus estimé de tous; & l'on peut dire sans préjugé, qu'il mérite de l'être.

L'Allemagne, l'Alsace, la Saxe nous fournissent aussi du vitriol de mars; mais il est encore inférieur à celui des petites fabriques de France, parce qu'il contient presque la moitié de son poids de vitriol de cuivre : néanmoins quelques teinturiers l'estiment plus que celui d'Angleterre pour certaines teintures seulement qui sont de moindre consommation, tandis que d'autres teinturiers emploient avec succès celui d'Angleterre aux mêmes usages; d'où il résulte qu'il est de la dernière importance de pou-

voir se procurer, en France, un bon vitriol de mars exempt de cuivre, pareil enfin, en qualité, à celui d'Angleterre, à cause de la grande consommation de cette matiere.

La manipulation qu'on emploie dans la préparation des vitriols peut apporter des imperfections; mais peut-être aussi, & il y a lieu de le penser, que la plus grande différence que l'on remarque entre ces vitriols, vient de la nature même des matériaux d'où on les retire. La plupart des vitriols que l'on fabrique en France & en Allemagne sont faits avec des pyrites qui sont plus ou moins dures: celles qui sont tendres tombent d'elles-mêmes en efflorescence, par l'action combinée de l'air & de l'eau; & pour celles qui sont trop dures, & qui ne peuvent effleurir par ce moyen, on les fait calciner pendant un certain tems, afin de faire brûler une partie du soufre pour les attendrir & les rendre plus propres à tomber ensuite en efflorescence. Il est certain que cette opération préliminaire ajoute une main-d'œuvre de plus au prix de la marchandise. Il faut encore après que les pyrites sont calcinées, les laisser à l'air pendant cinq à six mois, & même pendant des années, & attendre que la nature opere sur elles tout ce qui convient pour les disposer convenablement avant qu'on puisse en tirer le vitriol. Ce sont vraisemblablement toutes ces difficultés

qui sont cause que l'on fabrique peu de vitriol en France, & parce que l'on ne connoît pas de matériaux plus abondans & plus faciles à traiter. D'ailleurs la nature combine fouvént dans les matieres dont nous venons de parler, des substances hétérogènes au vitriol, qu'on ne peut séparer qu'avec des difficultés qui exigent une main-d'œuvre que le prix du vitriol ne peut point supporter.

Dans plusieurs endroits de la Bretagne, on tire d'une pierre noire de la nature des ardoises, en même tems du vitriol & de l'alun, mais qui ne sont point connus dans le commerce de Paris, parce que le vitriol & l'alun qu'on y fabrique n'ont ni l'un ni l'autre le degré de pureté convenable.

Plusieurs Anglois m'ont assuré que le vitriol qu'on fabrique en Angleterre se tire d'une mine particulière de charbon de terre dans lequel le vitriol se trouve tout formé : il suffit, pour le séparer, de lessiver ce charbon, de faire évaporer & crySTALLISER la liqueur. En considérant un grand nombre de gros morceaux dudit charbon d'Angleterre, j'en ai rencontré quelques-uns qui contenoient des cristaux de vitriol de mars, mais en très-petite quantité, & très-rarement.

Dans les houillieres de Picardie on trouve quelquefois des morceaux de houille qui ont une saveur de vitriol & d'alun, & qui sont

parsemés d'une prodigieuse quantité de petits crystaux d'alun & de ce sel métallique ; il n'en falloit pas davantage pour exciter la curiosité des naturalistes , & les porter à examiner avec plus d'attention les différentes mines de charbon de terre , dans le dessein d'en découvrir quelques-unes qui fussent de la même nature que celles de laquelle on tire le vitriol d'Angleterre. Mais , malgré toutes les recherches qu'on peut avoir faites à ce sujet , je ne sçache pas qu'elles aient été suivies d'un heureux succès : enfin le hazard vient de nous fournir tout ce qu'on pouvoit desirer sur cette matiere , & procurer à la France une mine de charbon de terre qui contient plus que le quart de son poids de vitriol de mars tout formé , & qui , étant bien préparé , ne cédera en rien en bonté à celui d'Angleterre. Le charbon qui renferme le vitriol dont nous parlons a été découvert depuis peu dans le Rouergue , proche Severac. M. le maréchal de Biron , informé de cette découverte , fit venir à Paris une certaine quantité de ce charbon , on en envoya quatre caisses différemment numérotées , sans autres instructions que leurs différens numeros , qui font présumer que le charbon qu'elles contiennent a été pris à différentes profondeurs. M. le maréchal de Biron m'a chargé d'examiner ces matieres , desquelles je vais rendre compte dans ce Mé-

moire. Je distinguerai ces différens charbons par les Nos I, II, III & IV, tels qu'ils étoient marqués sur les quatre caisses qu'on a envoyées, afin de pouvoir ensuite reconnoître la nature des matieres qu'on a voulu indiquer par cet échantillon.

A l'inspection des matieres de ces quatre numéros, j'ai trouvé qu'elles se ressembtent toutes exactement : la différence qu'il y a entr'elles ne pouvoit s'appercevoir que par l'analyse ; elles sont toutes les quatre du charbon qui appartient originairement au règne végétal : j'ai trouvé dans plusieurs morceaux, des fragmens de charbon végétal, ce charbon étoit fendillé, & semblable à la braise éteinte dans un étouffoir. Il n'avoit point de saveur vitriolique, quoi qu'entouré de vitriol de toutes parts : beaucoup de gros morceaux sont feuilletés & disposés par couches appliquées les unes sur les autres, semblables au charbon de terre ordinaire, dans lesquels on ne reconnoît plus l'organisation ni du bois ni du charbon végétal. La plupart de ces morceaux sont durs, compacts, & tiennent peu de vitriol. D'autres morceaux sont pareillement disposés ; mais les couches de charbon sont entre-coupées par des crystaux de vitriol de mars, très-nets & transparens, symétriquement arrangés : quelques-unes de ces couches de vitriol ont jusqu'à un demi-pouce d'épaisseur ; il se

trouve encore des morceaux qui n'ont pas la disposition de ceux dont nous venons de parler : ils ressemblent à de grosses boulettes entre-mêlées de gros crystaux de vitriol très-net, & de poussier de charbon qui auroient été comme pétris ensemble ; ce poussier de charbon a toutes les apparences, le brillant & la légèreté du charbon végétal, & c'en est en effet : la partie menue de ces matieres est composée de beaucoup de petits fragmens de crystaux de vitriol, de poussier de charbon & de terre noircie.

L'inspection de ces matieres indique d'elles-mêmes la manipulation que l'on peut mettre en usage pour séparer le vitriol, puisqu'elles ne paroissent d'abord composées que de charbon & de ce sel métallique. La dissolution dans l'eau, la filtration, l'évaporation & la crySTALLISATION par le refroidissement, suffisent pour en tirer le vitriol. Il ne faut pas même être chymiste pour imaginer ce moyen ; mais il n'est pas aussi facile de reconnoître avec exactitude la quantité des autres substances qui accompagnent ce vitriol, comme nous le verrons.

NUMERO I. J'ai fait bouillir, pendant un quart d'heure, quatre livres de la matiere, N^o I^{re}, sans être pulvérisée, dans cinq pintes d'eau : j'ai filtré la liqueur ; j'ai fait bouillir le marc, une seconde fois, dans une

pareille quantité d'eau, & j'ai filtré de nouveau : j'ai réitéré pour la troisieme fois l'ébullition du même marc dans deux pintes d'eau ; j'ai filtré la liqueur : il est resté sur le filtre la matiere charbonneuse qui, étant bien séchée, pesoit deux livres neuf onces & demie. Nous l'examinerons dans un instant.

La premiere décoction étoit chargée de presque tout le vitriol contenu dans ce charbon : elle étoit d'une couleur verte ; mais elle avoit en outre un leger ton bleuâtre que lui donne la petite quantité de vitriol de cuivre qu'elle contient : elle avoit une saveur très-forte de vitriol de mars. J'ai plongé dans cette liqueur une lame de couteau qui s'est chargée d'un peu de cuivre dans l'espace d'environ une heure.

La liqueur de la seconde décoction n'avoit point du tout de couleur, & elle n'avoit qu'une foible saveur de vitriol : elle n'a point laissé déposer de cuivre sur une lame de couteau que j'y ai laissé séjourner pendant vingt-quatre heures ; mais elle en a laissé appercevoir sur la même lame, lorsqu'elle a été réduite à moitié par l'évaporation.

La liqueur de la troisieme décoction étoit sans couleur ; & elle n'avoit qu'une legere saveur d'eau crue, semblable à celle de l'eau des puits de Paris. Cependant elle contenoit encore du vitriol de mars en dissolution : elle faisoit de très-beau bleu de Prusse,

en la mêlant avec de la liqueur saturée de la matiere colorante du bleu de Prusse. J'ai pareillement plongé dans cette liqueur une lame de couteau qui n'a donné aucun indice de cuivre.

J'ai mêlé les liqueurs de ces trois décoctions, & je les ai fait évaporer ensemble dans une bassine d'argent. Au premier degré de chaleur elles se sont troublées, & elles ont formé un dépôt jaune orangé, qui étoit de l'ochre. J'ai néanmoins continué l'évaporation, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à environ une pinte. En cet état j'ai filtré la liqueur : elle a passé très-claire, mais d'une couleur verte bleuâtre ; il est resté sur le filtre six gros de sélénite calcaire, mêlée d'environ deux gros d'ochre de couleur orangée ; la liqueur a fourni, par le refroidissement, douze onces cinq gros & demi de beau vitriol de mars bien cristallisé, mais qui contenoit beaucoup de sélénite dont nous parlerons plus bas. La liqueur décantée de dessus les cristaux a été évaporée de nouveau ; & elle a formé encore trois onces trois gros de beau vitriol de mars semblable au précédent, mais qui avoit une couleur moins bleuâtre ; parce qu'il contenoit beaucoup moins de cuivre : il est resté enfin trois onces de liqueur qui, mise à évaporer, n'a plus fourni de vitriol de mars ; elle a formé, au contraire, une matiere brune extractive, pesant, une once six gros, remplie de beau-

coup de petits cryftaux très-ftyptiques, de faveur alumineufe, femblables au fel qu'on nomme *fel de vitriol* ou de *colcothar*.

Il réfulte que quatre livres de ce charbon contiennent

liv. on. gros.

16	$\frac{1}{2}$	de vitriol de mars, un peu cuivreux.
4		de félénite calcaire.
2		d'ochre qui fe précipite, durant l'évaporation des liqueurs.
1	6	de fel de colcothar.
2	$9\frac{1}{2}$	de charbon.

NUMÉRO II. J'ai traité de même, par trois ébullitions fucceffives, dans une pareille quantité d'eau, quatre livres de la matiere du Numéro II, fans être pulvérisée : elle a laiffé fur le filtre deux livres douze onces un gros de matiere charbonneufe.

Les liqueurs de la premiere & de la feconde décoction ont laiffé déposer un peu de cuivre fur une lame de couteau que j'avois plongé dans chacune ; mais la liqueur de la troifieme n'a donné aucun indice de cuivre : elle n'avoit à la vérité prefque point de faveur. J'ai fait évaporer ces liqueurs enfemble dans une baffine d'argent : elles fe font troublées au premier degré de chaleur, & elles ont laiffé déposer un peu d'ochre ; j'ai néanmoins continué l'évaporation jufqu'à la réduction d'environ une pinte. Pendant ce tems, elle a formé un réfidu félé-

niteux contenant de l'ochre jaune ; le tout pesant sept gros. En cet état j'ai filtré la liqueur ; elle a fourni par le refroidissement cinq onces six gros & demi de très-beau vitriol de mars un peu cuivreux : la liqueur remise à évaporer, a formé beaucoup de pellicules de sélénite ; & par le refroidissement, elle m'a donné encore cinq onces trois gros & demi de vitriol de mars. Par une troisième évaporation, elle a formé encore une once six gros & demi de vitriol de mars semblable au précédent, & mêlé d'un peu de sélénite ; mais il avoit une couleur moins bleue, & il contenoit moins de cuivre que les crystaux des autres crySTALLIFICATIONS. Il est resté enfin quatre onces de liqueur que j'ai fait évaporer ; elle a formé par le refroidissement une matière extractive brune, qui pesoit une once deux gros : j'en ai séparé sept gros vingt-quatre grains de sel de vitriol semblable à celui de l'eau-mère de la matière, N^o 1^{er}.

Il résulte que quatre livres de charbon contiennent

liv. on. gros. grains.

13		de vitriol de mars, un peu cuivreux.
5		de sélénite calcaire.
2		d'ochre.
7	24	de sel de colcothar.
2 12	1	de charbon.

NUMÉRO III. La matière du Numéro II, traitée de même, & à la même dose, a laissé sur le filtre deux livres six onces cinq gros de matière charbonneuse : la liqueur de la première décoction a laissé déposer moins de cuivre sur une lame de couteau, que les premières décoctions des numéros précédens. Les liqueurs de la seconde & de la troisième décoction n'ont point donné d'indice de cuivre, sur les lames de couteaux que j'y avois plongées ; mais celle de la seconde en a donné quelques signes, lorsqu'elle a été réduite à moitié.

Toutes ces liqueurs évaporées ensemble, jusqu'à la réduction d'environ une pinte, se sont troublées au commencement de l'évaporation : elles ont déposé sept gros vingt-quatre grains, tant ochre que sélénite. Ces liqueurs m'ont fourni en trois évaporations & trois cristallisations successives, dix-neuf onces sept gros de très-beau vitriol de mars un peu cuivreux, & chargé d'une assez grande quantité de sélénite.

Il est resté enfin deux onces de liqueur que j'ai continué de faire évaporer : elle a formé un gros de sel de colcothar, semblable à ceux des précédens numéros.

Il résulte que quatre livres de ce charbon contiennent

liv. on. gros.

1 3 7 de vitriol de mars, un peu cuivreux.

liv. on. gros. grains.

	3	24	d'ochre.
	5		de sélénite calcaire.
	1		de fel de colcothar.
2	6	5	de charbon.

NUMÉRO IV. Quatre livres de la matiere Numéro IV, traitée comme les précédentes, ont fourni d'abord une premiere décoction qui n'a donné aucun indice de cuivre, même après avoir été réduite à moitié par l'évaporation ; elle ne s'est troublée que sur la fin.

La liqueur de la seconde décoction n'a point non plus donné d'indice de cuivre. Mais, lorsqu'elle a été réduite à moitié, elle en a laissé déposer sensiblement sur une lame de couteau : elle s'est troublée au commencement de l'évaporation.

La liqueur de la troisieme décoction n'avoit presque point de saveur, & n'a donné aucun indice de cuivre dans aucun état.

Ces liqueurs mêlées & évaporées au point de la crySTALLISATION, ont été filtrées : elles ont laissé sur le filtre sept gros quarante-huit grains de sélénite mêlée d'un peu d'ochre, & elles ont formé en trois crySTALLISATIONS successives une livre sept onces trois gros de vitriol de mars très-beau, mais un peu cuivreux. La derniere crySTALLISATION étoit mêlée de quelques crySTaux d'alun très-régulièrement crySTALLISÉ.

Il est resté enfin environ deux onces de liqueur que j'ai réduites à une, par l'évaporation : elle a formé, par le refroidissement, une matière brune extractive, de laquelle j'ai séparé trois gros douze grains de sel de vitriol cristallisé en aiguilles semblables à celui des eaux-mères des précédens numéros.

Il résulte que les quatre livres de charbon contiennent

Liv. on. gros. grains.

1	7	3	de vitriol de mars, un peu cuivreux.
		5	de sélénite calcaire.
2	48		d'ochre.
		1	d'alun.
	3	12	de sel de colcothar.
2	4		de charbon.

R E M A R Q U E S.

Ces expériences font voir, 1^o que ces quatre espèces de charbons contiennent du cuivre, mais en si petite quantité, qu'il n'y a, pour ainsi dire, que la dose qui est nécessaire pour qu'il puisse se manifester : ce cuivre y est dans l'état salin, c'est-à-dire, en vitriol de cuivre. Il se dissout dans l'eau avec le vitriol de mars : on le retrouve dans les décoctions de ces charbons ; il cristallise pêle-mêle avec le vitriol de mars, sans qu'on puisse le reconnoître à la figure des cristaux, parce qu'il s'y trouve en trop petite quantité.

La

La matiere du Numéro IV est celle qui en contient le moins.

Il est bon de faire observer que ce n'est, pour ainsi dire, que dans la premiere decoction de ces charbons, que ce cuivre se manifeste, puisque dans les secondes il ne devient sensible, que lorsque les liqueurs sont concentrées environ à moitié; ce qui prouve bien la nécessité qu'il y avoit d'examiner ces matieres dans toutes sortes d'états, & avec toute la patience possible & non avec précipitation: cela étoit d'autant plus essentiel, que c'est d'après l'examen de ces matieres en petit, & d'après les connoissances qu'il a fournies, qu'on se détermine à prendre les moyens convenables pour opérer en grand.

1^o J'ai reconnu que les Numéros I, II & III contiennent chacun environ dix-huit grains de cuivre par livre de matiere charbonneuse, & que le Numéro IV n'en contient que douze grains. Quoique ce métal soit contenu dans ces charbons en petite quantité, & qu'il soit aisé de l'en séparer pour la perfection du vitriol, il est bon néanmoins de ne le point perdre s'il est possible, en supposant que les moyens qu'on peut proposer à ce sujet, puissent être de pratique dans les travaux en grand.

2^o Toutes ces matieres contiennent une certaine quantité de sélénite calcaire, de la

nature du gypse, ou pierre à plâtre dont il étoit nécessaire de déterminer la nature. La matiere du Numéro I en contient un peu moins que les autres ; mais ces différences ne méritent aucune considération, par rapport au travail en grand. Cette sélénite est peu dissoluble dans l'eau : elle se sépare aussi, en grande partie, la première, pendant l'évaporation ; néanmoins il en reste encore une grande quantité en dissolution avec le vitriol, à cause de son adhérence & de son affinité avec le vitriol : ce seroit par pure ignorance qu'on prendroit cette sélénite pour un sel alumineux ; elle n'a absolument aucune des propriétés de l'alun : elle a, à la vérité, la saveur astringente de l'alun, parce qu'elle est enduite d'un peu de dissolution de vitriol dans laquelle elle a cristallisé ; c'est-là ce qui pourroit en imposer à ceux qui, sans connoissance, examineroient cette matiere.

J'ai lavé de cette sélénite dans un peu d'eau, & je l'ai par ce moyen débarrassée de la portion de vitriol dont elle étoit imprégnée : elle s'est trouvée alors n'avoir plus de saveur ; & elle étoit aussi difficile à se résoudre dans l'eau que la pierre à plâtre. Pour me convaincre que cette matiere n'étoit point de la nature de l'alun ni de celle de l'espèce de sel que j'ai découvert, qui résulte de la saturation de l'alun par sa terre,

j'en ai fait bouillir une demi-once dans un matras, avec une suffisante quantité d'eau; j'ai ajoûté à ce mélange un peu d'acide vitriolique : cette sélénite ne s'est dissoute qu'en très-petite quantité ; & après avoir filtré la liqueur, elle a fourni fort peu de crystaux disposés en petites écailles d'un brillant vif argentin, & n'a point donné un seul crystal d'alun. Or, si ce sel étoit de la nature alumineuse, il est certain que dans cette expérience où je rendois l'acide qui manquoit à ce sel, j'aurois obtenu de l'alun, comme cela arrive au sel d'alun saturé de sa terre.

Il est nécessaire de séparer cette sélénite dans le travail en grand du vitriol ; autrement on tomberoit dans un vice qu'on reproche avec raison à plusieurs vitriols de mars de certaines fabriques de France. Dans beaucoup de teintures, le vitriol se trouve décomposé par de l'alkali fixe qu'on y fait entrer : la terre de la sélénite se précipite en même tems que le fer ; mais cette terre embarrasse, & elle nuit même sans fournir de couleur. Il étoit donc bien essentiel de connoître cette sélénite, & de chercher le moyen le plus commode pour la séparer dans le travail en grand : c'est ce que nous proposerons dans un instant.

3^o Sur la fin de la crySTALLISATION des vitriols, j'ai obtenu une sorte de sel vraiment alumineux, qui conserve, malgré les lotions,

la faveur styptique de l'alun ; toutes ces matières charbonneuses en contiennent à-peu-près la même quantité : cette espèce de sel mérite la peine d'être examinée. Comme il y est contenu en certaine quantité, il peut être de l'alun dont la crySTALLISATION est dérangée par l'eau-mère de vitriol : il peut d'ailleurs avoir quelque utilité particulière dans les arts, s'il n'est pas de l'alun. La matière du Numéro IV est la seule qui m'ait fourni de vrais cristaux d'alun bien régulièrement cristallisé.

4^o Toutes ces matières contiennent une certaine quantité de fer qui n'est pas combiné avec de l'acide vitriolique : je m'en suis assuré en passant beaucoup d'eau bouillante sur les marcs qui avoient été épuisés de vitriols. Les liqueurs filtrées, qui en provenoient n'avoient point de faveur sensible : elles étoient toutes parfaitement claires & transparentes, sans couleur ; mais par le refroidissement elles se troubloient & déposent une grande quantité de très-bel ochre de couleur orangée. Cette matière étant de grande consommation, & d'une plus grande valeur que le vitriol, lorsqu'elle est de bonne qualité n'est point du tout à négliger dans le travail en grand. Je ferai remarquer que lorsque le marc a été séché, il ne fournit plus cet ochre à une couleur orangée.

J'en ai fait calciner dans un creuset : il

a acquis une belle couleur rouge foncée.

5^o Enfin j'ai cru devoir examiner d'abord ces quatre especes de charbons sans intermèdes, c'est-à-dire sans rien ajoûter qui pût décomposer ou séparer quelques-uns des principes qu'ils contiennent: je n'ai pas même voulu les réduire en poudre, & j'ai reconnu par-là qu'il est inutile de les pulvériser pour le travail en grand. Pour m'en assurer, j'ai pulvérisé une certaine quantité de ces matieres qui avoient été épuisées dans les expériences précédentes: je les ai fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau; j'ai filtré la liqueur; je l'ai fait évaporer: elle ne m'a fourni qu'une très-petite quantité de sélénite, un peu d'ochre, & pas un seul crystal de vitriol; ainsi c'est une main-d'œuvre de moins pour le travail en grand: cet objet, quoique facile à surmonter, méritoit qu'on le considérât, parce que d'un côté c'eût été des frais inutiles de main-d'œuvre que de pulvériser ce charbon, & que d'ailleurs cette poudre ne pouvoit servir au chauffage comme le charbon en masse, si l'on veut s'en servir.

Présentement je vais rapporter une expérience faite, un peu plus en grand que toutes celles dont j'ai parlé jusqu'à présent, & par le moyen de laquelle le vitriol que l'on tire est de la dernière pureté, exempt de cuivre, de sélénite & de toutes ma-

tières alumineuses , cette expérience donne un terme moyen sur le produit que l'on doit espérer tirer dans l'exploitation de la mine.

J'ai fait bouillir dans une marmite de fer avec une suffisante quantité d'eau, quatre livres de chacune des matières, Numéros I, II, III & IV; ce qui fait seize livres : j'ai filtré la liqueur ; j'ai fait bouillir le marc une seconde & une troisième fois ; j'ai mêlé ces liqueurs , & je les ai fait évaporer dans une marmite de fer , dans laquelle j'avois mis deux livres de cloux neufs. La liqueur s'est troublée au premier degré de chaleur : j'ai néanmoins continué l'évaporation jusqu'à ce que le vitriol fût privé de presque toute son humidité. Par ce moyen, j'ai fait cristalliser toute la sélénite : j'ai dissous ensuite la matière ainsi , desséchée, dans la quantité d'eau bouillante qui étoit seulement nécessaire ; j'ai filtré la liqueur ; j'ai obtenu en trois évaporations & trois cristallisations successives ; cinq livres six onces de très-beau vitriol de mars , très-régulièrement cristallisé, qui ne contenoit absolument rien d'étranger. Dans cette expérience, la cristallisation du vitriol n'a point été embarrassée par de la sélénite , comme elle l'a été dans les expériences dont nous avons parlé précédemment : ceci nous prouve encore de plus en plus, que la sélénite dont nous parlons n'est point de nature alumineuse ; car, si elle

l'étoit, elle se seroit dissoute avec le vitriol, l'alun étant également dissoluble dans la même quantité d'eau que le vitriol : ce moyen pouvoit même servir à la purification de l'alun comme à celle du vitriol, & j'aurois retrouvé de l'alun dans les cristallisations ; ce qui n'est point arrivé.

Ces seize livres de matiere ont laissé sur les filtres dix livres cinq onces un gros & demi de matieres charbonneuses, & quatre onces de sélénite mêlée d'un peu d'ochre.

Il résulte de cette expérience, pour le travail en grand, qu'on peut obtenir en une seule opération le vitriol semblable à celui dont nous parlons. Il suffira, pour cela, de mettre dans les vaisseaux dans lesquels on fera la lessive, une certaine quantité de ferraille qui fera précipiter le cuivre ; & en saturant ces liqueurs de vitriol, à force de les faire passer sur du charbon nouveau, on fera précipiter la sélénite : par ce moyen la liqueur sera pure, de cristallisation facile, & le vitriol qu'on en obtiendra sera dépouillé de cuivre & de sélénite ; c'est la même opération à suivre que celle dont se servent les salpêtriers pour lessiver les plâtras, à l'effet d'en tirer le salpêtre.

Le charbon qui reste après avoir été épuisé de vitriol, par lixivation, méritoit pareillement d'être examiné avec exactitude, & sans prévention. Si l'on prétendoit que ce

charbon se trouve mêlé de pyrites & d'ardoise, ou autrement pierre feuilletée, & qu'il peut être employé comme un très-bon charbon de terre, à raison du peu de soufre qu'il contient, ce seroit avancer une contradiction manifeste, & qui se détruiroit d'elle-même : en effet si, ce charbon tient des pyrites, il tient nécessairement beaucoup de soufre ; dès-lors il doit être de mauvaise qualité, en admettant que le soufre est un vice dans le charbon de terre.

D'autre part si ce charbon est mêlé d'ardoise ou de pierre feuilletée, on sçait que ces matieres ne sont point combustibles : il doit donc faire encore par cette raison, un mauvais charbon. On verra que ce charbon ne tient ni pyrites ni ardoises : sa matiere terreuse est de l'argile, & c'est-là son principal vice.

Qu'est-ce qui constitue un bon charbon de terre ?

Le plus parfait seroit sans doute celui qui ne laisseroit aucun résidu après sa combustion. Il n'y a pas lieu d'espérer que la nature en laisse découvrir de semblable, cela paroît même contradictoire avec l'état charbonneux ; mais celui qui brûle le mieux possible, & qui laisse le moins de résidu est sans contredit le meilleur : c'est pour cette raison que le charbon de terre d'Angleterre, & celui que l'on tire de quelques mines on

France sont fort estimés parmi les ouvriers, parce qu'ils brûlent bien, & qu'ils laissent après leur combustion fort peu de résidu terreux, en comparaison des autres de même espèce.

J'ai examiné le charbon épuisé de vitriol, & je l'ai comparé à celui d'Angleterre pour cela.

J'ai mis dans un creuset quatre onces de gros morceaux épais & feuilletés de ce charbon : j'ai fait chauffer le creuset pendant environ deux heures ; il est resté *deux onces trois gros* de résidu ; il s'est trouvé être, en grande partie, de l'argille cuite veinée de rouge : d'autres portions étoient pareillement de l'argille cuite, mais mêlée de beaucoup de chaux de fer, d'une couleur rouge foncé, tirant sur le sang de bœuf.

J'ai mis dans un autre creuset quatre onces de la partie menue de ce charbon lessivé, & je l'ai fait calciner comme le précédent : il est resté *trois onces* de matière noire terreuse ne pouvant plus brûler ; ce charbon en brûlant exhale une odeur sulfureuse, semblable à celle du charbon de terre ordinaire, & qui n'est pas moins forte.

Enfin j'ai pareillement fait calciner quatre onces de charbon de terre d'Angleterre pendant le même tems, qui ont laissé treize gros de matière terreuse, noire & spongieuse.

D'où il résulte que les charbons prove-

nant de ces matieres lessivées contiennent, l'un dans l'autre, environ les deux tiers de leur poids de matiere terreuse incombustible.

Le charbon de terre d'Angleterre ne contient, au contraire, que les trois huitiemes de son poids de matiere terreuse incombustible: le charbon de terre d'Angleterre a encore un avantage que l'autre n'a point, c'est de laisser un résidu qui scintille long-tems, & qui, lorsqu'il est éteint est très-facile à se rallumer; celui que nous examinons s'épuise promptement de matiere combustible: le résidu ne scintille point & n'est nullement susceptible de se rallumer, comme je l'ai remarqué lorsque je l'ai exposé à la forge.

Cependant ce charbon n'est pas non plus à rejeter entièrement: il contient de la matiere combustible, & peut servir à chauffer les chaudières, si l'on s'en sert pour l'exploitation du vitriol; mais on ne doit pas espérer un grand produit de ce charbon, à moins qu'on n'en rencontre d'une matiere différente, en fouillant plus profondément.

J'ai encore examiné ce charbon par la fusion, afin de reconnoître s'il ne réceloit point quelque métal qui méritât la peine qu'on le retirât.

J'en ai mêlé huit onces épuisées & réduites en poudre avec une livre d'alkali fixe, quatre onces de sel marin, & deux

onces de poix-résine : j'ai poussé ce mélange au feu de forge animé par un fort soufflet pendant trois heures. La matière argilleuse que contient ce charbon, est si réfractaire, que ce mélange n'a pu recevoir qu'une fusion pâteuse : néanmoins je n'ai apperçu dans la matière du creuset, lorsqu'elle a été refroidie, aucune grenaille métallique, ni au fond du creuset : la matière avoit une couleur brune rougeâtre, provenant du fer contenu dans ce charbon.

J'ai pareillement examiné, par la distillation, ce charbon épuisé de vitriol.

J'en ai mis huit onces dans une cornuë de verre, que j'ai placée au bain de sable dans un fourneau de réverbère : j'ai adapté un ballon à la cornuë, & j'ai procédé à la distillation par un feu gradué ; il a sorti d'abord un peu de phlegme qui avoit l'odeur de la fumée de charbon de terre ; il a été suivi d'une très-petite quantité de soufre très-blanc, très-divisé, & qui rendoit la liqueur comme laiteuse : il a passé ensuite un peu d'huile fluide très-claire qui est devenue épaisse sur la fin ; j'ai continué le feu pendant trois heures, jusqu'à presque fondre la cornuë, & jusqu'à ce qu'il ne sortît plus rien. Lorsque les vaisseaux ont été refroidis, je les ai délutés : j'ai séparé du ballon deux gros d'huile fétide, qui avoit une odeur moyenne entre les huiles fétides animales,

& les huiles bitumineuses, & deux gros de liqueur alkaline volatile, qui verdissoit le syrop violat, & faisoit effervescence avec les acides.

Cet alkali volatil avoit dissous la petite quantité de soufre qui a passé; ce qui formoit, par conséquent, un foie de soufre volatil: cette liqueur a exhalé aussi une odeur d'œufs couvés lorsqu'on l'a mêlée avec des acides, & laissé précipiter une petite quantité de soufre.

Cette liqueur précipite en jaune orangé la dissolution de mercure comme le feroit du vieux foie de soufre, qui ne contient plus qu'une bien petite quantité de soufre en dissolution.

Il est resté enfin dans la cornuë sept onces de résidu charbonneux.

Comme plusieurs charbons de terre donnent des produits de nature acide, & que celui dont je viens de donner l'analyse m'a fourni, au contraire, des produits de nature alkaline, à-peu-près semblables à ceux qu'on tire des matières animales, j'ai cru devoir répéter l'expérience, en ayant soin de séparer les produits, à mesure que ce qui passoit changeoit de nature.

J'ai mis de nouveau huit onces de charbon épuisé par lotion en distillation: il a passé à un degré de chaleur très-peu supérieur à celui de l'eau bouillante, deux gros & demi de liqueur transparente, très-légè-

rement rousse, d'une odeur de fumée de charbon de terre; elle n'avoit presque point de saveur: cette liqueur change légèrement en croimoiſi la teinture de tournesol; elle n'occasionne rien à la dissolution de mercure; ce qui prouve que la quantité d'acide qu'elle contenoit étoit presque imperceptible.

En augmentant un peu le feu, il a passé encore un gros & demi de liqueur jaunâtre un peu laiteuse, parce qu'elle étoit imprégnée d'une très-petite quantité d'huile legere qui étoit presque dissoute: cette liqueur avoit une saveur bitumineuse: elle a laissé déposer par le repos, un peu de soufre qu'il m'a été aisé de reconnoître par ses propriétés; cette liqueur changeoit en vert la couleur du syrop violat.

En continuant le feu & l'augmentant par degrés, j'ai tiré encore deux gros de liqueur, dont moitié étoit de l'alkali volatil bien caractérisé, & l'autre étoit de l'huile qui avoit une odeur moyenne entre les huiles animales empireumatiques, & les huiles bitumineuses.

Il est certain que si ce charbon étoit mal lessivé, & qu'il retînt un peu de vitriol, dans cet état il fourniroit, par la distillation, des produits acides, & de l'acide sulfureux; mais on ne pourroit pas raisonnablement considérer ce travail comme une analyse bien faite.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1771.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{3}{4}$	28
2	0	9	4	28	1 $\frac{1}{2}$	28
3	2 $\frac{1}{2}$	9	3	28	1	28
4	2	10 $\frac{1}{4}$	6	28	1 $\frac{1}{2}$	28
5	3	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	1	28
6	3	10 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
7	2 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	1	28
8	1 $\frac{1}{2}$	10	5	28		28
9	2 $\frac{1}{4}$	12	5 $\frac{1}{4}$	27	11	27
10	3	10	4	28		28
11	1 $\frac{1}{2}$	9	4 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
12	2 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28		27
13	2 $\frac{1}{2}$	12	6	28		28
14	4	12 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	27
15	6	6	0	27	10	28
16	01	5 $\frac{1}{2}$	1	28	1 $\frac{1}{4}$	28
17	0	4 $\frac{1}{4}$	1	28	1	28
18	2	6	2 $\frac{1}{4}$	28	3	28
19	2 $\frac{3}{4}$	5	2 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
20	2 $\frac{1}{4}$	7	5	28	2	28
21	5	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28	1 $\frac{3}{4}$	28
22	6 $\frac{1}{2}$	13	9 $\frac{1}{2}$	28	1	28
23	9 $\frac{1}{2}$	12	7 $\frac{1}{4}$	28		28
24	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	7	28		27
25	7	10 $\frac{1}{2}$	7	27	10 $\frac{1}{2}$	28
26	7	11	5 $\frac{1}{2}$	28	3	28
27	5	12 $\frac{3}{4}$	8	28	4 $\frac{1}{2}$	28
28	7	15 $\frac{1}{2}$	8	28	1	28
29	6	11 $\frac{1}{4}$	5	27	11 $\frac{1}{2}$	27
30	5 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
2	N-N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
3	N-N-E. légers nuages.	N-N-E. épais nuages.	Beau.
4	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
5	N-N-E. beau.	O-S-O. beau.	Beau.
6	N. nuages.	N-E. beau.	Nuages.
7	N-E. beau.	N-E. nuages. beau.	Beau.
8	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
9	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
10	N. beau.	N. beau.	Beau.
11	N-N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
12	N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.
13	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
14	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
15	O-N-O. cou- vert. vent. pl.	O. n. neige.	Beau.
16	S-S-O. couv. neige.	O. couv. nua- ges.	Beau.
17	O. couvert.	O. grêle. pl.	Beau.
18	N. nuages.	N. nuag. v.	Nuages.
19	N. couv. v. neige.	N. couvert.	Couvert.
20	N. couvert.	N. nuages. c.	Couvert.
21	N. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
22	N-N-E. nua- ges.	O. nuages.	Nuages.
23	O. couvert.	O. pluie. nua- ges.	Nuages.
24	O. nuages.	O-S-O. cou- vert. nuages.	Nuag. Pluie.
25	O. pluie. nua- ges.	O. nuages.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
27	E-N E. beau.	E-N-E. nuages.	Nuages.
28	E-N-E. beau.	E-N-E. nuages. vent.	Nuages.
29	N. nuages.	O. pet. pluie. nuages.	Beau.
30	O. nuag. pet. pluie.	O. nuag. pet. pluie.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $15\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, d'un degré au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

8 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois du S-S-O.

2 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 20 jours, beau.

18 jours, des nuages.

9 jours, couvert.

7 jours, de la pluie.

Il a fait 3 jours, de la neige.
 1 jour, de la grêle.
 4 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois d'Avril 1771.*

Les affections catarrhales, dont on a parlé, le mois précédent, sont devenues plus fréquentes & plus dangereuses. Elles ont pris le plus souvent le caractère de la péripneumonie & de la fausse-pleurésie. Les symptômes, par lesquels elles se manifestent, pour l'ordinaire, sont un violent mal de tête; un point de côté, plus ou moins aigu, & presque toujours, vers les dernières fausses-côtes & les hypochondres; une plénitude universelle; & une grande oppression. La toux est quelquefois peu considérable. Dans d'autres cas, elle est opiniâtre, & tient de la coqueluche; & pour lors elle est accompagnée de vomissement, ou de fréquentes envies de vomir. Lorsque la fièvre est forte, le visage est rouge, les yeux sont animés, le pouls est élevé, & plein, sans être tendu; la langue, pour l'ordinaire, est plus ou moins chargée; mais rarement elle est sèche. Il y a des malades chez qui, au contraire, la fièvre est médiocre, ou ne répond pas d'abord à la violence des autres symptômes, ni à l'accablement dont se plaint le malade. On en a vu, qui, dès les premiers jours, crachoient

facilement, sans presque faire d'effort, & en abondance, une matiere liquide, noire, fanieufe & fétide : pour lors le ventre étoit tendu; le malade ne rendoit rien, ou presque rien; & il périffoit, dans quatre ou cinq jours, avec tous les signes de la gangrene. Chez d'autres malades, les crachats ne font qu'une espece de mucosité glaireuse, gluante, souvent jaune & bilieuse, & communément mêlée d'un sang plus ou moins pâle & dissous.

En général, on a observé que les saignées répétées ont été d'un foible secours, même dans les cas où elles sembloient le mieux indiquées; &, quoiqu'on ait vu le point de côté disparoître assez promptement, les affaires du malade n'en alloient pas mieux. Les fondans, les boissons apéritives & incisives; les émétiques donnés, dans le commencement, tels que le tartre stibié, ou l'ipécacuanha, suivant les circonstances, ont produit des effets plus prompts & plus salutaires: les oxymels sur-tout, dans une potion ou dans la boisson, ont semblé convenir particulièrement au régime de cette constitution.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mars 1771;
par M. BOUCHER, médecin.*

Le froid, qui s'étoit considérablement relâché, à la fin de Février, a repris, au commencement de ce mois. Depuis le 5

jusqu'au 13, la liqueur du thermometre a été observée au-dessous du terme de la congelation; & il en a été de même des huit derniers jours du mois. Le 24, & le 25, elle est descendue à $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme.

Du 1^{er} au 16, la hauteur du mercure, dans le barometre, a varié, de 27 pouces 7 lignes, à 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. Après le 16, il ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces. Le 31, sa hauteur étoit de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes.

Il y a eu plusieurs jours de neige; mais elle n'a pas tenu.

Le 13, le vent étant *sud-sud-ouest*, on a entendu quelques coups de tonnerre.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

14 fois du N. vers l'Est.

4 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

N n ij

564 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du Sud.
 4 fois du Sud vers l'O.
 4 fois de l'Ouest.
 4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

11 jours de neige.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, tout le mois.

*MALADIES, qui ont régné à Lille, au mois
 de Mars 1771.*

Les maladies dominantes de ce mois ont été des fluxions de poitrine, des fausses pleurésies, & quelques pleuro-pneumonies. Cette dernière espece de maladie a sur-tout eu lieu, vers la fin du mois.

Nous avons vu dans nos hôpitaux un assez bon nombre de personnes travaillées de fièvre putride-vermineuse & maligne. Dans quelques-uns, il s'est fait, au suprême degré de la maladie, une éruption miliaire-rouge. Il étoit essentiel d'évacuer les premières voies, dans les premiers jours, par le moyen de quelqu'émético-cathartique : sans quoi, les malades courroient les plus grands dangers; après quoi, l'on a employé avec succès diverses préparations de quinquina, entre lesquelles l'élixir fébrifuge

d'Huxham a paru mériter la préférence. Nous présumons que cette maladie, qui ne régnoit que parmi le peuple, a été l'effet des mauvais alimens dont les pauvres ont été nécessités de se nourrir, pendant un hiver long & rigoureux.

Vers la fin du mois, nombre de personnes ont été attaquées de fièvre tierce & double-tierce. Dans quelques-uns, les accès ont été si violens, qu'immédiatement après deux ou trois saignées, nous nous sommes crus obligés de les réprimer par le quinquina, sans autre remède préalable. On évacuoit ensuite les premières voies, si les indications l'exigeoient.

La petite-vérole s'est étendue, ce mois, dans quelques quartiers de la ville.

L I V R E S N O U V E A U X.

Hippocratis *Opera vera & adscripta in tres classes divisa. Præfatus est* Albertus DE HALLER, &c. *Tomus IV.* C'est-à-dire : Les Œuvres d'*Hippocrate*, tant celles qui lui appartiennent véritablement, que celles qui lui ont été attribuées, avec une Préface de M. De Haller, Tome IV. A Lausanne; & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-8°.

On peut se procurer chez le même l'Ouvrage entier, en 4 volumes in-8°, pour le prix de 12 liv. broch. & 16 liv. rel.

De la Fermentation des Vins, & de la

meilleure maniere de faire l'Eau-de-Vie ; Mémoires qui ont concouru pour le Prix proposé en 1766 , par la Société Royale d'Agriculture de Limoges , pour l'année 1766 ; imprimés par ordre de la Société, *in-8°*.

Commentaires sur les Aphorismes d'*Herman Boerhaave* : De la Connoissance & de la Cure des Maladies , par M. *Van-Swieten* ; traduits en françois par M. *Moubllet* , Docteur en Médecine.

Traité complet des Fièvres, *in-12*, 6 vol.

Médecine vétérinaire, contenant, 1^o l'Exposition de la Structure du Cheval & du Bœuf ; 2^o l'Exposition des Maladies du Cheval, du Bœuf, de la Brebis, &c. 3^o l'Exposition des Médicamens nécessaires au Maréchal ; 4^o l'Analyse des Auteurs qui ont écrit sur l'Art vétérinaire , depuis *Végèce* jusqu'à nos jours ; par M. *** , Docteur de la Faculté de Montpellier , Professeur en Médecine , *in-8°* , 3 volumes.

Ces trois derniers Ouvrages viennent de paroître à Lyon , chez les Freres *Perisse* ; & se trouveront à Paris , chez *Bailly & Cavelier*.

Quoique celui qui a pour titre, *Médecine vétérinaire* , soit peu susceptible d'Analyse , nous tâcherons cependant de la faire bientôt connoître , en exposant la Méthode & les Expériences du Médecin habile qui a employé ses lumieres à éclairer l'Art vétérinaire , & qui a produit un Ouvrage si utile

aux Cultivateurs, Fermiers, Maréchaux, &c.

Traité complet de Chirurgie, contenant des Observations & Réflexions sur toutes les Maladies chirurgicales, & sur la Maniere de les traiter; par M. *Guillaume Mauquest de la Motte*, Chirurgien-Juré à Valognes, &c; troisieme Edition revue, corrigée & augmentée de Notes critiques, par M. *Sabatier*, Professeur Royal en Anatomie, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, & *D'Houry*, 1771, in-8°, 2 vol. Prix, 12 l. rel.

Dictionnaire portatif de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Pharmacie, de Chymie, d'Histoire naturelle, de Botanique, & de Physique, qui contient les termes de chaque Art, leur étymologie, leur définition, & leur explication, tirés des meilleurs Auteurs; avec un Vocabulaire grec, & un latin, à l'usage de ceux qui lisent les Auteurs anciens; Ouvrage utile à ceux qui pratiquent ces Arts, & nécessaire aux Etudians, 2^e Edit. corrigée & augmentée; par *J. F. Lavoisier*, Maître en Chirurgie. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1770, in-8°, 2 vol. Prix, 6 l. rel. en un volume.

Nouvelle Méthode de traiter les Fractures & les Luxations: Ouvrage traduit de l'anglois; par M. *Lassus*, membre du Collège de Chirurgie de Paris, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix, 1 liv. 16 sols, broch.

ANT. DE HAEN, *Consiliarii & Archiatri S. C. R. A. Majestatis nec-non Medicinæ practicæ in Universitate Vindobonensi Professoris primarii Ratio medendi, in nosocomio practico, Tom. VII, Parties XII & XIII complectens quibus accessit ejusdem auctoris De Haen ad Apologeticam Balthazaris-Ludovici TRALLES Epistolam; Responsio, in quâ agitur de Variolarum Inoculatione & Curatione.* C'est-à-dire : Méthode curative raisonnée, qu'on suit dans l'Hôpital-pratique; par M. *Ant. De Haen*, Conseiller-Médecin de LL. MM. I. C. R. A. & premier Professeur de Médecine-pratique en l'Université de Vienne, Tome VII, contenant les Parties XII & XIII, auxquelles on a ajouté la Réponse du même Auteur à l'Épître apologétique de *Balthazard-Louis Tralles*, sur l'Inoculation & le Traitement des petites Véroles. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771, in-12. Prix, 3 l. rel.

Essai d'une nouvelle Minéralogie, traduit du suédois & de l'allemand de M. *Wiedman*, &c. &c; par M. *Dreux* fils, apothicaire de l'Hôtel-Dieu de Paris. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1771; petit in-8°. Prix, relié, 5 liv.

Fin du Tome XXXV.

T A B L E.

<i>EXTRAIT de l'Avis aux meres , sur la petite-vérole & la rougeole. Par M. Ménuret, médecin.</i>	Page 483
<i>Avantages d'un caustere dans les règles dévoyées. Par M. Vidal, médecin.</i>	501
<i>Description d'une maladie populaire. Par M. Mongin de Montrol, médecin.</i>	503
<i>Nouvelles Observations sur les effets de l'eau froide & de la glace. Par M. Renard, D. M.</i>	509
<i>Lettre adressée à M. Maumery, D. M. M. sur l'efficacité des sommités de mille-feuille. Par M. Normand de Sogny, chirurgien.</i>	520
<i>Observation sur l'effet d'une carie. Par M. Arnoult, D. M. M.</i>	528
<i>Mémoire sur un charbon de terre, argilleux & vitriolique. Par M. Baumé, apothicaire.</i>	531
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois d'Avril 1771.</i>	558
<i>Maladies qui ont régné à Paris , pendant le mois d'Avril 1771.</i>	561
<i>Observations météorologiques faites à Lille , pendant le mois de Mars 1771. Par M. Boucher, médecin.</i>	562
<i>Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Mars 1771. Par le même.</i>	564
<i>Livres nouveaux,</i>	565

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1771. A Paris, ce 23. Mai 1771.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1771.

LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

- DICTIONNAIRE portatif de Médecine, d'anatomie, &c.* Par M. Lavoisier, chir. 567
- Dissertations sur la dilatation des artères, & sur la sensibilité.* Par M. Arthaud, méd. 94
- Mémoire sur la cause de la pulsation des artères.*
Par M. Jadelot, méd. 285
- Exposition des variations de la nature dans l'espece humaine.* Par M. Guindant, méd. 286
- Artis medicæ Principes : Les Oeuvres d'Hippocrate, Arétée, Alexandre, Aurélianus, Celse, Rhafis, Tomes I, II, III.* 284
- *Le IV^e.* 565
- Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave, traduits du latin de M. Van-Swieten.* Par M. Moublet, méd. 566
- Méthode curative raisonnée.* Par M. De Haën. 568
- Mémoire sur les Maladies épidémiques, qui ont régné dans le pays Laonnois.* Par M. Dufot, méd. 93
- Traité de l'Épilepsie.* Par M. Tissot, méd. Ibid.
- La Nymphomanie, ou Traité de la furcur utérine.*
Par M. De Bienville, méd. 94

TABLE GENE. DES MAT. 571

<i>Traité des Maladies des Femmes en couche, avec la Méthode de les guérir.</i> Par M. Raulin, <i>méd.</i>	382
<i>Le Pour & le Contre de l'Inoculation.</i> Par M. De Bienville, <i>méd.</i>	94
<i>Nouvelle Méthode pour guérir la gonorrhée virulente.</i> Par M. J. Warren, <i>méd. Anglois.</i>	383
<i>Médecine vétérinaire.</i> Par M. ^{***} , <i>méd.</i>	566

CHIRURGIE.

<i>Dictionnaire portatif de Chirurgie, ou Tome III du Dictionnaire de Santé.</i> Par M. Sue ie jeune, <i>chir.</i>	283
<i>Institutions de Chirurgie, traduites du latin de M. L. Heister, &c.</i> Par M. Paul, <i>méd.</i>	285
<i>Traité complet de Chirurgie, par M. Mauquest De la Motte; publié par M. Sabatier.</i>	567
<i>Traité des Accouchemens, en faveur des Eleves.</i> Par M. F. A. Deleurye, <i>chir.</i>	187
<i>Nouvelle Méthode de traiter les fractures & les luxations; traduite de l'anglois.</i> Par M. Lassus, <i>chir.</i>	567

HISTOIRE NATURELLE,

CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Bibliothèque physique de la France.</i> Par feu M. Hérislant, <i>méd.</i>	479
<i>Collection académique, Tome IV de la partie françoise.</i>	383
<i>La Nature considérée sous ses différens aspects.</i> Par M. Buc'hoz, <i>méd.</i>	185-478
<i>Aldrovandus Lotharingæ.</i> Par le même.	286
<i>Histoire naturelle des Oiseaux.</i> Par M. De Buffon.	382
<i>Essai d'une nouvelle Minéralogie; trad. du suédois & de l'allemand.</i> Par M. Dreux, fils, <i>apothic.</i>	568

572 TABLE GENERALE

<i>Matiere médicale, extraite des meilleurs auteurs.</i>	
Par M. ***.	93
<i>Table générale des dix Volumes de la Matière médicale de M. Geoffroi, méd.</i>	92
<i>Dissertation sur l'esprit-de-nître dulcifié, relativement à la dissolution du mercure.</i>	187
<i>Examen & Analyse chymique des remèdes de M. Nicole. Par M. Marges, chir.</i>	Ibid.
<i>De la fermentation des vins, & de la meilleure maniere de faire l'eau-de-vie.</i>	565

EXTRAITS.

<i>Traité de la nutrition & de l'accroissement. Par M. David, chir.</i>	3
<i>Extrait de la Séance publique de l'Académie de Dijon. Par M. Maret, méd.</i>	25
<i>Avis aux Meres, sur la petite-vérole & la rougeole. Par M. Menuret, méd.</i>	483
<i>Dictionnaire portatif de Chirurgie Par M. Sue le jeune, chir.</i>	291
<i>Traité des Accouchemens. Par M. Deleurye, chir.</i>	195
<i>Traité des Sels, traduit de l'allemand de M. Georges-Ernest STHAL.</i>	99
<i>Second Mémoire sur l'action du feu, lu à l'Acad. R. des Sc. Par M. D'Arcet, méd.</i>	387

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Réponse aux Nouvelles Réflexions de M. Demours, sur la Lame cartilagineuse de la Cornée. Par M. Descemet, méd.</i>	228
<i>Lettre de M. Duchanoy, méd. sur les vaisseaux pulmonaires.</i>	119
<i>Lettre sur un Mémoire de M. Portal, dont l'objet est</i>	

- Se prouver*, 1^o que le p^{ou}mon agit sur l'aorte , dans les mouvemens de la respiration; 2^o que le lobe droit de cet organe respire avant le gauche. Par M. De Marque , méd. 217
- Mémoire concernant un F^étus sans cerveau, cervelet, moëlle allongée, ni moëlle épiniere.* Par M. Du-four , chir. 325
- Observation sur un Enfant dont la tête étoit monstrueuse.* Par M. Anselin, chir. 336
- Lettre sur une couleur de rose que prenoit le lait d'une nouvelle accouchée.* Par M. Viger, chir. 62
- Lettre de M. Guyton, médecin sur une fièvre putride, compliquée de vapeurs.* 39
- Lettre de M. Pomme, méd. à M. Tissot.* 141
- Réponse de M. Tissot.* 147
- Relation de la maladie & de la guérison de madame Pécauld, attribuée à elle-même.* 149
- Lettre de madame Pécauld, sur sa maladie, envoyée par elle-même.* 154
- Réponse aux remarques de M. Mongin de Montrol.* Par M. Tailliere , méd. 420
- Lettre du même, au sujet d'un Mémoire sur les Eaux de Bourbonne.* 430
- Lettre sur les ravages de la petite-vérole, à Montpellier, & sur l'inoculation.* Par M. Houlston, méd. Anglois. 131
- Lettre sur un accident arrivé à Montpellier, à la suite d'une inoculation.* Par le même. 342
- Observation sur une anasarque dégénérée en ascite, & guérie par l'usage du vin scillitique.* Par M. Planchon, méd. 313
- Description d'une maladie singuliere.* Par M. Dubrac De la Tulle, méd. 407
- Observation sur une dyssenterie suivie de la mort du malade.* Par M. Guillet, chir. 417

574 TABLE GENERALE

<i>Eposé de l'effet & des suites d'une épingle avalée.</i>	439
<i>Lettre, de M. Le Tual, méd. sur l'ouverture d'un cadavre.</i>	455
<i>Observation sur l'effet d'une carie. Par M. Arnoult, méd.</i>	528
<i>Description des maux de gorge gangreneux, qui ont régné à Braine. Par M. Douvry, chir.</i>	48
<i>Description d'une maladie populaire. Par M. Mongin de Montrol, méd.</i>	503
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1770.</i>	89
<i>Décembre 1770.</i>	182
<i>Janvier 1771.</i>	280
<i>Février 1771.</i>	379
<i>Mars 1771.</i>	475
<i>Avril 1771.</i>	562
<i>Maladies qui ont été observées à Lille. Par M. Boucher, méd. pendant les mois de</i>	
<i>Octobre 1770.</i>	91
<i>Novembre 1770.</i>	184
<i>Décembre 1770.</i>	282
<i>Janvier 1771.</i>	379
<i>Février 1771.</i>	477
<i>Mars 1771.</i>	564
<i>Observation sur les effets du quinquina administré à une nourrice. Par M. J. Brun, méd.</i>	415
<i>_____ sur l'abus de l'eau en topique, & à l'intérieur. Par M. Duchanoy, méd.</i>	432
<i>Nouvelles observations sur les effets singuliers de l'eau froide, & de la glace, dans les hémorrhagies du poumon. Par M. Renard, méd.</i>	509
<i>Avantages d'un caustère dans les règles dévoyées. Par M. Vidal, méd.</i>	501
<i>Lettre sur l'efficacité des sommités de mille-feuille. Par M. Normand de Sogny, chir.</i>	520

CHIRURGIE.

- Observation sur une plaie d'arme à feu, à la tête.*
 Par M. Douvry, chir. 57
- *sur une plaie à la tête, faite par une pointé de fer, restée dans le crâne.* Par M. Dandeville Desparts, chir. 348
- *sur une blessure faite par une arme à feu.*
 Par M. Nollefon le fils, chir. 443
- *sur une plaie d'arme à feu.* Par M. L'Éilley, chir. 450
- Description d'un instrument pour lier les polypes du nez, inventé par M. Levret, chir.* 353
- Lettre de M. Buttet, chir. sur la nouvelle méthode de M. Levret de faire la ligature des polypes de la matrice.* 66
- Réflexions de M. Levret, chir. sur cette Lettre.* 157
- Suite.* 255
- Remarques de M. Laugier, médecin, sur le sentiment de M. Levret, concernant le projet d'un instrument pour la ligature des polypes utérins.* 173
- Extrait d'une Lettre de M. Hoïn, chir. à M. Levret, sur sa pince à faux-germe.* 472
- Extraits de Lettres de M. Le Blanc, chir. au même, sur son forceps courbe.* 469-470
- Observation sur une entérocèle complète.* Par M. Gaulmin de Latronçai, méd. 81
- Description d'un nouveau brayer pour les descentes.*
 Par M. Hériz Lafal, méd. 453

HISTOIRE NATURELLE,
ET CHYMIE.

- Observations météorologiques, faites à Paris, pendant les mois de*
- | | |
|-----------------------|------|
| <i>Novembre 1770.</i> | 86 |
| <i>Décembre 1770.</i> | 179 |
| <i>Janvier 1771.</i> | 277. |

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Observations météorologiques, faites à Paris, pendant les mois de

Février 1771. 376

Mars 1771. 472

Avril 1771. 558

Observations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, médecin, pendant les mois de

Octobre 1770. 90

Novembre 1770. 182.

Décembre 1770. 281

Janvier 1771. 379

Février 1771. 476

Mars 1771. 562

Mémoire sur un charbon de terre. Par M. Baumé, apothic. 531

A V I S D I V E R S.

Cours de Physique expérimentale. 94

Cours de Chymie, à la Faculté de Médecine de Paris. 190

Cours d'Accouchemens. 286

Lettre de M. Gardane, au sujet de ses Consultations gratuites. 188

Avis aux médecins, & aux chirurgiens. 189

Fin de la Table.